

FABIEN MIRAS

LES
ÉCORCHÉS

ROMAN

Les Écorchés

par Fabien Miras

OceanofPDF.com

Droits d'auteurs©2015 Fabien Miras
Tous droits réservés

OceanofPDF.com

À mon fils Ernesto,
À ma famille et mes amis,
les vrais, ils se reconnaîtront.

Merci à Clem,
après tout c'est grâce à toi si ce bouquin a été torché,
au départ ce n'était qu'une nouvelle.

À celle qui en silence m'a sauvé la vie,
et avec ce même silence m'a tué

Aux révoltés, aux écorchés, aux dingues et aux paumés,
à tous ceux trop sensibles,
trop entiers et mal armés pour ce monde de tarés.
Ce livre est pour eux.

À l'Infirmière et au "Psychothérapeute".
Ils ont su me montrer de quoi les gens
de bonne conscience, raisonnables et
de bonne condition sont capables face au désespoir,
de comment profiter du besoin des gens à croire
en quelque chose.
Sans eux, ce livre n'aurait jamais pu naître.
Ils se trouvent dans chaque ligne.
Et merci pour la censure !
Vive les métiers de la santé !

*« L'amour est une brume qui s'évapore
à la première lueur de réalité »
Charles Bukowski*

*« J'écris parce que j'ai pas appris à parler »
Keny Arkana*

*« Oh chérie, chérie
Qu'est-ce que j'ai fait ?
J'ai été un poids pour toi bien trop longtemps
Tous mes jours sont sombres
L'enfer se cache de la lumière »
The White Buffalo*

OceanofPDF.com

Préambule

J'ai pris la bombe de peinture et j'ai commencé à écrire au milieu de la route, là où je savais que tu passerais pour aller bosser :

MERCI
FULL METAL
BICHETTE

Je me suis posé la question, un moment, de savoir si je rajoutais un T entre le I et le C. Mais à quoi bon ? Je t'en ai assez fait baver et même là, de voir cette inscription pendant un temps, ça risquait pas de te mettre les zygomatiques en furie ! Pour toi c'était il y a 5 mois déjà, pour moi, c'était hier. La douleur est toujours vive, comme si on m'avait arraché un organe. Une partie de moi te souhaite tout le bonheur du monde. Une autre veut ta mort.

J'ai balancé la bombe de peinture dans la nuit et le mistral, faisant un doigt d'honneur à cette vie. En passant devant chez toi j'ai vu qu'il n'y avait personne. C'était peut-être pire que si t'avais été là. Où étais-tu ? Avec qui ? Pourquoi ça me piquait toujours autant cet abandon ?

Pour t'oublier je pars à l'autre bout de cette foutue planète. Pour retrouver mon identité, je pars. Pour trouver l'apaisement dont tu m'avais parlé, je pars.

" Encore un dodo et après on se dit au revoir ? "

C'est ce que m'a sorti le petit avant mon départ. C'est ça qui a fait défaut, dans tout ça, entre autres. Et ça continue de me transpercer les tripes chaque fois que j'y pense. Notre dernière nuit, tu étais la seule à savoir qu'elle était la dernière. Le lendemain, tu te volatilais. Et moi, moi je sombrais chaque jour un peu plus dans la folie, la haine. Tu envoyais le silence à mon égard et ton numéro de téléphone à tous les mecs des sites de rencontre.

Deux ans et demi ensemble, et j'ai rien compris à la fin. Je sais seulement qu'elle m'a mis en vrac. Donc je déracine tout, pour oublier,

t'oublier, « passer à autre chose », « tourner la page ». Décidément je déteste ces mots-là !

Je pars loin de toi parce que tu es partout, même en moi, que j'en ai perdu jusqu'à la dernière fibre de ma personnalité et que, finalement, une des seules et uniques raisons que j'ai eue au fait que tu sois allée voir ailleurs a été : « Je n'ai jamais autant bougé. J'ai envie d'être égoïste »

Putain, mais d'où ça sortait ? Comment j'aurais pu deviner ?

Ouais, j'aurais dû sûrement rajouter un T entre le I et le C...

OceanofPDF.com

1 - Un boulot comme un autre

*« Ain't no sunshine when she's gone
It's not warm when she's away »
Bill Withers*

Léon écrasa le cafard avec sa savate deux doigts. Sous la pression, il sentit la carapace de l'insecte craqueler. C'en était fini. Il saisit la bestiole agonisante par ses immenses antennes, les pattes bougeaient encore un peu. En la balançant par-dessus bord, il pensait que le cafard allait couler, ou qu'un poisson le goberait, mais non. Il resta là, flottant sur le dos dans l'eau saumâtre du port, la carcasse explosée, en train de se débattre pour n'avoir rien d'autre à la sortie que du néant. Léon fut pris de remords, le cafard lui faisait penser à lui.

- Désolé mec, j'l'ai pas fait exprès...

Il détourna les yeux et les plongea dans la nuit. Trois heures du matin. Décembre sur l'île Bourbon. L'été arrivait avec son lot de moiteur, de chaleur et de moustiques. Léon aimait bien l'été, surtout maintenant qu'il avait la clim dans le bateau. Ce bateau... sa maison. On se clochardise vite sur une île. Léon n'aurait jamais pensé en arriver à ce point. Il aura juste fallu d'une femme. Ça faisait combien de temps qu'elle avait filé à l'anglaise ? Trop longtemps, et pas assez. Elle était partie avec les meubles, la complicité, la fusion et son âme. Depuis, Léon n'avait plus qu'un trou béant dans la poitrine. Ça le faisait roter, ou gerber, suivant ce qu'il avait dans le bide. Mais la plupart du temps, ça le brûlait et le rongait à petit feu chaque jour davantage.

- Arrête de te gratter les cicatrices mec ! Elle est partie, elle en a baisé et sucé d'autres alors que tu croyais que vous étiez toujours ensemble. Alors t'imagines maintenant son palmarès... Arrête de te gratter les cicatrices bordel ! Avec ce que tu lui as fait, tu ne la reverras jamais. Tu ne reverras jamais son sourire, sa petite gueule avec son nez en trompette qui danse quand elle parle. Tu ne reverras jamais... ARRÊTE BORDEL !!

Se gratter les cicatrices, c'était une de ses expressions à elle. Comme beaucoup. Léon avait perdu toute identité. Souvent, il avait l'impression

que c'est elle qui parlait à sa place, dans sa façon de dire les choses, par la gestuelle. Il continuait de la faire vivre en lui. Il l'aimait toujours, elle lui manquait. Le néant se fit plus oppressant dans sa poitrine. En vitesse, pour se changer les idées, il saisit la bouteille de rhum à côté de lui. Léon en but une bonne lampée. Il buvait beaucoup, tous les jours. Son problème ce n'était pas l'alcool, son problème c'était ses démons. Léon n'aimait pas boire, mais l'ivresse chassait parfois le vide et les images des tortures mentales, un peu. Il repensa au gosse, là-bas, en métropole, à 10 000 kilomètres de lui. Depuis combien de temps ne lui avait-il pas parlé ? Depuis combien de temps ne l'avait-il pas vu ? Depuis la séparation. Depuis qu'il avait pété les plombs. Depuis son exil. Depuis... Léon s'enfila une autre bonne rasade de rhum. En se roulant une cigarette, il regarda par-dessus le pont, le cafard avait disparu.

- Le cafard reviendra pensa Léon, le cafard revient toujours.

Il teta une troisième fois le goulot. On se clochardise vite sur une île...

Léon jeta un œil à sa montre. 3h30. Le croque-mort était en retard, comme d'habitude. Pas bien grave se dit-il, ce petit boulot-là était le seul qu'il avait. Quelques heures dans la semaine pour un salaire plutôt bien payé, faut dire ce qui est. Remarque, personne n'en voulait de ce job, pas même les plus pauvres de l'île. Lui, ça lui allait, on lui avait même permis de dormir dans le bateau. À l'abri du vent et de la pluie, son meilleur logement depuis des années. Pas très légal, ok, quoique, c'était l'État qui payait, en douce ok, mais c'était l'État quand même. Et puis, sûrement qu'en bossant dans l'agroalimentaire, comme avant, il avait fait bien plus de dégâts sur les hommes et la terre que maintenant. Et puis, il fallait bien les mettre quelque part ces gens-là maintenant que les cimetières étaient pleins. Et puis, personne n'en voulait. Et puis l'incinération ça vaut cher. Et puis c'était une bonne paye pour peu d'heures. Et puis merde !

- C'est un boulot comme un autre, se dit Léon, crache pas dessus. T'as un toit, ça te paie la bouffe et le rhum pour te vider la tête. C'est un boulot comme un autre. Pense pas au Petit, pense pas à Elle. Eux ne pensent plus à toi. Ce ne sont que des fantômes dans ta tête ! Putain mais qu'est-ce qu'il fout ce croque-mort de merde ?

Il planta ses narines dans l'air et respira profondément. Le jour se lèverait dans une heure et l'île serait inondée de gens de toutes les races. Il aimait ça ici. Le mélange et la simplicité.

Enfin la vieille camionnette blanche du croque-mort arriva. Il gara l'arrière du fourgon au bord du quai, à quelques mètres du bateau. Le cafre en sortit, un cigare aux lèvres et un sourire grand comme ça, comme d'habitude. Quand il souriait, surtout la nuit, on ne voyait que ses dents. Et si blanches. Léon se demandait à chaque fois si c'était le fait qu'il soit noir qui faisait autant ressortir ses dents. Le cafre lui lança un « Comment i lé ? »

- Lé là, lé là, répondit Léon sans conviction en lui serrant la main. Il aimait le créole, ça chantait. Et il aimait bien le croque-mort, il était souriant. Chanter et sourire, c'étaient deux choses que Léon s'était interdit de faire depuis trop longtemps. Le poids des remords, comme s'il s'était dit qu'il n'avait pas droit au bonheur. Et même s'il ne se l'était pas dit, ça n'avait plus vraiment de signification, plus vraiment d'authenticité.

- Désolé pour le retard mon ami.

- T'es TOUJOURS en retard Chérif, ne prend plus la peine de t'excuser. Par contre le soleil va bientôt se lever. Faut qu'on se dépêche avant qu'il y ait trop de monde sur le port. Y'a déjà les premiers pêcheurs là-bas. Combien on en a ?

- Huit

- Huit ? C'est un suicide collectif ou quoi ?

Chérif sourit.

- Presque. Deux clochards, une pute battue à mort, un pauvre vieux mort dans sa case et... quatre touristes étrangers. Ces crétins campaient près des cascades de Langevin, au pied des falaises quand un bloc de pierre est tombé. En fait t'as quatre vrais cadavres et quelques morceaux. Le reste est resté sous le rocher. Ils n'avaient pas de papiers sur eux, et plus grand-chose pour les identifier.

- Je vois.

Léon se roula une autre cigarette et ils commencèrent à charger le bateau. C'est la pute qui leur donna le plus de mal, une Malgache d'au moins deux quintaux. Pour un peu, le petit bateau manqua de se retourner quand ils la balancèrent dedans. Quand ils eurent fini, le ciel était déjà clair. Le soleil ne tarderait pas à se lever. Léon et Chérif prirent place au milieu des corps, Léon démarra et fonça vers le large. D'ordinaire, ce voyage-là, Léon le faisait seul, mais avec la baleine échouée... mieux valait un coup de main supplémentaire pour cette fois.

- Tu sais qu'ils ont chopé un couple de requins-tigres près de St Gilles hier ?

- Non Chérif, je ne savais pas. Comment j'aurais pu le savoir ?

- Pas faux. T'as bu ce matin ?

- Ouais, j'ai bu ce matin

- Putain mec tu déconnes ! Reprends-toi en main. T'es encore jeune, t'es intelligent, plutôt beau gosse, te laisse pas mourir pour une femme.

- Chérif...

- Ouais ?

- Ta gueule.

-...

-...

-...

- Pense plutôt à un moyen de larguer la grosse sans faire basculer le bateau.

- T'as pris des lests ?

- Tu poses la question un peu tard. Oui, j'ai pris des lests. Ceci dit, vu le poids au centimètre carré de celle-là, à mon avis y'en n'aura pas besoin.

Cinq heures du matin. Ils étaient assez loin de l'île, dans la zone habituelle. Léon coupa le moteur. Le soleil cognait déjà pas mal. La chaleur faisait remonter l'odeur de décomposition des cadavres. Heureusement, il y avait un peu de vent. Léon et Chérif prirent quelques instants pour regarder l'île. Magnifique. Le sommet du Piton des Glaces dépassait d'un bandeau de nuages, on voyait les reliefs cassés des montagnes plonger dans l'océan.

- C'est beau dit Chérif, on est quand même des privilégiés de voir ça !

- Si on veut. Mais ouais, c'est beau.

Léon se roula une cigarette, l'espace d'un instant les fantômes revinrent. Il secoua la tête pour essayer de les chasser. Ce trou béant dans la poitrine... Il saisit la bouteille. Chérif le vit et l'intercepta.

- Arrête mec, arrête.

- Chérif, t'es gentil, t'es un peu comme mon ami, peut-être un des seuls qu'il me reste. Mais je te jure sur la tête de ma couille droite que si tu ne lâches pas cette bouteille je t'envoie par le fond avec les autres.

Chérif lâcha la bouteille. Léon but, il venait peut-être de perdre son dernier ami.

- Allez, au boulot, commençons par les petits morceaux.

Après avoir dégagé les cadavres de leurs sacs plastiques, ils les attachèrent à des pierres. C'était la partie la plus fastidieuse du travail et qui souvent ne servait à rien. Les corps disparaissaient souvent avant d'avoir touché le fond. Les requins connaissaient l'endroit où le menu était servi gratuitement maintenant. Mais bon, fallait pas prendre le risque qu'un corps soit ramené sur le rivage par les courants, ou qu'un bateau de touristes venu emmerder les baleines en voit flotter un à la surface. Ça aurait fait désordre.

Quand tous les morceaux des touristes furent à la flotte, les premiers ailerons se pointèrent. Rapidement l'eau devint rouge. Léon était habitué, Chérif moins, sa peau noire pâlit.

- Merde mec, merde. Il saisit la bouteille. Fit une grimace quand l'alcool passa dans sa gorge.

- Tu croyais quoi ? Te laisse pas aller.

Chérif se ressaisit. À la différence de Léon, Chérif savait passer à autre chose. Il avait vu toute sa famille se faire découper à la machette dans son Mali natal. Il avait vraiment du mal à comprendre qu'on puisse se laisser crever pour une femme.

Ce fut au tour des deux clochards puis du vieux. Très léger celui-là. Puis vint la question de la pute.

- Tu veux VRAIMENT la lester celle-là ? J'ai beau tenir la forme Chérif, mon dernier repas commence à être loin et j'ai pas les bras d'un Stallone pour soulever un haltère pareil. Écoute, y'a suffisamment de squales pour la béqueter en entier. On la balance comme ça ok ?

Chérif marqua un temps. Il avait repris des couleurs et son front, comme celui de Léon, était luisant de transpiration. Il évalua le pour et le contre mais se décida vite. OK.

Ils faillirent en renverser le bateau et en crever bouffés par les requins eux aussi ! Quelle galère ! Ça leur avait bien pris dix minutes. Mais leur partie du boulot était faite, les requins se mettaient déjà à l'œuvre pour la leur.

Après une lampée et une clope, Léon redémarra le bateau et ils reprirent la direction de l'île. Là-bas, personne ne se doutait de rien. Les marchands de litchis commençaient à passer le prix du kilo en dessous des deux euros. Les gens s'agglutinaient dans leur voiture, s'agglutinaient dans les embouteillages, dans les bureaux, agglutinaient leurs enfants à l'école. Léon lui, savourait l'espace autour de lui. Pendant un instant, il était là où il devait être. Les fantômes reviendraient, c'est sûr, peut-être dans une

seconde, peut-être dans une heure, pour le moment il n'y pensait pas. Il sentait la fraîcheur de l'air sur son front trempé. Les touristes grimpaient le volcan, les maris leur femme. Les boutiques ouvraient, les marchands de soda, de bière, les snacks, les bureaux de tabac et les impôts. Tout le monde à sa façon, en tirant la gueule ou pas, en flinguant les hommes, ou la planète, ou pas, ou les deux, tout le monde essayait de survivre à sa façon. Dieu lâchait l'affaire.

Un demi-sourire scia le visage de Léon. Il voyait tout ça de loin.

- Un boulot comme les autres se murmura-t-il. Je fais un boulot comme les autres.

OceanofPDF.com

2 – La petite Malgache

« J'ai besoin de me sentir utile »

A. A.

Le soleil était déjà haut dans le ciel. Malgré cela, dans la case en tôle, il faisait une pénombre à ne pas voir ses pieds, et une chaleur à en crever. Trois bougies dans des canettes de Coca découpées, une petite lampe à pétrole pleine de graisse et une ampoule au plafond, aux fils dénudés et piquetée par les crottes de mouches, c'était tout ce que Julie pouvait espérer pour faire ce qu'elle avait à faire. Il y avait cinq ou six femmes avec elle : la mère, la grand-mère et sans doute des sœurs ou des tantes pour le reste. Ces gens-là sont très famille... Aucun homme. Pas pour ce genre de choses. Cinq ou six femmes et... la petite Malgache, allongée sur le mauvais lit de camp que l'on avait mis au milieu de la pièce. Son ventre était énorme, prêt à expulser. Elle devait avoir treize ou quatorze ans, avait accouché de deux mort-nés déjà. La poche de celui-là s'était percée depuis un moment.

L'Afrique... pensa Julie.

Était-ce une pensée ou un soupir ? Va savoir. Elle, la jolie petite infirmière de vingt-cinq piges, volontaire pour Médecins sans frontière afin d'assouvir les besoins de son âme de sauveuse, sentait venir la galère à vingt mille.

L'Afrique... ben oui, la misère, le système D, la faim, les maladies, la crasse, un sacré sens de la famille, une énorme volonté de survie et une violence cachée même dans les casseroles où cuisent le riz et les ragoûts de hérisson. Qui était-elle pour juger ça ? D'ailleurs Julie ne jugeait pas, elle se préparait. À l'intérieur d'elle, se mêlaient concentration et tension, le tout créant une sorte de sauce gluante prête à déborder n'importe comment. Mais à l'extérieur, elle ne montrait rien. Un masque presque froid et impassible, détaché et professionnel. Un masque qui fera beaucoup de dégâts sur les hommes, mais lui permettait de se protéger.

Les instruments étaient prêts. Enfin, pour instruments : un seau d'eau plus ou moins propre, des gants en latex, et quelques outils genre forceps, scalpel et fil à coudre. Pas grand-chose, et pas beaucoup de lumière pour faire un travail soigné. Faudra faire avec.

La petite Malgache avait commencé son travail depuis quelque temps déjà. Aucun son, aucun gémissement ne sortait de sa bouche malgré la douleur qui tordait son visage. Sourde et muette. Les femmes s'activaient à la cuisine dans la pièce à côté, ne disaient rien. Seule la mère était présente au côté de Julie. Elle lui murmurait en malgache et en créole. Julie n'y comprenait rien. Elle préféra se concentrer sur la petite. À l'exception d'elle, on aurait dit que tout le monde s'en foutait. Même la mère semblait complètement détachée. Après tout, ça ferait une bouche de plus à nourrir, et il y en avait déjà tellement...

Les contractions se firent de plus en plus fortes et rapprochées. Le bébé voulait sortir. Julie plongea sa main entre les cuisses de la petite Malgache. Le col n'était pas assez dilaté, elle ne sentait pas la tête. Ça allait être la merde ! La petite commençait à pousser.

- Attends, attends bordel !

Julie oubliait que la petite n'entendait rien.

- Fait chier putain !

C'était la merde. La petite continuait de pousser. Son visage était tordu, en sueur et rouge écarlate. Attends bordel attends !

Julie plongea une nouvelle fois sa main dans le vagin de la petite Malgache. Le col se dilatait un peu, mais pas assez, elle sentait cependant un peu la tête au fond. À l'intérieur d'elle, la sauce commençait à bouillir sérieusement. Mais Julie paraissait de plus en plus calme. Paradoxe. Elle retira sa main. Sur ses doigts en latex : du sang. Merde ! La sauce commençait à vouloir sortir de la casserole. Julie appuya sur le couvercle émotionnel. Que faire ? Une césarienne ? Trop risqué pour la petite, avec la chaleur, les mouches, la saleté et la gueule de l'eau dans le seau, c'était pas l'idéal. Une épisiotomie ? Le bébé n'était pas assez près ? Et puis après y aller au forceps ? À la pince ?

Ne pas se précipiter, attendre encore un peu...

Plusieurs minutes de passées. Peut-être vingt ou trente. La chaleur était suffocante sous la case en tôle. La petite Malgache gueulait en silence, elle se dilatait à peine et commençait à saigner pas mal. Elle poussait

furieusement pour expulser ce qu'elle avait dans le ventre. Les femmes dans la cuisine finissaient de préparer la bouffe en silence. La mère les avait rejointes. Julie devait se décider maintenant. Attendre trop pourrait se montrer fatal pour la petite et pour le bébé. Ce bébé qui ne semblait pas vouloir sortir. Elle essuya la sueur sur le front de sa patiente, puis ses larmes.

« Elle est si jeune... ».

La petite Malgache plongeait ses yeux sombres dans ceux de l'infirmière. Les deux filles se dévisagèrent un moment. Chacune avait compris. C'était le moment. La petite hocha la tête dans une grimace, Julie le lui rendit avec un sourire de bienveillance grave. Elle laissa sa main sur le front de la petite Malgache encore quelques instants puis alla se placer entre ses jambes. La future maman recommença à pousser de toutes ses forces. Julie sentit la tête se rapprocher encore un peu plus. Elle essaya de placer ses mains autour. C'était un travail d'équipe. La petite poussait, Julie plaçait ses mains pour pouvoir tirer. Ça ne venait pas. Rien ne venait. Rien n'allait.

« Tant pis j'ai plus le choix maintenant ».

Elle saisit sa paire de ciseaux et commença à entailler le périnée. Le sang jaillit aussitôt. La petite se cambra de douleur, toujours en silence. Julie réussit à placer ses mains de part et d'autre de la tête, mais elle n'avait pas encore assez de prise pour tirer sans risquer de lui faire mal.

« Allez viens bonhomme, putain ! »

La petite poussait. Chez Julie, le couvercle de la casserole débordait. Son visage ruisselait de sueur et ses mains tachées de sang cherchaient désespérément à extirper cette petite vie de sa cache. Elle y alla aux forceps. Ça venait un peu. La petite Malgache n'en pouvait plus, n'arrivait plus à pousser.

« Allez encore un petit effort, on y est presque ! »

Comme si elle avait entendu, la petite poussa dans un ultime effort. Julie tira, la tête apparut. Le périnée se déchira un peu plus, le sang coula plus fort. Les épaules suivirent dans la foulée puis le corps entier fut expulsé !

« On y est ! »

Julie, un sourire de soulagement nerveux aux lèvres, leva les yeux vers la petite Malgache, elle s'était évanouie. Elle les posa ensuite sur le bébé dans ses bras, il ne bougeait pas. Elle lui enleva rapidement les liquides et les morceaux de placenta qui lui obstruaient les voies respiratoires. Elle lui massa la poitrine, colla son oreille pour écouter son cœur. Rien.

« Putain non, me fais pas ça ! »

La sauce débordait sur le feu. Elle utilisa toutes les techniques de réanimation qu'on lui avait montrée durant ses études. Toutes, et mêmes d'autres qu'elle avait vu faire ici. Rien. Ce bébé-là resterait bleu, fripé, sans air, silencieux.

Julie se sentit, durant un quart de seconde, sur le point d'exploser. Puis, d'une grosse claque mentale, elle se remit les idées en place. Elle posa le mort-né sur le linge propre et blanc qui devait accueillir ses premiers hurlements, se lava les mains et s'occupa à recoudre la petite Malgache, toujours endormie.

« Son troisième enfant... Putain ! Fais chier ! »

Les femmes avaient fini de préparer le repas, Julie de recoudre la petite Malgache. On l'invita avec un sourire à passer à table. C'était juste surréaliste. Dans la pièce sombre à côté, un drame s'était joué, et là, tout simplement, il fallait manger comme si de rien n'était. Julie avait revêtu son masque de façon impeccable, tandis que ses tripes faisaient tous les nœuds de marins du monde. On mangeait, à côté d'un bébé mort et d'une enfant endormie qui à son réveil verrait que, pour la troisième fois, elle avait accouché du néant. Et tout ce silence dans cette chaleur. C'était ce que Julie avait le plus de mal à combattre, ce silence. Jamais de sa vie elle n'aurait pensé que le silence puisse être aussi violent. Il dura longtemps, quasiment tout le repas, jusqu'à ce que la mère, après avoir essuyé sa bouche, lance dans un français impeccable :

« Faut aller chercher l'homme au bateau maintenant. »

3 - À trop regarder dans le rétroviseur...

*« Privé d'amour le souffle n'est qu'une horloge
qui égrène les heures »
Equilibrium*

Ils étaient rentrés au port et avaient amarré le bateau. Le boulot était fini. Pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, ils avaient décidé d'aller boire un verre ensemble. Ils s'assirent sur les chaises en plastique bleu d'un snack à côté du Café de la Gare. Chérif commanda un soda, et offrit une dizaine de bouchons poulet-combava à Léon, il savait qu'il ne mangerait pas de la journée sinon. Léon, lui, prit une Dodo, une bière brassée sur l'île, plus proche de la pisse froide que d'une bière belge. Voir son pote se prendre à l'alcool si tôt, Chérif ne savait pas trop qu'en penser. Révolte, tristesse, résignation, pitié, il n'aurait pas su dire quel sentiment était plus fort que l'autre. Il aimait bien Léon, mais des fois il avait envie de lui coller des tartes. Sous ses apparences de « gros connard qui s'en fout de tout », il voyait surtout un jeune homme intelligent et sensible que les expériences de la vie avaient fini par flinguer. Léon semblait comme résigné, au degré zéro même de la survie. L'œil vide, il fumait, buvait et engloutissait les bouchons brûlants imbibés de sauce au piment. Léon ne savourait rien. Il avalait sans savourer tout ce qui pouvait passer par sa bouche. Il cherchait à remplir un manque mais s'y prenait de la mauvaise façon.

Il était encore tôt mais déjà le monde affluait. Avec la chaleur, les gens se levaient de bonne heure, histoire de faire le marché aux fleurs ou le marché forain à « la fraîche » avant d'aller au travail. Comme on était mercredi, on pouvait voir certaines familles amener leur marmaille à la plage. Tout le monde ou presque était en short et en savates deux doigts. Les odeurs d'épices et de friture sortant des snacks se mêlaient à celle de l'iode. Chérif ferma les yeux et s'enivra de tout l'air ambiant. Sous son petit chapeau de toile bleue, un large sourire illuminait son visage. Il aimait cette

île, ses habitants, sa nourriture, sa langue, sa végétation variée et son relief, ses femmes sublimes et de toutes les races, ses métissages, sa chaleur, ses piments... tout ici était... intense. Et Chérif, la tête basculée en arrière, en appréciait chaque instant, tout était simple ici si on le souhaitait. Le travail, qu'il soit déclaré ou non, y'en avait, quoiqu'en disent les statistiques. Il respira encore une grande bouffée de bien-être et de légèreté. Puis il rouvrit les yeux pour accueillir la réalité. En face de lui, Léon les yeux morts, s'allumant sa je-ne-sais-combientième cigarette depuis l'aube tripotait d'un air absent la nouvelle bière qu'il venait de se commander. Chérif sentit son cœur se serrer.

« Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas mon ami ?

- Tout va très bien Chérif, je ne vois pas de quoi tu parles.

- Je parle d'un homme de trente ans qui donne des cadavres à manger aux requins sans ciller, qui se saoule dès le matin, et qui a dans son regard autant de vide que peut en avoir un cadavre ambulante...

- Tu parles comme dans les livres, t'as jamais pensé à être poète ?

Léon engloutit la moitié de sa canette d'un trait. Ses yeux se montraient froids et arrogants tout d'un coup. Une carapace.

- Mon ami, que tu le crois ou non, à moi aussi ça me fait mal de te voir comme ça. J'aimerais faire quelque chose pour toi.

- Je ne te demande rien Chérif.

- Alors dis-moi au moins l'origine de ta souffrance ?

- Qui te dit que je souffre.

Chérif hocha la tête tout en haussant les sourcils. Cette expression, Léon la connaissait par cœur. Elle disait en toute délicatesse « arrête de me prendre pour un con et vide ton sac ». Léon sentit que ça commençait à pousser derrière ses yeux. Il laissa retomber son regard sur sa canette.

- C'est l'approche des fêtes, c'est tout. Ça fait remonter un tas de choses. Ça me rappelle de mauvais souvenirs...

- Ça fait remonter quoi mon ami ?

Ça poussait de plus en plus derrière les yeux. Sa gorge se serra.

- Son anniversaire, notre rencontre, le moment où Aurélie est partie en emportant tout notre monde avec elle. Le fait que maintenant ça commence à faire plus de temps qu'elle dort sans moi ou avec d'autres mecs dans Notre lit.

- Mais pour toi aussi mon ami... Ce n'est plus ton lit désormais.

- Putain de bordel à cul Chérif, elle me manque ! C'est dingue, chaque jour je la vois. Chaque jour je voudrais lui parler, avoir de ses nouvelles. À chaque instant je me demande où elle est, ce qu'elle vit, comment elle va. Mais après ce que je lui ai fait... C'est complètement taré, plus jamais elle ne voudra me parler, plus jamais je ne la verrai. Je ne suis rien d'autre pour elle qu'une liste d'erreurs à ne plus commettre. Et pourtant elle est encore en moi. C'est comme si depuis qu'elle était partie, elle avait embarqué avec elle une part de moi. Elle s'est barrée sans se retourner, elle vit bien et moi j'en crève ! Je me sens vide là - il posa sa main sur son plexus ! Vide et verrouillé mec ! Ça m'opprime et ça me ronge ! Ce verrou dans la poitrine, c'est comme s'il avait toujours été là, inconsciemment, elle m'a quitté en partie pour ça mais, depuis qu'elle n'est plus là, c'est comme s'il s'était matérialisé dans mes tripes et il est en train de me faire péter les organes !

Ce qui poussait derrière ses yeux se mit à se déverser sur ses joues.

- Je me sens coupable. Avec mon fils, mes loisirs, mes soucis d'argent, j'ai jamais pris de temps pour elle, pour que l'on fasse des choses à deux. Comme au début, tu vois des trucs cons, comme camper dans le salon en bouffant une raclette, faire l'amour dans un parc, donner plus d'attention.

- Ce temps et cette attention tu les donneras à une autre...

- Je veux pas d'une autre. J'en ai rencontré des tas, tu le sais bien, il leur manquait à toutes quelque chose. Elles n'étaient pas Elle. Ou alors c'est moi qui ne suis plus pareil. Plus aucune relation n'a sonné « vraie » comme avec elle. Mais bon, avec ce que je lui ai fait, c'est mort de toute façon.

- Mon ami, repenser à tout cela, il n'y a rien de pire que tu ne puisses te faire à toi-même. Si elle a tourné la page, toi aussi tu dois le faire maintenant, sinon cela va te tuer. Peu importe ce que tu lui as fait, je sais au fond de moi que tu es un homme bien.

- Un homme bien ! Ouais, tu parles!

- Si tu l'es. Et tu n'en sais rien de si elle vit bien ou pas. L'image que l'on donne de nous n'est pas celle que l'on est vraiment. Et je ne pense pas que tu sois l'unique responsable, même si tu n'as pas eu de réponses, je suis certain que cela faisait partie de son chemin à elle. Maintenant à toi d'avancer sur le tien. Là tu es un homme qui a traversé une route magnifique au volant de sa voiture. Puis tu traverses un désert. Peut-être qu'une route encore plus belle t'attend devant, voire même que tu la traverses déjà, mais toi, mon ami, tu restes les yeux figés sur le rétroviseur, du coup tout ce qui se passe autour de toi t'échappe.

- Mouais. Marrant que tu parles de ça Chérif. C'est exactement ce que je lui avais reproché : avoir filé à l'anglaise, avoir fait le bulldozer sans regarder les dégâts dans le rétroviseur. Tout ça dans le silence, un silence violent et méprisant, avec des réponses à la con.

- Dis-toi qu'elle a fait ce qu'elle a pu, comme elle a pu. Ou alors que c'était une putain de moukate, une sale perverse, peu importe ! Mais maintenant tu vas te sortir de ce traquenard, même si ça prend du temps. Ou lé piégé dan colle Jacques ek l'fantom'd'la tantine mon ami ! Tu connais l'histoire de la crotte froide ?

- Non, mais je sais pas si j'ai vraiment envie de savoir.

- J'ai lu ça sur internet une fois. En gros ça donne ceci : Quand ta crotte est encore chaude, tu sais que c'est de la crotte, donc tu ne t'en approches pas. Par contre, quand la crotte devient froide et dure, beaucoup de gens pourraient penser que c'est du chocolat. Ils vont y goûter et se rappeler que c'est de la crotte. Cette fille-là t'a trahi, méprisé et fait du mal plus qu'aucune autre. C'est une merde, pas du chocolat.

Léon afficha un demi-sourire triste. Ouais... Il essuya ses larmes et souffla un grand coup. Il se plongea dans les yeux noirs et bienveillants de son ami.

- Tu fais chier Chérif !

- Moi aussi mi aime a ou mon ami. Tiens ! Chérif griffonna sur un morceau de nappe en papier, le déchira et le tendit à Léon. Va voir cet homme de ma part ce soir, il te montrera quelques pistes.

- Tu sais, je me méfie de ceux qui prétendent avoir la notice Chérif.

- Va le voir, tu jugeras ensuite.

Léon regarda fixement ce qu'il y avait d'écrit sur le morceau de nappe, comme si la vérité allait lui être révélée par ce bout de papier.

- Et ton fils alors ? Parle-moi de lui.

- Pffff, mon fils, ça fait au moins...

Léon allait continuer sa phrase quand il sentit une tape sur son épaule. Il se retourna brusquement et se retrouva nez à nez avec des yeux jaunes et une haleine de chacal.

- C'est toi le zorey au bateau ?

- Possible, pourquoi ?

- Y'a un bébé pour tes requins.

4 – Le fantôme de Coupe Gorge

*« Je n'aurais jamais cru qu'on se rencontrerait
Le hasard est curieux, il provoque les choses
Et le destin pressé un instant prend la pose
Non, je n'ai rien oublié »
Charles Aznavour*

Pas possible de garder un secret dans ce pays ! Comme si son boulot était aussi banal que celui d'un poubelleur ou d'une nourrice ! On parle des Arabes et de leur téléphone... Mais de là à connaître la fonction et celui qui l'exerce... Il espérait quoi ? Sur cette île, tôt ou tard, tout se sait. C'était le seul endroit au monde où quand tu as un accident de voiture tu appelles d'abord la radio avant d'appeler la dépanneuse. Le plus surprenant c'est que personne ne semblait vraiment indigné de la chose, ou n'était venu le faire chier dans son bateau. Peut-être était-il un peu craint ? Ou reconnu d'utilité publique, comme le bourreau en son temps ? Quoi qu'il en soit, maintenant on venait le chercher en personne, et ça c'était nouveau.

Même si l'on était toujours aux abords de la ville, dans ce secteur-là, c'était un autre pays, un autre continent. Nom officiel de l'agglomération : Coupe Gorge. Véridique. Ici, aucune case en béton et pas de bitume sur la route. Pas de flics, pas de lois, pas de règles. La moitié de l'économie parallèle de l'île se passait ici. En chiffre, ça devait même sûrement dépasser les recettes officielles. Entre la prostitution, les trafics de vieux rhum et de zamal, les tripots - tenus principalement pas les chinois - les combats de coqs et autres, ce lieu offrait toutes les distractions possibles pour ceux qui recherchaient l'aventure, l'argent facile et le danger. Les bastons et les coups de machettes étaient monnaie courante ici. Ceci dit, il y avait comme une règle tacite, jamais écrite ni jamais formulée mais qui était bien là : ce qui se passe ici ne sort pas d'ici. Tant que les malfrats et autres petites frappes ne sortaient pas du secteur de Coupe Gorge, les flics ne s'en

mêlaient pas. Une sorte de Las Vegas tropical, avec moins de contraintes et plus de palmiers.

Léon suivait le type parmi les ruelles étroites cernées par les cabanes en tôles. Il n'avait ni peur, ni confiance. Il était encore tout inondé de ce qu'il venait de livrer à Chérif. Vider ses tripes comme ça, il ne l'avait pas fait depuis des années. La dernière fois c'était en hôpital psychiatrique, sur le continent. Il en avait été exclu parce qu'il était trop conscient de ses folies.

- Si vous l'aviez été un peu moins, lui avait dit le psychiatre, on aurait pu vous garder, mais vu votre « état mental » si vous décidez de passer à l'acte, ce sera la prison, pas l'hôpital.

C'est à ce moment-là qu'il avait décidé de partir pour l'île et de tout abandonner. Il s'était dit qu'il rentrerait quand il aurait tourné la page. Ça avait mis plus de temps que prévu. Maintenant... à quoi bon rentrer ?

- C'est là monsieur. C'est cette case.

Retour à la réalité, il n'avait plus le choix là. Léon secoua ses neurones pour redevenir froid et distant, pour revêtir la carapace. Elle le détestait quand il était comme ça, mais là il n'avait pas le choix, comment faire ce boulot autrement ? Il jeta un coup d'œil à son guide.

- Ok, tu peux y aller. Le reste je m'en occupe.

L'homme partit après un hochement de tête. Léon poussa le portillon blanc et entra. À peine fit-il quelques pas qu'une vision le stoppa net. Son bide se déchira en deux. Adossée à la porte d'entrée, elle était là, fumant une cigarette à l'ombre d'un manguier. Cette façon de se tenir, ces fringues, cette manière de retrousser les manches de façon impeccable, cette attitude qui semble défier le monde, la forme de ses yeux, ce nez fin en trompette et ces lèvres roses, tout était là. Léon sentit ses forces l'abandonner, il ne put plus faire un pas.

- Aurel, c'est toi ?

La fille l'aperçut et se dirigea vers lui. C'était elle, mais non, ce n'était pas possible. Celle-là semblait plus jeune.

- Bonjour, vous cherchez quelque chose ?

Putain même la voix et l'intonation étaient similaires ! Léon, mon vieux, allez reprends-toi. Si c'était vraiment elle, elle t'aurait fui du regard et ne t'aurait même pas adressé la parole. Allez Léon, reprends-toi, t'es en plein délire là ! Sûrement l'alcool et le soleil et cette putain de conversation avec Chérif. C'est ton cerveau mon pote, reprends-toi !

- Ça va ?

Allez reprends-toi ! Putain qu'est-ce qu'elle est belle quand même ! Aurel... Or Elle. Hors Hell. Allez mec, tu pars en couille là, t'es là pour le boulot ! Allez mec ! ALLLLEEEZZZZ !!!

- Oui euh... pardon je... je viens pour le bébé. Le mort.

Le visage de la fille se referma, et elle recula un peu. Aurélie dans toute sa splendeur.

- Ah, c'est vous. C'est par là.

Léon hocha la tête. Décidément quelle journée ! Il se dirigea vers la porte d'entrée. La fille lui emboîta le pas.

Il faisait extrêmement sombre là-dedans. Sombre et chaud. Quant à l'odeur, un mélange de tripes et de cuisine trop épicée. Léon mit quelques instants avant de s'habituer à la pénombre. En attendant, il sortit son paquet de tabac et s'en roula une. C'était davantage pour masquer l'odeur que pour patienter. Il finit par deviner les silhouettes. Des femmes, vêtements amples et colorés, des Malgaches. Il leur adressa un signe de tête en guise de bonjour à chacune.

- C'est où, fit-il doucement ?

Une des femmes lui montra la pièce à côté, cachée par un rideau crasseux.

- Ok.

Cette pièce-là était encore plus sombre. Il y devina un lit. Une gamine semblait y dormir. Les draps autour d'elle étaient imbibés de sang. À côté, posé sur une chaise, il vit un paquet entouré d'un linge blanc. Il démêla délicatement le linge. C'était ça. Il referma le linge, tira un sac-poubelle de la poche de son pantalon et y mit le paquet dedans.

- Vous allez pas faire ça ?

Le double d'Aurélie l'avait suivi. Adossée au cadre de la porte, elle le regardait avec des yeux méchants.

- Faire quoi ?

- C'est un être humain bordel !

Léon ne put s'empêcher d'esquisser un sourire. Même le vocabulaire était le même. Décidément Dieu, s'il existait, avait un sacré sens de l'humour.

- C'est juste une enveloppe vide. Rien de plus.

- Va chier connard.

- Moi aussi je t'aime Bichette.

Ça lui était venu comme ça. Il n'aurait pas su dire si ça lui avait fait du bien ou du mal de prononcer à nouveau ces mots. Sans doute un peu des deux. Peu importe, elle était déjà partie, elle aussi. Léon souffla un grand coup, mit le sac sur son épaule et sortit tête baissée retrouver l'extérieur, le soleil. Il devait quitter cette maison, cette ambiance de mort, cette vision de timbré. Direction le bateau, la mer, et de retour un bon rhum fera l'affaire.

Le large, l'océan à perte de vue, la solitude. Ici Léon, sur sa maison rouillée à la peinture craquelée, se sentait presque bien. Ici il arrivait à respirer, à trouver un peu de fraîcheur dans l'air épais et humide. Sur la terre, souvent, il trouvait cela extrêmement compliqué de respirer.

Il avait lesté le mort-né et l'avait envoyé par le fond dans le sac-poubelle. Il ne voulait pas que celui-là finisse dans le ventre d'un requin. Va savoir pourquoi ? Peut-être parce qu'aujourd'hui il avait vu un fantôme. Et que le fantôme l'avait secoué. Va savoir ? Pour se changer les idées, sans vraiment y parvenir, il passa une bonne partie de son après-midi en mer. Le remous des vagues le berçait et il en avait profité pour pêcher quelques beaux poissons. Il irait les vendre ce soir, en échange d'un pain bouchons gratiné et d'un peu de monnaie.

Le soleil était presque couché lorsqu'il rentra au port. La silhouette de la fille qu'il avait vue chez les Malgaches l'attendait sur les quais. Même de loin, impossible de ne pas la reconnaître, cette silhouette-là le hantait depuis trop longtemps. Dans sa poitrine, c'était tout un concert de Motörhead qui se jouait. Elle attendit que Léon ait fini d'amarrer son bateau pour venir à sa rencontre. Elle avait les mains coincées dans les poches de son pantalon de toile et haussait un peu les épaules. Elle avança vers lui comme si elle tanguait passant d'un pied à l'autre en se balançant timidement. Jamais Léon n'aurait pensé revoir cette démarche-là un jour dans sa vie.

- Alors c'est comme ça que ça se passe ? Tu charges ton bateau avec des morts, reviens à vide et tout le monde ferme sa gueule ?

- Mouais, c'est pour ça qu'on me paie...

Léon, pour masquer le fait qu'il était au bord de la crise cardiaque, saisit son parquet de tabac et s'en roula une. Il ne savait pas si ça marchait. La fille en face non plus n'avait pas l'air très bien.

- Et ça te fait rien ?

- T'es pas capricorne des fois ?

- Si, comment tu le sais ?

- Parce que Dieu est en train de se foutre de ma gueule.
- J'comprends que dalle là...
- Laisse tomber. Écoute euh... comment tu t'appelles au fait ?
- Julie, je m'appelle Julie.
- Écoute Julie, ça commence à être une journée vraiment costaute et bizarre pour moi, alors, au lieu de me prendre la tronche, si t'en venais au but. Qu'est-ce que tu me veux ? Je viens pourquoi moi là dans ta vie ?

Julie détourna la tête. Pour elle aussi la journée commençait à être vraiment longue. Quant au but, elle ne savait plus vraiment. Pourquoi dès qu'elle avait vu ce mec-là, elle avait ressenti le besoin d'en savoir plus. Derrière sa barbe, ses fringues sales et sa grossièreté, elle voyait autre chose, et se trouvait comme attirée par lui. Il dégageait quelque chose dont elle avait besoin, une certaine force virile et colérique, malgré le fait que son apparence et ses yeux le faisaient davantage ressembler à un type qui avait complètement lâché l'affaire. Elle voyait quelque chose derrière ce désespoir.

- Je cherche quelqu'un qui a disparu, finit-elle par lâcher.
- On cherche tous quelqu'un qui a disparu. Surtout aujourd'hui apparemment.

Julie extirpa une photo de sa poche arrière et la colla sous le nez de Léon. Dessus, elle était vêtue d'une robe verte en cachemire et tenait par la taille un type en chemise blanche, plutôt grand et costaud, assez brun, d'environ vingt-cinq piges. Une sorte de Keanu Reeves au sourire ravageur.

- Joli couple.
- C'est mon mari.
- Toutes mes félicitations. Tu comptes lui briser le cœur ou t'attends qu'il brise le tien ?

Julie ne releva pas cette provocation inutile.

- Il a disparu depuis cinq jours.
- T'es allée voir dans le quartier des putes ? Il paraît qu'elles sont très douées pour ne plus laisser partir le poisson une fois qu'il est ferré.

- Pas son genre...
- C'est le genre de beaucoup de...
- Arrête ! Tu l'as vu ou pas ? Je me disais que peut-être tu l'avais jeté aux requins comme d'autres avec ton bateau de merde !

Léon arrêta son manège. Il la considéra plus sérieusement. Il se noya un moment dans ses yeux verts paumés puis examina attentivement la photo. Il

regardait rarement les visages de ceux qu'il balançait à la flotte. Comment être sûr ?

- Non, je ne crois pas.

- Tu ne crois pas ?

- C'est la meilleure réponse que je puisse te donner. Désolé.

- Super...

Le visage de Julie se décomposa. La soupape n'allait pas tarder à sauter. Elles étaient vraiment fabriquées pareil pensa Léon. Julie leva les mains et les aplatit sur toute la superficie de son crâne. Sa bouche se mit à trembler et ses yeux s'inondèrent de larmes.

- Putain de bordel de merde ! Je cherche mon mari bordel ! Et y'a personne dans cette putain d'île qui semble vouloir lever le petit doigt pour m'aider à le retrouver.

- J'ai l'air d'un détective, ou d'un flic ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Désolé, je peux rien pour toi.

Sur les quais, en même temps que le soleil se couchait, Julie s'effondrait et se recroquevillait sur elle-même, serrant son sac en bandoulière contre sa poitrine. Léon resta là, figé. Il savait qu'il n'avait qu'à la prendre dans ses bras, lui dire « ok, ça va aller t'inquiète » pour tout arranger. Mais il en était incapable. Comme avant, il n'avait pas tant changé que ça au fond... Son empathie n'était pas plus développée qu'avant. Toujours ce satané verrou. Il savait qu'il mentait, il pouvait l'aider, ne serait-ce qu'un peu. S'il y avait bien une chose qui avait changé depuis qu'il était venu sur l'île, c'était le nombre de personnes qu'il connaissait. Il jeta sa clope dans l'eau saumâtre du port.

- Tu devrais rentrer chez toi. Il va bientôt faire nuit.

Les sanglots de Julie redoublèrent. La peine des abandonnés. Léon se sentit très con. Il se roula une autre cigarette, l'alluma puis saisit dans sa poche un morceau de papier griffonné. Il se dirigea vers la sortie du port avec ses poissons sur le dos. Après les avoir vendus, il avait quelqu'un à voir à Coupe Gorge.

5 – Zougou Le Sorcier

*« Je peux vous aider, ce sera long
ce sera difficile et ce sera onéreux »*

M. V.

« Graver les Corses, jusqu'à ces niais. Clouez Desportes, sans prises au nez »

Ouais, quelle arme brise l'indifférence ? L'indifférence elle-même peut-être ? Si le silence est le meilleur des mépris, il est aussi une arme qui peut tuer. Et c'est bien ce qui régissait le monde, un je-m'en-foutisme individuel mis en exergue au détriment de la raison collective, du bien-être du clan. Même les gens, surtout les gens, étaient devenus jetables à l'heure actuelle. On n'avait pas encore inventé l'écologie relationnelle. Dans le temps, les couples se formaient et avançaient dans la vie, même secoués, même ébréchés, parfois même brisés. Maintenant ce principe marchait avec des canettes, les enfants et les artistes - des adultes restés enfants ou devenus timbrés – leur donnaient une nouvelle vie sous forme de cendriers ou de modèles réduits de 2 CV. Ça se vendait à prix d'or sur les marchés, pour les touristes blancs surtout, qui ramenaient à leur famille un souvenir de « vacances intelligentes », une preuve d'un simili engagement social venu des tropiques. Les gens étaient devenus des objets de consommation, et la matière un organisme à part entière. Les vedettes déchues de la chanson – pardon, du show-business - tournaient en rond dans une boîte plasma haute définition dans une course à la performance pour une quelconque action de charité. Personne n'était dupe, mais tout le monde regardait. On achetait des livres sur le bien être que l'on n'ouvrirait jamais. La mode était à montrer sa reconnaissance au soleil de se réveiller en vie. On faisait planer sur tout ça une espèce de bonne conscience morale. Mais au fond c'était là, les gens consommaient et jetaient les gens. Le bonheur devait être immédiat, sinon on passait à autre chose, on zappait. Tout le monde le savait.

Pourquoi est-ce que Léon pensait à ça soudain ? Sans doute parce qu'il s'en sentait la victime, et que ce sentiment d'injustice était encore hurlant dans sa poitrine. Mais il ne fallait pas se leurrer, lui aussi avait consommé. Oh oui, de la culture, de l'enivrement, de l'amour, du sexe et de l'affection, il en avait pris et jeté, surtout après elle. Il avait fait ce qu'on lui avait fait. À chaque fois c'était la même, dès qu'il repensait à tout ça, son gouffre intérieur lui nouait le bide, en haut, au niveau du plexus, le chakra cœur, et il se mettait à roter. Comme un refus corporel à vouloir avaler une réalité, à l'accepter. Tout avait un prix, celui qu'on encaissait comme celui qu'on payait.

Le jour s'était enfui laissant place à une pénombre opaque que seuls les néons de la ville parvenaient à pénétrer. Coupe Gorge, la nuit tombée, était plus vivant que jamais. Les poules et les canards étaient rentrés, les enfants couchés, et tout le reste s'éveillait et sortait prendre un peu d'air dans la chaleur suffocante et moite. Léon passa devant un snack. Il se rendit compte qu'il n'avait rien mangé et prit trois croquants au poulet, deux gros piments farcis et quelques samoussas au thon et au combava. Il s'assit sur un banc d'arrêt de bus, engouffrant son repas sans même le savourer. Juste de quoi atténuer un peu le vide et reprendre des forces. Une fois terminé, il lécha un à un ses doigts gras et ressortit le morceau de nappe en papier de sa poche. Ce qu'il y avait écrit dessus, il le connaissait par cœur. Mais comme un mauvais joueur de poker qui regarde sans arrêt ses cartes, il relut une dernière fois ce qu'avait écrit Chérif :

*Maison Blanche Tortue, Coupe Gorge
Demande Zougou, le sorcier*

Ça ne lui fut pas difficile à trouver. La baraque en question se trouvait être un grand hôtel immaculé, style colonial, dressé au milieu des cases en tôle de la rue principale. Impossible de le rater, pourtant Léon, bien que connaissant assez bien Coupe Gorge, n'avait jamais remarqué ce bâtiment auparavant. Ce quartier lui ressemblait. Brûlant, sauvage, cherchant une certaine sérénité tout en n'utilisant aucun moyen pour la trouver. Il respira profondément et se dirigea vers l'entrée.

Le froid de la climatisation faillit lui couper la respiration. La sensation de rentrer dans un frigo. C'est ce qui se passait à l'intérieur qui le surprit le plus. Inconsciemment, il s'était attendu à entrer dans un hôtel grand luxe,

avec groom, clientèle grand standing et tout le tralala. Il y avait de ça, mais noyé au milieu de la faune de Coupe Gorge. Des tables de jeux, des combats de coqs, des putes, des types en costards côtoyant des clodos, un melting-pot hallucinant.

- Mais qu'est-ce que c'est que cet endroit ? Qu'est-ce que je fous là ?

Léon resta figé sur place un moment, le temps de se rouler une clope et d'observer deux trois trucs, sorties de secours en priorité. Coupe Gorge ne portait pas mieux son nom que dans cet endroit. Il se dirigea vers un comptoir qu'il devinait à peine au fond de l'immense hall. Arrivé au bar il s'adressa au barman.

- Salut, je cherche...

- Tu cherches Zougou Le Sorcier, c'est le gentil Malien qui t'envoie.

La voix, chaude et assurée venait de sa gauche. Léon tourna la tête. Un homme, la quarantaine bien tassée, peut-être cinquante, vêtu d'un costard trois pièces gris de belle manufacture, le regardait avec des yeux malins d'une grande intensité. Ses doigts cerclés de chevalières tenaient un verre à cognac, le liquide ambré à l'intérieur jouait au derviche.

Surpris, Léon se retint de poser une question bête.

- C'est ça.

Il attendit la suite, observant calmement cet homme élégant. Mieux valait ne pas trop en dire, ni faire trop le malin. Cet homme-là puait la puissance à plein nez. Et il savait de quoi étaient capables les hommes qui ont un tantinet de pouvoir. Il en avait fait les frais. Ne plus jamais baisser sa garde ni se dévoiler, au risque de morfler. Règle délicate à suivre. Les deux hommes se dévisagèrent un moment, semblant s'évaluer. Costard trois pièces plongeait le nez à l'intérieur de son verre puis porta le liquide ambré à ses lèvres. Il fit rouler l'élixir sous sa langue de façon sonore quelques instants, l'avalait puis, dans un moment d'extase, claqua ses lèvres pour en évacuer la part des anges. Ça devait être du bon.

- Et qu'est-ce que tu lui veux à Zougou ?

- Ça, c'est entre lui et moi.

- Tu es de nature trop méfiante Léon, on te l'a déjà dit rappelle-toi : « Tout le monde n'est pas un ennemi potentiel ».

Léon fut saisi de surprise. C'était les mots d'Aurélié qui sortait de la bouche d'un étranger. Il ne lui fallut pas longtemps pour percuter.

- Zougou.

L'homme eut un sourire de satisfaction. Ses yeux brillaient d'un plaisir arrogant. Un loup en train d'évaluer une brebis.

- Exact, tu as l'esprit toujours vif malgré tout le rhum que tu bois, cela me fait plaisir. Tu t'attendais davantage à un vieux malbar avec des dreadlocks dans une simple case de tôle n'est-ce pas ?

- Est-ce que...

- Il est hors de question que je réponde à une de tes questions sans t'avoir mis à l'épreuve Léon. Je sais que ta journée a été longue mais tu n'es pas encore couché. De toute façon tu dormiras peu. Et ta semaine s'annonce très longue... Tu as bien fait de manger avant de venir, tu vas avoir besoin de tes forces.

- Okay... Léon commençait à s'impatisser. Zougou en savait beaucoup trop ! Talent certain de sorcier ou réseau de renseignements prodigieux ? Étant du genre agnostique, Léon ne voulait pas trop se prononcer pour le moment. Mais la seconde option était plus rassurante, et elle avait le mérite de pouvoir être contrecarrée.

- Tu veux quoi ?

- Une partie de billard, si tu gagnes je réponds à toutes tes questions, si tu perds, tu travailles pour moi.

- C'est ça ouais ! Léon était une quiche au billard.

Zougou éclata de rire. Il caressa ses lèvres avec une de ses bagues. Il était évident qu'il s'amusait beaucoup.

- Bien, petit insolent... Voyons autre chose... Un combat ça te dirait ?

- Un combat ?

- À mains nues. C'est davantage ton domaine non ? Même si tu manques un peu d'entraînement... et de muscles. Tu manges bien en ce moment ?

- Et contre qui je dois combattre ?

- Contre moi.

Ces deux mots venaient de lui être soufflés dans le dos par une grosse voix sourde. Décidément, dans la famille « je suis interpellé par surprise », il commençait à piocher pas mal de cartes... Léon se retourna brusquement. Un crâne rasé et luisant, blanc comme le cul d'un vampire, le défiait d'un regard bleu perçant. Tout autour, il n'y avait que des muscles gravés, des soulèvements d'haltères réguliers, un entraînement technique et cardiaque quotidien, un sourire arrogant et quelques têtes de mort en guise de tatouages. À la loyale, Léon n'avait aucune chance. Il sourit en biais.

- C'est contre toi que je dois combattre ?

- Si t'as les couilles...

- D'accord. Laisse-moi juste quelques minu...

Le premier coup de poing de Léon partit du comptoir pour frapper sous le menton, le second suivit en rafale, coup de poing direct. Cul de vampire recula de deux pas. Léon cassa la distance, enchaîna avec un coup de tibia entre les jambes suivi de quatre coups de poing « marteau » avant de saisir une des chaises du bar. Il l'abattit violemment sur le dos de son adversaire, déjà au sol. Un coup de chaise, puis deux, puis trois. Il finit le travail en écrasa la tête luisante avec son talon. Le combat était terminé. Ça n'avait pas duré plus que quelques secondes, peut-être huit.

Léon peina à reprendre son souffle. Il n'était plus habitué à déclencher de façon aussi soudaine et explosive. Ses poumons étaient en feu. Au bout d'un moment, il leva les yeux, tout le monde le regardait fixement. Il n'y avait plus un bruit dans le hall.

Trois claquements de mains, assez distants pour laisser chacun d'eux résonner dans l'espace, vinrent rompre le silence. Zougou, en maître des lieux et arbitre, applaudissait le vainqueur. Chacun retourna à ses petites affaires et le brouhaha général reprit, comme s'il ne s'était rien passé. Zougou observa Léon d'un air concentré.

- Bien joué. Comment tu te sens ?

Léon regarda ses mains, puis l'homme au sol, puis revint sur ses mains. Ses jointures lui faisaient mal.

- Je me sens...

- Tu te sens coupable parce qu'Aurélie aurait détesté ça, et que c'est une partie de toi que tu as complètement renié depuis qu'elle est partie. Et en même temps tu as trouvé un certain plaisir dans tes sensations. Tu es doué et tu aimes combattre, mais comme tu as perdu toute identité et tout ancrage, tu ne sais plus quoi penser de ce plaisir-là.

Léon fixa Zougou longuement. Ses yeux ne pouvaient cacher le fait qu'à ce moment précis, il se sentait perdu, découvert, à nu face à un homme qu'il ne connaissait pas et qui semblait le connaître par cœur. Un talent certain de sorcier, choix numéro un. À moins que quelqu'un ait tout balancé. Mais personne n'en savait autant sur lui sinon...

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Zougou acquiesça d'un signe de tête. Il saisit son verre à cognac et se leva de sa chaise.

- Suis-moi Léon, tu as mérité tes réponses. »

OceanofPDF.com

6 – Rhum de contrebande

*« On a aucun moyen de comprendre ce monde
on est pas plus avancé qu'un corbeau qui vole dans le ciel
y'a un paquet de trucs que ce corbeau sait pas c'est certain
mais n'empêche que le monde a quand même une influence sur lui »
Des Hommes sans loi*

Le bureau se trouvait à l'étage, il était immense, richement décoré. Malgré une partie à ciel ouvert, il y faisait aussi frais que dans le hall.

- Voilà mon antre dit Zougou en se dirigeant vers le fond de la pièce, s'il te plaît ne vomis pas sur le tapis, je viens de le faire nettoyer.

Léon préféra ne pas relever, ni poser de question à ce sujet. Si ça devait se passer ainsi... Il préféra maintenir son attention à inspecter les lieux. La décoration était faite avec goût, c'était certain. Et tout était impeccable, même trop, tout comme Zougou. Il pouvait même sembler suspect que des canapés en cuir et un mobilier de bois noble, tout comme le plancher, soient en aussi bon état avec un climat aussi humide. D'une façon générale ça sentait moins la magie que le fric et le pouvoir. Deux choses par lesquelles Léon n'avait jamais su être touché. La cause à un père communiste sans doute...

- Oh, tu exagères. Il n'y a pas si longtemps, tu aimais les lignes épurées et les mobiliers design.

- Va falloir que tu arrêtes de lire dans ma tête. Ça en devient gênant.

Zougou se mit à sourire. Il se dirigea vers son comptoir, près de l'aquarium, et y remplit deux verres à cognac. Il en tendit un à Léon.

- Tiens, goutte-moi ça.

- Rhum de contrebande ?

- Cinquante ans d'âge !

Léon plongea son nez à l'arrière du verre, pour en sentir tout l'arôme. Il eut un mouvement de recul quand les vapeurs lui piquèrent le nez. Quel bouquet ! Zougou, confortablement installé derrière son bureau dans un

fauteuil en cuir, le regardait d'un air amusé. Lui aussi appréciait l'arôme du vieux rhum. Ils portèrent leur verre à la bouche quasiment en même temps. Une petite gorgée. Léon sentit tout l'alcool se distiller et se disperser dans chacune de ses papilles. Un vrai régal ! La part des anges était tellement importante qu'il n'avait quasiment plus de liquide à avaler. Une agréable brûlure parfumée envahit sa bouche et sa gorge. Un vrai délice. Léon ne put s'empêcher de sourire.

- J'imagine que tu ne fais pas boire ce genre de nectar à tout le monde.

Zougou, finissant d'avalier, fit claquer sa langue – ou ses lèvres – comme il l'avait fait tout à l'heure au bar.

- Non, mais ne te sens pas pour autant privilégié.

Léon comprit l'essentiel. Malgré une certaine proximité de départ, il y avait une limite à ne pas franchir. Il réalisa pleinement ce qu'il avait perçu dès le premier regard : Zougou était un homme dangereux.

- Bien, si on parlait de ce qui t'amène Léon.

Le visage de Léon reprit définitivement son sérieux. Il se déplaça vers l'aquarium, tapotant la vitre. Il ne savait trop par où commencer.

- Comment est-ce qu'elle va ?

- Elle va bien. Cela dépend des jours. Elle continue son chemin, avec les outils dont elle dispose. Mais son orgueil, son égoïsme et sa perversité n'ont guère changé, tout comme son cher thérapeute. Elle aura un enfant d'ici quelques années. Puis un autre. Des garçons. Elle a tourné la page depuis longtemps. Elle ne veut plus jamais te voir ni entendre parler de toi ; mais ça tu le sais, même si elle n'éprouve aucune colère envers toi. Ça t'arrivera aussi, bientôt. La dernière nuit que vous avez passée ensemble, assez glauque il faut bien le dire, a été la touche finale d'une décision qu'elle mûrissait depuis longtemps. Cette nuit-là, si dans le fait que vous vous endormiez dans les bras l'un de l'autre en cuillère, pour toi il y avait encore de la tendresse, pour elle, c'était surtout un moyen de te tourner le dos, pour éviter de te faire face, et ainsi te cacher ce que de toute façon, au fond de toi, tu savais déjà. Cependant tout n'est pas ta faute comme tu te plais à le croire. Elle avait un grave problème d'engagement cette petite, entre autres.

- Est-ce qu'elle pense encore à...

- Non Léon. Et quand elle y pense, c'est rarement de façon positive. Ne te fais pas d'illusions, tu ne lui parleras plus jamais. Et il faut dire que tu y as contribué avec tes bêtises... Mais c'est toute la grande supercherie tragico-comique des relations hommes-femmes vois-tu. Au début d'une relation,

l'homme veut encore garder le contrôle de sa vie : sortir avec ses amis, aller à sa salle de sport, garder son petit confort intérieur et ses habitudes, ce genre de choses. La femme, elle, tient à rentrer le plus vite possible dans le cercle intime de l'homme, devenir sa priorité, passer le plus de temps possible avec lui afin de créer un couple solide et uni dans le but de fonder une famille. L'homme, dans sa génétique de mâle coureur de jupons, a quelques difficultés avec cet attachement rapide. De fait, il y a une sorte de « conflit d'intérêts » si je peux m'exprimer de la sorte. La femme se sent frustrée, et de la frustration naît davantage de plaisir. « Suis moi je te fuis, fuis-moi je te suis en quelque sorte ». Mais la femme est tenace et, au bout d'un moment, arrive à rentrer dans le centre du cercle affectif de l'homme. Ils se marient, ont des enfants, l'homme arrête de voir ses amis, se consacre à sa belle qui elle, s'occupe du cocon. Puis, passé un certain laps de temps, les rôles s'inversent. La femme commence à se sentir « étouffée » par son couple. Ils sont tout le temps collés, sortent tout le temps ensemble, ne font rien l'un sans l'autre. Elle a envie de bouger seule, de sortir avec ses copines, de prendre sa vie de femme en main. Et elle commence à éloigner, lentement mais inévitablement, l'homme de son centre affectif à elle. Je te la fais courte. Un jour, elle s'en va, ayant fait son chemin et ayant envie d'une seconde liberté. L'homme lui, se retrouve tout d'un coup sans son centre, et souvent sans réponses – comment obtenir des réponses de quelqu'un qui est déjà beaucoup plus loin que vous sur le chemin, et qui vous a caché la plus grande partie de son raisonnement ? Voilà pourquoi, de façon générale, les hommes se remettent plus difficilement d'une rupture que les femmes. C'est injuste, au fond, les femmes ont juste fait ce qu'elles reprochaient à leurs hommes au début de la relation. C'est injuste mais...

- Mais la vie est une pute.

- Parfois. Cependant ton problème c'est que tu as pris tout ce que t'a dit Aurélie pour argent comptant. Toi qui refusais de l'écouter avant, notamment sur certains points où elle avait raison, en partie du moins, te voilà devenu depuis la séparation l'apôtre de sa bonne parole. Or cette fille était loin d'avoir toujours raison. Loin de là...

Léon se but une gorgée de rhum.

- Mouais. Jolie théorie ceci dit. Mais elle correspond davantage à celle d'un pilier de comptoir qu'à un homme de ton... « standing ».

- Ah ah ! Que veux-tu que je te dise ? Dans la vie il faut parfois laisser sa pensée divaguer dans quelques frivolités. Comme certains le disent ici, « mi

transpirer sous la langue ». Parler à ses bons et ses mauvais côtés, tout dépend de ce qu'il en sort, et pour qui.

- Mais dans mon cas ça s'est pas vraiment passé comme ça je trouve.

- Bien sûr que si. Bon, effectivement il y a quelques variantes en ce qui vous concerne tous les deux mais, même si tu as l'impression de ne pas lui avoir donné assez d'attention, ce qui n'est pas faux, tu l'as placée au centre de ta vie. La preuve, quelle place occupe-t-elle encore en toi ? En partant, tu lui as donné ce qu'elle avait toujours voulu : la priorité sur ton enfant. Mais il faut que tu arrêtes de la mettre dans ton centre maintenant. Retrouve-toi, et redonne à ton enfant la place qu'il mérite. Lui n'y est pour rien et à besoin de son père. Pas du charlatan qui se fait passer pour. Non, ton fils a besoin de toi, mais de toi en forme. De plus, tu as trop voulu lui montrer ton centre, tu t'es rendu trop vulnérable, car trop ouvert, c'est bien... quand c'est à double sens, et dans l'échange. L'amour n'est pas dans la découverte de la périphérie, cela s'appelle une rencontre, ou une relation, rien à voir avec l'amour.

Ils laissèrent passer un blanc. Léon se roula une cigarette, Zougou, lui, prit un cigare dans une boîte prévue à cet effet sur son bureau. Ils tirèrent quelques bouffées en silence, laissant à Léon le temps de digérer et de passer à la suite.

- Cette fille, Julie, c'est qui ?

- Son double, enfin on pourrait appeler ça comme ça. Rares sont les personnes qui n'en ont pas.

- Moi j'en ai un ?

- Le tien est mort dans le ventre de ta mère, ton jumeau. C'est la raison pour laquelle toute ta vie il t'a manqué quelque chose. Pourquoi crois-tu te sentir aussi vide, et abandonné ?

Léon en resta saisi d'effroi. En trois phrases cet inconnu venait de débiller toute sa vie. Zougou esquissa un sourire.

- Mais laissons cela pour le moment. Reste concentré sur un seul sujet à la fois Léon, ne te disperse pas.

- Ok, alors qu'est-ce que c'est que cette m...

- Alors c'est son double, point final. Elle, mais en plus jeune et avec quelques nuances. Elle a été mise sur ta route dans un but précis. Comme le disait Drake : « s'excuser ne suffit pas toujours Léon, c'est ce que tu fais après qui compte vraiment ». Voilà peut-être ta chance de te racheter, de trouver ta rédemption.

- Ma rédemption... Son mari il est où ?

- Cette question, c'est à toi de la résoudre, si tu veux lui venir en aide. Si tu veux TE venir en aide.

- Ouais tu parles Charles!

- Ah Léon... je ne t'envie pas tu sais. Non seulement tu tombes sur le double de cet ancien amour que tu n'arrives pas à oublier, mais en plus voilà que tu vas l'aider à chercher son mari.

- Ou pas.

- Ou pas. Mais n'oublie pas une chose TRÈS importante. Votre histoire a échoué. Même avec toute la meilleure volonté et toute la bonne intention du monde, elle échouera encore Léon. Julie est plus jeune et a un chemin à faire. À toi de voir ce que tu veux en faire. Mais il est plus facile de créer une relation neuve que de rabibochoer une ancienne. Pour toi Julie est une ancienne relation, et tu sais pertinemment que tu ne pourras jamais lui faire confiance.

- Je pourrais essayer...

- À toi de voir. Tu peux soit « laisser s'endormir cette histoire et aller vers autre chose » comme Aurélie te l'a dit à l'époque, soit revivre inlassablement le passé. Mais le passé est mort, et toi tu l'es aussi tant que tu restes sur cette voie. Un conseil et ce sera le dernier que je te donnerai : cherche plutôt la paix, pardonne-toi et trouve les moyens d'avancer.

Un nouveau silence se présenta. Léon ne décollait pas les yeux de son verre. Que dire, que faire ? Il tira encore une bouffée sur sa clope puis s'avança vers le bureau pour écraser le mégot dans le cendrier.

- La fille, Julie, comment je la retrouve ?

- Débrouille a ou. Zougou fit claquer ses doigts, la porte par laquelle ils étaient entrés s'ouvrit en grand. Ce sera tout pour ce soir.

Léon regarda avec insistance cet homme élégant qui lui avait mis les nerfs à rude épreuve depuis la seconde où il l'avait rencontré. Il était partagé entre l'envie de lui sauter à la gorge et celle de s'effondrer en pleurs à ses pieds. Les extrêmes Léon, toujours les extrêmes. Il avala la dernière gorgée de rhum et posa bruyamment le récipient sur le bureau.

- Merci pour le verre.

Zougou lui rendit un hochement de tête pour toute réponse, le cigare dans une main, le verre de vieux rhum dans l'autre. Léon se dirigea vers la sortie.

Presque arrivé au bateau. Marcher dans la chaleur étouffante de la nuit l'avait ramené à un semblant de normalité. En montant sur le pont, éclairé par un des néons du port, il remarqua un morceau de papier rouge coincé dans l'entrebâillement de la porte. Une carte de visite qu'il connaissait bien et n'avait pas vu depuis longtemps. Entièrement rouge, avec une infirmière en tenue blanche et croix rouge sur le bonnet. Seuls les noms, les adresses, les numéros de téléphone et de SIREN avaient changé. Aucun ne correspondait à ceux de l'île. Il retourna la carte. Il y avait une adresse écrite à la main, suivie de trois points de suspension.

OceanofPDF.com

7 – Je ne peux rien faire pour t'aider

*« Celles qui ont l'habitude qu'on les cajole
ignorent la solitude que rien ne console »*

Bénabar

Elle se trouvait en face de lui, en train de manipuler un escabeau dans une robe qu'il ne lui avait jamais vu, sans doute qu'elle l'avait faite elle-même, après eux. Ses cheveux étaient un peu plus longs, elle les avait laissés pousser. Ça lui allait très bien. Il la regarda sans pouvoir détourner son regard. Elle, détachée et toute à son activité, semblait tolérer sa présence sans pour autant lui porter plus d'attention que cela. Il savait qu'il lui parlait, mais il n'entendait pas ses mots. Il voulait bouger, la toucher, mais était comme pris dans une boîte. Finalement, les larmes aux yeux, il réussit à se rendre audible :

- Lorsque t'es partie t'as laissé un grand vide dans ma poitrine.

Elle s'arrêta, rangea l'escabeau sur le côté en poussant un soupir. En haussant les épaules elle prit un air désolé, lassé. Elle ouvrit la bouche pour lui parler.

Léon se rappelait avoir sué des gouttes en se couchant. Il suait à grosses gouttes à son réveil. Son visage, son cou, sa poitrine, tout son corps était trempé. Il rota, plusieurs fois. Le trou dans sa poitrine était omniprésent. Il se frotta les yeux, ils étaient mouillés. Il avait pleuré durant son sommeil. À voir la position des étoiles de par le hublot de sa cabine, il n'avait pas dû dormir plus de trois heures. Il saisit la bouteille de rhum sur son chevet. Comme une envie soudaine de crever, il la porta à ses lèvres. Une vie sans aucun but, plus aucun rêve, plus aucun désir accessible, plus aucun avenir. Il savait exactement ce qu'elle allait lui dire dans son rêve, elle le lui avait dit, juste avant de l'envoyer chier.

- Je ne peux pas t'aider ! De t'entendre parler de tes problèmes ça me saoule ! Va chier Léon, j'ai plus envie de te parler !

Allez bois Léon, une bonne gorgée pour noyer tout ça. Qu'as-tu de mieux à faire de toute façon ? T'as tout gâché et t'es qu'une merde ! Une pauvre merde dans un bateau merdique dans une vie merdique. Vas-y, c'est ça, pleure un bon coup ! Qu'as-tu envie de dire ?

- Ta gueule putain...

- Quoi ? J'ai pas bien entendu...

- Elle me manque. Tu m'manques, tu m'manques tellement !

- C'est TOI qui l'as manqué. Normal, elle n'a fait que bouger dans sa tronche et son cœur quand toi t'es resté tanqué sur place. Allez, bois une rasade, ça va passer !

- Non, pas cette fois.

- Quoi ?

- J'ai dit non pas cette fois !

- T'es vraiment qu'une pauvre merde Léon, même pas capable de te saouler comme un homme ! C'est vrai que t'es juste bon à remplacer par un clebs !

- Vas chier connard ! Tu m'entends ? Casse-toi ! Dégage ! Vas chier ! CASSE-TOI !!

La bouteille frappa violemment contre le mur de tôle mais ne se brisa pas. Le bruit permit à Léon de reposer un peu les pieds sur terre. Putain de Dieu, j'deviens taré, j'deviens taré ! Il resta un moment verrouillé, la tête dans ses mains. Sa nuit était foutue, il savait qu'il ne se rendormirait pas. Il repensa à son rêve, à sa visite chez le sorcier, à cette fille Julie. Cette phrase tournait en boucle dans sa tête. « Je ne peux pas t'aider. Je ne peux pas t'aider. » Les mots d'Aurélie. Les mots d'un fantôme qui avait fait son chemin depuis qu'elle avait filé à l'anglaise par une nuit d'été. Il repensait à ses mots, à Julie, au sorcier.

- Hé merde fait chier !

Il se leva d'un bond, mit des habits propres et sortit en trombe de son bateau.

Adossée à son lit, un coussin serré contre elle, Julie, les yeux humides, se perdait dans la peinture uniforme et crasseuse du mur d'en face. Elle ne savait plus quoi faire. Depuis qu'il n'était plus là il y avait comme un vide en elle. Que s'était-il passé ? Où était-il ? Était-ce à cause de cette dispute pourrie ? Et pourtant non, c'était lui, malgré ce que lui avait dit l'autre ordure sur le port, au fond d'elle, elle savait. C'était son mari, l'homme le

plus conciliant, le plus bon, le plus parfait qu'elle ne pourrait jamais trouver. Les quatre premiers jours de sa disparition elle avait fait le tour de toutes les autorités compétentes de l'île. Le cinquième, elle était retournée travailler, espérant se changer les idées. Cette petite Malgache... Et puis elle l'avait vu. Pourquoi ça l'avait scié ? Pourquoi elle avait eu ce besoin, presque viscéral ou magnétique d'aller le voir, de le suivre jusqu'à son bateau ? L'envoyer chier et le provoquer sur son boulot avait été maladroit, elle s'en rendait compte, mais elle n'avait rien contrôlé du tout, c'était sorti n'importe comment. Le type avait refusé de l'aider et elle s'était effondrée. Que pouvait-elle faire maintenant ? Qui solliciter pour l'aider ? Adossée immobile contre sa tête de lit, un coussin serré fort là où son ventre se nouait, Julie, le regard perdu sur le mur d'en face, sentit les larmes déborder.

« BLOM ! BLOM ! BLOM ! »

Le fracas la fit sursauter. Quelqu'un frappait à la porte. C'était sûrement lui ! Ou des nouvelles des autorités. D'un bon, elle sauta sur la poignée. Elle ne put cacher sa déception quand elle découvrit qui se tenait derrière la porte. L'homme esquissa un sourire un peu navré. Mais ses yeux brillaient. On aurait dit qu'il semblait heureux de la voir, de la déranger en pleine nuit. Putain de taré !

- Désolé, ça n'est que moi...

Julie essuya vite fait ses larmes mais il avait déjà tout pigé. De toute façon ses yeux devaient être gonflés et rouges comme une hémorroïde prête à couler. Dans un reniflement glacial elle lui lança :

- Qu'est-ce que tu veux toi ?

- T'as de quoi payer deux mojitos ?

- Pourquoi ?

- Sèche tes larmes mieux que ça. On va dans un bar et tu vas m'expliquer où et comment tu l'as égaré ton mec.

Julie faillit en tomber à la renverse de surprise. Pourquoi avait-il changé d'avis ? On s'en foutait ! Il voulait l'aider c'est tout. Son naturel de femme active repris le contrôle sur les mille questions qui se posaient dans sa tête.

- Ok, merci, entre. J'en ai pour deux minutes.

8 – Une crotte de mouche au milieu de l’océan

*« Ces paroles enfermées que l’on n’a pas su dire
ces regards insistants que l’on n’a pas compris
Ces choses au fond de nous qui nous font veiller tard »
Jean-Jacques Goldman*

Le Cale-Bar, son genre de bar. Enfin, à l’époque où il sortait encore un peu, au début, avant la dèche, le bateau, et les soûleries quasi quotidiennes dans sa cabine. C’était l’un des rares endroits à avoir l’autorisation d’ouvrir toute la nuit, tous les jours de la semaine. Sleen, le patron, était allé arracher cette autorisation à la préfecture à coups de battes de baseball, pieds de biche et autres instruments du genre. Faut dire, quand on est accompagné par une cinquantaine de bikers enragés du Club des Corsaires MC, et qu’en plus on en est le président et fondateur, ça aide à faciliter les relations diplomatiques. Sleen était immense, énorme et joyeux. Un type bien, mais un peu rustre. Cinq points étaient tatoués sur son bras gauche : « un homme entre quatre murs ». Ouais, Sleen avait fait de la taule, trafic d’alcool, rien de méchant, mais il avait payé le prix fort. Il tenait le bar avec sa fille, Lucie, une petite brune percée et colorée de partout, toujours à prendre soin des clients et à leur demander s’ils étaient contents des cocktails qu’elle leur servait. Gentille mais collante parfois. Léon se demandait à chaque fois qu’il la voyait si elle ne sonnait pas systématiquement aux portillons des détecteurs de métaux, avec toute la ferraille qu’elle portait sur elle. Peut-être qu’un jour il lui poserait la question...

Léon et Julie s’étaient installés dans le restaurant, normalement interdit à qui ne mangeait pas mais Léon, qui connaissait bien les tauliers avait fait comprendre qu’ils avaient besoin d’être un peu tranquilles. Avant que Sleen ne donne sa réponse, Lucie avait lâché un « bien sûr pas de problème, faites comme chez vous » qui court-circuita immédiatement tout ce qu’aurait pu dire son paternel. Léon se disait qu’il avait peut-être une touche avec Lucie, ou simplement qu’elle l’aimait bien, allez savoir... Il guida Julie sous le

tunnel voûté séparant le bar du restaurant. Il était toujours agréablement surpris de la découverte de cette cour intérieure à ciel ouvert où de rustiques mais confortables banquettes se reposaient à l'aise sous la végétation dense des lieux. Fougères, bananiers, manguier, orchidées, pothos, cactus,... ici la nature avait des droits. Elle côtoyait à merveille la décoration type « taverne » des lieux.

Léon commanda un troisième mojito pour lui, et Julie, qui l'avait abandonné dès le premier, le suivait au jus de fruit. Ils avaient pris le temps. Il lui avait laissé le temps. Le temps de se poser, de se mettre en confiance et de ressembler ses idées. Comme elle ne savait trop par où commencer, elle avait attaqué par le début.

- On s'est rencontrés y'a cinq ans, chez les scouts, Marc était mon directeur de camp. J'ai fini mes études d'infirmière puis on s'est mariés. Pour notre voyage de noce on a voulu faire le tour du monde. On a commencé par prendre le transsibérien, puis on a fait Singapour, la Nouvelle-Zélande, quelques endroits de passage et puis on a atterri sur cette île de merde il y a plus d'un mois maintenant. Marc a de nombreuses qualités mais il a un foutu défaut, c'est une putain de tête en l'air. À peine débarqués de l'aéroport, il s'est rendu compte qu'il avait perdu – ou s'était fait voler – tous ses papiers. Je pariais sur le perdu, lui sur le volé, d'où le fait que je lui prenne la tête comme une conne avant qu'il ne disparaisse. Bref, il est allé plusieurs fois à la préfecture et a commencé la galère administrative pour avoir de nouveaux papiers. Tu vois la corvée : essayer de contacter la famille à l'autre bout du monde pour avoir quelques documents, son boulot et autres bureaux susceptibles de pouvoir fournir numéro de sécu, carte d'identité etc, en vue de prouver son identité. Entre le décalage horaire et l'efficacité des secrétaires, ça n'avancait pas. Pendant ce temps moi, j'ai trouvé un boulot de caissière pendant quelques jours puis me suis portée volontaire pour MSF. Il y avait urgence pour eux, ils m'ont prise dans la foulée. Et donc un matin avant que je parte bosser dans une de ces journées marathon, on s'est encore disputés pour cette histoire de papier. C'est moi qui ai attaqué, je m'en rends compte, j'ai toujours été chiant le matin au réveil. Je suis partie en claquant la porte. Une ou deux heures après j'ai reçu un texto où c'est lui qui s'excusait – comme d'habitude – et qu'il allait encore une fois à la préf'. Depuis plus de nouvelles, que dalle. Je suis allée taper à toutes les portes et rien ne bouge. Mon mari est introuvable et moi je commence à péter les plombs putain !

Parce que je ne sais plus quoi faire. Fait chier, la dernière chose que je lui aurais dite aura été « tu m'emmerdes ! »

Sa bouche s'était mise à trembler et elle éclata en sanglots. Léon avala une gorgée de son dernier mojito en fumant sa énième cigarette. Il gardait le silence. Il ne savait vraiment pas quoi penser de tout ça. Est-ce qu'il avait vraiment envie d'aider Julie ? Ou est-ce qu'il la voulait pour lui ? Quelque part, ça lui faisait plaisir que son mari ait disparu, ça lui laissait le champ libre. Il s'en voulut assez d'avoir des pensées pareilles, dans le fond, même lui savait qu'il était un type bien, même si ses actes tendaient à prouver le contraire. Mais qu'y pouvait-il ? Pour d'autres raisons, il était aussi déstabilisé qu'elle. Elle avait perdu son amour, lui retrouvait le sien. Coup de pouce du destin ou possibilité de rachat des erreurs passées ? Allez savoir... Il écrasa sa clope, vida son verre et se pencha vers l'avant. Julie, les deux coudes sur la table, maintenait le poids de sa tête comme elle le pouvait avec ses mains fatiguées. Il lui parla du ton le plus assuré qu'il put, sans vraiment prendre pleinement conscience de ce qu'il disait :

- Ok, je vais t'aider à le retrouver ton mec.

(C'est moi qui ai dit ça ?) Julie leva ses yeux humides, verts comme une jeune feuille que la rosée viendrait caresser le matin.

- Et comment tu vas t'y prendre ?

La voix de Léon se fit plus douce et assurée. Il sourit.

- Hey, cette île est une crotte de mouche au milieu de l'océan Indien. À supposer que ton mec est encore dessus, on va tout faire pour le retrouver. Allez, smile.

La bouche de Julie s'ouvrit en grand et ses yeux se mirent à briller. La technique marchait sur elle également. Ce « smile », il l'avait distribué un nombre incalculable de fois à Aurélie. Il était fier, l'espace d'un instant, puis se jugea l'âme d'un foutu manipulateur. Ce dilemme intérieur, Julie ne le voyait pas. Elle se sentait juste de mieux en mieux en présence de Léon. Et tellement rassurée maintenant d'avoir trouvé un partenaire pour l'aider à retrouver Marc.

- Par quoi on commence ?

- Par prendre un grand café, puis une douche, enfin, pour moi en tout cas. Et j'ai besoin d'un coup de rasoir. Ensuite on ira à la pêche aux infos. Je connais quelques personnes... On verra bien.

- Merci Léon, merci.

- Tu me diras merci quand on l'aura trouvé. T'as pas accès à une tondeuse à barbe et / ou à une douche dans ton hôtel ?

- Si, au deux.

- Parfait, si tu le permets, j'en ai marre de me laver dehors.

Julie sourit de nouveau, Léon s'en roula une autre, l'âme toujours coincée dans son dilemme. Il réussit à le balayer un revers de pensée. Ils se levèrent, traversèrent la voûte en sens inverse, direction le bar. Léon commanda un grand café en plaisantant gentiment avec Lucie et Sleen. Il but sa tasse quasiment d'une traite, sans sucre. Julie paya la première tournée de mojito, le reste était pour lui. Ils remercièrent les tauliers et se tirèrent, direction la rue. Dehors le ciel s'éclaircissait, un nouveau jour naissait, plein de doute, d'espoir et de chaleur tropicale.

Sentir l'eau tiède lui parcourir le corps, donnait la sensation de se faire baptiser, purifier. Un nettoyage clair et limpide, bienveillant et en profondeur. Seule la présence noire, brûlante, vide et torturée dans sa poitrine n'était pas touchée par cette « grâce ». Aucune lumière ne semblait avoir encore trouvé le chemin pour éclairer cet endroit, le démêler un peu, curer tout le lisier émotionnel qui s'y trouvait stocké depuis trop longtemps.

Le regard flouté par le ruissellement de l'eau, Léon regarda ses mains. Ses jointures, enflées et allant du rouge au bleuté lui faisaient mal. Un peu de peau s'était arrachée à quelques endroits... Preuves tangibles et douloureuses d'une réalité dont il avait encore beaucoup de mal à croire l'existence. Comment ne pas penser autrement ? Il repensa à ce qu'il avait fait à ce type. Comment il avait déclenché d'un coup toute son agressivité, si furtivement, si brusquement, sans laisser aucune chance à l'autre, sans le lâcher avant qu'il ne soit mis définitivement hors d'état de nuire. Aurélie détestait ça. Aurélie avait subi ça pendant le couple, et aussi, peut-être surtout, après, lorsque Léon avait pété les plombs. Son silence à elle l'avait rendu d'autant plus furieux.

Il soupira profondément plusieurs fois. Puis il coupa l'eau et sortit de la cabine de douche. L'eau ne purifiait plus rien. Son regard croisa son reflet dans le miroir. Il ne s'était pas regardé depuis longtemps, un an peut-être. Même là, propre, lavé, la barbe tondue à quelques millimètres, il avait du mal à s'aimer. Il se trouvait vieux, fatigué. Ses yeux avaient la couleur de la pluie. Un vieillard aigri de trente ans.

- Bon allez mec, arrête tes conneries ! Sors la tête de ton cul et passe à l'action, ça va te changer les idées.

Léon s'était rendu compte que c'était ça qui l'avait motivé à aider Julie : avoir un passe-temps quelconque. Ça et l'envie d'être avec Elle, encore un peu, encore une fois...

- Arrête tes conneries je t'ai dit !

Il étouffa soudainement, ouvrit furieusement la porte de la pièce pour en sortir. Julie se trouvait juste derrière et faillit se la prendre en pleine face.

- Hey ! Attention !

- Désolé.

- Ouais.

Elle le contempla de l'œil de ceux qui découvrent un nouveau légume. On ne sait pas ce que ça va donner dans l'assiette alors on est un peu méfiant, mais pour le moment on a que ça à se mettre sous la dent, que ce soit bon ou mauvais, on en a besoin pour remplir un manque. Et Julie manquait de réponses.

Elle lui tourna le dos, releva ses cheveux ambrés et les attacha. Léon vit sa nuque. Un instant il tendit la main, presque par réflexe, il pouvait presque la toucher.

Je pourrais l'avoir, pensa Léon, je sais comment faire. Mais tout au fond de lui, Léon savait déjà, d'une façon ou d'une autre, comment ça finirait. Et puis, comment lui faire « à nouveau » confiance ? Il se ravisa. Sa main alla trouver son paquet de tabac.

- Bon, par quoi on commence ?

- Par aller à la pêche aux infos.

- J'espère qu'on va avoir plus de chance...

- Ça vaut le coup de tester des sources différentes non ? Léon alluma sa clope, souffla la fumée âcre dans la pièce. On va commencer par la rouquine.

9 – Sandrine la rouquine

*« Il a souvent été facile de vous avoir, c'est vrai.
Mais toujours difficile de vous oublier »
Franck Dubosc*

Il devait être 8 heures du matin quand ils sortirent de l'hôtel. L'air était déjà brûlant, le ciel impeccable, même dans les Hauts. Ça se couvrirait dans la journée. Ici, durant l'été sous le tropique du capricorne, le ciel se couvrait toujours dans la journée. Léon regarda à gauche, puis à droite, comme s'il cherchait quelque chose, quelque chose que de toute façon il ne connaissait pas. Il se rendit compte qu'il était bien plus fatigué qu'il ne le pensait. Une longue nuit de sommeil paisible lui manquait. Il chassa cette idée en s'allumant une cigarette.

- Où est ta voiture ?
- On n'en a pas.
- Des touristes qui ne louent pas de voiture... une moto peut-être.
- Rien du tout, on se déplaçait sur l'île en bus ou en stop. Et toi, t'en as pas ?
- Pourquoi faire une voiture, j'ai un bateau.

Il se rendit compte de l'incohérence de sa réponse mais la laissa telle qu'elle flotter dans l'air.

- Bon, ben ça sera le bus alors, trancha-t-il, la gare du marché couvert n'est qu'à quelques minutes de marche.

Ils longèrent le maigre trottoir de la rue, puis, au premier croisement, tournèrent à gauche dans une rue descendante, perpendiculaire au front de mer. Les gens se repéraient facilement ici. « Si tu montes, tu vas à la montagne, si tu descends tu vas à la mer ». Aussi simple que ça. Léon et Julie marchèrent côte à côte en silence. Autour d'eux, le ballet des gens et des voitures était à l'image de l'île : intense. Léon n'avait jamais compris cette absence de prise de conscience. Sur cette île, bien plus qu'ailleurs, la préservation de l'environnement était une chose à ne vraiment pas prendre à la légère. Or, tout le monde, ou presque, semblait s'en foutre comme de sa seconde branlette. Les stations-service poussaient comme des champignons,

le béton et le bitume recouvraient chaque année de plus en plus une terre malmenée par les cultivateurs de canne à sucre. Dans la nature, près de cascades uniques au monde, des dizaines de mètres cube de bouteilles de soda et de canettes étaient jetées inconsciemment dans les ravines. À chaque forte pluie, toute cette pollution de plastique et d'aluminium voyageait jusqu'à la mer, donnant aux plages à touristes une tout autre image que celle prodiguée par les cartes postales. Un souillage brutal. Léon attendait patiemment le moment où l'on annoncerait que les réserves d'eau potable de l'île seraient polluées par les produits de l'agro-industrie. Que se passerait-il alors ? Mais personne n'avait vraiment ni la volonté ni les couilles d'imposer un changement de style de vie. Un exemple simple : chaque fois qu'une nouvelle ligne de bus supplémentaire était proposée, dans l'espoir d'alléger le trafic, les compagnies de taxi foutaient un bordel de tous les diables, prétextant qu'on leur volait du travail. Ce qui n'était pas forcément faux non plus. L'un dans l'autre, c'était un souk pas possible. La seule finalement qui en pâtissait en fermant sa gueule était la terre. Mais la terre, comme un homme poussé à bout ou un peuple réduit en esclavage, prendrait tôt ou tard une décision : soit elle s'éteindrait – et tout le monde crèverait, soit elle se rebellerait – et tout le monde crèverait aussi.

Ils arrivèrent à la gare des bus roses, qui desservaient la partie sud de l'île. Léon lut tous les panneaux où étaient stipulés les horaires et les trajets suivis, jusqu'à trouver le bon : « Hôpital de la Sainte Terre ».

Julie se tourna vers lui brusquement, elle ne put dissimuler sa colère et son agacement.

- Tu m'emmènes à l'hôpital ? Tu me prends pour une conne ou quoi ? C'est l'un des premiers endroits où je suis allée.

Léon lui lança un regard tendu et froid.

- Eh Miss, si t'es pas contente, je retourne à mon bateau et tu te démerdes. C'est pas moi qui suis venu chialer devant ta porte.

Il regretta aussitôt ses mots, cette façon de les dire. Cette foutue carapace, ce foutu manque d'empathie... Julie elle, prit ces mots de plein fer. Elle révolta ses yeux dans un soupir.

- Okay...

Elle ne comprenait pas une telle réaction, tellement disproportionnée... L'espace d'un instant, par orgueil sûrement, elle eut l'idée de l'envoyer se faire foutre, et de continuer seule. Mais elle resta, elle allait bien voir ce que Léon allait obtenir comme résultats, elle aviserait ensuite. Après tout elle se

servait de lui, il pouvait s'avérer un outil utile. Elle pourrait le jeter en temps voulu si ce n'était pas le cas. Mais pour le moment, elle n'avait pas vraiment le choix.

Le bus rose alimenté au gaz de ville arriva quelques minutes plus tard. Ils montèrent et payèrent leur trajet, s'assirent en silence de part et d'autre de l'allée centrale. Chacun comptait sur le temps du trajet et l'air climatisé pour rafraîchir un peu son humeur.

Sandrine ne put s'empêcher d'afficher un grand sourire lorsqu'elle aperçut la démarche de Léon, reconnaissable entre mille, arpenter le couloir. Elle le héla. Léon tourna la tête vers elle, la vit, lui rendit son large sourire et accéléra le pas pour venir à sa rencontre. Arrivé à sa hauteur, il lui tendit la joue, Sandrine le prit dans ses bras et le serra fortement sur sa petite poitrine vêtue de la blouse blanche des infirmières. Elle n'avait plus eu de nouvelles de lui depuis des mois et, dans le fond, il lui avait manqué. On n'oublie pas Léon, même si on le voudrait parfois.

- Salut beau gosse.

- Salut rouquine, je suis content de te voir.

Léon pensait vraiment ce qu'il disait. Ce petit câlin improvisé, venu de nulle part, était sa première source de tendresse depuis longtemps. Sandrine et lui avaient vécu une petite histoire lorsque Léon était arrivé sur l'île. À l'époque il cherchait le réconfort, à combler le manque et surtout tentait d'imiter ce qu'Aurélie lui avait dit du « Laboratoire des Relations ».

Avec Sandrine, ils s'étaient naturellement croisés sur la plage de Grande Danse, et ça avait collé immédiatement. Après quelques verres partagés au snack, ils s'étaient posés au bord de l'océan, là où l'herbe se mêle au sable, à observer le rouleau des vagues. Elle lui avait confié l'échec de son histoire précédente.

- J'ai fait « la petite chèvre de Monsieur Seguin » avait-elle lancé.

Aussitôt, Léon lui avait récité plus de la moitié de l'histoire de tête. Léon connaissait beaucoup d'histoires et de chansons par cœur. Il l'avait eu comme ça, de façon simple, presque facile et évidente. Ils s'entendaient bien, surtout au lit. Sandrine était incroyable au lit. Léon maintenant n'écoutait plus de musique et ne lisait plus.

Il avait fait des choses avec elle, comme par exemple des bivouacs et des randonnées, qu'il n'avait jamais faits avec Aurélie. Ils avaient souvent joué au jeu des « premières fois » ensemble, et en avaient partagées pas mal. Ils

faisaient de l'escalade, se lisaient des poèmes de Charles Bukowski en se saoulant au rhum. Mais cette histoire arrivait trop tôt, et faisait trop d'écho en lui. Il n'était pas prêt, tout simplement. Il avait perdu cette authenticité, cette pure sensation d'enthousiasme que l'on a quand on découvre une nouvelle personne. Léon n'avait plus jamais eu ça. Sandrine voulait le sauver et en tirer les profits. Mais Léon lui avait dit que, de toute façon, ce n'était pas à elle de le sauver, et que peut-être ce serait une autre qui en tirerait les bénéfices. Il s'était toujours forcé à être honnête avec elle. Il savait qu'il était possible de vivre avec Sandrine durant des années, même toute une vie. Elle lui aurait donné tout l'amour et la tendresse dont il avait besoin. Mais Sandrine était trop douce de nature et Léon, au fond de lui, avait besoin d'être avec quelqu'un susceptible de le remettre en cause, quelqu'un qui sache le remuer. Sandrine n'aurait jamais pu faire ça. Au fond, Léon avait besoin d'une fille un peu connasse, comme Aurélie l'était. Aurélie savait le remuer, sauf qu'il avait prêté attention à ses mots trop tard, et surtout, avait tout pris comme étant LA vérité, et pas simplement comme le point de vue d'une personne avec ses propres doutes, ses propres croyances, son propre monde. Sandrine lui avait dit qu'elle l'aimait, et ça l'avait fait chier. Lui ne savait plus au juste ce que ça voulait dire. Comme lui, elle s'était accrochée à un espoir qui n'existait pas. Il n'avait jamais réussi à trouver le courage de le lui dire sans la blesser vraiment, à trouver une façon délicate de le faire. Il n'y a pas de façon délicate pour tuer l'amour. Il l'avait quittée comme il aurait aimé avoir été quitté, en face-à-face et avec de vraies réponses, d'une honnêteté parfois tranchante mais toujours remplie d'affection et de tendresse. Ensuite, pour le bien des deux, et pour éviter que Sandrine ne se torture un peu trop, Léon avait pris la fuite, même s'il avait répondu à ses messages, ne voulant pas lui renvoyer ce violent silence dont il avait été victime, mais dont il avait compris aussi la fonction avec le temps. Un jour, Sandrine avait cessé de lui écrire, elle avait rencontré un autre homme et tourné la page. C'était mieux comme ça. Là, après des mois, ils étaient vraiment heureux de se revoir.

- T'as l'air en forme rouquine.

- Merci c'est gentil. Tu sais ce que c'est, des bas des hauts. Et toi qu'est-ce que tu deviens ? T'as l'air fatigué.

- M'en parle pas !

- Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

- Je cherche quelqu'un.

- Tu cherches quelqu'un ? Il a du souci à se faire alors.

Léon ne put s'empêcher de rire.

- Non, pas vraiment, c'est pour elle.

Il s'écarta un peu pour laisser apparaître Julie, cachée derrière son dos, dans le champ de vision de Sandrine. Un nœud se forma dans l'estomac de la rouquine, son sourire disparut. Léon sentit la gêne et fit les présentations.

- Sandrine Julie, Julie Sandrine.

Sandrine lança un salut qui se voulait poli mais qui sonnait sans conviction. Le cou dans les épaules et les mains dans les poches, Julie le lui rendit, elle aussi vraisemblablement mal à l'aise. Elle fuyait son regard et se dandinait avec une certaine raideur, faisant basculer son centre de gravité d'un pied à l'autre.

- Elle ressemble à...

- Je sais, je t'expliquerai plus tard.

- Je ressemble à qui ?

Léon qui n'avait vraiment aucune envie d'aller plus loin tendit la photo que lui avait montrée Julie la veille. La photo de son couple.

- T'as vu ce type ici ? C'est son mari. Il a disparu depuis presque une semaine.

- Oh ! Désolée.

Sandrine regarda Julie avec un regard rempli de compassion. Julie, hocha la tête. Son signe de remerciement pour cette attention soudaine, elle en témoigna par un sourire pincé. Son cou était toujours caché dans ses épaules. Sandrine examina attentivement l'homme sur la photo.

- Il a eu un accident ?

- Possible répond Léon, c'est ce qu'on aimerait savoir. Tu le reconnais ?

- À première vue non. Mais je peux essayer de me renseigner dans les autres services si tu veux.

- Ce serait gentil oui.

Julie donna le nom et le prénom de son mari, ainsi que d'autres informations utiles à sa collègue. Sandrine alla faire une photocopie couleur de la photo puis la rendit à Léon. Julie la remercia et partit d'où elle était venue, laissant les anciens amants un peu seuls. Son cou avait retrouvé un peu de sa liberté. Quand elle fut assez loin pour ne plus entendre, Sandrine tourna un œil inquiet et curieux vers Léon.

- Du peu que je m'en souviens elle lui ressemble vraiment.

Léon se passa la main sur son visage. Il enfonçait presque ses doigts dans ses yeux. Il semblait visiblement très fatigué, et soucieux aussi.

- S'il n'y avait que la ressemblance physique... encore, je crois que ça irait. Mais y'a tout le reste...

- Comment ça ?

- J'en sais rien... C'est trop dingue pour être vrai, est pourtant ça l'est.

- Tu m'inquiètes Léon.

Il lui sourit, se voulant rassurant.

- T'en fais pas rouquine, je gère. Tiens-moi au courant si tu trouves un truc sur son mari ok ? N'importe quoi fera l'affaire. Bon, j'y vais. J'ai été content de te revoir.

- Moi aussi Léon, moi aussi. Prends soin de toi surtout. D'accord ?

- Tu me connais.

- Justement.

Ils se sourirent et échangèrent un regard qui en disait long. Ils s'embrassèrent encore une fois tendrement puis Léon suivit les traces de Julie dans le couloir éclairé par les néons froids. Sandrine le regarda jusqu'à ce qu'il disparaisse. Elle eut beaucoup de mal à enlever ce nœud qu'elle avait dans le ventre. Même profondément enfouis, certains sentiments ne disparaissent jamais vraiment.

- Fais gaffe à tes fesses Léon...

10 – Le pirate reggae

« Combats le Diable avec cette chose que l'on appelle l'amour »
Bob Marley

La seconde personne, Léon insista pour aller la voir seul. Être trop vite trop longtemps en compagnie de Julie commençait à lui peser sur les entrailles. Il la raccompagna à son hôtel puis prit un autre bus rose, direction les Hauts cette fois. La route aux 400 virages. Ça lui donna le temps de se poser un peu. Les yeux clos et la tête posée sur la vitre, Léon voulait dormir. Mais son cerveau, lui, ne voulait pas. Trop d'images remontaient à la surface. Présent, passé, une soupe épaisse et gluante lui envahissait la tête. Trop de questions, pas assez de réponses, toujours la même histoire, pour le moment du moins.

Le bus longea la route à flanc de falaise, entièrement recouverte d'un mur végétal fait de mille variétés. Sur cette route, plusieurs fois par an, un bloc de pierre sombre et friable se détachait de la falaise pour aller s'écraser sur le bitume. Généralement, le bloc patientait pour tomber sur une voiture et en broyer ses occupants. Souvent en période de fortes pluies ou de cyclone. L'une des routes les plus dangereuses de l'île.

Le véhicule rose mit bien une heure et demie avant d'arriver à destination. Au terminus, Léon commençait à peine à sombrer. Il s'éveilla en sursaut. Ce sera pour plus tard. Il remercia le chauffeur de bus et sortit. La fraîcheur et le temps couvert des Hauts, que demander de mieux pour respirer un peu ? Un des endroits les plus touristiques de l'île, avec le volcan, le Piton des Glaces et la plage de « Zorey Land », une sorte de Saint Tropez principalement occupé et fréquenté par des blancs friqués. Dans cette partie des Hauts, à Licaos, on venait surtout pour deux raisons. Le premier est que la ville était, de par son emplacement assez central dans l'île, le point de départ de nombreuses randonnées. La seconde, et la principale, était qu'on y faisait du vin. Enfin, du vin, une piquette dont on cachait l'aigreur en y ajoutant une tonne de sucre et parfois des fruits. Mais

le vin de Licaos se vendait bien, et assez cher au vu de la qualité du liquide. La ville était aussi connue pour sa production de lentilles. À la fin de l'hiver austral, un petit festival célébrait même la légumineuse, permettant ainsi aux producteurs de vendre au prix fort durant un temps.

Léon sortit du centre et alla taper à la porte d'une case peinte en bleue, perdue et camouflée au milieu d'un champ redevenu sauvage. La voix chaude et amicale de Marley se fit entendre à l'intérieur.

- Na poin personne ! Filé couillons !

Léon éclata de rire.

- Moi aussi je suis content de t'entendre Marley !

- C'est le Zorey fou là ?

- Ça même !

La porte s'ouvrit sur le visage sombre de Marley. En voyant Léon il ne put contenir une agréable surprise. Son sourire illumina les pensées de Léon durant un instant. Ils claquèrent le plat de leurs mains puis leurs poings. Les hommes se disaient bonjour comme ça ici.

- Hey mon frère – tout le monde était le frère de Marley – komen i lé ?

- Lé la lé la Marley !

- T'as pas bonne mine, même pour un zorey !

- Haha, t'inquiète pas, moin lé un ti guiguine mol mé le corps lé bon !

Léon avait appris à parler le créole. Enfin, un créole petit nègre souvent. Mais il se faisait comprendre. Pour le mettre plus à l'aise, Marley poursuivit en français.

- Que me vaut l'honneur de ta visite ? J'imagine que t'es pas venu ici pour du zamal ou du vin.

- Je suis venu pour voir tes beaux yeux Marley...

Marley éclata d'un rire sonore. Un rire contagieux.

- C'est ça zorey, c'est ça. Sérieusement, que me veux-tu ?

- Tu permets que je rentre, c'est un peu long, et délicat à expliquer...

Mais ça va te plaire Marley.

La curiosité du cafre était stimulée à son plus haut point. Malgré les apparences, Léon l'avait joué fine, et plutôt bien joué. Marley lui ouvrit la porte en grand et s'écarta pour le laisser passer.

- Mais bien sûr Léon. Entre, ma case est la tienne.

- Merci Marley.

Au demeurant cela pouvait sembler une hospitalité courtoise, presque banale. Il n'en était rien. Peu de personnes étaient invitées à entrer dans la

case de Marley, pour Léon lui-même c'était la première fois. Ce qu'il y vit collait assez bien avec l'idée qu'il s'en faisait : Des caisses de vin et de rhum « tombées du camion », une odeur très forte de zamal et surtout, des câbles, des écrans d'ordinateurs, des serveurs et des unités centrales en train de tourner de partout, occupant la quasi-totalité de l'espace.

S'il y avait bien une personne pour qui l'adage « l'habit ne fait pas le moine » s'appliquait à merveille, c'était bien Marley. Sous ses locks pouilleuses descendant jusqu'aux fesses, ses yeux éclatés par la fumette et ses fringues sales et puantes, Marley était un homme riche et un très bon pirate informatique. Une dégaine de clochard, et des doigts de fée avec un clavier d'ordinateur. Un grand couturier de l'informatique, un pêcheur intensif de l'information scandaleuse. Ce gars-là était capable de flinguer un pays en un simple clic. D'ailleurs, d'après les dires, il l'avait déjà fait... Marley était craint, et respecté. Tout le monde connaissait ses affaires mais personne ne s'attaquait à lui, d'une façon ou d'une autre. Ce type-là avait en stock bien trop de sujets sensibles prêts à être dévoilés pour être inquiété. De quoi mettre le feu à l'île. Une politique de dissuasion qui marchait à merveille. Tant que les puissants le laissaient peinar, Marley ne s'en prenait pas à eux.

Marley invita Léon à s'asseoir sur un mauvais matelas posé sur des palettes. Son lit et le canapé pour recevoir ses rares invités. Le pirate informatique s'assit en tailleur face à lui. Il prit l'une des boîtes à chaussure à côté, l'ouvrit, et commença à se rouler un joint. Léon se roula une clope. Ils n'avaient pas échangé un mot depuis qu'ils étaient entrés. C'est Marley, en allumant son cône, qui brisa le silence.

- Alors mon frère, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Léon sortit la photo qu'il avait dans la poche et la tendit à Marley.

- Ce touriste a disparu depuis environ une semaine. Sa femme – la fille à côté – est mon amie. Elle m'a demandé de l'aide pour le retrouver. La dernière fois qu'elle a eu de ses nouvelles, il lui avait envoyé un texto disant qu'il allait à la préfecture, il avait perdu ses papiers. Ce jour-là il portait un jean beige, une chemise à fleurs grise et des chaussures de marque Kickers marron.

Marley l'écoutait très attentivement sans rien dire. Léon continua.

- La fille, Julie, a fait tous les efforts possibles et inimaginables pour le retrouver. Mais tu connais la vitesse de l'administration ici et la motivation des flics quand ils ne sont pas payés. J'ai besoin de tes talents.

- Pour...

- Me donner une piste, et des infos, n'importe quoi.

Marley hocha la tête plusieurs fois en faisant la moue. Ça l'intéressait, ça le changeait de ses magouilles habituelles. Il tira longuement sur son joint.

- Y'a quoi à gagner pour moi ?

Léon sourit

- La satisfaction d'aider un citoyen. Je déconne. Peut-être que la fille pourra te payer un peu, j'en sais rien. La seule chose que je peux te promettre en échange, c'est ma gratitude, et ma parole d'être là pour toi et de te renvoyer l'ascenseur si un jour t'en a besoin.

- Ça pèse pas lourd dans la balance.

- Je sais. Mais j'ai besoin que tu le fasses. Et j'espère sincèrement que tu le feras sans que j'aie besoin d'aller plus loin Marley.

Les deux hommes se regardèrent attentivement. Cette dernière phrase sonnait comme elle devait sonner, une menace qui n'avait pas envie d'en être une. Léon n'avait aucune envie d'aller à la confrontation mais n'hésiterait pas, et Marley le savait. Comme sur tout le monde, il avait un dossier complet sur Léon, ce type-là était un obsédé, dès qu'une question le travaillait, il pouvait aller loin – trop loin – pour avoir une réponse. Un chien qui ne lâche pas son os. Un type avec un bon fond mais qui pouvait se montrer très dangereux. Il savait bien que Léon ne lui disait pas tout, qu'il lui cachait une partie de la vérité. Mais dans le fond, il s'en foutait, il trouverait le reste tout seul. Marley savait qu'il allait le faire, et juste pour son plaisir à lui.

- Ok, mon frère, c'est d'accord, un service contre un autre.

- Merci Marley.

- Tu veux que je commence par quoi ?

- Tu sais vraiment tout faire ? T'as accès à tout ?

- À tout ce qui comporte des câbles et qui est branché à un réseau.

- Ok. Alors déjà tu vas trouver des infos sur le mari, même les types bien ont leur part d'ombre. Et puis sur la fille aussi puisqu'on y est. Ensuite, je veux que tu te branches et que tu trouves, s'il en reste encore une trace, des vidéos de caméra de surveillance de la préfecture où on puisse le voir. Si c'est pas ce jour-là, dans les précédents. Essaie d'en remonter la trace. Peut-être que ça donnera quelque chose. Enfin bref, toute vidéo où l'on puisse le voir et pister un semblant de parcours serait la bienvenue. Voici son numéro de téléphone avant qu'il ne réponde plus, ainsi que celui de sa femme.

- Et le tien ?
- Tu sais bien que j'en ai pas.
- Alors attends.

Marley se leva et alla farfouiller dans le fond de ses cartons. Il en sortit un smart phone dernier cri qu'il tendit à Léon.

- C'est juste un prêt, mais se sera plus facile pour te joindre. Forfait et internet illimité, gratuit et introuvable.

- Merci Marley, j'en prendrai soin.
- Autre chose ?

Léon prit un moment. À son tour de faire la moue en hochant la tête.

Ouais, y'a autre chose.

- Je t'écoute.
- Tu connais un certain Zougou ? À Coupe Gorge ?

Le visage du pirate blêmit. Un changement d'expression et de couleur radical. La peur. Peut-être même un peu plus que ça.

- Le sorcier ? D'où tu le connais ?
- Trop longue histoire pour la raconter maintenant.
- Tiens-toi loin de cette... chose mon frère, il n'est pas humain.
- Arrête tes conneries de superstitieux malbar. C'est un type tout ce qu'il y a de plus normal, deux bras et deux jambes, avec un petit plus je te l'accorde.

- Léon, et je te dis ça en toute amitié, si tu peux te tenir loin de Zougou, fais-le. Il n'a rien de bon à t'apporter.

Léon comprit le message, et sut que Marley ne lui en dirait pas plus, du moins pour le moment. Une question demeurerait cependant, si Zougou était celui que Marley décrivait et qui vraisemblablement lui filait une trouille à en stopper la course d'un rugbyman Néo-Zélandais, pourquoi Chérif lui avait dit d'aller le voir ? Chérif était l'homme le plus bon et le plus sage que Léon connaissait.

- Je ferai de mon mieux Marley, mais je ne te promets rien. Tu pourras me donner du neuf quand pour notre affaire ?

- Je t'appelle demain sans faute.

- Parfait, merci. Fais-moi fumer un p'tit guiguine sur ton joint de zamal avant que je me tire.

Depuis qu'elle était dans sa chambre d'hôtel, Julie tournait en rond, faisant les cent pas, son téléphone à la main. Elle avait rappelé, pour la

énième fois, toutes les administrations dans l'espoir de les bouger un peu et d'avoir du nouveau. Rien.

- Ils font chier putain ! Mais ils attendent quoi ?

Le sentiment d'injustice, mêlé à celui d'être complètement abandonnée à son sort lui saisissait de nouveau l'estomac. Elle se força à être toujours en action, histoire de ne pas se laisser envahir. Bien qu'elle trouvait l'idée que lui avait suggéré Léon complètement surréaliste, voire même bidon, à défaut d'autre solution, et dans l'attente de son retour, elle se résigna à tenter le coup. Après tout, why not ? Elle composa le numéro que Léon lui avait donné. Elle entamait son quatrième kilomètre de marche en long et en large dans la chambre lorsqu'elle tomba sur la boîte vocale sur fond de musique créole.

« Radio Freeland bonjour, merci de patienter, un correspondant va prendre votre appel. »

Elle patienta le temps de compter jusqu'à l'infini deux fois avant de tomber sur la standardiste. Julie lui déballa son histoire à une vitesse folle, elle sautait sur place. La standardiste la coupa.

« D'accord Madame, merci de patienter encore un peu, je vais vous passer à l'antenne »

Nouvelle musique créole. Tout l'hôtel vibrait sous les pieds de Julie. L'infini fois deux, quatre, six... enfin une voix d'être humain se fit entendre.

« Oui bonjour madame, vous êtes à l'antenne de Radio Freeland. Apparemment votre mari a disparu.

- Oui c'est ça. Euh... bonjour.

Elle déballa encore, toujours la même histoire, dégainant les mots à toute allure.

- Un instant Madame, reprenons. Donc il a disparu depuis combien de temps exactement ?

- Cinq jours, je viens de vous le dire !

Ce type l'exaspérait. Il lui coupait sans arrêt la parole pour la faire revenir sur des détails insignifiants et d'autres moins. Et pourquoi vous vous êtes disputés ? Et ça lui arrivait souvent de partir ? Et il était habillé comment ? Vous pouvez me rappeler le nom de votre mari ? Et c'est la première fois que vous veniez ici ? Et vous êtes allée voir la police ? Et donc ils ne veulent pas bouger ? Et blababla et blablabla. Putain mais mec

va chier ! Laisse-moi finir au moins ! Ça dura des plombes. Mais au moins elle se sentit écoutée.

« Eh bien chers auditeurs, si vous avez quelque information concernant cette disparition, merci de joindre cette épouse très inquiète – vous l’avez remarqué – au numéro de téléphone suivant... »

Julie le remercia, le présentateur radio lui souhaita une bonne journée puis prit un autre appel. Est-ce que ça allait donner quelque chose, elle en douta fortement.

Durant les trois heures qui suivirent, son téléphone n’arrêta pas de sonner. Les gens avaient entendu son appel et, en toute bonne foi, chacun avait vu Marc. Un coup c’était sur un rond-point en train de lire le journal, un autre dans un champ en train de brûler la canne du voisin, un autre avait eu un accrochage avec lui en voiture, encore un venait juste de le croiser en randonnée sur le volcan. Pourquoi écouter la radio sur le volcan ? Jamais vraiment dans le vrai, jamais vraiment dans le faux, toujours de façon improbable. La tête pleine comme la caisse d’un camion de pizza un samedi de vacances sur le bord de la plage, Julie éteignit son téléphone. Elle se recroquevilla sur son lit, un coussin serré sur son ventre.

Léon revint dans la chambre d’hôtel à la tombée de la nuit. Julie lui sauta dessus.

- Alors ?

- J’ai fait ce que j’avais à faire. J’en saurai plus demain.

- Mais...

- J’en saurai plus demain Julie.

-...

-...

- D’accord lâcha-t-elle dans un souffle qui en disait long. Moi pour ma part...

Elle raconta l’expérience Radio Freeland. Léon ne put s’empêcher de sourire, il s’y attendait. Ok, on allait oublier Freeland pour le moment. Il décida de porter un peu plus attention à Julie. Il dévisagea un moment son beau visage. Un extérieur placide, presque froid, cachant des émotions et un tempérament en pleine ébullition. Ça l’attendrit... Rappel de ce que lui avait dit Zougou ou profonde volonté de racheter les erreurs du passé ? Peu importe, il avait envie de donner à Julie un peu de légèreté. D’être attentif aux émotions de quelqu’un d’autre. Ne serait-ce que pour une minute, qu’elle pense un peu à autre chose. Qu’elle se sente bien, avec lui,

ensemble. Toute la tendresse du passé l'immergea. Il lui sourit comme on sourit de façon bienveillante à un enfant :

- Viens avec moi, t'as besoin de manger une crêpe ou deux.

OceanofPDF.com

11 – L'homme qui ne voulait pas mourir

*« Un homme digne de ce nom ne fuit jamais,
fuir, c'est bon pour les robinets »
Boris Vian.*

L'homme qui ne voulait pas mourir était en route pour rentrer chez lui. Il avait fini tard ce soir. La période des fêtes de fin d'année était toujours un moment où les gens consommaient jusqu'à tard. Sur la route, il vit deux jeunes hommes faire du stop. Il s'arrêta à leur portée :

- Oté ! Oussa ou ça va ?*
- En ville, vers l'port.*
- Montez.*

La rue marchande était bondée, même à cette heure tardive. Noël. Après trois ans passés ici, ça faisait toujours drôle à Léon, ce décalage entre l'été et les guirlandes sur les enseignes. Ici, ça rimait avec litchi, chaleur tropicale, période cyclonique et repas, typiquement du carry camarons ou langoustes, bichiques pour les moins pauvres, au bord de la piscine ou sur la plage. Rien à voir avec la neige, le froid et les nuits courtes. Il se sentait complètement détaché de tout ça. Il se souvint de son premier boulot sur l'île : caissier dans un supermarché. La même période. Le magasin ouvrait parfois jusqu'à onze heures du soir et proposait « des ventes flash ». Un cassage de prix sur tel produit durant un laps de temps très court. Généralement, les gens avaient autour d'une minute pour prendre le produit et traverser tout le magasin pour le faire étiqueter ! Courir à fond de cale en renversant et bousculant tout sur son passage pour un ventilateur vendu 5 euros moins cher ou une bouteille de bière moitié prix... pour Léon c'était, comment dire, instructif. Les gens sont vraiment tarés dans leur genre s'était-il dit. Il ne savait pas quoi penser de tout ça. C'était super bizarre à observer, presque effrayant.

Avec Julie, ils passèrent devant le Tabac Presse. Léon y entra pour faire son plein de cancer. Il y avait des cartes postales en vente. Il aurait pu penser à son fils, ou à ses amis mais non, il pensa à elle. Dans à peine plus de deux semaines elle aurait trente ans. Il regarda les cartes où étaient prises des photos de l'île, des plages à touristes avec des cocotiers, des cases de riches, pas son genre. Il en trouva une chouette, une prise de vue en hélicoptère de la forêt primaire. Il l'a pris, pourquoi pas après tout, juste un petit mot genre « changement de décimale, j'espère que tu vas marquer le coup. Prends soin de toi ». Léon regarda le dos de la carte. Il y était écrit une recette : rougail morue. Non, ça risque de pas le faire. Il reposa la carte. À quoi bon lui écrire de toute façon, elle ne répondrait pas. Sûrement même qu'elle jetterait l'enveloppe sans y jeter un œil.

- No Hell...

- Quoi ?

- Rien, je pensais à voix haute.

Depuis qu'ils étaient sortis de l'hôtel, Léon avait pris sur lui de se montrer plus agréable avec Julie. Les quelques lattes qu'il avait tirées sur le joint lui avaient permis de dormir un peu dans le bus qui l'avait ramené en ville. Ça l'avait aussi un peu détendu mais cependant, il avait maintenant une sacrée pâte dans la bouche en guise de salive. La première chose qu'il ferait quand ils arriveraient à la crêperie serait de vider un pichet entier d'eau.

- Et alors, tu aimes l'île ?

- J'peux pas vraiment dire depuis quelques jours non !

- Désolé, j'aurais voulu faire exprès de mettre les pieds dans le plat, je n'aurais pas fait mieux je crois.

Julie sourit. Elle voyait un Léon radicalement différent depuis une heure. Il était sympathique, cultivé, employait un humour corrosif très particulier qui lui plaisait beaucoup et se montrait très charmeur, sans même s'en apercevoir. Elle appréciait beaucoup la compagnie de ce Léon-ci. Ils s'entendaient bien et n'avaient aucun mal à discuter de tout et de rien.

- Ce n'est pas grave, t'en fais pas. En fait, je ne suis pas très ambiance plage et cocotier.

- Tiens donc.

- Ouais. Mais avec Marc on a pris le temps de se balader un peu. Surtout sur les reliefs. On s'est fait trois jours de rando bivouac dans la forêt en passant par quelques pointes et le volcan au passage. Le kiff. Il est juste

hallucinant ce pays, tu marches trois jours, t'as changé trois ou quatre fois de pays tellement c'est varié !

Mentionner Marc la replongea dans ses tracas et son inquiétude. Elle venait de remarquer qu'elle n'avait quasiment pas pensé à lui depuis qu'elle se baladait avec Léon. À l'inquiétude se mêla une sorte de culpabilité. Léon le remarqua vite et attira son attention sur autre chose, le métissage de la population et la richesse culturelle que cela occasionnait, les graffitis, l'architecture des vieilles cases branlantes, tout à fait au goût de Julie... Léon ne manquait pas de sujets de conversation pour la distraire et l'intéresser. Il était en terrain connu. Ils arrivèrent bientôt à la crêperie.

L'homme qui ne voulait pas mourir déposa les deux jeunes hommes près du port. Ils étaient vraiment très sympathiques et polis. L'homme venait de passer un bien agréable moment en leur compagnie.

Julie mangeait sa crêpe au sucre. Léon la regardait en souriant.

- Ça y est, t'as repris des forces avec tes biberons ?

- Mes biberons ? Qu'est-ce que tu racontes ?

Léon hésita un bref instant, sujet délicat. Oh, et puis après tout...

- Chaque fois que t'es en boule, que t'es triste ou que tout simplement tu ne vas pas bien, tu as une forte envie de crêpe, de tarte, ou d'un truc dans le genre. Bref, du lait, de la farine et du sucre. Un biberon quoi.

Julie n'en croyait pas ses oreilles. En deux phrases, cet homme qu'elle ne connaissait qu'à peine l'avait fait sortir une part d'elle qu'elle n'avait jamais vue ni analysé sous cet angle. Là, Léon l'avait scotché.

- Comment tu ?

- Écoute Julie, pour que les choses soient plus simples pour toi comme pour moi on va partir du principe – assez étrange je te l'accorde - que je te connais plus ou moins par cœur ok ?

Elle fit la moue.

- Même si tu as tapé dans le mille, j'avoue, dire que tu me connais par cœur me paraît bien prétentieux et...

- Pour continuer avec la bouffe, tu détestes le fromage de chèvre, l'ail, la viande d'agneau et tout ce qui est épicé d'une façon générale. Tu aimes bricoler, surtout le bois, mais aussi faire de la couture et fabriquer des bijoux. Le romantisme, tout comme les phrases gnangnan et les fêtes surprises te mettent hyper mal à l'aise. Tu aimes écouter du rock et du

blues, as un faible pour les acteurs Javier Barben et Garpard Ulliel entre autres. Tu es souvent de mauvais poil de matin, et ne déjeunes jamais, ou très rarement. Tu te laves les oreilles avec une poire parce qu'il n'y a pas la place pour y passer un coton-tige. Plus intimement, t'as un grain de beauté sur le sein gauche, plusieurs taches blanches sur ta peau, crains énormément que l'on t'embrasse ou que l'on te touche le nombril, et tu t'es jamais marré au pieu. Je continue ?

Le temps se figea et plus rien n'existait. La gorge de Julie se serra, son regard se perdait dans celui de Léon. Elle le regardait peut-être vraiment pour la première fois. Il n'avait pas dit ça pour se la péter, lui en mettre plein la vue ou même montrer qu'il avait un quelconque pouvoir sur elle. Ses yeux bleus la regardaient avec une sorte de bienveillance triste d'où se dégageait une certaine tension. Mais elle ne voyait aucune animosité envers elle, bien au contraire. Il y avait là la tendresse, l'affection, l'assurance et la curiosité que l'on porte sur les gens que l'on connaît bien, qui ne cessent de nous étonner, et dont on est toujours avide d'en savoir plus. Léon, c'est certain, attendait patiemment sa réaction. Elle, ne savait pas comment prendre tout ça. Toutes ses pensées et ses ressentis partaient dans tous les sens. Était-elle énervée, intriguée, apeurée de savoir que cet étranger semblait si bien la connaître ? Sans doute tout cela à la fois. Sa bouche trembla. Elle ne put que détourner son regard dans un souffle sec, cherchant ses mots sur le graffiti du mur d'en face : un enfant fait au pochoir.

- Tu m'espionnes ou quoi ?

Elle avait choisi la colère et la provocation, les plus simples défenses de l'orgueil. Léon lui répondit « non » d'un lent signe de tête. Il commençait à regretter, il aurait dû la fermer et garder tout ça pour lui. Il n'y tenait plus. Il voulait savoir. Maintenant il savait.

- T'es une sorte de gros malade mental ?

Léger hochement d'épaule face aux éclairs que lui lançaient les yeux verts de Julie. À ça pour sûr il avait quelques séquelles et pas mal d'actes irrationnels à son actif.

- J'me casse.

Il s'avança vers elle, voulu lui saisir le poignet. Julie tu devrais...

- Me touche pas putain !

Elle s'était levée déjà. Mouvement de recul pour ne pas en remettre une couche. Soupier, tristesse, désarroi.

- Ok, ok.

Un murmure à peine audible.

- Mais t'es qui putain ? ! T'es qui ? !

Bonne question, qui suis-je ? Comment lui dire, lui expliquer, lui faire comprendre ou ressentir ? Peine perdue mon pote, tu sais déjà ce que ça va donner, tu l'as déjà expérimenté. Ce que je suis...

- Un dommage collatéral ? Ou un type qui cherche à comprendre pour avancer peut-être ? Je ne sais pas.

Il y avait dans ce « je ne sais pas » là le plus noir et le plus profond des abîmes. Julie vit qu'il était autant perdu qu'elle par cette situation, voire même plus. Elle voulait partir mais elle restait pour en savoir plus, elle voulait se calmer mais criait toujours.

- Mais qu'est-ce qu'il se passe ?

- J'EN SAIS RIEN ! PUTAIN ! J'EN-SAIS-RIEN !

Il criait aussi. Tout le monde les regardait. Des bêtes curieuses et étranges qui semblent se déchirer, se donner en public pour le plus grand bonheur des gens avides de ragots. Léon cacha son visage dans ses mains. Ne pas perdre le contrôle de soi. Ne plus jamais le perdre. Il souffla plusieurs fois fortement, tentant d'évacuer tout cet amas de sentiments trop puissants pour son corps fatigué. Il posa sa voix et dit, avec le ton le plus doux et le plus rassurant qu'il puisse sortir.

- Assieds-toi s'il te plaît Julie. Prenons le temps de nous calmer.

Elle n'avait pas envie de rester, ou de se calmer. Mais la situation avait changé. Il n'y avait que quelques heures encore, c'est elle qui lui demandait de rester pour l'aider. Pourquoi ce changement soudain ? Pourquoi ses yeux bleus la touchaient-elle à ce point ? Julie posa son regard sévère sur Léon, puis sur le pochoir, puis revint sur lui. Son masque de colère et de distance était intact, mais à l'intérieur tout se chamboulait aussi. Après un souffle, toujours les sourcils froncés, les défenses enclenchées, elle saisit sa chaise et se rassit.

L'homme qui ne voulait pas mourir se rendit compte qu'il n'avait plus son portefeuille. Après l'avoir cherché dans la voiture, il fit demi-tour, certain que les auto-stoppeurs l'avaient volé. Il les aperçut près des restaurants et courut pour les rattraper.

- Alors, si je ne peux pas savoir comment ça se fait que tu me connaisses si bien, tu peux me dire au moins d'où tu viens ?

- De métropole, tu l'auras deviné. Du sud-est exactement. J'habitais un bled coincé quelque part entre le Luberon et les gorges du Verdon.

- T'es venu ici y'a combien de temps ?

- Ça fait un peu plus de trois ans maintenant.

- Pourquoi?

Bonne question. Pour « tourner la page » comme on dit, ou « prendre du recul ». À la vérité, il y avait bien trop de malheurs et d'enfermement pour moi là-bas. Je m'y sentais coincé. Venir ici était un bon moyen de couper avec tout ça, pour me mettre au vert et me fabriquer une nouvelle vie. Et pour laisser une personne vivre en paix, même si elle ne le mérite peut-être pas.

- Tu sembles avoir particulièrement réussi.

- Haha, et elle chambre en plus.

Léon était content, la tension s'était désamorcée et ils avaient repris là où ils s'étaient arrêtés avant que la conversation ne parte en steak. Julie avait dû accepter l'idée de ne pas avoir de réponse, ou à défaut, de ne pas en avoir tout de suite. Il en était agréablement surpris, il savait qu'elle était plutôt du genre à faire monter la pression jusqu'à ce que le couvercle saute et que tout soit éclaboussé. Mais pas cette fois, pour une fois...

- Désolée.

Il sourit, puis s'alluma une clope.

- Y'a pas de mal, et puis tu as tort. Regarde-moi, un homme élégant, raffiné, délicat et cultivé qui vit constamment sur son yacht miniature dans un pays qui ne connaît pas l'hiver...

- Et qui file des cadavres à bouffer à des requins.

- Et qui file des cadavres à bouffer à des requins. Avant je faisais pâturer des chèvres dans les collines, là je pars en mer, mais finalement, je suis resté un peu dans l'élevage.

Julie fit une moue, cette pointe d'humour noir grinçant ne lui déplaisait pas, même si c'était extrêmement cynique. Son regard brillait quand elle le posait sur lui. Cet homme lui plaisait, et elle avait pour lui une certaine attraction, une sorte d'admiration même, mais elle n'aurait pas su dire exactement d'où cela venait. Elle se trouvait bien avec lui, voilà tout. Léon lui se sentit assez fier, l'espace d'un instant, il rallumait sa clope, de la malice plein les yeux, mais, au fond de lui, il savait où cette fascination et cette attraction allaient mener.

Ils parlèrent musique. Léon en connaissait des caisses. Il racontait un rock et une chanson française bourrés d'anecdotes. À un moment, sans trop savoir pourquoi, il lui chanta « Jean Louis, ou le monologue du client » d'Yves Jamait. C'était avec cette chanson qu'il avait eu Aurélie à l'époque, sans trop vraiment le savoir. Au passage sur les pachydermes roses elle s'était dit « pourvu que je n'en devienne pas un ». Et bien si, elle en deviendrait un de plus, et le pire, mais s'en foutait royal. Probablement qu'à un moment donné, elle avait préféré sauver ses propres niches quitte à le couler, ou à le laisser couler. En tout cas, la bouée s'était barrée dans la nuit... sans prévenir. Léon sentit soudain monter en lui une profonde et vive mélancolie. Quel connard de se gratter à ce point les cicatrices ! Ne pouvait-il pas simplement profiter du moment présent sans se laisser happer par les anciennes douleurs ?

Julie elle était sous le charme, on ne l'avait pas séduite comme ça depuis longtemps. Mais ce regard-là, Léon le connaissait, et, au lieu de lui flatter l'ego, il s'en méfiait désormais. Qu'il vienne d'elle où d'autres, il savait ce qu'il pouvait y avoir derrière, et ne voulait plus jamais vivre ça. Pour ne plus ressentir la peine, il avait choisi de ne plus s'abandonner, ne plus oser s'ouvrir pour ne plus risquer de devenir vulnérable, et d'être blessé. Tout était plus fade, mais au moins il survivait, c'est en tout cas l'illusion qu'il s'était donnée.

- T'es un sacré numéro dans ton genre tu le sais ça Léon ?

Il fit une mine à la Robert De Niro. Cassant légèrement sa voix. Il faisait le clown et ça marchait.

- Tu le sais ça ? Alors, tu me récites une chanson et tu crois que je vais te payer une crêpe comme ça ? C'est pas bien ça, y'a pas de respect !

Ils éclatèrent de rire, heureux d'être là, dans une complicité simple et évidente.

- Pas mal ton interprétation de De Niro. Mais ça faisait plus Léon qui refait Jean Dujardin qui refait De Niro.

- Pas faux.

- T'en connais encore beaucoup des comme ça ?

- Un tas, même si ça commence à s'effacer un peu avec le manque de mises à jour.

- T'es quand même bluffant. Je me rappelle qu'à l'école c'était une galère pas possible pour moi d'apprendre par cœur, surtout les poèmes. Tout ce blablabla entouré de dentelles c'était vraiment pas mon tr...

Soudain Julie s'aperçut que Léon ne l'écoutait plus. Il observait quelque chose derrière elle. Les traits de son visage avaient complètement changé d'expression. Il s'y lisait quelque chose de sauvage, de décontracté et de glaçant en même temps. Elle pensa à la concentration du prédateur prêt à bondir sur sa proie. C'était la première fois qu'elle lui voyait une expression pareille. Pas tendu, peut-être même le contraire, mais extrêmement alerte. Décidément cet homme avait bien des facettes... Elle se retourna et vit sur le trottoir deux jeunes hommes qui parlaient avec un troisième, bien plus âgé. Ils se disputaient. L'homme semblait vouloir récupérer quelque chose dans la main d'un des jeunes, il le poussa contre une voiture. Puis tout est allé très vite. Elle vit à peine la lame sortir pour aller se planter dans le ventre de l'homme. Une fois, puis deux, puis trois. Elle ne s'entendit pas crier.

L'homme qui ne voulait pas mourir n'avait pas vu le couteau, jusqu'à ce qu'il entre en lui, lui déchirant les entrailles. La douleur immense qui lui emplit le corps le fit hurler. Il se sentit tomber.

Léon se leva d'un bond, attrapa sa chaise en plastique et la balança de toutes ses forces dans la direction des deux jeunes. Elle en shoota un dans les pieds et alla finir sa course contre une voiture. Il fonça droit sur eux, prêt, rugissant de rage. Les deux jeunes prirent la fuite avant que le blanc hurlant aux yeux de fou n'arrive à leur portée. Léon se précipita sur l'homme à terre. Sa chemise était trempée de rouge écarlate. Les plaies étaient profondes, l'homme respirait de façon irrégulière et très rapide. Léon arracha les boutons de la chemise de l'homme, puis, avec son t-shirt qu'il venait d'enlever, il appuya du mieux qu'il put sur la plaie la plus ouverte.

- Calmez-vous. Je suis là, on va vous aider.

Il se retourna en criant : « Julie !! ». Le téléphone collé à son oreille, elle faisait déjà ce qu'il fallait. C'est bien, elle assurait. Autour, personne à part eux deux ne bougeaient. On se contentait de regarder le spectacle. Léon retourna la tête vers la victime. Il blanchissait à vue d'œil. Il respirait n'importe comment.

- Allez mec, déconne pas, tiens le coup ! On a appelé les secours, ils arrivent.

Julie avait accouru près de lui. Léon s'était écarté pour lui laisser faire son boulot. Il suivait ses instructions. Mais l'homme perdait trop de sang, en état de choc, il partait. Julie les mains et les vêtements dans le même état que ceux de Léon commençait à jurer. Sa façon à elle de se tenir concentrée et d'évacuer la pression. Ils appuyaient comme des fous sur les plaies, avaient fait un garrot avec la ceinture de Léon mais rien n'y faisait. Ça pissait toujours, trop, sans qu'ils parviennent à colmater la fuite.

- Le foie semble touché.

- J'ai vu Julie, c'est noir.

- Putain mais ils arrivent quand les secours. Bordel de merde !!

L'homme tendait le bras avec le peu de force qu'il lui restait. Il voulait dire quelque chose, c'était à peine audible.

- Mes... mes.

- Calme-toi mec, économise-toi.

- Mes... mon.

Léon tourna la tête dans la direction que lui montrait le bras. Il vit un portefeuille de cuir marron à un mètre de lui. Il le prit et le donna à l'homme.

- Mes filles.

Léon ouvrit le portefeuille, le fouilla, il vit la photo de deux adolescentes, créoles, le visage souriant au bord d'une cascade.

- Tu vas les retrouver tes filles, tiens le coup, pour elles.

On entendait les sirènes arriver, mais elles étaient encore trop loin.

- Pour... pourquoi ?

- Chut, calme-toi, calme-toi. Regarde tes filles, concentre-toi sur elles.

- Mes... mes...

Il ne put aller plus loin. Sa machine s'arrêta dans un dernier souffle. Son regard perdu dévisageait Léon dans une expression de souffrance vide. Julie hurlait.

- Merde ! Merde ! Bordel et putain de merde !

Elle l'allongea et tenta de le réanimer, en vain. Les pompiers arrivèrent en trombe, les écartèrent et prirent le relais. C'était trop tard de toute façon. Le torse nu et couvert de sang, Léon regarda dans le portefeuille de l'homme, dix euros. Cet homme était mort pour dix euros. Il sentit monter en lui cette rage à peine contrôlable qu'il connaissait par cœur. L'injustice. Léon avait toujours détesté l'injustice. Il regarda les spectateurs, aucun n'avait bougé, certains même continuaient de manger. D'autres prenaient la

scène en photo ou la filmaient avec leurs smartphones. Ça ferait peut-être un buzz sur internet, une concurrence directe avec la vidéo du chat péteur et celle de la dernière gaffe d'une star quelconque de télé réalité. Le spectacle était fini, tout redevenait normal. Léon se surprit à haïr chacune de ces personnes. C'était comme ça, apparemment, que ça marchait. On avait tué un homme dans la rue pour rien et tout le monde s'en foutait. Comme la merde qui entre dans le ventilateur et qui fait que l'on s'habitue à l'air puant, poignarder quelqu'un dans la rue semblait être devenu normal.

Il s'aperçut qu'il serrait Julie dans ses bras. Elle s'y était réfugiée. Les gyrophares et les uniformes des flics se mêlèrent à ceux des pompiers. Ces derniers avaient recouvert l'homme d'un drap blanc, l'avaient mis sur une civière, commençant à le hisser dans le camion, les pieds devant. Direction la morgue. Il se recentra sur Julie, sa poitrine généreuse et lourde soudée à la sienne, elle soufflait dans son cou. Leurs corps entiers semblaient fusionner dans cette épreuve. Plaisir et excitation montèrent. Il s'en voulut et essaya de couper court. Léon se demanda s'il reverrait cet homme sur son bateau dans un ou deux jours. Dans les deux cas, Julie ou l'homme, un seul mot d'ordre lui venait :

- N'espère pas.

12 – Un peu de réconfort

*« Difficile d'appeler au secours
Quand tant de drames nous oppressent »
Daniel Balavoine.*

À croire qu'il était impossible de passer une nuit tranquille sur cette île ! En tout cas pas depuis qu'il avait fait la connaissance de Julie. La fatigue et le manque de sommeil commençaient vraiment à peser lourd. Les flics avaient insisté pour prendre leur déposition à chaud, impossible de leur faire attendre le lendemain, qu'ils se reposent et se nettoient un peu. Ça avait bien duré trois heures. Ça aurait été tout aussi efficace en une. Le quart d'heure créole... Mais Julie en avait profité pour les rappeler à l'ordre sur la disparition de Marc. Ils avaient dit « Oui oui, on s'en occupe Madame, s'il y a de l'évolution dans l'enquête vous serez la première informée ». Même pas la peine de commenter ou d'en remettre une couche. Ça finissait de lacérer les nerfs de Léon, derniers outils pour l'empêcher de tomber. Ils étaient partis sans dire au revoir.

- Merci pour vos dépositions Messieurs Dames.
- Ouais c'est ça.

Julie, le masque froid, se dépêcha de sortir de cet endroit. Léon lui ne pensait rien, ne jugeait rien, trop fatigué pour ça. Il la suivit du mieux qu'il put sans rien dire, Julie courait presque. Il avait juste envie de décoller tout ce sang séché sur lui et de dormir. Peut-être même que dormir passait avant. Dehors, les rares passants qu'ils croisaient les regardaient avec un mélange de peur et de curiosité. Au cœur de la nuit noire, leurs dégaines sortaient tout droit d'un film d'horreur. Ils n'y firent même pas attention. Chacun dans son monde, ils restèrent muets jusqu'à leur arrivée à destination.

À l'hôtel, au calme, enfin. Léon fumait sa troisième clope d'affilée tandis que Julie campait sous la douche. Elle y était depuis une bonne demi-heure. Elle va commencer à avoir les doigts qui palment se dit-il. Qu'en avait-il à faire au fond ? Ce n'était pas son problème. Malgré cette armure qu'il s'efforçait de garder sur lui pour se protéger, cette armure qui lui avait causé bien des malheurs pourtant, celle-ci volait en éclats avec Julie. Et ça

l'embêtait profondément. C'est toujours embêtant de voir les limites de ses résistances... De toute façon que pouvait-il y faire ? C'était comme ça, autant l'accepter, même si ce n'était vraiment pas – hélas – sa spécialité. Plus de carapace, plus avec elle.

Il jeta sa roulée dans la nuit, elle dégringola les trois étages avant de s'échouer dans l'herbe de la cour en bas pour s'y éteindre. Le suicide d'une luciole. Léon ne supporta soudainement plus son t-shirt, cette peau de coton collée à lui par la sueur et le sang. Il le déchira par le col et le balança dans la poubelle. Il alla voir à la salle de bains, l'eau coulait toujours sous la douche. Aucune vapeur. Il tapa à la porte.

- Julie ?

Il entendit des pleurs et des râles de l'autre côté, mais aucune réponse. Il entra doucement. Le rideau plastifié de la cabine était tiré, il n'y avait aucune de ses fringues par terre. Il le tira doucement. Julie était là, habillée, recroquevillée sur elle-même, le visage caché dans ses genoux sous une pluie d'eau glacée. Il hésita un instant, paralysé par ses démons et cette carapace froide en toile de fond. Finalement, Léon vint s'asseoir tout contre elle. Julie était glacée. Elle sembla l'accepter. D'une main, il augmenta légèrement la température de la douche puis l'enroula de ses bras. Julie s'agrippa à lui comme un koala à un arbre. Ils ne dirent rien, il n'y avait rien à dire. Leurs vêtements sanglants se collaient, leurs corps et leurs âmes en avaient besoin, point barre, ils laissèrent aller. Un câlin pour tout désamorcer. Un peu de tendresse pour contrer tout ce qui venait de se passer.

Il faisait lourd, humide, les moustiques s'en donnaient à cœur joie. Le ventilateur, même à pleine puissance, ne faisait que brasser de la chaleur, soufflant partiellement sur les corps moites, rendant l'air à peine respirable. Tandis que Julie était dans la chambre en train de se sécher et de se changer, Léon resta là, le pantalon trempé, en train de se dévisager dans le miroir de la salle de bains. Il avait fini de nettoyer le sang qui lui restait sur les mains et le torse. L'évier était taché de gouttes roses, mélange d'hémoglobine et d'eau. Les mains posées sur la céramique, les bras tendus portant une bonne partie de son poids, Léon fixait ce type au regard blues.

- Qu'est-ce que t'es en train de foutre Léon ? Tu peux me le dire ?

Ses pensées et ses émotions se noyaient dans une boue de contradictions. Même sortant de la douche, il se sentait sale. Une saleté interne, impossible

à nettoyer. Il avait envie de boire un verre, quelque chose de fort. Se saouler, ressentir l'envol de l'ivresse et dormir un peu. Peut-être qu'en se réveillant il se rendrait compte que tout ça n'était qu'un foutu rêve de pochtron...

« Toc, toc, toc ».

Ça le fit sursauter. Retour à la réalité. Le demi-sourire un peu gêné apparu dans l'entrebâillement de la porte.

- Je peux entrer ?

- Bien sûr, fais comme chez toi.

Julie entra. Elle l'observa pendant que Léon se rinçait le visage et la tête à grande eau. Leurs regards, par le biais du miroir, en racontaient plus que leurs mots. Léon, sachant par cœur ce que voulait dire l'attitude de ce corps en attente, brisa le silence.

- T'as un truc à me dire ?

Julie haussa les épaules. Elle ne s'étonnait même plus que Léon semble deviner chacune de ses pensées, ou presque. Elle lui sourit mais au fond ne savait pas vraiment par où commencer. Elle prenait du plaisir à regarder ce mec au sourire mal rasé et à la chevelure grasse bien trop longue. Son petit nez en trompette se mit à danser au rythme de ses mots.

- J'ai envie de te couper la tignasse, je peux ?

Léon sourit de surprise. Putain de sourire pensa Julie.

- Ok, mais pas trop court, j'aime pas les coupes militaires.

- Moi non plus.

- Je sais, c'était juste au cas où. Et tu ne touches pas à ma barbe.

- Tu sais très bien que j'y toucherai pas.

Julie alla chercher sa paire de ciseaux et la table de chevet, ça ferait office de tabouret pour Léon. En retournant se placer près de lui, Julie jeta un œil sur les poings écorchés de Léon.

- Tu aimes te battre ?

Elle fut surprise par la réaction de Léon. Son regard semblait perdu tout d'un coup, comme si elle venait de mettre à nu une chose qu'il gardait au plus profond de lui. Il bafouilla.

- Pas vraiment mais... Quoique. Tu... Elle... Enfin je ne sais plus trop ce que j'aime ou pas depuis quelque temps.

Elle sourit.

- C'est limpide !

- Tu sais Julie...

- Chuuuut. Tais-toi, tu parles trop. Ne gâche pas tout.

Elle avait dit ça avec une telle douceur. Léon avait oublié à quel point elle était capable d'être douce aussi, quand elle le voulait. Il se tut et ferma les yeux. Julie commença à lui masser les cheveux, à leur donner un semblant d'ordre avant de sanctionner ce qui n'avait plus sa place sur la tête de Léon. Lui savourait la sensation douce des doigts de Julie dans ses cheveux. Il s'abandonna en toute confiance, comme il ne l'avait pas fait depuis longtemps. Même avec Aurélie, il n'avait jamais voulu qu'elle lui coupe les cheveux, et le regrettait. Sûrement que s'il avait appris à lâcher un peu plus... Peu importe de toute façon, à quoi bon. C'était comme si la vie lui donnait une occasion de vivre enfin ces moments. Mais qu'en penser ? Revanche sur le passé ? Rachat ? Rédemption ? Peu importe. Il essaya de se laisser aller. Pas évident. Se concentrer sur le présent. Les doigts de Julie. Le rythme des ciseaux, sa voix, son odeur, Elle.

- Je t'ai trouvé très courageux tout à l'heure.

- Quand ça ?

- Quand tu as sauté sur ces mecs pour les faire dégager, et sauver cet homme. Tu n'as pas hésité une seule seconde.

- Si tu le dis. T'as été très courageuse toi aussi.

- Merci. T'as du mal à prendre les compliments pas vrai ?

- À ton tour de lire dans mes pensées ! C'est que, je ne suis pas un type si bien que ça tu sais. Et je suis loin d'être un héros. J'ai fait des choses qui...

Julie lui souffla dans le cou pour l'interrompre. Elle se pencha en avant, la bouche collée à son oreille. Un murmure rassurant et doux.

- Tu as été très courageux et as agi comme un homme bien. Prends.

- Ok, je prends.

Sacré flash-back. T'es en train de lui donner l'opportunité de te sauver Léon. Tu lui ouvres la porte là. Et tu sais où ça va, fais attention mec, fais attention. Pour elle comme pour toi.

- Au matin il faudrait que t'ailles louer une voiture Julie, même petite. Ça sera plus pratique pour se déplacer.

Léon venait de tuer dans l'œuf une complicité pourtant présente. Cela ne lui donnait qu'encre plus de mystère aux yeux de Julie. Elle remit son masque froid.

- Ok, je le ferai.

Se plaçant face à lui, assise sur le bord du lavabo, les jambes de part et d'autre de Léon, elle lui effila la frange.

- Voilà, j'ai fini. C'est beaucoup mieux.

- Merci Julie.

Ils se fixèrent longuement, profondément. Leurs yeux ne voulaient pas se décrocher. L'attraction trop forte, interdite, rapprochait inévitablement leurs visages. Chacun avait besoin d'une immense dose de tendresse. Boucher un vide, une solitude oppressante et trop violente pour ne pas tenter de la combler par tous les moyens. Leurs fronts se touchèrent, leurs joues se caressèrent. Chacun parcourait le visage de l'autre avec les endroits les plus doux du sien. Leurs bouches ne demandaient qu'à fusionner, qu'à vivre au rythme du même souffle.

- Il ne faut pas.

- Je sais...

Qui avait parlé le premier ? Qui avait répondu ? Impossible de le savoir. Attraction trop forte.

- Tu me plais beaucoup Léon, je me sens bien avec toi.

Le signal d'alarme retentit, un hurlement sauvage qu'il voulut à tout prix éteindre. Mais il était là. Moi aussi... mais...

- NON !

Léon se leva en reculant brusquement, violemment même. Un coup de sabre. La décapitation de la bulle. Trop d'écho au passé. Trop de torture mentale. Avait-il raison ou, encore et toujours, faisait-il exprès de tout foutre en l'air ? Trop tard, c'était fait.

- Aur... Julie.

Léon tentait de rassembler ses mots, pas évident.

- Tu t'es engagée auprès d'un autre. Alors tiens ton engagement - pour une fois.

Il sentait ses yeux devenir humides mais se força à prendre un visage sévère. Vu la réaction de Julie, ça marchait. Elle aussi revêtit son masque illico.

- Ok. T'as raison. J'ai merdé.

- C'est pas ce que j'ai dit mais...

Il était parti pour tout lui dire mais fut coupé. Son téléphone venait de biper, ça ne pouvait pas mieux tomber. Un message de Marley qui lui disait de venir. Il regarda l'aube naître à la fenêtre.

- Je dois y aller je... on se revoit plus tard.

- Si tu le dis.
- Julie je...
- Casse-toi Léon.

Il se retourna et sortit en trombe. Torse nu recouvert de cheveux coupés, pantalon trempé et rouge de sang, il ne se rendait pas compte de son allure. Il s'en foutait. Il venait de claquer la porte de la salle de bains sur ce qu'il avait toujours espéré. Ses yeux s'inondèrent. Il laissa couler. Comment réagissait Julie de l'autre côté ? Pour les deux, s'était-il mis ne serait-ce qu'une fois à leur place ?

OceanofPDF.com

13 – Cafés, clopes, fantômes

*« Et prêt à crier son nom
Toute ma vie dans le noir »
Félix Gray*

Tout était gris dans ce bâtiment. Du béton armé. Aurélie et Scarlett Johansson étaient côte à côte et se marraient. Pourquoi Scarlett ? Sans doute parce que Léon trouvait qu'elles se ressemblaient, même si Scarlett avait un plus gros nez. Ça ressemblait à l'ancienne école primaire de Léon. Il se trouvait dans la cage d'escalier. Les filles poussaient les lourdes portes en fer puis les refermaient. Léon leur courait après. Il était heureux de revoir le sourire d'Aurel. Un sourire plein de dents et de sursauts. Un sourire de gamine qui se lâchait. Un sourire un peu merdeux aussi, de deux filles qui font tourner en bourrique un garçon. Léon leur courait après, poussait les lourdes portes mais aussitôt elles en ouvraient une, un étage plus bas dans la cage d'escalier. Ça dura un moment. Puis il réussit à les rattraper. Il saisit Aurel par les épaules. Sa tête se débattait mais pas son corps. Elle continuait de sourire. Scarlett avait disparu du tableau.

- T'as tout gâché Léon, T'as tout gâché !

Et ses yeux qui ne voulaient pas le regarder. Cette tête qui se débattait. Ce sourire, provocant et merveilleux. Il la poussa dans une pièce et la plaqua sur le lit. Léon sentait monter la colère. Cette colère-là, bien spécifique, une brûlure, de la fournaise à la place du cœur. Il lui tenait les bras. Aurel souriait toujours.

- Moi j'ai tout gâché ? ! MOI J'AI TOUT GÂCHÉ ? Et ta façon de te tirer dès qu'il y avait un problème ? On n'avait qu'à choisir de s'aimer putain ! Mais tu voulais quoi ? TU VOULAIS QUOI ? !

Léon mit un temps à réaliser où il était quand il ouvrit les yeux. Le bateau, il était dans le bateau. Encore un rêve. Encore un avec elle. Il paraît que c'est comme ça que l'inconscient cherche à évacuer. Mais évacuer

quoi ? Pourquoi elle revenait maintenant ? Julie ? Sans doute. Déjà qu'elle hantait ses journées, si elle foutait le bordel dans ses quelques heures de repos il n'était pas sorti d'affaire. Putain de gonzesse ! Et cette brûlure dans sa poitrine, le monstre, ce qui l'avait fait dérailler.

Il s'était écroulé sur son mauvais matelas sans même se changer, sans mettre la clim non plus. Il était en sueur et déshydraté. Il saisit la bouteille d'eau au pied du lit. Brûlante, prête pour y faire cuire des pâtes. L'impression d'étouffer soudain, d'être dans un four. Léon sortit sur le pont prendre l'air. La violence de la lumière lui fit l'effet d'une lampe de flic en pleine poire durant un contrôle d'alcoolémie en sortie de boîte. Pas un nuage. Juste un disque d'or brûlant cerné de bleu. Il devait être onze heures, peut être midi.

Léon se roula une clope, le temps de rassembler ses idées. Il se rappela la veille, le mec mort, Julie, l'envie, sa fuite.

- Bon mec, si tu le veux bien, on va éviter de se charcuter la tête de bon matin. Je sais que c'est ta spécialité mais on va attendre un peu pour ça.

Il se décida pour aller prendre une douche sur la plage, il en avait besoin. Puis il mettrait des vêtements propres et irait voir Marley dans les Hauts. Le rasta lui avait laissé trois messages de plus pour qu'il rapplique.

- Hé ben l'Zorey, t'en as mis du temps. T'as une sale mine.

- Content de te voir aussi Marley, j'espère que ta cafetière est pleine.

- Elle peut l'être. Longue nuit ?

- T'as pas idée...

Marley le scruta un moment avec ses yeux noirs. Il y avait dedans un mélange de curiosité et d'inquiétude. Léon n'avait pas envie de commencer les débats ou se livrer de bon matin. Pour lui, tant qu'il n'avait pas bu son litre de café, c'était le matin.

- Alors, t'as du nouveau pour moi ?

- Entre mon frère, on va se poser, t'as l'air mol.

- C'est pas de refus...

Ils entrèrent. Tandis que Léon était déjà vautré sur le canapé en train de s'en rouler une, Marley prépara sa cafetière italienne. Marley était du genre négligé, même crado, mais s'il y avait une chose sur laquelle il était bon, en plus de foutre le bordel avec un ordinateur, c'était pour préparer le café.

- Tu bosses sur quoi en ce moment ?

- À part sur ce que tu m'as demandé tu veux dire ? Sur un détournement d'argent.

- Quel genre ?

- Le meilleur, administratif.

- Raconte.

- Si tu veux mon frère, mais c'est rien de fascinant. Il y a six mois, un million a été débloqué pour acheter des camions poubelles et augmenter la fréquence et les trajets du ramassage des ordures.

- Ah ouais, j'en ai entendu parler je crois. Nouveaux emplois à la clef et tout le tintouin non ?

- C'est ça. Sauf que personne n'a vu la couleur d'un de ces camions neufs et que le million a complètement disparu.

- CCSB.

- Comme tu dis mon frère, C'est Ça Sur Bourbon.

- Mais toi...

- J'ai retrouvé une partie de l'argent. Une petite partie. Mais pour le moment je préfère ne rien dire, c'est trop frais et tu sais que j'aime avoir de bons dossiers avant de me dévoiler.

Tout le contraire de moi pensa Léon. Lui, il était du genre impatient. Il réfléchissait pas trop mal, mais agissait toujours avec empressement. La nature des passionnées. Il admirait les gars de la trempe de Marley, qui étaient capables de passer un temps hallucinant pour préparer un plan, un projet dans les moindres détails avant de le mettre en œuvre. C'est sans doute pour ça que lui foirait tout, et pas Marley.

La cafetière italienne se mit à faire des siennes. Marley leur prépara des tasses.

- Un grand mug pour moi s'il te plaît. Et tu peux commencer à en mettre une seconde tournée sur le feu si c'est pas abusé.

- Sucre ?

- Jamais.

- Alors t'as droit à ta deuxième tournée.

Sourires. Marley tendit la grande tasse à Léon et s'assit en tailleur en face de lui, comme la première fois. Léon sentit l'odeur amère et cela le réveilla un peu. La clope, le café, l'alcool, les femmes, tout ça aurait sa peau. Certains éléments avaient déjà bien commencé le boulot. Les deux hommes parlèrent de tout et de rien, les sujets sérieux attendraient la fin de la seconde tournée. Apparemment Marley n'avait pas beaucoup dormi non

plus. C'était sans doute la première fois qu'ils parlaient autant tous les deux, et Léon était agréablement surpris de savoir la conversation de Marley si intéressante et plaisante. Ce rasta man plein de poux était un homme cultivé, drôle, avec un certain humour et une maturité que Léon apprécia beaucoup. Il se demanda si Marley l'appréciait aussi. C'était un des problèmes de Léon, ne pas reconnaître les gens qui l'aimaient et douter constamment de lui-même. Pourquoi se prendre la tête, alors que c'était évident, Marley appréciait ce moment. Et bien tout simplement parce qu'il avait apprécié des gens par le passé et ne s'était pas douté de ce qu'ils pensaient sur lui. Aurélie lui avait rapporté les détails, car ils étaient de sa famille et de ses amis, et Léon, lui qui faisait mine de se foutre de tout ce que pensait le monde, ça l'avait flingué, profondément touché. Une injustice de plus. Comment les gens faisaient-ils pour être si hypocrites, ça le trouait.

- Eh mon frère, la lune est partie, pas besoin d'aller la voir. Atterris.

- Excuse-moi Marley, j'étais...

- T'avais l'air dans des endroits inconfortables mon frère. Ne t'excuse pas.

Pas faux. Léon retrouva un peu de réconfort dans le demi-sourire bienveillant du cafre. La moitié des tasses de la seconde cafetière entamée, Marley tira une grosse taffe sur son joint de zamal et se leva brusquement.

- Bon, si on parlait de ce qui nous intéresse. T'es pas venu là juste pour boire le café et discuter.

Léon aurait bien répondu si. Il aurait passé toute la journée dans cet abri. Il s'y sentait bien. Et puis il ne savait plus trop s'il avait envie de continuer à aider Julie, ou même de la voir. Si, il en avait envie, besoin même, c'était ça le souci. Il se leva et suivit Marley devant ses écrans.

14 - Lendemain difficile

*« Toute vérité est généralement l’alliée de la vertu
une demi vérité est toujours l’alliée du vice »
Gilbert Keith Chesterton*

- Ok Marley, j’t’écoute.
- Bon, pour le moment je n’ai pas encore trouvé autant d’informations que ça sur le disparu et sur sa femme, ton « amie », je t’en dirai plus d’ici deux ou trois jours.
- J’ai bien fait de venir pour entendre ça.
- Attends mon frère, tu es trop pressé. Ce que la tête ne sait pas, les yeux le voient.
- C’est pas l’inverse, et avec un cœur plutôt ?
- Peu importe.

Nouvelle grosse bouffée de zamal. Marley pianotait sur son clavier, jouait de la souris, ouvrait des dossiers, en fermait d’autres. Plusieurs images apparurent à l’écran, de plus ou moins bonnes qualités, prises de plusieurs angles de vue, et à côté le scan de la photo de Julie et Marc que Léon lui avait donné.

- Je n’ai pas réussi à avoir des images des caméras de la préfecture, système fermé, trop compliqué sans quelqu’un à l’intérieur. Mais, j’ai réussi à m’introduire sur celles de la rue et de quelques magasins suivant le tracé entre l’hôtel où réside ta « copine »...

- Arrête avec tes sarcasmes Marley, j’ai compris.
- Haha ! Fallait pas me prendre pour un imbécile mon frère. Donc, je reprends, j’ai suivi le tracé entre l’hôtel et la préfecture. Voici qui j’ai trouvé. C’est l’homme que tu cherches non ?

Sur cinq photos on voyait un homme, pantalon clair, chemise à fleurs, grand brun mal rasé. Ce n’était pas de la haute définition mais Marc était reconnaissable.

- Ça y ressemble en tout cas. On dirait bien ouais. Il était où ?

- Pour les trois premières photos, sur le chemin de la préfecture. La quatrième est prise en y en sortant, une demi-heure plus tard.

Pourquoi Léon était surpris, même déçu ? Marc était effectivement allé à la préfecture. Un mari qui dit la vérité à sa jeune femme, quoi de plus naturel au fond ? Pourtant Léon, au fond de lui, avait toujours eu le sentiment qu'il n'y était jamais allé. Dans toute cette improbable histoire, cette normalité-là faisait suspecte. Grande rasade de café.

- Bon ok Marley, alors il est passé où le bonhomme ?

- C'est là que ça devient intéressant mon frère, regarde la dernière photo.

Marley mit en grand écran une image de Marc, une femme était près de lui. Ils semblaient se parler. Marley poursuivit.

- Celle-là a été prise sur le front de mer, vers là où se trouve le marché forain, rien à voir avec...

... le trajet de retour à l'hôtel. Même plutôt éloigné. T'as quoi là, une demi-heure de marche entre les deux non ?

- À peu près oui.

Léon examina attentivement la photo, et la femme surtout. Grande, fine mais bien en forme, très élégante, trop élégante même pour se balader sur la plage. Très belle, des traits fins, une peau caramel mais pas noire - difficile à dire sur du noir et blanc – des cheveux longs bouclés sans être crépus.

- Une malbaraise ?

- Non, une cafrine, avec un peu de sang blanc ajouté à la grande époque de l'esclavage. Le métissage dans toute sa splendeur !

- Comment tu peux être si sûr de toi Marley ?

- Parce que je la connais bien sûr !

Arrêt sur image, regard dirigé vers le rasta, visiblement aux anges d'avoir fait grimper la curiosité de Léon à son paroxysme. Il se délecta de cet instant, savourant ses dernières gouttes de café et son joint. Léon, le voyant jubiler d'avoir créé un tel suspense, ne put s'empêcher d'esquisser un sourire. Marley était définitivement plein de surprises ! Il s'avachit sur un mauvais fauteuil de bureau et se roula une cigarette, son troisième mug de café terminé, il était maintenant réveillé.

- Je suis tout ouïe.

- D'accord mon frère. Cette ravissante créature que voilà s'appelle Mélodie. Ça lui va bien hein ? Pour faire court, 22 ans, étudiante en droit, orpheline de parents commerçants. Elle a un grand frère, Joseph, mais tout le monde l'appelle Joey. Il a dû s'occuper de sa sœur à la mort de leurs

parents. Il donne dans le petit trafic, rhum, vêtements, zamal, petits vols et racket, ce genre de choses. Mais il a disparu de la circulation et des écrans radars – dont les miens – depuis presque un an maintenant. Je me demande où il peut être. Joey est une grande gueule, un air de bad boy mais au fond un gentil bonhomme qui a dû mal tourner et s'endurcir pour survivre. Intelligent aussi. Un peu comme toi au fond l'zorey.

- Ouais, ouais, je vois le film.

Léon commençait à s'impatienter un peu.

- J'y arrive, j'y arrive mon frère. Ce que Joey ne sait pas, c'est que pour financer ses études sa sœur s'est mise à jouer les rabatteuses à touristes friqués pour de plus gros poissons. Des requins, des méchants, des vrais. Avec en haut de la pyramide...

- Avec en haut de la pyramide...

Marley était devenu très sérieux d'un coup, on ne rigolait plus là. Il hésita à dire le nom. L'œil impatient de Léon l'en obligea.

- Un homme blanc en costard qui vit à Coupe Gorge. Tout le monde l'appelle Le Sorcier.

Ok, une inconnue de plus dans tout ce bordel. Pourquoi rien ne pouvait être simple ?

- Je croyais que tu n'avais rien sur Zougou.

- Je n'ai rien. Mais je le sais. Crois-moi, je le sais.

- Très bien Marley, j'te crois. Ceci dit, c'est quoi le rapport ? Marc là, le mari, il n'a rien d'un mec friqué.

- Ça fait partie des choses que je te dirai dans quelques jours, quand j'en saurai plus.

- Très bien. Bon, et il est allé où après avoir vu la jolie cafrine aux yeux longani ?

- Nulle part, c'est la dernière image que j'ai trouvée de lui dans tout le secteur. Pourtant il y a des banques et le casino dans le coin, ça filme pas mal... Mais rien mon frère. Ton zorey il a disparu là.

- C'est pas possible y'a même pas de bateau à cet endroit-là. Y'a que des kites surfeurs. Il s'est pas barré de l'île avec un cerf-volant et une planche bordel !

- J'en sais rien mon frère, je vais encore chercher. Mais apparemment Mélodie est la dernière personne à l'avoir vue vivant.

- Où je la trouve ta petite ?

Marley hésita. Il connaissait le passé de Léon et lui donner Mélodie n'était pas sans risque. Léon lui promit de ne pas lui faire de mal, il voulait juste discuter un peu et voir ce qu'elle pouvait bien lui apprendre. Marley n'en crut pas un mot mais il s'y résigna.

- Quand elle n'étudie pas, comme en ce moment vu que c'est les vacances, elle traîne souvent du côté du casino et du « Six » la boîte de nuit sur la plage. Sinon elle a un appartement en ville, voici l'adresse.

- Merci Marley. Bon, essaie de me trouver le lien entre tout ce bordel. Le Marc et la cafrine, Zougou, tout ça tout ça. Sans oublier l'historique des deux amoureux.

- Je le ferai mon frère, maintenant elle m'intéresse aussi cette histoire.

- Je sais, merci mon pote.

- Une dernière chose, attends, j'ai trouvé ça aussi.

Marley pianota sur son ordinateur. La photo de Julie apparut en grand à côté de la photo d'une autre femme, un brin plus âgée, souriante, en train de jouer avec un chien blanc dans la neige. Les deux photos mises côte à côte, la ressemblance entre les deux femmes était encore plus flagrante. Léon sentit le sol se dérober sous ses pieds. Ses viscères se verrouillèrent instantanément et il se mit à roter.

La photo était récente, il ne l'avait jamais vue. Ça lui faisait plaisir, et ça lui faisait mal. Plaisir de la voir. Mal de la voir heureuse, sans lui. Sacrée preuve d'amour ! « Salut Bichette ». Ce « Bichette » là, il l'avait tellement distillé à tour de bras pour le désacraliser. Mais c'était revenu naturellement. Elle seule avait le droit à une majuscule, à ce titre, même si, au fond, c'était encore lui faire bien trop d'honneur.

- Tu veux bien m'expliquer mon frère ?

Il n'y avait rien à expliquer. Expliquer quoi d'ailleurs ? Qu'il avait l'impression de devenir dingue ? Qu'il se sentait perdu ? Que comme l'aurait dit Bashung, il n'avait pas su faire, il n'avait pas suffi. Sa meilleure vengeance sur cette époque aurait été de changer, de devenir l'exact contraire de celui qu'elle avait quitté. Mais il en était toujours au même point, peut-être même encore plus bas. Il prit une grande respiration, revêtit l'armure. Pas le choix. Pas le choix. Montrer que l'on est froid alors que c'est l'anarchie dans le bide. C'était ça ou chialer et tout déballer. Marley savait tout. À quoi bon chialer ?

- Beau travail Marley, tiens-moi au courant. Salut.

Il partit avant que Marley n'insiste, lui prenant un peu d'herbe au passage. Direction le bateau, ou la plage, ou n'importe quel endroit pour se déchirer la tête.

OceanofPDF.com

15 – Schémas - Blues

« Le blues ça veut dire que je t'aime
Et que j'ai mal à en crever »
Johnny Hallyday

Fin de journée. Comme une furieuse envie de se bourrer la gueule. La colère, la tristesse, la jalousie, la culpabilité, les regrets, le manque, le vide. Une vraie liste de course pour désenchanter ! De tout ça il n'avait qu'une envie, les noyer. Leur en mettre suffisamment dans la poire pour les faire s'écrouler d'ivresse. Dormir au moins pendant cent ans en espérant qu'au réveil, tout cela aurait disparu. Le chien. Pourquoi est-ce qu'il pensait au chien ? Parce qu'il avait l'âge de leur séparation. Jimi avait permis à Aurélie de déplacer son affection et son amour, son besoin d'aider et de s'attacher sur autre chose que Léon. À combler le vide. Jimi avait l'âge de leur séparation, aussi simple que ça. L'âge de sa vie de femme libre. Il la connaissait mieux que Léon désormais. Son premier remplaçant. La colère, la jalousie, l'envie de mort... Se gratter les cicatrices, ces plaies qui ne veulent pas se fermer, ne pas comprendre comment l'on fait pour oublier le passé. Et toujours cette putain de colère dans tout ça. Tout ça pour une fille qui avait juste eu le courage terrible de l'oublier avant qu'il ne l'oublie. Si elle le savait...

Ça devait être vachement flatteur pour elle – au fond - de se dire qu'un homme mettait à ce point du temps pour l'oublier. Un homme pour lequel elle n'avait plus qu'un seul désir : qu'il la lâche et qu'elle ne le revoie plus jamais ! Elle le lui avait dit, dès le départ : « Je n'ai plus rien à voir avec toi ». Un peu facile, mais terriblement tranchant. Quand une femme veut montrer sa méchanceté, même le diable s'assoit pour apprendre des leçons. Léon s'enferma dans son bateau, prit une de ses bouteilles de rhum arrangé. Il se mit à boire autant qu'à pleurer. La colère, la tristesse, le manque, le vide. Comme la chanson des Croquants qui ne quittait plus son esprit :

Je bois à en crever
et peu à peu j'en crève
comme ont crevé mes rêves
quand l'amour m'a trahi

Tandis que Léon ruminait son passé dans l'autodestruction, Julie, elle, s'activait. Ce qui s'était passé dans la salle de bains ce matin, même si ça la préoccupait, elle essayait de ne plus y penser. « Tu t'es engagée auprès d'un autre. Alors tiens ton engagement. » Pourquoi lui avait-il sorti un truc pareil ? Comment faisait-il pour taper aussi juste à chaque fois ? Pour la connaître si bien ? Trop de questions sans réponses. Pas moyen de les trouver pour le moment alors à quoi bon se prendre la tête, autant avancer, bouger, penser à soi... et à Marc. Elle avait déjà trouvé une petite voiture de location et en avait profité pour faire quelques courses. Puis, sans but précis, elle prit la route, ouvrant les vitres à fond en écoutant John Butler Trio. Les paysages défilaient comme ses pensées et ses troubles. Elle essaya de ne pas s'y accrocher, appuya sur l'accélérateur. À un moment, elle passa devant une vieille case, grande et abandonnée. Elle s'y arrêta un moment pour la regarder. Toute la tôle était rouillée, le bois bombé et la peinture craquelée. Plus rien n'était symétrique et le tout ne semblait désirer qu'une chose, s'écrouler. Mais ça tenait bon. Ça tenait bon. Elle adorait ce type d'architecture fracassée, ça avait de la gueule et une histoire à raconter. Ça lui rappelait que même abîmé, ce qui avait du charme pouvait espérer revivre, être restauré. Il fallait juste y ajouter des nouveaux bons matériaux, du savoir-faire et une sacrée dose de volonté. Bizarrement, Julie pensa à Léon. Cette case écroulée lui ressemblait assez. Elle s'en voulut et reprit le volant. Ne pas s'arrêter sur les mauvaises pensées. Elle amorça son retour en ville lorsqu'elle tomba par hasard sur une salle d'escalade. Why not ? Elle paya l'entrée, loua des chaussures et se défoula sur les parcours de blocs. Une heure et demie plus tard, ruisselante de sueur et de fatigue, les doigts et les cuisses en miettes, elle se sentait beaucoup mieux. Elle n'avait pas dépassé le 6b mais ce n'était pas grave. À défaut d'une bonne baise, elle avait fait un peu de sport. Elle prit une douche à la salle puis remit ses affaires. Tant pis pour l'hygiène, ça attendrait son retour à l'hôtel. De toute façon, avec cette chaleur, malgré l'eau froide, elle transpirait déjà. Elle remonta dans sa petite Hyundai de location et démarra, direction l'hôtel. Mais une sensation, une angoisse presque, la saisit soudain. L'hôtel, y aller,

pourquoi ? Et que faire une fois à l'intérieur ? Et une autre idée vint. Elle essaya de la chasser mais ça persistait. Un mélange d'attraction, de fascination et de lourdeur. Elle secoua la tête. Oh et puis merde, fait chier ! Elle passa une vitesse, sans trop savoir pourquoi. Direction le port, un vieux bateau. Le soleil s'était couché sur vendredi.

Il n'y avait que l'ombre d'un homme aux abois dans cette puanteur à espace réduit. La chaleur de l'accueil était parfaitement raccord à l'ambiance du réduit.

- Oh putain, il ne manquait plus que toi ! Qu'est-ce que tu veux ?

Julie haussa les épaules.

- J'en sais rien. Peut-être un peu de compagnie je crois.

- Prends-toi un chien, parce que, désolé ma grande, mais le gigolo a tiré le rideau pour ce soir.

- J'vois ça. Tu t'entraînes pour le casting en vue de jouer le rôle d'un clochard alcoolique ?

- Ouais, du sur-mesure.

Léon avait balancé ça d'un ton glaçant. C'était tout son art, et son drame. Se comporter et dire l'exact inverse de ce qu'il ressentait dans le fond de son être : son désarroi total. Se montrer désagréable pour cacher son besoin de réconfort. Tout mettre en œuvre pour éloigner alors que l'on a envie d'attirer. Bref, un comportement de petit con ! Il n'avait pas l'alcool mauvais, au sens violent du terme. Il avait l'alcool triste, malheureux, mélancolique et perdu. Donc l'alcool mauvais.

- Tu bois quoi ? Du rhum ?

- Un arrangé maison, recette de mon cru. Tiens goûte.

Léon lui tendit la bouteille, noire, impossible de voir la couleur du liquide à l'intérieur, ni ce qu'il y avait dedans. Julie hésita mais la prit. Elle ne buvait que rarement d'alcool, et s'enivrait encore moins. Elle porta le goulot pégué de sucre à ses lèvres et but une petite gorgée. C'était fort, parfumé, excellent, indescriptible.

- C'est pas mal. Comment t'as appelé ça ?

- Un Aurel.

- Un No réel ? Pourquoi ?

- Parce que c'est bon et fort dès la première gorgée. Qu'à peine fini de l'avaler tu en demandes encore. Que ça te manque. Que tu te demandes comment tu vas faire pour retrouver cette intensité quand tu n'en auras plus.

- Joliment dit. C'est fait avec quoi ?
- Quelque chose que l'on ne trouve plus ici.

Léon avait récupéré la bouteille et buvait à grande lampée. Julie avait bien compris qu'il parlait de bien autre chose que d'aromates et de rhum. Mais de quoi ? D'où lui venait ce regard vide et perdu. Il y avait moins d'un jour, elle avait vu le même homme bondir sur des types armés sans hésiter et venir la rassurer sous la douche. Maintenant, en voyant cette ombre triste errant dans les méandres glauques de l'alcool, Julie avait du mal à se dire qu'il s'agissait d'une seule et même personne. Elle éprouva un immense désir de compassion, une envie de l'aider.

- Tu veux en parler ?
- Pourquoi, ta vocation d'infirmière te pousse à me sauver ?
- Possible... En fait, tu tapes dans le mille Léon, comme d'hab'. Tu veux partager avec moi tes pensées ?

Bien sûr qu'il en avait envie. Il n'attendait que ça. Se déverser, trouver une âme réconfortante et charitable. Mais il savait où ça mènerait. Aurélie, Sandrine et les autres, en utilisant des mots ou non, toutes celles à qui il s'était un peu ouvert avaient eu la même réaction. Elles s'étaient barrées. Léon les tirait en arrière alors qu'elles avaient besoin d'aller vers l'avant. Mais pas avec Julie, pas cette fois. Il avait fini par comprendre le truc et ça l'avait résigné. Pour vivre en couple, il ne faut rien dévoiler. Chaque fois que l'on distille la moindre trace de doute ou de faiblesse, l'image que l'autre se fait de vous change. Pour vivre longtemps avec quelqu'un, il faut lui mentir ou lui cacher la vérité. À quoi bon s'engager si l'on sait que la personne en face, au fond, ne vous connaît pas par cœur ? À quoi bon faire confiance et s'abandonner si c'est pour être abandonné en retour ? Triste mais vrai.

- Si tout le monde devait savoir ce que je pense Julie, ce ne serait plus mes pensées.

- Mais ça peut soulager parfois.

- Je la connais chérie l'histoire du soulagement. Si tu veux assouvir ton instinct de boy-scout, prends-toi un chien, un amant – voire plusieurs – y'en a du foutre à boire, ou d'autres patients, mais fous-moi la paix. Je la connais l'histoire, attendre d'une nouvelle rencontre qu'elle vous sauve ou vous rende heureux, c'est donner les clefs de la ville à un prédateur. Va tomber amoureuse d'un autre écorché. Ce type de mec, c'est fascinant dans les groupes de rock et les films français, pas pour vivre avec. Plein le cul de me

faire utiliser par des garces et me retrouver dans le caniveau parce que je suis un « type bien », parce que je laisse toujours une seconde chance, puis une troisième, une dixième jusqu'à me faire réduire en purée. Les femmes ne laissent jamais de seconde chance. Quand le cendrier de la voiture est plein, on le vide, on ne change pas de caisse. Mais ça t'es pas en mesure de le comprendre. Alors casse-toi, avec ta jolie petite gueule et ton masque de froideur, va en réduire un autre en morceaux. Bonne chasse ! Je te refille à d'autres.

Les mots sont les plus grands des assassins et pourtant on continue de les garder en liberté. Seul le silence peut être plus violent parfois. Julie, de nouveau, prit ça en pleine face. Elle recula sous les coups qui venaient de la frapper, tout droit sortis d'une vérité tellement enfouie en elle qu'elle ne l'avait jusqu'à présent qu'effleurée. Se retrouvant découverte, une nouvelle fois mise à nue et bousculée dans son intimité, elle ne pouvait plus en tolérer autant. Elle sortit les crocs.

- Tu fais chier Léon ! Depuis le début tu m'en fous plein la gueule alors que je ne t'ai rien fait. Ok, je te demande de l'aide et quelque part je t'utilise pour retrouver mon mari. Ok, tu me plais, je ne sais pas pourquoi mais c'est vrai. Ok ça a l'air tordu, tout comme le fait qu'effectivement tu sembles me connaître par cœur, jusqu'à même savoir que j'ai été scout et que... Bref ! Ok, la vie est une pute. Mais ça ne te donne pas le droit de me traiter comme une merde.

- Que ce soit le mari, un besoin de présence ou un simple jeu sadique, on utilise toujours les gens. Et après, on estime ne pas être concerné par leur état.

- Mais qu'est-ce que je t'ai fait ?

- Si tu savais...

- Quoi, parle plus fort putain !

Léon explosa, lui aussi.

- Je t'aime Julie ! Je t'aime depuis le premier jour où je t'ai croisé et même d'avant. Je donnerais ma vie pour toi et j'irai jusqu'au bout de cette histoire avec toi. Mais je n'ai aucune confiance en toi. Aucune, et ça me flingue, parce que je voudrais tant... vibrer. Enfin, bref, laisse tomber.

Il s'était renfermé de nouveau. Fin du débat.

- Que je laisse tomber quoi ? Tu voudrais tant quoi ? Parle-moi putain !

Le verrou était mis, plus aucune pensée ne s'alignait correctement. Impossible d'agir comme il le faudrait.

- T'en a rien à foutre en fait !

Un sentiment de merde le parcourut en entier. Ce sentiment qui fait que l'on sait que l'on est en train de tout foutre en l'air, de tout foirer, mais l'on ne peut s'en empêcher. Léon se voyait faire, mais, prisonnier dans son armure de glace, il n'y pouvait rien. Il se roula une clope et s'enfila une dernière rasade avant de se coucher. La fuite dans le sommeil.

- Laisse tomber Julie.

- Pfff, va chier ! En fait t'en as rien à foutre. Reste dans ta merde et étouffe-toi bien avec ! T'es qu'un pauvre mec qui joue les victimes !

Julie claqua la porte. Effectivement, ce mec ne lui apporterait rien de bon.

16 – Raquettes tortues et fruits du dragon

*« Donne-moi la sérénité d'accepter les choses qui sont,
la force de changer ce que je peux
et la sagesse de distinguer l'une et l'autre »
Marc Aurèle*

Les mouvements de l'eau berçaient lentement le bateau. Ils avaient fini de bosser, seulement trois morts pour les requins. Un homme et deux jeunes kanyars, morts dans un accident de scooter. Ils étaient tombés au fond d'une ravine un soir où ils avaient trop bu. Chérif avait insisté pour venir, il avait le temps. Chérif avait toujours le temps, il le prenait. Léon n'avait pas eu envie de rentrer tout de suite au port alors il avait coupé le moteur, laissant la coque de noix dériver. Il faisait bon. Le temps était couvert et les alizés les rafraîchissaient. Léon, perdu dans ses pensées, était assis à même le sol, il fumait, espérant faire s'évaporer sa gueule de bois et ses idées noires. Chérif, le cul posé sur une glacière, le regardait sans rien dire. Il saisit le thermos plein de café à sa droite et en remplit deux grandes tasses en plastique. Il en tendit une à Léon qui la posa à côté de lui sans même y toucher.

- Tu peux le boire tu sais mon ami, j'ai prévu un deuxième thermos de café. Quelque chose me disait que tu en aurais besoin aujourd'hui. Et vu ta tête, je ne me suis pas trompé !

Léon se contenta de lui sourire. Pas envie de dire grand-chose, pas pour le moment. Juste se laisser bercer par les vagues et sentir l'air frais sécher la sueur sur son visage. Chérif se leva de la glacière, souleva le couvercle et en sortit de gros fruits rouges, des pitayas. Ici on les appelait les fruits du dragon. Les fleurs de pitayas, magnifiques comme des soleils aux rayons blancs, ne s'ouvraient que pendant une seule nuit. Dans d'autres pays c'étaient les chauves-souris qui les fécondaient pour donner le fruit. Mais il n'y avait pas de chauve-souris ici, chaque fleur devait être fécondée à la main. Chérif coupa le fruit rouge en quatre, dévoilant une chair blanche

tachetée de noir, un peu à la façon d'un kiwi. Presque à contrecœur, Léon en saisit deux morceaux. La chair fraîche sucrée, légèrement acide inondant sa bouche et sa gorge lui fit un bien fou.

- C'est bon n'est-ce pas ? Je t'ai déjà raconté l'histoire des raquettes tortues ?

- Bien sûr Chérif, tu me l'as raconté une bonne dizaine de fois.

- À l'époque où l'île n'était pas encore trop habitée, elle était peuplée de tortues terrestres. Les marins les embarquaient sur les navires afin d'avoir de la viande durant le voyage. Mais, pour la conservation, il était plus facile de les garder en vie n'est-ce pas ? Alors les marins découpaient les feuilles des pitayas, les raquettes, pour les donner à manger aux tortues durant le trajet.

Léon lui sourit, il aimait les histoires de l'île. Chérif lui tendit un autre pitaya, à la chair rouge celui-là.

- Tiens mon ami, tu as besoin de manger pour prendre des forces. Goni vide y tient pas d'bout.

Ils mangèrent en silence, reprirent du café et Léon se roula plusieurs clopes. Quelque chose, enfin plus que d'habitude, le préoccupait. Chérif ne voulait pas le presser, si ça devait sortir, ça sortirait. Ils avaient le temps. Sur la mer, avec des vivres et de l'eau, on a que ça, du temps. Finalement, Léon, jetant sa clope par-dessus bord, fissa le silence d'une voix hésitante.

- Chérif, tu y crois toi à la seconde chance ?

Chérif le considéra de toute la profondeur de son regard noir et sage. La question n'était pas aussi légère qu'elle n'y paraissait.

- Bien évidemment... Après mon ami, tout dépend de comment tu l'entends ou la perçois. La seconde chance peut se manifester sous plusieurs formes. Et les erreurs que tu as pu commettre dans le passé, c'est peut-être avec d'autres personnes que tu les rachèteras. Il suffit juste, même si cela semble facile à dire, d'être attentif à ce qui se passe autour de toi, et de façonner ta vie en conséquence.

- Le fameux rétroviseur.

- Tant que tu ne l'auras pas retourné tu ne pourras pas avancer mon ami, mais ça tu le sais déjà. Comment être prêt à saisir de nouvelles opportunités si l'on ne cesse de regarder dans le passé ?

- Ouais... je sais. Manque toujours ce fameux... « déclic ».

- Trouve-le, sinon cet état va finir par te tuer.

- La mort ne veut pas de moi pour le moment, crois-moi j'ai déjà essayé. Pourquoi tu m'as amené voir Zougou ?

- Ah Zougou, un homme dangereux et puissant. Cela t'a-t-il servi ?

- Sûrement, quelque part, enfin je crois. Mais t'as pas répondu là.

- Je n'en sais rien à vrai dire. Je me suis dit que tu lui plairais et, probablement aussi parce qu'au fond de moi je pensais que cela t'apporterait quelques éclairages. Tu sais, nous autres les Africains avons encore en nous un certain instinct et une connexion primitive que la plupart des blancs n'ont plus. Ai-je eu tort ?

- Difficile à dire. Depuis quelques jours tout est tellement... remuant.

- Remuant, que veux-tu dire par là ?

Le silence s'installa de nouveau. Mais ce n'était plus le même. Il était devenu pesant et lourd. Même le ciel semblait descendre sous son poids. Le visage même de Léon avait changé, d'une expression que Chérif ne lui connaissait pas. Se roulant une cigarette, Léon cherchait les mots qui décriraient le mieux ce qu'il cachait au plus profond de lui depuis longtemps. Il alluma sa cigarette, tira quelques bouffées et commença à parler. Sa voix, son expression, ses mots, tout était différent. Un Léon authentique.

- Du haut de mon mètre soixante-quatorze et de mes vingt-neuf ans la vie me pèse Chérif. Mes instants de bonheur n'ont été fragmentés qu'en de succincts moments d'une brièveté sans nom. Chacun, je les ai très chèrement payés. Je ne crois plus en l'amour des femmes, ni en celle de l'homme d'ailleurs. Lorsqu'une personne t'a déçu, cela s'inscrit dans tes gènes, plus rien n'est comme avant. Même si tu lui as pardonné. Il faut un cœur solide pour aimer, mais il en faut un encore plus fort pour continuer à aimer après avoir été blessé. Le fait d'avoir été abandonné sans avoir eu la moindre explication valable, le fait de rester sur des points de suspension a considérablement freiné mon processus de détachement émotionnel, ou au contraire l'a accentué. Je ne ressens plus rien de vraiment authentique ou sincère sans qu'il ne se trouve derrière une sorte de signal d'alarme instinctif qui me pousse à ne pas m'abandonner davantage. À ne plus faire confiance. J'ai tiré mes leçons, sans doute des mauvaises, c'est triste mais c'est ainsi. Je n'ai plus parlé à mon fils depuis deux ans, plus serré contre ma poitrine sa petite tête blonde depuis trois. J'ai même oublié son visage, son sourire qui a dû bien changer depuis le temps. Quant au son de sa voix espiègle, ce n'est plus qu'un léger murmure, à peine audible. Je l'ai

abandonné, pourtant, crois-moi, j'étais un super papa. Je n'ai jamais trouvé ma place dans ce monde et, les rares fois où j'ai cru la trouver, les forces de la vie m'en ont éjecté. J'admire les gens qui agissent sans se poser de questions, ils ne savent pas leur bonheur. Moi, même si j'essaie, les questions reviennent à la charge, et j'ignore quoi en faire. Alors je bois, je bois pour noyer tout cela. Je pense trop. Je pense trop aux mauvaises choses. Chaque jour, je me lève avec l'envie d'en finir et chaque jour, je remets cette idée au lendemain, comme toutes les autres, sauf celle de boire. Je suis un homme sans but, sans rêve, sans envie. Il ne subsiste qu'un vide furieux et obsédant à l'intérieur de moi. Une brûlure viscérale creusant des abîmes. La seule chose que je désire m'est inaccessible, la paix et des réponses valables. Mon cœur bat, mais la vibration de la vie s'est évadée de moi. Et depuis ces derniers jours, comme si tout cela ne suffisait pas, c'est comme si de nouveau je devais m'acquitter d'une dette dont j'ignore la provenance. J'ai rencontré une personne que même mes espoirs les plus fous n'auraient osé revoir. Mais la revoilà, plus jeune, plus belle, en attente. Mais j'ai peur. Peur de ce que je pourrais faire ou ressentir si je me laissais aller. Peur parce que, si elle part encore, car elle partira encore, suivant la façon dont elle partira, je ne suis pas certain cette fois de la laisser en vie, avant de partir vers un nouvel exil, un autre ailleurs où rien n'y personne ne m'attend.

Le silence reprit sa place. Nouvelle tasse de café. Chérif ne savait quoi répondre d'intelligent, il était stupéfait de ce qu'il venait d'entendre, de la façon dont il l'avait entendu. Une victime, Léon ne se voyait que sous le prisme de la victime. Léon le cynique, l'ivrogne au langage si fleuri et violent pouvait déverser ses plus sombres émotions presque avec grâce et poésie. Il se sentit très flatté de cette confiance. Il savait maintenant pourquoi il avait toujours décelé cette tension, cette colère chez Léon. La colère des hommes fragiles. De la haine même. Comme il l'avait lu une fois dans un livre : « la haine, c'est la colère des faibles ». Que lui dire d'intelligent ? Rien. Il se rappela une phrase dans une bande dessinée qu'il avait lue. Posant sa main noire et bienveillante sur l'épaule de Léon, il lui dit avec un grand sourire.

- Où est passé Léon ? Rendez le moi, il est spécial mais j'y tiens !
- Va te faire foutre !
- Ah, te revoilà, j'ai eu peur.

Ils éclatèrent de rire. Léon aussi connaissait cette phrase, c'est lui qui l'avait fait découvrir à Chérif. Après une dernière tasse de café, ils redémarrèrent le bateau. Léon était KO, KO mais soulagé. Mais il savait que ça ne durerait qu'un temps.

- Merci Chérif.

- Ce n'est rien mon ami. La vie va t'aider. Il faut juste que tu le veuilles. Kont pas si bato pou sote la rivièr. Cela ne dépend que de toi et de ta volonté. Tu es le seul maître à bord de ta galère. Mais encore faut-il que tu veuilles prendre la barre au lieu de te laisser dériver...

OceanofPDF.com

17 – Rayon vert

*« Ce qui se fait par amour se fait toujours
par-delà le bien et le mal »
Nietzsche*

Quitte à ne pas savoir quoi faire pour s'aider lui-même, il savait quoi faire pour aider au moins une autre personne. Il avait un homme à trouver. Ça l'occuperait. Léon décida de focaliser son obsession sur ça. Au moins jusqu'à ce qu'il ait retrouvé le mari de Julie et que tous les deux se cassent loin d'ici. Il serait encore temps de se jeter dans le cratère du volcan si l'envie revenait. Mais pas tout de suite. Il avait pris sa décision, une vraie, en regardant dans son miroir cradingue sa gueule de mec qui avait dormi dans ses fringues : il allait aider Julie, il allait l'aider vraiment.

Léon passa d'abord chez le barbier. Avec le peu d'argent qu'il avait de côté - Léon était toujours en galère d'argent - il alla dans une boutique de vêtements. Pour ce qu'il avait à faire, il avait besoin de paraître un minimum classe. Il se ré-entraîna un peu à la séduction en branchant une vendeuse. Grand sourire et regard appuyé.

- S'il vous plaît mademoiselle.

- Oui Monsieur, que voulez-vous ?

- Que vous fassiez votre travail.

- Je suis toute à vous.

- Pas encore mais on verra pour la suite. Bien, j'ai besoin de renouveler ma garde-robe. Il me faudrait un costume et un autre ensemble qui fasse classe, sobre mais en même temps décontracté. J'ai besoin de vous pour savoir quels genres de couleurs me vont et quels types de vêtements porter. Chemise large ou cintrée, par exemple, de façon générale, ce qui me met le plus en valeur. Si vous pouvez faire ça pour moi, je suis tout à vous.

La vendeuse sourit. Bien que très justifiée, la demande de Léon était assez inhabituelle cependant. La majorité des clients du magasin la considéraient comme une simple employée capable de ranger correctement

les vêtements sur des cintres, dire ou trouver la taille 42, encaisser les cartes de crédit en mettant les achats dans un sac et passer outre les remarques désobligeantes. Le tout avec le sourire. Elle prit plaisir à conseiller ce charmant jeune homme, souriant et drôle. Elle fit acheter à Léon une paire de chaussures en cuir marron, un jean blanc, un polo noir, une chemise bleu ciel et un costume bleu marine à rayure qui lui allait à la perfection. Elle lui proposa de repasser le lendemain le temps de faire les retouches et d'ajuster mieux les manches de la veste. Léon lui, ayant changé brusquement de peau et de style, eut du mal à se reconnaître dans le miroir du magasin. Un instant il imagina la grimace de plaisir qu'aurait fait Aurélie, « Hey pas mal » qu'elle aurait dit. Il balaya cette pensée. Va te faire foutre, c'est pas le moment, laisse-moi me concentrer. On a beau changer le papier peint, la moisissure subsiste en dessous tant qu'on ne l'a pas traitée. Encore fallait-il trouver le bon produit, et avoir envie de l'appliquer. Il sortit du magasin avec ses nouvelles fringues et le numéro de portable personnel de la vendeuse.

Bientôt midi, temps couvert et lourd. Il lui restait encore un petit peu de fric en attendant la nuit et ce qu'il avait à faire. Pas envie de rentrer au bateau pour risquer de tourner en rond. Il se rendit sur le bord de la plage. Jour du marché forain. Il se rappela le premier jour où il était arrivé ici, un matin, le marché avait été son premier contact avec l'île et ses habitants. Ça lui avait sauté aux sens. Toutes ces couleurs de fruits et de légumes. Les odeurs de fritures, d'épices, de jasmin et d'iode. Les marchandages en créole, les coqs et les canards vendus vivants, les petites statuettes de bois gravées en forme de tortue ou de margouillat vendues par des blancs pour les touristes blancs. Les mangues, le piment, les bananes, les bringelles, les fruits à pain, les litchis en ce moment, les poulets rôtis et les boucanés ti jacque, les stands de nems, de samoussas, de bonbons piments ou piments farcis, les fleurs, des orchidées surtout, les mélanges pour les rhums arrangés, les bouteilles de rhum déjà arrangés, le gingembre, les ananas, les chouchous, les t-shirts « L'effet Peï », le métissage, le soleil, les machettes pour la saison de la canne à sucre et les règlements de compte, les hommes en short et les femmes en robes... un autre monde, une autre vie. Aurélie revint à la charge. Il se demanda si elle aurait aimé tout ça. Sans doute que non. Aurélie n'aimait pas la plage. Mais comment savoir après tout. L'avait-il connu si bien ? À partir de quel moment lui avait-elle masqué sa véritable façon de raisonner ? Il avait envie de lui offrir un cadeau, un petit quelque

chose. Pourquoi faire ? Un enfant qui n'est pas sage ne mérite pas de cadeaux. Il se secoua la tête violemment. Arrête avec ces conneries ! Il pensa à Julie, il n'avait vraiment pas été cool avec elle. Plutôt à elle de faire un cadeau. Ça ferait l'affaire pour les deux. Des fleurs ? Peut-être des marguerites. Vas-y pour trouver des marguerites ici ! Oublie les fleurs. Trop romantique et il passerait à côté du truc. Ce n'était pas adapté. Et puis le romantisme, c'est juste une façon de dire avec des fleurs « j'ai envie de te ferrer et de te baiser, rien de plus ». Ça ne marche pas avec tous les poissons. Un objet plutôt. Ouais, un petit quelque chose de bien ciblé, pas cliché et complètement décalé. Il savait quoi.

Léon passa la journée sur la plage, à l'ombre des filaos. Il mangea un peu, un américain bouchons gratiné et but une bière, juste une, aromatisée au citron et bien fraîche. Il alla nager un bon moment. Pourtant il n'aimait pas ça, il n'aimait pas l'eau. Même à trente degrés, il la trouvait toujours trop froide. Et puis, faire du sport pour faire du sport, de façon générale, ce n'était pas son truc. À l'époque où il faisait encore du krav maga, il en avait mangé des pompes, des abdos, poussé son cardio au maximum, mais cela faisait partie d'un ensemble, cela complétait les techniques de combat et lui permettait de se préparer un peu pour la rue. Mais courir pour courir, porter des haltères pour se voir beau dans la glace, pas son truc. Sûrement à tort. Et puis là il faisait une exception. C'était pour se défouler, créer des endorphines autrement qu'en se branlant dans son bateau sur des vieux souvenirs. Il cracha ses poumons dans l'eau, sentit chacun de ses muscles brûler, Léon n'était pas un très bon nageur mais il s'en fichait. Il avait besoin d'être en forme pour ce soir, de paraître au mieux possible de sa condition et, avec tout ce temps passé à s'auto détruire, un peu d'exercice, même aussi débile que de nager à contre-courant, n'était pas de trop. Il se rappela cette phrase : « seuls les poissons morts suivent le courant ». Ça le fit marrer et il manqua de s'étouffer en avalant une bonne gorgée d'eau salée. L'Océan Indien est trop salé. Il sortit de l'eau et étendit sur la plage son corps sauvage, fatigué, aux muscles gonflés par l'effort. Il resta là un moment, regardant le soleil se coucher sur les vagues. Comme d'habitude, un voile de nuages masqua la disparition du disque orange derrière l'horizon. Pas de rayon vert ce soir.

- C'est l'heure.

Il se leva, alla se laver aux douches publiques, pour une fois il se savonna. Il avait même ressorti cette bouteille de déodorant qu'Aurélié lui

avait faite, à base d'huiles essentielles. Autant se servir des armes qui marchaient avant, il n'avait pas droit à l'erreur ce soir. Puis il s'habilla dans ses nouvelles fringues, jeta négligemment les autres, trouées, usées et puantes dans une poubelle. Il se sentait comme déguisé. Tant mieux, ça l'aiderait pour le rôle qu'il avait à jouer. Direction le gabier, retrait de tout le liquide qui lui restait. Deux cents euros, faudrait s'en contenter. Il téléphona à Marley pour être certain d'aller au bon endroit, une localisation téléphonique, ça devait être dans ses cordes.

Évidemment, elle n'aurait pas pu être seule sur la plage et n'attendre que lui, ça aurait été trop simple ! Mais bon, l'avantage c'est que ce n'était qu'à cinq minutes à pied de l'endroit où se trouvait Léon. Au moins, il n'allait pas se tremper de sueur dans une randonnée nocturne. Il souffla un grand coup et se secoua les neurones : mode machine.

Le casino. Quel endroit mieux approprié pour recruter du friqué avide de sensations fortes ? La salle était bien remplie. Léon scanna les lieux, sorties de secours, agents de sécurité, caméras, angles morts, possibilités de fuites... maigres restes de son entraînement. Il s'installa au bar, d'où il jugea avoir le meilleur angle pour trouver ce qu'il cherchait. Il avait toujours eu un préjugé sur les casinos, pensant que c'était réservé à une sorte d'élite qui venait ici claquer en une soirée l'équivalent de trois mois de son salaire, voire plus. Ou alors c'était pour les accros au jeu, se ruinant et s'endettant dans l'espoir d'un petit gain à la machine à sous ou de la combinaison gagnante au poker. Il y en avait bien sûr, mais il y avait aussi et surtout des gens « normaux » venus ici se détendre et prendre un peu de plaisir et de frissons en venant taquiner la roulette.

- Vous voulez boire quelque chose Monsieur ?

- Hein ?

Léon se retrouva, c'était le barman qui lui parlait.

- Vous désirez boire quoi ?

Léon n'avait pas envie de boire. Bon et puis pourquoi pas.

- Vous faites les cocktails ?

- Bien entendu Monsieur.

- Je veux dire ceux qui ne sont pas sur la carte ?

- Nous le pouvons également.

Trop bien élevé ce garçon. Léon lui donna les ingrédients et les doses approximatives pour lui servir un Aurel. Le Barman l'écouta d'une oreille

intéressée, un cocktail qu'il ne connaissait pas, ça le changeait. Il montra toutefois une grimace.

- C'est bon ça ?

- Ben fais-t'en un pour goûter, tu verras. Mais sers-moi le mien d'abord ok ?

Léon se détourna de lui et repassa en revue la population de la salle. Enfin il la vit. Très élégante dans une robe de soirée rouge, elle riait et discutait avec un homme plus âgé qu'elle. L'homme était assis à la table de poker, elle, se tenait derrière.

Le Aurel fut servi. Léon trempa les lèvres dans le liquide ambré aux reflets d'émeraude et de soleil provençal. Pas trop mal, les doses données au barman étaient assez correctes. Il observa un moment sa cible. Elle avait de la gueule et une certaine classe. Et cette attitude... subtil mélange d'assurance, de désinvolture indifférente et de provocation. La marque fabrique des femmes qui se savent belles. Ça n'allait pas être de la tarte. Mais il savait comment faire. Il en avait goûté combien des comme elle depuis qu'il était ici ? Vingt ? Trente ? Peut-être même plus. Il avait arrêté de compter quand le jeu l'avait fatigué. Il n'avait sorti ces femmes que pour se convaincre qu'il pouvait plaire après sa rupture, pour assouvir un besoin de tendresse, et essayer de retrouver un truc de magique... Mais une fois passé dans leur lit, il ne les désirait plus. Il avait appris quelques choses utiles cependant, surtout sur la psychologie des femmes et sur les façons efficaces de les séduire. Elles n'avaient été, pour la plupart, que des plaisirs d'une seule nuit. Les plus tenaces duraient trois semaines au plus. Léon pensa pendant un temps qu'elles feraient office de pansement, des dizaines pour en oublier une. Mais ça n'avait pas marché, et le jeu de la séduction l'avait lassé. Au bout du compte, il avait fait ce qu'on lui avait fait. Il avait manipulé, trompé, utilisé. Être fou de quelqu'un est une terrible maladie dont on ne se soigne pas avec d'autres.

- Concentre-toi Léon, ce n'est pas le moment de te laisser aller.

Retour en mode machine. Comment faire pour attirer son attention ? Il aurait bien joué le coup au poker, s'asseoir à la même table et tout rafler, les mises et la fille. Mais ça ne marche que dans les films et Léon manquait de pratique. Quoi alors ? Sans quitter sa cible des yeux, il porta à nouveau son verre à ses lèvres. Pas plus d'idées... du moins des potables. Faudrait juste un peu de veine pour une fois, ça serait pas du luxe.

Au bout de quelques minutes, la cafrine quitta son compagnon et se dirigea vers le bar, dans la direction de Léon. C'était sa chance ! Sans réfléchir, il saisit son verre et se dirigea droit sur elle, sans la regarder. Le nombre de gens présents se prêtait à la situation. Au moment de la croiser il serra sa trajectoire, leurs épaules se percutèrent et Léon renversa son verre.

- Hey !

- Oh, excusez-moi monsieur, je ne vous avais pas vu !

- Ce n'est pas grave, j'adore me faire renverser mon verre par une femme qui en plus m'insulte en me disant que je suis transparent.

Tout l'art était moins dans la phrase que dans la façon de la dire. Garder son sérieux, les yeux un brin moqueur et c'est tout. Ne pas sourire. La laisser dans le doute, la déstabiliser, qu'elle ne sache pas si c'est du lard ou du cochon. Et la fixer. Ce regard qu'elle avait, des yeux bleus aussi clairs et intenses que les eaux turquoise de l'océan. De près elle était encore plus belle. Elle sourit, gênée.

- Désolée je...

- Il n'y a rien de grave Mélodie, je plaisantais. Bonne soirée.

- Hé comment vous... ?

Il était déjà parti. Il vida le reste de son verre d'une traite et le posa négligemment sur un meuble. Il sentait dans son dos le regard de Mélodie le suivre jusqu'à la sortie. Mission accomplie pour ce soir, elle l'avait remarqué.

18 – Un samedi soir au Cale Bar

*« Je suis ta vérité qui dit des mensonges
Je suis tes alibis raisonnés
Triste mais vrai »
Metallica*

Toc Toc Toc !

Porte qui s'ouvre. Julie. Regard froid et tendu.

- Qu'est-ce que tu fais là ? T'as vu l'heure ?

- Hum... Je...

- Hum... Je... C'est pas une réponse ça !

- Je suis venu m'excuser. Mon comportement à ton égard était disproportionné la nuit dernière.

- Ça c'est le moins qu'on puisse dire.

D'instinct, il voulut lui rentrer dans le lard. Non mais elle se prenait pour qui là ? Ok il s'était murgé la ganache et tout était sorti n'importe comment, mais ce n'était pas une raison pour qu'elle le prenne de si haut !

- Effectivement c'est le moins que l'on puisse dire. Disons que les derniers événements et l'accumulation de la fatigue ont eu raison de ma sympathie légendaire. On fait la paix, on repart sur de nouvelles bases ?

Il lui tendit la main. Symbolique à la con. Julie regarda froidement la main tendue.

- Rien à foutre de ta paix, de ta vie ou de tes bases. Casse-toi.

Ça sonnait comme des redites tout ça. Léon tenta de ne pas s'énerver mais toutes les fibres de son corps vibraient.

- Ok, je me débrouillerai seul pour la cafrine.

Julie grimaça.

- Quelle cafrine, de quoi tu me parles encore là ?

Arrogance et mépris, voilà pourquoi les hommes se butent.

- Je te parle de la dernière fille qui ait vu Marc en vie.

Julie eue un hoquet. Cette pilule-là, ce que Léon venait de lui dire, ce que ça lui apportait, ça l'obligeait tout d'un coup à revoir son comportement vis-à-vis de Léon. Le pour, le contre, les mécanismes de défense, l'ego. Elle répliqua sèchement.

- Je ne t'ai rien demandé. Fous-moi la paix et va chier Léon, j'ai plus envie de te voir ni de te parler !

Ces deux phrases-là, elle venait d'ouvrir une tombe sans le savoir. Mais cette fois-ci il ne tomberait pas dans l'abîme. Il montra les crocs, mais pas trop, juste la dose qu'il fallait pour arrêter de se faire marcher dessus sans marcher sur l'autre. Léon ne put s'empêcher d'avoir un sourire amer.

- Ok, c'est entendu ma grande, je te fous la paix. Mais tu te plantes, on demande toujours quelque chose à quelqu'un, même sans le savoir. On se sert toujours des gens pour se servir soi. Commence à le piger sinon la vie s'en chargera. Il n'est pas dans mes habitudes de larguer les gens pour des excuses bidon, quand j'ai fini de les utiliser, sans leur donner de véritables raisons. Mais ceci ne t'est peut-être pas destiné, pas encore en tout cas. Quoi qu'il en soit, je vais le retrouver ton putain de mari. Avec ou sans ton aide, j'irai au bout de cette histoire. J'ai pris un engagement vis-à-vis de toi, et quand je m'engage, je m'engage.

Léon fit demi-tour puis revint sur ses pas. Il farfouilla dans sa poche et en sortit un petit emballage de papier vert. Il le lança à Julie qui l'attrapa de justesse en plein vol.

- Tiens, cadeau, même si tu ne le mérites pas. Les petites princesses capricieuses ne méritent pas de cadeaux, pourtant c'est à elles qu'on en fait. Va savoir pourquoi ? Salut et bon chemin à toi.

Léon fonça dans la cage d'escalier. En moins de deux il était dans la rue en train de s'en allumer une. Il se força à ne pas regarder en arrière. Ça lui était plus difficile qu'il ne le croyait.

Julie, sur le pas de la porte, était divisée entre son sentiment premier d'agacement et de colère et ce que venait de lui balancer Léon. Une nouvelle fois, il avait tapé dans le mille sur beaucoup de choses, ce qui l'irrita encore plus. Elle contempla un peu le papier d'emballage, ce qu'il y avait dedans était très léger. Elle le déchira, plus par curiosité que par envie. Et alors elle y découvrit le « cadeau ». Parfaitement dans le mille, même jusque dans la façon de l'offrir. Elle se sentit très merdeuse tout d'un coup. Ses mâchoires se mirent à trembler et des fourmis lui parcoururent le corps.

- Le putain d'enfoiré ! Merde !

Elle dévala les escaliers, sans trop savoir vraiment ce qui la guidait. Arrivée dans la rue, elle aperçut Léon qui tournait à un angle. Elle se lança à sa poursuite, au grand galop. Quand elle ne fut plus qu'à quelques mètres derrière lui, elle le héla. Léon se retourna, elle arrêta sa course. Clope au bec il la dévisageait calmement. Elle s'avança vers lui, le cou rentré dans les épaules. Elle lui fit une moue qui voulait tout dire. Léon lui rendit son sourire. Il secoua lentement sa tête. Sacrée toi va ! Ils se retrouvaient de plus en plus proches. L'attraction était revenue. Ils n'avaient qu'une envie, tomber dans les bras l'un de l'autre.

- Léon je...

- Chhhh. Ne dis rien s'il te plaît. Laisse ce moment comme il est.

Léon remit légèrement de la distance entre leurs deux corps. Il lui prit doucement la main. Il avait l'allure d'un enfant espiègle soudain.

- Viens, on va faire une partie de fléchettes et je vais t'expliquer un peu tout ça.

Des types buvaient, fumaient, d'autres étaient en couple tranquillement en train de manger des tapas et boire un cocktail. Ça sentait la vie normale d'un samedi soir. Ici, même tard, la nuit ne fait que commencer. Léon et Julie étaient au fond de la pièce, lançant des fléchettes sur la cible en liège. Julie se débrouillait pas trop mal, Léon lui, pas du tout. Aucune finesse, tout en force. Il lançait les aiguilles comme on lance des couteaux. Léon n'avait jamais appris à lancer des couteaux.

- T'es vraiment pas doué avec des fléchettes !

- Et encore, tu m'as pas vu au billard, je joue comme une queue !

- Haha, très classe !

Ils étaient bien, ils se sentaient bien. C'était simple et évident. Pas besoin de se forcer pour parler. Ils buvaient des mojitos préparés avec soin par Lucie. Toutes les cinq minutes, comme à son habitude, elle venait s'assurer que le cocktail était vraiment bon. Il l'était. Sans doute le meilleur de la ville. Le problème, c'est qu'avec la chaleur, dès qu'ils buvaient une gorgée, elle ressortait inévitablement sous forme de transpiration. Il avait eu sa première conquête dans ce bar, une esthéticienne au caractère bien trempé qui lui rappelait sur bon nombre de points son amour défunt. Ils avaient joué au billard, Léon avait gagné, l'avait pris par la taille et l'avait embrassé en disant « Le vainqueur mérite un baiser ». Elle lui avait refusé dans un premier temps, lui donnant sa joue. Puis la seconde d'après sa bouche, puis

le reste de son corps. Ils s'entendaient bien, mais ce n'était pas le moment. Et puis elle était vraiment trop large du bas - ou lui trop étroit - et pas assez de la poitrine, comparée à Aurélie. C'était son problème, il les comparait toutes à Aurélie.

Léon et Julie passaient vraiment un bon moment, prenant soin de parler de choses légères. Les enceintes crachaient du Rolling Stones. « Paint In black » puis « Rain Fall Down » dans la foulée. Léon avait envie de bouger. Lui un grand passionné de musique n'en écoutait plus depuis la séparation. Trop de morceaux chargés de souvenirs. Pour la première fois depuis des années, il se sentait à l'aise. Ses épaules se laissaient aller au rythme de la musique, il aimait le rock, son premier amour, et peut-être son plus fidèle.

- C'est le genre d'endroit que t'aime ?

- Ouais. Et le genre de musique aussi.

Léon jetait en force les fléchettes sur la cible, bien loin du triple vingt, même du vingt tout court. Julie se marrait, elle gagnait. Elle aussi aimait cet endroit. Les murs salis, les objets qui pendaient, sans rapport l'un avec l'autre au-dessus du bar : des chaussures, un téléphone, un fer à cheval, des cordes, des cartes, des photos jaunies pleines de crottes de mouches, etc, oui, le Cale-Bar lui plaisait. Après avoir lancé ses fléchettes, dont une dans le double vingt, elle alla les décrocher de la cible. Léon savoura ce déhanchement qu'il pensait ne plus jamais revoir et qu'il connaissait par cœur. En contradiction avec ses pas lents mais assurés, les fesses de Julie lui offraient une danse nerveuse, balançant de part et d'autre sans fioriture et sans discuter. Quelque chose de vif et de radical qu'il connaissait bien. Il soupira profondément avant d'avaler une bonne gorgée. Julie pigea immédiatement qu'un truc n'allait pas.

- Tu bois beaucoup hein ? Pourquoi ?

- Bonne question... Pour noyer la colère je suppose.

Il avait dit ça avec le rire enfantin et timide des marmailles qui se sentent démasqués après avoir fait une bourde. Julie, elle, faisait une moue ennuyée.

- La colère ça va finir par te ronger.

Léon lança les fléchettes avec encore plus de force et d'indécision.

- La femme que j'aime ne m'aime pas, au fond de moi il n'y a plus rien à ronger. Tu sais, tout le monde est un ennemi potentiel, et ton pire ennemi se trouve là où tu n'aurais jamais pensé à chercher : au plus près de toi.

Julie ne sut pas trop si Léon parlait d'elle ou d'une autre. Dans le doute, elle s'abstint de poser la question. Ou du moins elle la détourna.

- Des femmes il y en a d'autres...

- Encore faut-il avoir confiance. Ce qui s'avère être un pari très risqué de nos jours, surtout dans les relations intimes.

- T'es vraiment aigri hein ? C'est triste. Ce qui est dommage, c'est que tu n'as pas non plus confiance en toi.

- Ouais, mais disons que sur le long terme, je trouve maintenant qu'il est davantage préférable d'investir sur un arbre fruitier que sur une femme.

- Rarement entendu un truc aussi débile ! Va essayer de faire l'amour à un arbre fruitier !

Ils éclatèrent de rire.

- Au fond Léon, t'es un grand romantique.

- Pas faux ma grande. Un romantique désespéré, et insatiable.

- Un type avec des cicatrices quoi !

- L'avantage des cicatrices, c'est que seuls les survivants en portent. Elles sont un peu comme les tatouages, sauf qu'elles ont plus de choses à raconter. Le problème c'est surtout les regrets, ils s'entassent comme ces piles de livres, tu sais, ceux qu'on ne lira jamais.

Il la regardait droit dans les yeux. Pendant un instant, de nouveau, il n'y avait plus qu'eux sur la terre. Puis il lui tendit les fléchettes avant de se diriger vers son verre et son paquet de tabac. Julie sentit que tout d'un coup l'ambiance avait changé, l'intimité et la complicité d'il y a quelques secondes venaient de s'évaporer, elle en profita pour lui poser la question qui lui démangeait les lèvres depuis un moment.

- Au fait, tu devais m'expliquer quoi ?

Léon prit son temps. Il lui raconta ce que Marley avait découvert sur les bandes-vidéo, sans forcément rentrer dans les détails, et sa première approche de Mélodie avant d'aller la voir. Puis il lui expliqua comment il voyait les choses pour la suite. Julie acquiesça.

- D'accord, pourquoi pas après tout. Au fait, j'ai pensé à quelque chose. Je pourrais faire imprimer des affiches d'avis de recherche.

- Si tu penses que ça peut donner quelque chose Julie, why not, mais vu ce qu'a donné l'expérience Radio Freeland...

- J'ai quand même envie d'essayer.

- Ben alors essaie. Mais moi j'ai bien envie de m'attraper la cafrine, ça peut être marrant. Et puis elle est plutôt pas mal...

Julie sourit.

- Malgré ton taux d'alcoolémie et ta dégaine de type qui dort dans ses fringues, enfin d'habitude - là c'est vrai que t'es plutôt beau gosse ce soir et que tu pètes assez la classe - tu sais que t'es moins con que t'en as l'air ?

- Disons que je vais décider de prendre ça bien. Ok, je suis moins con que ce que j'en ai l'air. Mais ne t'y fies pas, je suis quand même très con, surtout quand on me fait du mal.

Leurs regards se croisèrent un instant et la tension ordinaire émanant de Léon pénétra en Julie. Elle se promit de se méfier de lui. Ils burent. Puis, au bout d'un instant, ils décidèrent de reprendre leur partie et leur conversation légère. Les Stones jouaient toujours. « Sympathy for the Devil ».

OceanofPDF.com

19 – Animal

*« Tu voudrais qu'elle t'aime
T'as changé tes manières,
Tu prends des allures mondaines,
Tu racontes seulement
Tes voyages en première »
Francis Cabrel*

- C'est elle là, allez, j'y vais. À tout de suite.

Avant même que Julie n'ait eu le temps d'en placer une, Léon était sorti en trombe de la voiture. Depuis le matin, même en s'habillant, son visage exprimait une intense concentration. Il n'était pas vraiment lui. Il jouait un rôle. Lequel, ça c'était la bonne question. Mais il semblait sûr de lui, ça changeait de la veille. Julie le vit se diriger vers une jeune femme métisse. Elle ne put s'empêcher de se dire à quel point elle était belle. Une élégance, une féminité qu'elle n'aurait jamais. Parfois elle s'en foutait. Parfois moins.

Par chance, Mélodie se dirigeait dans sa direction, il n'aurait donc pas à lui courir après. Il n'était qu'à quelques mètres de la jolie cafrine. Tout entière focalisée sur son téléphone portable, elle ne l'avait pas remarqué. Ils se croisèrent. Léon observa quelque chose le prendre aux tripes. Quelque chose d'intense, de presque animal qu'il n'avait pas remarqué la veille. Cette fille avait l'énergie des prédateurs. Léon lui saisit fermement le poignet.

- Hey cafrine, où tu vas comme ça ?

Mélodie se retourna, agressive, agressée.

-T'es qui toi ?

La partie était lancée. Léon lui sourit tout en jouant le jeu de l'offusqué.

- Quoi, tu ne me reconnais pas ? Tu me brises le cœur là !

Elle le regarda plus précisément. Léon lui balança le même regard que la veille.

- T'es le type d'hier soir, au casino, le mec transparent.

- Gentil d'en remettre une couche.
- Bon, je dois y aller.
- Attends, c'est pas un hasard si on se rencontre deux fois aussi rapidement non ?

- Ça veut juste dire que l'île est petite.
- Ou que toi et moi c'est le début d'une jolie histoire... d'amitié.

Mélodie sourit.

- Ah désolé mon beau, mais j'ai déjà un « ami ».
- Vraiment ? Ça fait combien de temps ?
- Cinq ans bientôt.
- Et donc ça fait cinq ans que tu manges le même rougail. T'as pas envie de goûter à d'autres plats plus parfumés ?

Mélodie éclata à nouveau de rire. Léon lui tenait toujours le poignet, fermement mais avec plus de douceur, utilisant un de ses doigts pour le caresser délicatement. Ce baratin-là, et tout ce qu'il y avait autour, il l'avait sorti une bonne cinquantaine de fois dans sa vie. Léon ne lui laissa pas le temps d'enchaîner. Bien lui montrer que c'était lui qui menait la danse. Ne pas donner l'impression d'être en demande. Parler d'amitié et montrer l'inverse.

- Et tu vas où là ?
- Bosser, et toi tu bosses ?
- Ah, le boulot, la politique, la religion, on en parlera quand on aura choisi les prénoms de nos futurs enfants d'accord.

Nouveaux rires.

- Ben toi t'es un mec sacrément gonflé !
- Qui ne tente rien n'a rien. Écoute, allons boire un verre ce soir.
- Allez boire un verre avec toi ? Ce soir ? J'te connais même pas.
- Justement ce sera l'occasion d'apprendre à mieux se connaître... comme amis. Qu'est-ce que tu risques après tout ? Sinon passer un moment super agréable en buvant un cocktail bien frais ?

- Je ne sais pas trop...
- Tu as raison, oublie. Et puis c'est peut-être moi qui prends un risque. Autant t'es une grosse psychopathe ou une fille super ennuyeuse. T'imagines si je m'ennuie avec toi, je ne pourrai même pas filer à l'anglaise en trouvant un prétexte du genre « zut, faut que je file, j'ai oublié d'aller laver les dents de mon chien » ! Ça me ferait passer pour un goujat!

À l'intérieur de la voiture de location climatisée, Julie suivait la scène de loin. La fille semblait beaucoup rire et être sous le charme. Léon lui, tenait une posture sérieuse et distillait de rares sourires bien placés. Elle lui trouva soudain énormément de charisme. Il rayonnait. Apparemment il savait y faire, elle ne l'aurait jamais cru. Au bout de quelques minutes, le couple se sépara. Léon traversa la route dans sa direction, jetant un coup d'œil derrière lui pour être certain de ne pas être observé par la cafrine. Une fois rassuré, il s'arrêta à hauteur de la voiture et il entra. Julie brûlait d'impatience. Sa question ne se fit pas attendre.

- Alors ?

Léon s'était à nouveau refermé sur lui. Il prit le temps de se rouler une cigarette, de l'allumer et de cracher la fumée par la fenêtre, dans l'air brûlant du matin.

- Elle viendra.

Ils avaient le temps d'ici le soir. Léon se laissa porter par l'idée de Julie. Ils imprimèrent une bonne centaine d'affiches, format A4, avec la photo de Marc en noir et blanc et en gros titre le mot DISPARU. Julie avait tout prévu déjà. Durant la nuit, rivée sur son ordinateur, ça l'avait occupé et permit d'aller de l'avant. Ils collèrent ça avec du mauvais scotch dans les boulangeries, les magasins, les presses... Ils demandaient aux passants si cette tête de beau zorey mal rasé leur disait quelque chose. Peine perdue. Léon le savait, mais Julie s'accrochait. Autant ne rien dire et attendre si la nuit donnerait de meilleurs résultats. Pour la première fois depuis longtemps, Léon avait un but. Ça lui avait permis de ne pas boire histoire d'arriver relativement étanche à son rancard.

Le Café de la Gare, un restaurant bar branché au bord de la mer. Un lieu typiquement Zorey où bon nombre de jeunes créoles n'en ayant plus rien à faire des traditions et de la culture de leur île se donnaient rendez-vous. Mélodie était déjà là, il avait fait exprès d'arriver un peu en retard. Dans sa robe à fleurs légère, ses ballerines jaunes et avec son sac de cuir en bandoulière, elle était resplendissante. Magnifique de simplicité. Léon se posa la question de savoir s'il ne devait pas envoyer toute cette histoire au Diable et juste la conquérir pour son plaisir à lui. Mais non, il avait pris un engagement. Sa parole était peut-être la dernière chose de valeur qui lui restait. Il arriva à sa hauteur, la prit par la hanche et l'embrassa sur la joue.

Ils se souriaient, Mélodie semblait heureuse d'être ici. Après deux verres et une discussion plus qu'agréable, ils décidèrent de manger ensemble. Sur une suggestion de Léon, ils se rendirent au Little Roma, petit restaurant italien qui servait du bon vin.

Léon se débrouillait bien, il jouait le grand jeu de la séduction. Distant et tactile en alternance, mélangeant subtilement l'arrogance et l'humour. Juste ce qu'il fallait. Mélodie adorait ça, ça la rendait folle. Elles adoraient toutes ça, surtout les belles. Trop habituées à avoir en face d'elles des chiens soumis et morts de faim qui leur faisaient des courbettes, leur payaient des verres et des cadeaux en se mettant au garde à vous dans l'espoir d'attirer l'attention. Le jeu de Léon cassait leurs schémas habituels et, de façon générale, elles en raffolaient. La plupart des hommes croient qu'ils passent un casting. Léon l'avait appris à ses dépens, pas trop de sensibilité, pas trop de galanterie, et montrer que c'est lui le recruteur, pas l'inverse. Beaucoup de provocation, à condition que ce soit drôle. Alternier douche chaude et douche froide. Répéter que l'on est « ami » et dans les gestes, prouver l'inverse, sans être collant. Montrer surtout que l'on est bien seul, que l'on a besoin de personne pour vivre heureux bref, montrer une façade, jouer un rôle, et le jouer à fond.

En plus d'être belle, Mélodie se trouvait être une fille vraiment intelligente et très agréable, dotée d'un sacré sens de l'humour et de la répartie. Le fait d'attirer les touristes pour le compte de Zougou avait dû être une bonne école. Après le repas et un dernier verre de vin, ils sortirent dans la rue, marchant un peu, côte à côte et en silence dans la nuit chaude. C'est la belle qui brisa le silence le premier.

- Merci pour cette très belle soirée. Ma voiture est par là, c'est l'heure de se séparer.

- Très bien, je te raccompagne.

- Non, ce n'est pas la peine.

- Alors je te dis au revoir ici.

C'était le moment de tout tenter pour Léon. D'une main il la saisit par la hanche et l'attira à lui. Mélodie se laissa faire. Avec son autre main il lui caressa délicatement la joue, puis l'embrassa une première fois sur la joue et une seconde fois dans le cou, juste sous l'oreille. Un baiser doux et chaud. Plongeant de nouveau ses yeux dans les siens, il lui murmura :

- Eh bien bonne nuit alors...

- Bonne nuit.

Mais elle ne se détachait pas. Elle ne voulait pas. Et lui continuait de lui caresser la joue. Il se mit à jouer doucement avec une des boucles sombres de ses cheveux. Mélodie noyait ses yeux clairs dans le regard de Léon, sombre et rieur. Puis elle les ferma délicatement, et leurs lèvres se touchèrent. Doucement d'abord, comme des antennes qui sondent le terrain, puis une fois rassurées, elles se soudèrent pleinement. Et les langues entrèrent en action. Mélodie savait y faire, et Léon, concentré dans son rôle de « je t'en donne un peu puis te le reprends », alternait, sans se presser, sa bouche, son cou, ses pommettes. Ses caresses se firent légèrement plus pressantes. L'excitation monta chez la belle. Dernière étape du jeu, il la repoussa avec un grand sourire. Partie risquée, ça passait ou ça cassait. Mais si ça passait...

- Eh, mais qui t'a dit de m'embrasser ?

Mélodie prit un air faussement vexé. Elle s'agrippa à lui et lui souffla dans l'oreille après lui avoir mordillé.

- Sale gosse ! Maintenant que tu m'as mise dans cet état, il va falloir que t'en assumes les conséquences.

Léon éclata de rire.

- Ok, mon hôtel n'est pas loin.

- Mais tu ne m'as pas dit que tu vivais sur un bateau ?

- Et tu crois vraiment que je fais entrer n'importe qui dans mon yacht ?

- Comment ça n'importe qui ?

- Je plaisante. Sérieusement, j'y effectue quelques travaux en ce moment, du coup je loge dans un hôtel pas loin le temps de finir. C'est modeste mais le lit est confortable. Toujours partante ? Je te promets de faire mon possible pour te faire oublier la déco.

Mélodie le scruta de ses grands yeux rieurs, elle fit une moue tout ce qu'il y avait de plus adorable.

- Humm, laisse-moi réfléchir... Un hôtel minable à la place d'une nuit dans un bateau de luxe, j'hésite...

Léon prit un accent mi-italien mi-espagnol forcé, il roulait les R à la perfection.

- Ma, ça lé pas oun notel minabl ! C'est l'hôtel ou yé vé té fairr passer la noui dé té rrèves !

Mélodie éclata de rire.

- Daccordo Giovanni, ma tou à intérêt d'êtrre à la hauteur !

Ils se sourirent et s'embrassèrent encore avant de se diriger vers l'hôtel, se tenant la main et plaisantant durant tout le trajet. Plus ça allait, plus Léon avait du mal à être en accord avec ce qu'il était en train de faire. Il se préparait à foutre en l'air une superbe rencontre en la mémoire d'un fantôme venu d'un passé dont il était le seul à se préoccuper. Dans sa poitrine, le vide et les pensées passées revenaient. Il verrouilla tout ça avant de se faire dépasser. Mode machine mec, mode machine.

OceanofPDF.com

20 – Féroces

*« On ne mesure pas la valeur d'un homme à sa violence.
Ce qui fait sa force c'est jusqu'où cet homme est prêt à aller ».*
Forest Bondurant

Julie bouillonnait d'impatience et d'inquiétude. Elle ne savait plus quoi faire pour se calmer. Est-ce que Léon allait bien ? Pourquoi il mettait autant de temps ? Est-ce qu'il allait vraiment revenir accompagné comme il l'avait dit ? Ou seul ? Sûrement seul. Il avait l'air bien trop sûr de lui sur ce coup. Et s'il lui était arrivé quelque chose ? Mais quoi ? Et pourquoi ? Et peut-être qu'il avait déjà retrouvé Marc. Alors dans ce cas pourquoi il n'appelait pas ? Non, quelque chose clochait !

Tout d'un coup elle poussa un énorme soupir. Ses pensées la soulaient elle-même !

- Allez, Léon dépêche-toi. Je te laisse encore une heure et puis après...

Et après quoi ? Elle n'avait pas d'autre choix que de l'attendre de toute façon. Tout était prêt, elle avait soigneusement enlevé toutes ses affaires de la chambre pour les mettre dans la salle de bains. Il ne restait que des affaires d'homme, celle de Marc. Le plan était simple. Mais est-ce que c'était un bon plan ? Jusqu'où tout ça irait ? Comment ça allait finir ? Et à quoi ça servait après tout ? Elle souffla encore un grand coup, passant nerveusement ses mains dans ses cheveux attachés.

Du bruit se fit entendre dans le couloir. Un homme et une femme. Ils se rapprochaient de la porte. Julie reconnut la voix de Léon et se cacha précipitamment dans la salle de bains. La clé était déjà dans la serrure.

Jusque devant la porte de la chambre d'hôtel, ils n'avaient pas cessé de rire, de s'embrasser, de se coller. Léon, pendant un instant, oublia son projet et profita pleinement de la compagnie de Mélodie. Vraiment dommage pensa-t-il. Vraiment dommage... Il passa la clef dans la serrure, ouvrit la

porte et jeta un rapide coup d'œil à l'intérieur. C'était clean. Bien, Julie avait assuré. Il prit Mélodie par la taille l'entraîna à l'intérieur.

- Hey doucement beau mec !

- Bienvenue dans l'ancre du loup petit chaperon.

Mélodie lui mordilla légèrement le cou, elle montra les dents et passa ses ongles soignés sur le bras de Léon, juste assez pour y laisser la trace blanche de légères griffures.

- Attention zorey, tu ne sais pas à qui tu t'adresses.

- Oh si, je le sais très bien.

Léon la poussa sur le lit et s'allongea sur elle. Il voulait encore en profiter un peu. Profiter de ces baisers, de cette tendresse, de ces jambes douces et parfaites, de ce regard qui dans un instant lui jetterait des éclairs. Il avait envie d'elle. Une envie qu'il n'avait pas ressentie depuis longtemps. Ils s'excitèrent mutuellement pendant un moment, puis Léon n'y tint plus.

- Attends-moi ici, je reviens.

Mélodie murmura, frustrée de désir et d'envie :

- Tu vas où ?

- À la salle de bains, j'en ai pour une minute. You are so très très belle tu sais ?

Il se leva après l'avoir embrassé une dernière fois. Il se dirigea vers la porte, tapa une fois puis revint vers Mélodie. Changement d'ambiance. La cafrine lui lança un regard qui en disait long. Mais la question n'eut pas le temps de faire trois fois le tour de ses neurones. La porte de la salle de bains s'ouvrit derrière Léon qui ne la quittait pas des yeux, une jeune femme blanche apparut.

Tout se passa très vite. La cafrine se leva d'un bond et se rua pour prendre un objet dans son sac à main. Léon lui fonça dessus. Mélodie sortit l'arme et la pointa sur Léon. Il était déjà sur elle. Il dévia l'arme in extremis avant que le coup de feu parte, juste à côté de son oreille. Ça lui explosa le tympan, un cri strident remplaça le son du monde. Il tenait toujours l'arme, le poids de son corps sur Mélodie. Il lui envoya un coup de tête, puis un coup de poing qu'elle dévia. Elle, le tirant par les cheveux, lui enfonça le front contre le mur, puis lui planta un coup de coude derrière la nuque, heureusement peu précis. L'entraînement, mêlé à la douleur subite, se réveilla pleinement. Léon lâcha les chiens, tout ce qu'il y avait en lui de rage et d'agressivité. Mais la cafrine avait de l'expérience, elle bloquait bien, encaissait et avait une sacrée frappe. Elle lui décrocha un bon coup de

poing, Léon crut que sa mâchoire allait partir ! En se dégageant, il perdit l'arme des mains. Mélodie lui donna un coup de pied bas qu'il bloqua avec le tibia. Il la frappa au visage. Poing, coude. Léon saisit la lampe de chevet et lui cassa sur la tête, Mélodie vacilla dans un râle puis revint à la charge, levant de nouveau le bras pour braquer l'arme sur Léon. Avant qu'elle ne soit en position, il entra dans sa garde brutalement, instinctivement, saisissant le bras armé de l'engin de mort. Ils se trouvaient collés l'un contre l'autre à nouveau, pour se détruire cette fois. Nouveau coup de tête de Léon, puis deux coups de genoux dans les parties génitales de la belle. Cette fois elle lâcha du lest, se pliant de douleur. Il en remit un, ça fit son effet, la tigresse s'était ramollie. Il se concentra sur l'arme, la récupérant comme à l'entraînement, en la prenant par le canon. Mais tout était beaucoup plus bordélique et douloureux qu'avec les copains du club dans une salle ou dans les films. Il n'y avait rien de propre. Mélodie martela par deux fois les côtes flottantes de Léon avec des crochets extrêmement puissants. Quelle frappe putain ! Léon la raisonna comme il put. Enfin le pistolet était dans sa main ! Coup de crosse derrière la tête de Mélodie, elle tomba à genoux. Coup de pied dans la tronche ! Léon se recula, mit la distance de sécurité nécessaire entre lui et cette furieuse, vérifia que le chargeur était bien rentré, sortit la balle de la chambre et en remit une autre en actionnant la culasse. Puis il la tint en joue.

- Bouge plus morue !

Léon ne savait pas s'il avait crié ou murmuré, ni même s'il s'était exprimé de façon compréhensible. Il n'y avait qu'un sifflement dans son crâne. Il envoya un coup d'œil rapide sur Julie. Elle faisait une tronche indéfinissable mais paraissait aller bien. Quelque chose de chaud et de liquide perla près de son œil. Il y passa la main, du sang. Son arcade ou sa tempe peut-être. Son tympan ? Allez savoir où se trouvaient les parties de son visage après un bordel pareil ! Il vérifia sa mâchoire, douloureuse mais elle semblait à sa place. Du revers de la main, il s'essuya négligemment le sang qu'il avait dans la bouche.

- Putain, t'es vraiment la femme idéale toi !

Mélodie, à genoux, reprenait lentement ses esprits.

- Va te faire enculer fils de pute !

- Ah mais elle parle ! Sois polie tu veux, sinon j'te fous les hormones à l'envers.

Les insultes de Mélodie n'étaient qu'un murmure au milieu de tout ce qui sifflait dans sa tête. Mais au moins Léon n'était pas complètement sourd, ça l'avait rassuré.

- Ou lé mort moukate ! Oué MORT !

- Je préférerais quand tu me disais que j'étais beau gosse. Moin lé pa la ek sa ! Coz francé !

- C'est ça fais le malin ! Tu sais pas qui je suis, ni avec qui je travaille.

- Qu'est-ce que tu crois ? C'est pour ça que t'es ici ma beauté. Pour me raconter tout ça dans les moindres détails. Alors accouche, et me fais pas attendre, j'ai la patience rétroactive quand j'ai la gueule en vrac.

Léon jouait les mecs pleins d'assurance mais au fond de lui il bouillait. Il avait peur, était assailli par le doute. Il n'était pas, dans le fond, un homme dur. Il donnait plutôt dans le fragile et le fissuré. Même s'il aurait bien aimé être fabriqué plus solide. Ses entrailles brûlantes le dévoraient. La carapace avait été construite pour le protéger de la violence du monde. Là, elle commençait à s'effriter et risquait de tomber. La situation ne le permettait pas. Il respira un grand coup, la machine reprit le dessus sur ses émotions qui partaient dans tous les sens.

- Dernière chance cafrine.

- Je t'ai dit d'aller te faire f...

Il visa le genou et pressa la détente dans la foulée. C'était la première fois qu'il se retrouvait avec une arme à feu dans les mains. Même s'il avait passé des centaines d'heures à s'entraîner avec des armes factices, en théorie, le poids et le recul l'avaient surpris. Sans parler du bordel terrible que ça faisait. Son oreille sifflait toujours.

Une gerbe de sang sorti de la cuisse de Mélodie. Elle se tordit de douleur dans un hurlement animal. Julie bondit dans le champ de vision de Léon, il l'avait presque oubliée. Elle s'était précipitée sur la blessure de la cafrine.

- Mais t'es complètement malade !! Léon, c'est quoi ton problème putain ?

- J'aime pas les gens grossiers.

Il venait d'en pondre une plus grosse que lui et il le savait. Les éclairs jaillissant des yeux de Julie, c'était la réponse attendue. Elle le pourrit d'injures. C'était sa façon à elle de se calmer, ou de peut-être avoir une réaction plus positive de Léon, une parole, un geste qui montrerait qu'il n'était pas si monstrueux et indifférent que ça. Allez savoir ? Léon lui était déjà parti. Il avait mal au crâne, à la gueule et à l'âme. Il se revoyait trois

ans plus tôt. Même chose. La violence comme moyen pour avoir des réponses. Non, là c'était différent. Ou pas. Bordel, quelle vie de merde ! Il sentit ses tripes se nouer, mais pas comme d'habitude. Il pensa aux paroles de la chanson d'Eminem, « I puke », et tapa un sprint jusqu'à la cuvette des chiottes. Il y laissa du sang, de la bile, et un truc qui ressemblait vaguement à son repas du soir mêlé de vin. Dire qu'il y a même pas dix minutes il était sur le point de baiser avec un véritable avion de chasse... Quelle vie de con ! Mais bon on y était, quitte à tout foutre en l'air, comme d'hab', autant faire en sorte d'obtenir ce que l'on veut, pour une fois.

Léon, la tronche toujours dans la cuvette, s'essuya la bouche. Il avait fini de se vider, pour le moment. Il repensa aux mauvais souvenirs, l'abandon, l'injustice, la honte. Ça fit remonter ce dont il avait besoin : une rage incontrôlable, aveugle, une brûlure dans son plexus, comme si l'on y avait déposé de la lave en fusion. Il n'avait plus le même visage, il avait fait ressurgir ce qu'il s'était promis de terroriser en lui à jamais.

Il sortit brutalement des chiottes, arme à la main, l'air mauvais et le pas rapide. Il se précipita sur les deux filles, écarta violemment Julie - toujours en train de comprimer la plaie - et posa sa chaussure sur la blessure de la cafrine. Il appuya de toutes ses forces. Un cri de douleur déchira la pièce. Léon le mit en sourdine d'un coup de crosse dans la mâchoire. Julie se leva d'un bond.

- Putain Léon mais...

Il pointa son arme sur elle. Ses yeux étaient ceux d'un fou.

- Bouge pas toi. Ferme ta gueule et bouge pas.

Il revint sur Mélodie.

- À nous deux Miss.

La tenant en joue, il alla fouiller son sac. Mouvements saccadés, instinctifs et nerveux. Il n'y trouva rien d'intéressant, un sac de fille. Ah, si, y'avait un parquet de clope. Des blondes. Léon prit le parquet, alla s'adosser contre le mur d'en face et s'en alluma une. Il savoura tout le passage de la fumée dans sa gorge. Le sifflement dans sa tête se dissipa un peu. Sa conscience revenait, il la chassa d'un mouvement de tête rapide.

- Y'a que deux types de personnes qui, pour moi, se baladent avec un flingue sur eux. Les personnes potentiellement menaçantes, et les potentiellement menacées. Tu fais partie desquelles Mélodie ?

Mélodie serrait les dents pour ne pas hurler. Une de ses mains serrait sa jambe ensanglantée.

De sa bouche, malgré elle, ne sortaient que les gémissements, si caractéristiques, de la douleur. Léon prit ça comme une réponse et y répondit.

- J'en ai rien à foutre que tu aies mal. Réponds à la question. Tu t'es précipitée sur ton sac quand tu as vu la miss ici présente – il désigna Julie du bout de son arme – sortir de la salle de bains avec son air supérieur, ses gros seins et ses bourrelés qui se télescopent. Donc tu la connais.

Léon ne se rendait même pas compte du ton de sa voix, ni de ses paroles. L'apanage des fous furieux. Julie, collée par ce qu'elle venait d'entendre était incapable de réagir. Son regard alternait constamment entre Léon et cette fille qui avait sorti un pistolet qui s'était retourné contre elle. Mais c'était Léon qui l'inquiétait le plus. Jusqu'où était-il capable d'aller ? Au fond d'elle, elle était terrifiée, mais cette terreur se traduisait par des regards violents et furieux envers Léon. Mélodie elle, n'avait qu'une envie, sortir de là et que la douleur s'arrête.

- Espèce de gros malade !

- Non, le terme exact c'est « névrose obsessionnelle avec excès d'agressivité » si tu veux tout savoir. Maintenant accouche, sinon je te cartouche l'autre jambe, je la coupe et je la fais cuire en charpie comme un mauvais civet.

- Mais tu veux savoir quoi ? C'est quoi tes questions ?

Léon, se leva, furieux, il se mit à hurler.

- POURQUOI T'AS UN FLINGUE ? POURQUOI TU L'AS SORTI QUAND TU L'AS VUE ? OÙ EST SON MARI ? RÉPONDS ! RÉPONDS ! J'EN AI MARRE DE NE PAS AVOIR DE RÉPONSE ! POURQUOI T'AS FAIT ÇA ?

Il délirait complètement. Il ne savait même plus de quoi il parlait, ni à qui. Mélodie s'était mise à pleurer, elle se voyait déjà morte.

- Je la connais pas cette fille, ni son mari. Je pensais que vous étiez envoyés par LUI. C'est pour ça que mon frère m'a donné une arme. Pour que je me protège de LUI.

Léon sortit la photo de Marc et Julie et la balança à la figure de la cafrine.

– Te fous pas de ma gueule. Une caméra de surveillance t'as filmé en train de tailler une bavette à ce mec devant la préfecture. C'est son mari et t'es la dernière à être entrée en contact avec lui.

Mélodie regarda la photo, et tout en elle changea. La peau brune de son visage devint aussi blanche que le cul d'un dalmatien agoraphobe. Ses yeux s'exorbitèrent. Plus aucun son ne passait par sa bouche. Léon le remarqua tout de suite, sa fureur se désamorça dans la seconde. Autre chose prit la place. Il était redevenu humain.

- Tu es... terrorisée.

- Lui, c'est lui son mari ? C'est LUI qui m'a dit d'aller le voir. Il voulait lui parler.

- Lui, il, bordel, tu veux pas faire un peu d'effort et être plus claire ?

- Il me tuera si j'en dis plus.

- Pour le moment c'est moi ton souci.

Léon posa le canon de l'arme sur le genou intact de Mélodie.

- D'accord, d'accord, je vais tout dire.

Et alors Mélodie se mit à parler, du peu qu'elle savait. Et plus elle en déballait, moins la vérité semblait vraie. Léon et Julie n'en crurent pas leurs oreilles, surtout Julie. Même si les deux autres s'étaient massacrés quelques minutes avant, c'est peut-être elle à ce moment-là qui prit le plus de coups.

21 – Quand les certitudes tombent

*« Le chaos n'est pas un gouffre,
le chaos est une échelle »
Lord Baelish, Game of thrones*

Les sifflements dans son oreille se calmaient un peu. Il lui semblait qu'il recommençait à réfléchir convenablement. Enfin, convenablement, si l'on supposait que ce qu'il venait d'entendre était réel. D'ailleurs il tint à le vérifier, il se pinça. Bon, ça avait l'air réel. Remarque, si on se pince dans un rêve, ça marche ? Quelle histoire de taré ! Et plus elle avançait, plus Léon voyait son passé se télescoper au présent. Ces échos étaient trop identiques pour être vrais. Et pourtant... Il ne savait plus quoi penser de tout ça, sinon que ça lui remuait les tripes. Un truc encore trop dur à avaler, il rota plusieurs fois. Y'avait pas à tortiller du cul pour chier droit, plus cette histoire se démêlait plus elle puait la merde.

Un fond sonore se fit entendre, de plus en plus fort. C'était Julie qui lui gueulait dessus

- Léon. LÉON ! T'es avec nous là c'est bon ?
 - Je sais pas, j'ai le droit de dire non ?
 - Tu pensais à quoi ?
 - Qu'il est infernal de penser et d'avoir dans la peau quelqu'un qui ne pense plus à vous.
 - Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes là ?
- Retour à la réalité Léon. Reconnecte-toi.
- Rien je... J'ai besoin d'un verre. Tu disais quoi Julie ?
 - On fait quoi maintenant ?

Bonne question. Léon se noya un instant dans les yeux verts de Julie dans l'espoir d'y trouver une réponse. Il n'y en avait pas. Au contraire, ils semblaient tout aussi paumés que les siens ces yeux-là, peut-être même plus. On aurait dit que Julie s'accrochait à chacun de ses mots, comme un homme à la mer s'accroche à une bouée. Mais la bouée ne venait pas. À la

façon dont son menton plein de tâches de bronzage tremblait, on voyait qu'elle était à deux doigts de perdre ses moyens. Puis elle se ressaisit en une seconde. Son visage se ferma et, pointant Mélodie d'un mouvement de nez rapide, elle demanda d'un ton sec :

- Et elle on en fait quoi ? Après qu'elle ait perdu la moitié de son sang dans la chambre et planté une balle dans le mur, je nous vois mal la lâcher en pleine nature comme si rien ne s'était passé.

Deux bonnes questions d'un coup ça faisait un peu trop. Comment faisait-elle ? Après toutes ces années, il en était encore bluffé par cette capacité de Julie à réagir, en mode survie. Pourtant, il en avait lui-même payé les frais. Mais c'était tellement beau et admirable à voir.

- Je t'ai demandé, Léon...

- Arrête de gueuler comme ça j'ai mal au crâne. Laisse-moi réfléchir deux secondes ok ?

Il se concentra sur Mélodie, puis sur son mal de crâne, puis de nouveau sur la cafrine. Elle était méconnaissable, les traits de son visage pris entre la douleur et l'inquiétude de savoir ce qui allait lui arriver. Mais elle demeurait quand même superbement belle, même avec une cuisse trouée. Pour elle aussi cette nuit était pourrie. Léon posa le flingue par terre et se roula une clope. Après l'avoir allumée, il se frotta le visage, comme pour se réveiller d'un sommeil qu'il n'avait pas eu. La douleur de l'impact des coups portés par la belle lui firent mal jusque dans les molaires. Il se sentit très con d'avoir fait ça. Il observa les filles. Quatre yeux étaient en attente de ce qu'il allait dire, et il y avait intérêt que ça soit intelligent. Pas de pression du tout !

- Donc, si j'ai bien compris ce que vient de nous dire Mélodie ici présente, et j'espère que j'ai mal compris, Zougou est un manipulateur d'âmes, sans « R » hein ? Et Marc, le mari de Julie ici présente est son fournisseur. Le jeune les récupère et les piège et le vieux, les collectionne et les manipule pour étendre son pouvoir et sa réputation. C'est bien ça ?

Mélodie baissa la tête presque honteusement.

- C'est bien ça.

- Ben voyons ! Ok, why not ? Et ils se connaissent d'où ?

- J'en sais rien, je crois que l'autre type, le mari pardon, connaît Zougou depuis qu'il est enfant. Mais je ne suis pas sûre.

Le regard de Julie lançait des éclairs à la cafrine, on aurait dit qu'elle avait envie de la bouffer.

- C'est des conneries !

- Chut Julie, ça fait pas avancer le schmilblick ce que tu dis là.

Julie explosa, sous le choc, elle n'y croyait pas à tout ça, et y'avait de quoi. Léon non plus d'ailleurs n'y croyait guère. Mais ça l'intéressait bien.

- Pétasse, tu racontes que de la merde !

- Hey Julie, calmos ok ?

- M'enfin Léon tu vas pas croire ce ramassis de merde quand même ! Ok, admettons, y'a des mecs qui prennent l'âme des gens pour la manipuler et assouvir des besoins tordus, ok, Raël a bien cloné un gosse, moi perso j'y crois pas. Mais bordel, Marc est mon mari putain, je le connais. Il n'est pas comme ça, c'est des conneries. Et, de toute façon, même si c'était vrai, pourquoi il a disparu comme ça ? Hein ? Il ne serait jamais parti sans m'avoir parlé.

- On ne connaît la trahison que lorsque l'on a été trahi. Finalement leur truc d'âmes, c'est ce que font la plupart des gens, mais à un degré au-dessus.

- Va chier ! Tu mélanges tout là !

- D'accord. Mais pour le moment, défronce les sourcils et mets là en veilleuse, le temps que je discute encore un peu avec la demoiselle. Tu veux bien faire ça pour moi ? Merci. Donc Mélodie, encore une ou deux questions... Comment t'en es venue à bosser pour Zougou ?

- Comment tu sais que je travaille pour lui ?

- Je le sais c'est tout. Alors ?

Mélodie s'effondra soudainement. Un sanglot fit irruption dans sa gorge et se déversa par tous les pores de sa peau.

- Parce qu'il tient mon grand frère ! Il avait une dette envers Zougou qu'il ne pouvait pas payer. Zougou l'a transformé, il en a fait son chien de garde. Mais il m'a promis de me rendre mon frère dès que j'aurais payé sa dette. Mais ça fait des années. Et je ne sais plus quoi faire !

- Ton frère, il est assez musclé, avec des tatouages et le crâne rasé ?

- Oui, c'est lui. C'est Joey. Tu l'as vu ? Il va bien ?

- Il est vivant. Dis-moi la baston c'est votre truc, on peut dire que je suis entré en contact avec toute la famille !

Léon finit sa clope et en tira une autre du parquet de Mélodie dans la foulée. Il ne savait pas quoi faire. Encore moins de Mélodie. La laisser partir était trop risqué. Il se leva et mit la main sur la poignée de la porte.

- Julie, finis de la soigner et garde là ici, moi je vais faire un tour.

Julie se leva d'un bond et se précipita sur lui.

- Où tu vas ?

- Chercher des réponses chez le principal intéressé.

- Je viens avec toi.

- C'est ça ouais. Tu me serais autant utile que des boîtes de médicaments périmés dans une pharmacie.

Julie lui attrapa le bras fermement et planta ses yeux remplis de certitude dans les siens.

- Léon, je viens avec toi et puis c'est tout.

Léon poussa un soupir, il n'avait pas envie de marchander pendant trois heures. Ok. Julie fit un bandage autour de la cuisse de Mélodie, la fit boire et Léon la bâillonna puis l'attacha solidement au lit. Julie, grande habituée des nœuds d'escalade, lui prit la tête à chaque ganse. Enfin ils sortirent. Dehors, lundi était déjà au soleil.

C'est en voyant la tête des habitants de Coupe Gorge qui le croisaient en le dévisageant que Léon se rendit compte qu'il ne s'était ni changé ni lavé un peu le visage. Il devait avoir une tête à faire peur. Tant mieux, ça aiderait peut-être. Julie marchait d'un pas décidé à ses côtés. Elle semblait s'en foutre. Ce qu'elle voulait elle, c'était des réponses, des vraies et des probables.

- C'est encore loin ?

- Environ trois cents mètres je crois.

- Tu crois ou t'es sûr ?

- Jamais été très bon avec les distances. Ça va toi ?

- Ça va.

Ça avait pas l'air en tout cas, malgré son masque. Léon devinait le chantier que ça devait être dans ses neurones. Un vrai Rubik's cube fabriqué avec des mensonges et de l'amour, les deux ingrédients essentiels du mariage. Elle se montrait extrêmement distante depuis qu'ils étaient sortis. Sans doute que le comportement de Léon y était pour quelque chose, tirer une balle dans la jambe de Mélodie et l'avoir braquée, en plus d'avoir dit des horreurs, c'était pas vraiment rassurant comme attitude. Il aurait aimé en parler avec elle, lui expliquer le pourquoi, mettre tout ça à plat. Il voulait la rassurer aussi, lui dire que tout irait bien. Sans s'en rendre compte, il lui saisit la main, Julie la dégagea aussitôt. Au moins c'était dit clairement. Léon se verrouilla aussitôt, protection qui lui avait coûté pourtant très cher.

En arrivant devant le grand hôtel blanc où il avait rencontré Zougou, Léon vit sa raison lui échapper pour de bon. Il n'y avait pas de grand hôtel blanc immaculé, juste une ruine noircie de fumée qui semblait avoir brûlé depuis des années. La végétation avait envahi les lieux. Pourtant c'était le même bâtiment, avec certitude. Il sentit le poids du regard de Julie.

- Alors c'est ça ton hôtel de luxe avec un « sorcier » dedans. Tu te fous de ma gueule là.

Léon ne releva pas, il n'y avait rien à dire. Il se contenta de s'allumer une cigarette.

- C'est peut-être vrai finalement cette histoire de trafiquant et de manipulateur d'âme... Si c'est le cas ça veut dire que ton mari est une belle merde en fait. Toutes mes félicitations ma grande, j'espère que t'as bien préparé ton divorce !

- Va te faire voir connard.

- Un bâtiment peut pas disparaître comme ça.

- T'es sûr que c'est là ?

- Parfaitement. Je reconnais les murs, enfin, ce qu'il en reste. Tu sais Julie, ce que je commence à comprendre un peu c'est que, dès que l'on pense avoir des certitudes, à penser que telle chose est réelle ou que telle autre est la vérité, il te pète toujours à la gueule un truc pour te montrer que tu t'es planté sur toute la ligne. En tout cas pour le moment ça se vérifie assez bien, même dans les trucs les plus bizarres.

- Putain, ça commence à être vraiment flippant toutes ces conneries.

- Ouais, je vais essayer de trembler des fesses pendant une minute. En attendant je vais aller boire un verre.

- C'est vrai que y'a vraiment rien d'autre à foutre, comme genre comment faire pour retrouver ce sorcier maintenant ? Et pour retrouver Marc ?

- J'en sais rien. Mais on va se démerder. Pa capab lé mort sans essayer. Mais pour le moment on va boire un verre, et après je retournerai asticoter la jolie cafrine. J'ai appris à me méfier de ce que disent les gens, et de ce qu'ils peuvent montrer de leurs sentiments.

22 - À trop vouloir connaître, on ne connaît plus rien

*« Et chaque meuble se souvient
dans cette chambre sans berceau
des éclats des vieilles tempêtes »*

Jacques Brel

Le soleil tapait sévèrement. Sur le chemin sableux du retour, le manque de sommeil commençait à se faire cruellement sentir aussi. Parfois, tout en marchant, Léon ne pouvait s'empêcher de fermer les yeux. Julie elle, le visage fermé, l'allure fière et droite, avançait d'un pas rapide. Elle avait l'air de tenir le coup, ne lui décrochant que de rares mots depuis leur départ de l'hôtel. Faut dire, les répliques de son compagnon d'infortunes ne prêtaient pas vraiment à la discussion non plus. Ils marchèrent en silence pendant un moment, chacun piégé par ses pensées. Léon, à son habitude, était coincé dans son passé, Dieu seul savait à quoi pensait Julie. Tout d'un coup, elle se tourna nerveusement vers Léon.

- Au fait, c'était quoi ça ? Tout à l'heure dans la chambre ?

Léon, tiré brutalement de ses cauchemars, ne voyait pas du tout de quoi elle parlait.

- Ça quoi ?

- Ton pétage de plombs de tout à l'heure.

Il se doutait que ça allait sortir à un moment donné. Pourquoi d'ailleurs elle ne lui en avait pas parlé plus tôt ?

- De quoi tu parles ?

- Te fous pas de moi ! Tu trouves ça normal de tirer dans la jambe de quelqu'un toi ? C'était de la torture putain !

- Et t'aurais fait comment pour avoir des résultats toi ? Tu crois qu'elle aurait craché le morceau comme ça ? C'est elle qui a sorti le flingue j'te rappelle, le mur de ta chambre et mon crâne s'en souviennent encore.

- Ok, ok, mais c'est pas une raison Léon. Je veux dire, t'étais comme un fou. Tu étais flippant. Tu m'as fait flipper !

Voilà, on y était ! Le passé faisait une nouvelle fois des siennes dans le présent. Il la faisait flipper elle aussi. Que répondre à cela ? Qu'il s'en voulait ? Qu'il savait qu'elle détesterait ça ? Que c'était plus fort que lui ? Par défaut, se détacher de tout, refuser de se rendre à l'évidence, faire mine de s'en foutre même si elle venait de lui tirer en plein cœur. Comment expliquer que c'était ça façon à lui de rester en vie ? De ne plus être mutilé ? Ne rien dire, verrouiller et, par-dessus tout, se montrer arrogant et désagréable. Il s'alluma une clope, et garda le silence. Julie commençait à sentir la pression monter en elle.

- Et cette façon de se battre, t'as appris ça où, t'es un militaire ou quoi ?

- Je savais que ça ne te plairait pas, mais ça nous a sauvé les miches non ?

- Tu parles ! Je passe mon temps à arrêter des hémorragies ces derniers jours. Et je commence à en avoir plein le cul.

C'était exactement ça. Arrêter des hémorragies. Aurélie avait fait de même, jusqu'au ras-le-bol, enfin peut-être... Seul son putain de psy le savait.

- Écoute chérie, si t'es pas contente, c'est la même. Et puis ne t'inquiète pas va, dès que tu auras trouvé ce que tu cherches, et que je ne te servirai plus à rien pour aller de l'avant, tu te casseras de toute façon.

- Ça c'est clair. Mais tu devrais arrêter de me répéter ça en boucle, ça en devient lassant !

- Alors continue de m'utiliser comme outil pour arriver à tes fins et laisse-moi en paix.

- Si tu trouves que je t'utilise si bien, pourquoi tu restes ?

- Bonne question, sans doute parce que je n'ai rien de mieux à faire.

Nouveau silence, encore plus lourd et brûlant. Le silence tendu de deux êtres qui cherchent absolument à avoir le dernier mot. Julie ne put s'empêcher d'en remettre une couche.

- T'es un vrai bunker à l'intérieur Léon, sauf que le seul coincé dedans c'est toi. Et personne ne peut te délivrer de là où tu t'es enfermé. J'aimerais pouvoir t'aider mais...

- Merci pour cette minute de psychologie très intéressante. Maintenant ferme-la Julie, surtout ferme la ! S'il te plaît.

Léon était sur le point d'exploser. Encore un mot et il ne pourrait plus se contrôler. À force d'avoir pété les plombs, inévitablement, il avait fini par chier tout le compteur électrique. Il n'y avait plus aucun disjoncteur

vraiment fonctionnel pour tout éteindre avant que ça ne pète. Julie commençait à le détester vraiment, et en même temps, elle savait, elle avait vu qu'il y avait quelque chose d'autre, de plus beau derrière tout ça. Comme elle ne pouvait s'en empêcher, elle souffla.

- Ok, surtout ne change rien, tu es parfait. On va finir par croire que c'est ta nature de te comporter comme une ordure.

Les fusibles étaient à deux doigts de fondre là ! Tout devint rouge, la ville était en flammes autour de lui. Il lui fallut une énergie considérable pour ne pas passer à l'acte, mais il fallait vraiment qu'elle se taise sinon... Ces deux-là, comme par le passé, auraient pu obtenir le plus haut diplôme en paradoxe, fait d'incohérence et de conflits. Ils étaient capables de s'aimer, tout en détestant ce que chacun était en train de faire.

C'est toujours délicat à gérer lorsque l'on s'attend à une chose et qu'il en arrive une autre. Quand vos potes vous font un anniversaire surprise, ou que votre petite amie débarque dans la salle de bains d'un air un peu timide en portant un ensemble string et porte-jarretelles noir, encore, ça peut passer, voire même être agréable. En revanche, quand vous franchissez la porte d'une chambre d'hôtel en pensant y retrouver une fille que vous avez attachée au lit, et qu'à la place il n'y a rien d'autre qu'un gros bordel sans personne dedans, là c'est une autre histoire. Ça froisse un peu l'ego, vous cloue sur le pas de la porte et allume le cerveau en mode « vigilance ».

- Je t'avais dit de me laisser faire les nœuds.

- Écrase Julie s'il te plaît, ce n'est pas moment.

Léon entra prudemment, scannant la chambre. Il se dirigea vers le lit, et observa les cordes avec lesquelles il avait attaché la cafrine. Elles avaient été coupées. Impossible qu'elle ait réussi cela toute seule. Alors, qui était venu ? Où se trouvait Mélodie maintenant ? Et surtout, comment avait-il fait pour savoir qu'elle était ici ? Elle ne s'était quand même pas enfilé un GPS dans la chatte ? Quoique, allez savoir... Julie, elle, tournait en rond dans la chambre, encore sur les nerfs de tout à l'heure.

- Bon au moins on sait qu'elle est pas seule dans l'histoire. Donc on va partir du principe qu'elle nous a raconté pas mal de bobards. Faut qu'on se tire d'ici, ta piaule n'est plus sûre.

- Sans blague, quelle surprise dit donc ! Et où on va aller maintenant ?

Léon n'en avait aucune idée. D'ailleurs, plus ça allait, plus il se sentait pédaler dans la choucroute. Il aurait donné tout l'or du monde pour un bon

verre et un peu de repos. Si en plus on lui permettait d'avoir toutes les réponses sur un plateau... que demandait le peuple ? Il se frotta les yeux, lourds de fatigue. Soudain, une vibration dans sa poche. Le téléphone. Un message de Marley.

« *Salut mon frère, j'ai ce que tu voulais. Viens quand tu peux. Marley* »

Ça pouvait pas mieux tomber ! Finalement peut-être qu'il aurait son verre et ses réponses, et un peu de temps pour dormir.

- Prends toutes tes affaires Julie, on va aller prendre un peu l'air frais des hauts. C'est toi qui conduis, tu risques d'avoir mal au cœur si c'est moi qui prends le volant sur quatre cents virages.

- D'accord, et pourquoi on va là-bas ?

- Pour demander un petit coup de main à un ami.

- T'as des amis toi ?

- Pas beaucoup. Aller on active, va savoir si les flics ou les emmerdes ne sont pas déjà à la porte de l'hôtel pour nous cueillir. Prenons tout ce qui t'appartient et laissons le reste.

Aurélié était là, devant lui. Elle tenait une ponceuse à la main. Penchée en avant, elle ne l'écoutait même pas, préférant se concentrer sur le meuble à tiroirs qu'elle était en train de construire. Léon, lui, s'emmêlait les pinces dans des excuses et des demandes de pardon. Une argumentation qui ne tenait pas la route et dont Aurélié n'avait rien à faire. Ça l'agaçait même, elle voulait qu'il dégage.

- Comment tu veux que je te pardonne Léon, hein ? T'as vu ce que tu m'as fait ?

- Idem pour toi Aurel, sauf que moi tu savais POURQUOI je l'ai fait, à chaque instant tu savais pourquoi. T'avais toutes les cartes en mains pour désamorcer...

- De toute façon, faut toujours que tu aies le dernier mot ! Je n'ai rien à te dire, maintenant dégage !

- Arrête un peu, comme si ça t'avait pas rendu service quelque part hein ? Ça t'a permis de ne te pas remettre trop en cause ta façon d'agir, peut-être juste un peu intellectuellement, et encore. Je me trompe ?

Aurélié souffla un « Pffff ». Puis elle disparut tout doucement, le décor se voyait en transparence derrière elle.

- Attends bordel ! Trop facile de se barrer encore comme ça sans rien dire. Donne-moi la réponse merde ! J'ai BESOIN de savoir Aurel. Aurel !

AUREL !

- Léon, Léon. On arrive à Licaos dans cinq kilomètres, je vais où ensuite ?

Il s'était endormi. Encore un rêve. Merde. Depuis qu'il connaissait Julie ça n'arrêtait pas.

- Je vais où ?

- Attends, laisse-moi réfléchir... Continue encore tout droit pour le moment.

Léon émergea lentement, tentant de faire disparaître ce nœud qui lui nouait le ventre. Il se roula une clope et l'alluma après avoir ouvert la fenêtre. Le ciel était couvert, l'air plus frais, ça lui faisait du bien.

- Tu sais que tu grinces des dents comme un dingue en dormant ? À des moments j'ai dû te tenir les mâchoires tellement je pensais que ta bouche allait se décrocher ! Ça t'a même pas réveillé. Tu devrais voir un dentiste pour qu'il te fasse une protection.

- Je vais y penser. Là, tourne à droite. Et ensuite tu prends la troisième à gauche et tu files vers la sortie de la ville. On est bientôt arrivés.

Il lui indiqua la route sans vraiment s'en rendre compte, sans être là. Piégé dans sa tête, seule lui revenait l'envie de crever.

Lorsque Marley ouvrit la porte sur le visage fracassé de Léon, son menton tomba si bas qu'il faillit toucher ses orteils.

- Bon Dieu mon frère mais qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

- J'ai voulu faire un plan à trois avec une championne de Karaté, elle n'était pas d'accord.

Marley sourit, sacré Léon, cynique et provocant jusqu'au bout ! Il jeta les yeux sur Julie, la reconnut immédiatement et se présenta en lui serrant la main. Avant que Marley n'ait le temps de poser de mauvaises questions, Léon lui demanda :

- T'as quelque chose pour moi il paraît ?

- Oui, entre.

- Ok, Julie toi, tu restes dehors.

Au tour du menton de Julie de défier la gravité.

- Pas question, moi aussi je veux savoir.

- C'est pas négociable Julie.

- En effet, ça l'est pas.

Léon se tourna vers Marley.

- Tu vois la tête de mule que je dois me taper depuis le début ?

Marley hocha la tête.

- En effet, je vois, vous faites un joli couple.

- N'en rajoute pas s'il te plaît tu veux.

- Hé ho les mecs, on entre ou on se prépare un barbecue ?

- Bon, à toi de décider Marley. On est chez toi.

Les yeux de Léon lui suggéraient de la laisser dehors, c'était évident, une supplique presque. Marley fit une moue. Il savait que Léon avait peur de ce qu'il était capable de dire à Julie sur sa ressemblance avec son ex. D'un autre côté, lui n'était pas habitué à faire entrer une inconnue chez lui, mais en même temps c'était l'occasion d'en savoir plus sur le personnage.

- Bon, très bien, entrez, je vais faire chauffer du café. Et toi Léon, va passer un peu de temps à la salle de bains, ta sale gueule fait peur à la demoiselle.

- Trop aimable.

Léon ne préféra pas en rajouter, il avait épuisé son stock de vanes pour la journée. Il obéit sagement tandis que Marley invitait Julie à entrer dans la pièce avec une galanterie qui frisait le ridicule. Le pirate rasta crado, à la vue d'une jolie fille, s'était soudain transformé en gentleman tout ce qu'il y avait de plus raffiné. Le comble, c'est que Julie en souriait. Qu'elle en profite, d'ici quelques minutes elle ferait moins la maline.

23 – Avec un petit coup de main des amis

*« Papa pourquoi tu joues
Les mêmes vieilles chansons
Pourquoi tu chantes
Avec la mélodie »
Joe Cocker*

Déjà que Léon n'aimait pas beaucoup sa gueule... Là, dans le miroir crado de la salle de bains, ça tournait au dégoût. Le sang séché avait pris une mauvaise couleur marronâtre, et craquelait quand il le frottait. Il en avait partout, dans les cheveux, et surtout sur tout le côté droit du visage, là où sa tempe s'était fendue sur un bon petit centimètre. Ses joues et son œil étaient gonflés, avaient viré au rouge et au violet à des endroits. Léon marquait vite. Il se mit torse nu en faisant la grimace. De s'être refroidi dans la voiture, il se rendit compte que son corps entier n'était que douleur. Au niveau de ses flancs, entre autres parties du corps, on pouvait discerner très nettement là où Mélodie l'avait fortement martelé. Quelle frappe elle avait mine de rien cette gosse ! Il en était presque admiratif. Commença le douloureux nettoyage. L'eau tiède raviva les plaies. Se mêlant au sang séché, le liquide ruisselant sur son torse et dans l'évier avait une couleur rosée. C'en était presque beau. Léon réfléchit un instant à se mettre à poil et à prendre une douche. Non, trop douloureux. Son nouveau jean blanc était foutu, mais il le trouvait presque beau comme ça. Mélange de poussière, de sueur et de sang. Ça racontait une histoire. Le genre d'histoire qu'il aimait voir au cinéma avant de perdre ses goûts. Il contempla ses yeux fatigués dans le miroir. Il cherchait des réponses. Mais à quoi ? Au fond, il n'avait qu'une seule question en tête :

- Qu'est-ce que tu fous Léon ?

Surpris il se retourna. C'était Julie qui le regardait, un sourire en coin et un air bienveillant sur le visage. Léon ne l'avait pas entendue entrer.

- Rien, je méditais.

- Ça va ? Comment tu te sens ?

Perdu, paumé, en vrac. Mais autant ne pas le dire.

- Ça va, j'arrive.

Léon se rinça le visage à grande eau et se sécha avec une serviette tellement sale et grasse qu'elle tenait droite presque toute seule. Il n'eut pas la force de se rhabiller. Tant pis. Il traîna son corps mince et douloureux à demi-nu jusque dans le salon. Il s'écroula instantanément dans le canapé. Julie lui tendit dans la foulée un mug rempli à ras bord de café.

- Merci Julie.

- De rien.

Elle s'assit à côté de lui, serrant entre ses mains une tasse de thé. De la sentir si proche, Léon résista de toutes ses forces à l'attraction magnétique qui le poussait malgré lui à vouloir poser sa tête douloureuse sur Julie. La sentir lui caresser les cheveux... Prendre juste un instant ses seins lourds et chauds, ou ses cuisses, pour des oreillers. Il se secoua la tête violemment à s'en craquer les cervicales. Julie le vit faire et lui jeta un regard interrogateur et amusé. Léon lui esquissa un sourire du coin de l'œil et prit son parquet de tabac. Marley entra dans la pièce au bon moment. Il était le seul à tenir une forme olympique.

- Bon, puisque tout le monde est confortablement installé, on va pouvoir s'y mettre. Au fait Léon, tu savais que Joe Cocker était mort aujourd'hui ?

- Non, j'savais pas. Dommage, j'aurais préféré que Demis Roussos y passe avant. Dans l'ensemble, je préférerais la voix du vieux Joe à ses musiques. Mais il a fait quelques morceaux pas dégueu.

Ils en parlèrent tous les trois quelques minutes, puis Léon recadra la discussion.

- Si on en revenait à la raison de notre venue ?

- Quelqu'un est pressé ?

Marley avait dit ça en prenant Julie à partie, ce qui ne manqua pas de la faire sourire.

- On commence par quoi mon frère ?

- Son mari. Cause-moi de son putain de mari.

- Hey !!

- Ça va, pardon Julie, c'est la fatigue. Je t'en prie Marley.

Marley les observa un bref instant sans rien dire. Puis il se tourna vers ses écrans, affichant plusieurs photos et documents officiels.

- Ok, alors, voici Marc Raquet, 27 ans, marié à la miss que voilà. Sa famille, catholique, tient un gîte dans les Basses Alpes, une grande bâtisse luxueuse du douzième siècle entièrement restaurée. Un chouette endroit. À fait des études agricoles dans la chèvre mohair, aime bricoler pour se défouler. Scout depuis l'enfance il a fini par devenir moniteur puis directeur de camps pendant les vacances scolaires. C'est là où vous vous êtes rencontrés si je ne m'abuse ?

Julie se contenta de hocher la tête. Concentrée et assez admirative de tout ce que Marley avait trouvé, elle attendait la suite.

- Et vous aviez comme projet de faire un camping autonome et bio avec des yourtes et tout le tralala écolo avec un de ses amis, qui te ressemble un peu Léon d'ailleurs.

- Comment tu sais ça ? On en a juste parlé entre nous ?

Là, Marley était flatté.

- C'est mon boulot de tout savoir ma jolie.

- Arrête de te faire mousser l'ego Marley, revient sur notre sujet.

- Quel rabat joie tu fais mon frère ! Ok. Bon, sur le papier, le gendre parfait, poli, courtois, bienveillant et attentionné bref, le contraire de Léon ici présent. Puis j'ai trouvé ça.

Marley pianota sur son clavier et fit apparaître à l'écran plusieurs documents, des relevés bancaires et téléphoniques.

- Plusieurs appels suivis de rentrées d'argents, rarement plus que quelques milliers d'euros, localisés à Singapour, la Nouvelle-Zélande, et puis ici, sur l'île.

- Normal, intervint Julie, on était en voyage de noces. Ses parents nous ont envoyé de l'argent pour poursuivre notre périple et pour qu'on leur envoie des souvenirs.

- Il y a trois ans ?

Le visage de Julie marqua un arrêt. Elle n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles.

- Impossible, on a choisi justement ces destinations parce que l'on n'y était jamais allé.

Sans plus de compassion que ça, Léon, concentré, lui répondit.

- Ben il t'a menti et dissimulé la vérité. Continue Marley.

Nouveau temps de pose du rasta. Contrairement à Léon, il éprouvait de l'empathie, et il allait vraiment toucher les points délicats. Il hésita un instant puis se retourna vers ses claviers pour afficher une photo. On y

voyait un couple avec un jeune enfant. L'enfant serrait la main à un homme approchant la cinquantaine, très élégamment vêtu. Léon le reconnut immédiatement, mais laissa Marley parler.

- Ce que vous voyez sur cette photo, c'est le jeune Marc, alors âgé de sept ans, en vacances sur notre belle île Bourbon avec ses parents. L'homme à qui il serre la main est un proche de la famille, son nom est...

Léon termina la phrase.

- Zougou.

- Ça même...

- Il a exactement la même allure et la même apparence que lorsque je l'ai rencontré y'a quelques jours, je sais même plus combien maintenant, tellement je suis déphasé ! C'est hallucinant, en vingt ans il n'a pas pris une ride.

- En plus que ça mon frère, regarde, c'est ce que je cherchais depuis des années.

Marley afficha toute une série de photos, jusqu'à une vieille en noir et blanc datant des années 1850 sur laquelle on voyait un homme au milieu d'une tribu d'Indiens. Chaque fois c'était le même, avec la même allure élégante. Marley poursuivit.

- Vietnam, France, Grand Ouest Américain, Italie, Union Soviétique, San Francisco dans les années soixante-dix, Amérique du Sud, Cuba, Chine, différentes époques, différents lieux et toujours Zougou, là, comme si le temps n'avait aucune prise sur lui. J'ai analysé chacun de ces visages avec un logiciel de reconnaissance faciale, c'est lui à chaque fois.

Marley s'arrêta, sa voix s'était mise à trembler. Léon lui, les mâchoires serrées, fixait les écrans d'un air sévère et décidé. Julie de son côté, découvrait enfin le visage de celui dont Mélodie avait parlé et qui semblait tant l'effrayer. Cartésienne jusqu'au bout des ongles, elle avait du mal à croire que tout ça était réel. C'est Léon qui rompit le silence le premier, après avoir fini sa tasse de café et écrasé sa clope, dans le cendrier posé à sa gauche sur un échiquier en verre.

- Mais hormis le fait qu'ils se connaissent depuis que Marc est petit, le lien entre lui et Zougou ? Ou entre sa famille et Zougou ?

- Là je n'ai rien trouvé mon frère, ça demeure un mystère total pour moi.

- J'ai entendu parler de trafic d'âmes, ça te dit quelque chose.

- Vaguement. Mais c'est des « on dit ». Des enlèvements de personnes à qui on déroberait l'âme pour quelque raison occulte. Vieilles superstitions

malbaraises si tu veux mon avis.

- Peut-être pas tant que ça.

Léon raconta ce que Mélodie lui avait dit, du changement de son frère Joey en homme de main, à sa dette envers Zougou. Puis la disparition de Mélodie à leur retour de l'hôtel. Marley l'écouta attentivement en se roulant un joint de zamal.

- C'est donc la jolie petite Mélodie qui t'as mis dans cet état ?

- Ouais... Elle se débrouille mieux que son frère...

Léon désigna Julie de la tête, puis il prit le pistolet qu'il avait posé à côté de lui et le pointa sur elle. Marley et Julie eurent un geste recul.

- Et sur elle, t'as trouvé quelque chose ?

Marley eut un hoquet.

- Décidément tu ne fais plus confiance à personne hein ? Tu crois que je l'aurais faite entrer chez moi si elle était louche ? Non, rien que tu ne saches déjà, son histoire tu la connais par cœur, à quelques petits détails près, comme tu t'en doutais. Aussi troublant que cela puisse être, ce sont les mêmes.

- OK. Bon, on va dire que jusqu'à ce qu'elle se manque, elle a droit à un joker. J'espère pas me tromper, mais ça serait bien la première fois...

Léon reposa son arme sur le côté. Julie, durant un instant faillit lui sauter dessus de colère. Après tout ce qu'ils avaient traversé, comment pouvait-il encore douter d'elle ? Mais, piquée au vif de sa curiosité sur ce qui venait de se dire, elle préféra se contrôler. Cependant elle n'était pas en reste et se promit de rester sur ses gardes désormais.

- Comment les mêmes ? Les mêmes de quoi ?

Les deux hommes restèrent silencieux. Léon jeta un regard incendiaire à Marley qui s'en voulut aussitôt de ne pas avoir tenu la langue. Changement de sujet.

- Ceci dit toute cette histoire n'explique pas pourquoi le mari de Julie a disparu.

Marley regarda fixement Julie.

- Tu ne lui as rien dit ?

Julie sembla surprise.

- Dire quoi ?

Marley afficha une photo. On y voyait Julie au bras d'un autre homme. Léon se tourna vers elle.

- Tu m'expliques ?

Julie était médusée.

- Je... Heu... Il s'appelle Sébastien. On a eu une aventure peu après que je ne me marie avec Marc. Mais je lui ai tout dit. Et il m'a pardonné, c'est pour ça qu'on est partis en voyage de noces si loin, pour se reconstruire !

- Quel homme parfait ! Donc il s'agit d'une vengeance.

Julie se leva brutalement, elle était hors d'elle.

- Non ! Il m'a pardonné je te dis. Et puis pourquoi il me le ferait payer ? Vous ne le connaissez pas ! Marc est doux, intelligent, gentil et attentionné. C'est pour ça que je suis restée. Toute cette histoire de sorcier immortel et de trafic de je ne sais pas trop quoi c'est des conneries ! Bordel de merde les gars, ouvrez les yeux deux secondes, y'a rien qui tient debout dans cette histoire !

- T'es dans le déni ma grande. Y'a rien de plus dangereux qu'un petit animal blessé. Tu l'as trompé et il est en train de te le faire payer. Et comme il est intelligent, il a pris son temps. Point barre.

- C'est vrai ce que raconte Léon ma belle, intervint Marley, cette photo je l'ai volée dans le cabinet d'un avocat, il monte un sacré dossier contre toi. Et ce n'est pas tout. Il a vidé tes comptes bancaires hier au soir. Tu te retrouves endettée de près de dix mille euros. Je peux arranger ça. Mais tu n'es pas la seule à l'avoir trompé, regarde.

Marley afficha des dizaines de photos de Marc. Sur toutes, on le voyait flirter et être accompagné de jeunes femmes, plus ou moins vêtues, plus ou moins nombreuses, de différentes nationalités.

- Quel chaud lapin ton mari ! J'espère que t'es à jour niveau MST ! En tout cas pas étonnant que la police ne cherche pas le retrouver s'il est de mèche avec Zougou. On a mis le pied sur un beau paquet de merde. Et en plus elle a l'air mystique.

C'en était trop. Julie s'écroula. Tout ça faisait vraiment trop. Elle se mit à tousser, à se pencher en avant de douleur et à débiter toutes sortes d'injures pour évacuer. Pendant ce temps Marley tendit son joint à Léon.

- Si tu le veux bien Marley, j'aimerais bien que l'on passe la nuit ici. On a besoin de repos et d'y voir plus clair.

- C'est sans souci mon frère, vous êtes les bienvenus.

- Merci. Julie ? Ça va ? T'es ok avec ça ?

- Je veux retrouver Marc.

- Tu te voiles la face je t'ai dit. Ton mari est une belle ordure qui s'est servi de toi. Il est en train de te farcir le cul avec du verre pilé, et comme il

est intelligent, il a pris son temps pour que t'en chies des soucoupes en cristal bien comme il faut !

Julie releva la tête et fixa Léon droit dans les yeux. Son regard avait changé. Sous le voile de larmes, il était dur et rempli de colère.

- Tu ne m'as pas compris Léon, je VEUX le retrouver, et je vais lui faire payer !

Tient, ça c'était nouveau ! Trop nouveau pour que Léon ne tique pas sur ce qu'il venait d'entendre. Il se roula une clope et prit le temps de bien analyser si les mots qui étaient sortis de la bouche de Julie étaient ceux qui étaient entrés dans son oreille. Il avait du mal à y croire, cherchant vérification dans les yeux décidés de Julie. L'idée lui plaisait assez. L'envie de vengeance, cette soif, cet appétit jamais rassasié, ça animait Léon depuis des années. Il alluma sa cigarette, soufflant la fumée âcre dans l'atmosphère lourde et moite de l'été tropical, il pesa chacune de ses pensées avant de se décider. Lui aussi avait envie d'en découdre.

- Ok, de toute façon je crois que j'ai jamais cru ni été fabriqué pour la paix.

24 – Cet homme que voilà

*« Je sais que tu as été blessé par quelqu'un d'autre
Je peux le dire par la façon dont tu te comportes
Mais si tu me le permets, voici ce que je vais faire »
Beth Hart*

Une nuit chaude, si chaude, et puis noire, trop noire. Noire comme le trou du cul de l'immonde trempé dans cet abîme béant ravagé qu'est le monde d'aujourd'hui. Tout ici est bien trop noir pour sentir l'honnête. Léon se méfie, mais se sent à l'aise, c'est comme ça. La nuit diffuse "Les Gnossiennes" d'Erik Satie interprétées par Jean-Joël Barbier. Il regarde ses pompes bon marché. Le goudron fondu du trottoir s'est marié aux semelles. Ça bouchera peut-être les trous... Qu'est-ce que ça peut puer le goudron ! Cette ville est étrange. Il n'y reconnaît rien, pourtant, il s'y sent comme chez lui. Tout est noir, gris ou blanc. On dirait que les couleurs n'ont pas voulu venir au rendez-vous. Étrange cet endroit, trop sombre, presque effrayant. Léon s'allume une clope dans le vent chaud et asphalté. Il doit réfléchir. Qu'est-ce qu'il fout ici ? Comment est-il venu d'ailleurs ? La dernière chose dont il se souviennent c'est...

- Heureux de te revoir Léon. Je commençais par croire que tu m'avais boudé !

D'un sursaut, Léon se retourne. Il n'a rien senti venir dans son dos, mais le type est là, à quelques mètres de lui. Il a environ sa taille et sa corpulence. Il porte un costume noir avec une chemise bleue. Léon reconnaît immédiatement le costume. Le type a l'air à l'aise. Il le regarde d'un sourire amusé. Malgré son élégance et sa nonchalance, il dégage quelque chose d'extrêmement dérangeant. Ses yeux surtout. Gris clair, presque transparents, Léon les sent posés sur lui aussi froids et pénétrants que la lame d'un rasoir. Ce gars ne lui inspire aucune confiance.

- T'es qui toi?

Il pouffe. De la poche cigarette de sa veste, il sort un étui d'argent, l'ouvre, en extrait une clope à filtre et l'allume.

- Je répète, qui êtes-vous ?

- Si tu voulais bien arrêter d'être con cinq minutes Léon, on pourrait peut-être passer à l'essentiel. Il a une voix grave, presque graveleuse, comme si une bille à pointes roulait en lacérant sa gorge. En même temps, sa voix est aussi aiguë, presque sifflante.

- D'accord, c'est quoi l'essentiel ?

Le type balaye sa question du revers de la main comme si elle n'avait aucune importance.

- Viens avec moi, j'ai quelque chose à te montrer.

Ils avancent côte à côte sur le trottoir. À chaque pas, les semelles de Léon s'enfoncent dans le goudron. La chaleur devient à peine tenable, pourtant, il ne transpire pas. Qui est ce type ? Ils traversent cette ville sans couleur, passent plusieurs quartiers, en silence. Les Gnossiennes se sont arrêtées. L'air devient de plus en plus lourd. Léon tient à peine sur ses jambes. Au détour d'une rue, ils arrivent dans ce qu'il semble être un port. Des silhouettes, non, des ombres plutôt, avancent en file indienne d'un bâtiment à l'autre, chargées de gros sacs. D'autres s'ajoutent, vaquant à différentes occupations. Des véhicules vont et viennent. Un amas d'ombres s'agglutine autour de ce que Léon suppose être une bagarre. Les rues sont soudainement surpeuplées, chaque ombre s'affairant à une tâche. L'homme les désigne du doigt en souriant.

- Regarde les donc, mes chères petites fourmis. Misérables enveloppes en décomposition courant sans cesse d'un but futile à un autre, âmes résignées et dociles. Elles ont passé toute leur existence sur terre sans même se poser la question de savoir si elles avaient le choix. Lobotomisées qu'elles ont été par votre mode de vie si profondément matérialiste, si savamment marié à ces stupides doctrines religieuses, mes petites fourmis sont nées dans la peur, ont vécu dans la peur et sont mortes dans la peur. La peur ET la soumission. Quand elles sont arrivées ici, il n'y avait qu'à leur enlever le confort et le sommeil, et regarde-les donc, plus productives encore que des enfants chinois dans une usine de prêt-à-porter. Quelle pitié ! Quelles méprisables petites âmes sans intérêt !

- Je suis comme elles.

- Oui et non. Tu es comme elles en ce moment, enfin, plus ou moins.

- Que veux-tu dire ?

- Les hommes se divisent en trois catégories, ceux qui sont bons, ceux qui progressent et ceux qui abandonnent. Dans laquelle de ces catégories crois-tu être ?

D'instinct, Léon aurait dit la troisième. Mais il prend le temps, s'allume une cigarette. Après quelque bouffée il balance, hésitant :

- J'ai choisi la quatrième, celle qui englobe les trois en même temps.

L'homme lui saisit le visage et l'embrasse sur les deux joues.

- Enfin je te retrouve ! Marchons encore veux-tu, j'ai une dernière chose à te montrer.

Ils remontent les rues sombres. Léon sait qu'il marche aux côtés d'un démon mais n'a pas peur. Que veut-il de lui ?

- Ne te tracasse pas avec toutes ces questions, elles sont bonnes pour les autres, pas pour toi. Vois-tu, tu m'as bien déçu quand tu t'es enfilé tous ces médicaments. Moi qui aurais tellement voulu que tu accomplisses le bain de sang tant espéré, tu t'es contenté de retourner ta haine contre toi. Quelle déception ! Avec le temps que j'ai passé à te souffler à l'oreille de faire un carnage, je t'en veux vraiment d'avoir ainsi méprisé mon travail. Une chance que cette sorcière d'ex-petite amie t'ait ramené à la vie pour mieux te précipiter dans le vide, elle et son psy ont vraiment fait du bon boulot ! Et la voilà qui revient après tout ce temps avec de quoi te motiver, génial non ? On va pouvoir bosser correctement maintenant toi et moi !

- Tu racontes des conneries, elle...

- Ferme-la et arrête d'être stupide ! Tu es Léon et j'ai un plan pour toi. ON a TOUS un plan pour toi.

- Qu'est-ce que tu me racontes ? C'est qui ce « on » ?

- Vraiment tu me déçois beaucoup ! Je m'attendais à tellement mieux...

Le démon lui jette un regard glacé en tirant sur sa cigarette.

- Regarde ce bâtiment, il s'agit de mon préféré.

De la pointe du doigt il désigne un hôtel de plusieurs étages au style architectural datant de la Renaissance. Caché par l'ombre, il en demeure presque invisible. Seules les immenses fenêtres, éclairées de l'intérieur par un immense brasier permettent d'en définir certains contours. Des cris stridents, des hurlements de douleurs mêlés à des claquements et à un bruit de métal froissé proviennent de tout le bâtiment. Le sang de Léon se glace.

- Regarde Léon, regarde bien. Je t'ai réservé tout le premier étage me dit-il avec un large sourire.

- Tout le p... Non !

- Oh que si ! Mais comme je t'aime bien, je vais te dire un secret. Il te reste encore une petite, une minuscule chance d'éviter d'y aller.

- Laquelle ?

- Et puis quoi encore, tu m'as pris pour le bon Dieu ? Arf, bon, ok, il s'agit d'un choix.

- Quel choix ?

- Vas voir par toi-même.

De la tête il désigne la direction d'une immense cathédrale. Il semble y avoir beaucoup de lumière derrière la porte, mais une lumière sereine, attirante. Léon se dirige vers elle. Le démon le laisse s'éloigner. Puis, au moment où Léon est prêt à entrer, il lui lance :

- N'oublie pas Léon, un simple choix, tâche de faire le bon. À très bientôt.

Léon commence à ouvrir la lourde porte qui craque de tout son poids dans le crissement métallique de ses gonds. Quel choix a-t-il de l'autre côté ?

Julie ouvrit les yeux au milieu de la nuit. Si la fatigue physique s'était atténuée, le sommeil ne lui avait pas permis de s'éclaircir les idées, bien au contraire. Sa raison et ses ressentis se livraient un combat sans merci dont l'issue pour le moment était incertaine. Plutôt que de se noyer dans ses pensées, elle se leva du lit de fortune que Marley lui avait installé dans une chambre, fait de sacs en jute remplis de feuilles mortes, posés sur une palette. Un matelas plus confortable qu'il n'y paraissait. Elle enfila un short en jean et un débardeur blanc dont l'impression rose disparaissait au fur et à mesure des lavages. Il était troué à quelques endroits. Julie aimait ce débardeur, et il le lui rendait bien, mettant en valeur sa poitrine généreuse et masquant un peu les quelques kilos superflus qui briochaient son ventre. Elle déboula dans le salon en se secouant les cheveux, comme si elle voulait en chasser les dernières particules de rêves. Marley était là, devant ses écrans, confortablement installé dans son fauteuil de bureau. Il se retourna immédiatement quand elle s'approcha de lui, affichant un sourire lumineux qu'elle lui rendit.

- Salut ma belle, cette grande sieste t'a été profitable ?

- Hey salut, si on veut. Où est Léon ?

- Dans le hamac sous les papayers, son corps a besoin de plus d'heures de repos que le tien on dirait.

- Faut dire qu'il a dégusté... Et toi, tu ne dors pas ?
- Rarement plus de quelques heures. Et puis je préfère travailler la nuit, les réseaux sont moins fréquentés. Je viens à peine de faire bouillir de l'eau, prends-toi un thé si tu veux.

- Volontiers, merci.

Julie prit une tasse dans le bac à vaisselle plein et la nettoya. Elle y déposa négligemment un sachet de thé et la remplit d'eau bouillante. Elle en renversa autant sur le plan de travail que sur la table, son premier soupir exaspéré de la journée. Elle épongea rapidement et revint au côté de Marley. Le rasta était en train de se rouler un joint et boire un liquide qui ressemblait à du café. Les écrans affichaient des dossiers en transferts, des copies de documents officiels, des photos et des pages entières de codes dont Julie ne comprenait strictement rien.

- Tu travailles sur quoi ?

- Une histoire de pot-de-vin entre les élus locaux et un géant de la maçonnerie qui veut construire une autoroute sur la mer. Une affaire de plusieurs millions. Mais rien d'aussi passionnant que l'histoire qui nous anime.

- Passionnant, c'est pas vraiment le mot que j'emploierais.

- Oups, c'est vrai ! Excuse-moi ma belle.

- C'est pas grave.

Ils respectèrent le silence de la nuit durant un moment, Marley sirotant son café en fumant son joint, Julie buvant son eau chaude. Le thé était de piètre qualité et infusait mal. Les écrans d'ordinateurs faisaient toujours défiler des tonnes de dossiers et de codes. Chez les voisins, un coq se mit à chanter. Julie regarda l'heure au coin d'un des écrans : Deux heures du matin. Même le chant des coqs était décalé ici !

- Julie - c'était la première fois que Marley l'appelait par son prénom - je peux te dire quelque chose en toute franchise ?

- Houlà, quand ça commence comme ça, souvent c'est une façon polie de dire « ce qui vient après ne va pas te plaire ».

Marley sourit.

- C'est vrai. Ça doit te changer de Léon et de son tact légendaire.

Julie haussa les sourcils.

- Ça, on ne peut pas dire que ce soit la diplomatie qui l'étouffe.

Ses mots sortirent avec une certaine raideur hautaine, inconsciente et involontaire. Mais Marley se froissa.

- Cet homme sans filtre t'est tout de même bien utile...

Julie se rendit compte de sa bourde et se sentit toute merdeuse d'un coup. Elle ne savait pas comment rattraper la chose.

- Tu connais Léon depuis longtemps ?

- Depuis le début de son arrivée sur l'île, quasiment trois ans si je me souviens bien. On s'est rencontrés dans la file d'attente de la préfecture, il y déposait des papiers pour obtenir l'autorisation de conduire des ambulances, moi j'y allais pour demander au préfet de démissionner, dossier complet à l'appui. Malgré son air bourru et méfiant, Léon m'a tout de suite plu. J'ai fait en sorte qu'il obtienne ses papiers un peu plus vite, et voilà.

Julie sourit en soufflant sur sa tasse. Elle n'avait jamais imaginé Léon dans la situation d'un type normal avec lequel on puisse sympathiser dans une file d'attente.

- Léon est ambulancier ?

- Léon est beaucoup de choses.

Marley posa un temps, ralluma son joint éteint, bidouilla un peu sur son clavier puis revint sur Julie.

- Pour ce que j'étais en train de te dire tout à l'heure...

Julie un peu nerveuse, déglutit bruyamment. Elle aurait préféré que Marley oublie et passe à autre chose. Apparemment pas. Elle tenta de s'armer un peu.

- Je t'écoute.

- Oublie cette histoire de vengeance, oublie ton mari et oublie Léon. Prends le premier avion disponible et rentre chez toi, règle ton divorce et démarre une nouvelle vie. Tu es belle, intelligente – de ce que j'en juge – avec des capacités, des ressources et du tempérament. Tu t'en sortiras. Je peux te renflouer financièrement et te réserver un vol pour demain en un clic. C'est la meilleure chose à faire crois-moi. Et Léon en a assez bavé comme ça.

- Je ne comprends pas.

- Tu sais pertinemment que si. Tu ne lui apporteras rien d'autre que de la souffrance. Si ce n'est pas lui qui te fera du mal... Ce n'est pas parce que je n'ai pas tout dit tout à l'heure que je n'en sais pas plus sur toi. Je voulais juste éviter qu'une femme meure dans ma maison. Même si j'avoue que j'ignore ton degré d'implication, tire-toi avant que Léon n'en apprenne plus. Il déteste le mensonge. Les mots de Marley lui firent l'effet d'un

électrochoc. Au moins ça avait le mérite d'être franc. Que savait-il vraiment ? Elle dut l'admettre, Marley était très efficace. Et il avait au moins raison sur un point : cette envie de vengeance ne mènerait nulle part.

- Tu l'aimes beaucoup Léon hein ?

- Oui, mais surtout ne lui dis pas, il a une certaine tendance à refuser tous les compliments.

Ils rirent un peu, cela décontracta l'ambiance, bien trop sérieuse pour cette heure. Mais Julie, curieuse, voulait en savoir plus.

- C'est quoi son histoire ?

Marley se cambra dans son fauteuil.

- Ah lala... Léon... Un sacré numéro que ce zorey-là !

Julie sourit en coin, elle était assez d'accord. Marley poursuivit.

- Léon, par où commencer ? Disons que ceux qui prennent les coups les plus durs sont parfois ceux qui ont le cœur le plus tendre... C'est une bonne introduction. Tout ce que je vais te dire, je l'ai découvert tout seul. Le grand philosophe Jamel Debbouze a dit un jour : « Je sais ce qu'est la frustration. La frustration peut faire des dégâts terribles ». Léon c'est ça, les dégâts de la frustration ajoutés à l'incompréhension d'un enfant hypersensible à la dureté et l'injustice de ce monde. Là où d'autres s'arment et trouvent la force en eux pour continuer à avancer, Léon lui, à trop en encaisser, s'est résigné, comme si fatalement il n'avait pas droit au bonheur. Puis il y a eu cette femme et ce psy... Il l'a aimé à la folie, donc mal. Quand elle est partie, elle l'a tellement et si brusquement ignoré qu'il a lui-même fini par douter de sa propre existence. Mais tout cela, sans s'en rendre forcément compte, il l'a cherché. Il y a un proverbe chez nous qui dit : L'bon Dié i puni pas l'roche. En d'autres termes, si quelque chose t'arrive, ce n'est pas complètement par hasard. Mais Léon il a sombré chaque jour un peu plus dans le malheur, a continué à s'endurcir, à se fabriquer avec soin cette « armure blindée », en apparence, qu'il montre au monde pour s'en préserver. Une armure faite pour protéger un enfant perdu, pour l'empêcher de souffrir, mais qui l'enferme également, le rendant incapable de s'ouvrir au monde. En bref, pour moi Léon est un type qui n'a pas appris à être heureux, dont la vie ressemble à un grand vide cerné de colère et de désillusions. Et puis il est un brin borné aussi. Mais je le considère comme mon ami et je l'aime. Voilà.

Nouveau silence. Sans être complètement surprise par ce que venait de lui confier Marley, Julie découvrit Léon sous un nouvel angle. Pour elle, il

n'était qu'un connard furieux mais bizarrement attachant et pour lequel, sans trop savoir pourquoi, elle éprouvait parfois une attraction presque magnétique. Certes il pouvait se montrer très agréable, mais bien rarement. Et maintenant elle comprenait pourquoi. Julie se sentit comme prise soudain d'une grande pitié pour celui dont jusqu'à présent elle ne se servait que dans un but précis et clairement identifié : retrouver son mari.

- C'est triste. C'est même assez pathétique.

- Tant que c'est pas tes poux !

Les deux confidents se retournèrent brusquement. Léon apparut dans la pénombre de la pièce. Le visage bleui et gonflé, la tignasse en vrac et les yeux encore tout crottés, il avait déjà une clope au bec. Lui non plus n'avait pas eu l'air d'avoir bien dormi.

- Y'a du café qui traîne ?

- Il doit en rester une tasse. Refais-en si tu veux mon frère.

- Ça marche.

Léon se traîna jusqu'à la cafetière. De par sa démarche, on voyait qu'il avait du mal à bouger à cause des coups qu'il avait pris. Marley et Julie échangèrent un regard complice qui en disait long. Les avait-il entendus ? Depuis combien de temps ? Peu importe, Léon n'y fit aucune allusion. Il se contenta de s'asseoir dans le canapé et de se joindre à la conversation. Il la détendit même. Parlant de choses légères, avec son humour bien particulier, au cinquantième degré et un brin cynique. Tous les trois prirent le temps de rigoler un peu. Léon regarda Julie. La voir rire de bon cœur, toutes dents dehors, avec son nez sautillant, ça lui réchauffait le cœur. Comment faisait-elle ? Elle semblait profiter de l'instant et avoir oublié complètement ses déboires. Ça avait l'air si simple. Une bonne heure passa ainsi, jusqu'à ce que Léon reprenne un air plus préoccupé.

- Dans tout cet infâme bordel, y'a une chose que je n'arrive pas à comprendre. Enfin, y'a beaucoup de choses que je pige pas mais celle-là, elle me prend la tête : qui a retrouvé Mélodie dans la chambre et comment il a fait ? Accessoirement le « qui » je m'en fous.

- On peut dire que tu sais niquer une ambiance mon frère.

- Passe-moi un Damien Saez, elle sera niquée pour de bon ! Sérieusement, une idée ?

Chacun se concentra et y alla de sa petite théorie. Ils avaient été suivis. Ok mais dans ce cas pourquoi ne pas intervenir avant ? Seule Mélodie était suivie. Possible. Quelqu'un avait entendu les coups de feu ? Dans ce cas

c'est la police qui aurait débarqué. Son petit doigt était allé chercher du secours ? C'est Marley tout d'un coup qui eut le déclic.

- Ma belle, tu veux bien me passer ton téléphone.

Julie s'exécuta, malgré la surprise. Pourquoi il lui demandait de faire ça ? Elle tendit son smartphone, Marley le saisit et l'ouvra en deux à l'aide d'une petite clé. Il fit ça en un éclair, l'habitude.

- Bon Dié ! Parfois je déteste avoir raison.

À l'aide d'une pince à épiler, il sortit une puce de circuit imprimé ronde, large comme une pièce de 50 cents et plus fine qu'une feuille de papier à cigarette.

- Ceci mes amis est un tracker GSM. Un modèle performant, de la belle technologie, plutôt utilisé par les gouvernements que par des gamins qui jouent les apprentis espions. Ce modèle-ci a quelques années.

Léon se tourna rapidement vers Julie.

- Comme on va dire que pour le moment, je vais réfuter la thèse selon laquelle tu savais que ce truc était là, j'parie que c'est ton gentil mari qui te l'a offert ce téléphone hein ? La portée de ce truc Marley ?

- Suffisante pour que n'importe qui sur l'île puisse suivre la miss en temps réel.

- Si Mélodie a été suivie à un moment, et que ce machin ait donné un signal alors qu'on était à côté, ça n'a pas dû être difficile pour les méchants de l'histoire de faire le rapprochement. Faut qu'on bouge, toi aussi Marley, tu viens avec nous.

- Impossible mon frère, j'ai tout mon matériel ici. Et il faut que j'active mon code.

- Quel code ?

- Trop long à t'expliquer.

- Ok. Prends de quoi te connecter à distance. On se tire Marley. Détruis-moi cette puce.

Tout d'un coup il y eut un courant d'air terrible dans la case. Les écrans d'ordinateur et les lumières s'éteignirent aussitôt, comme balayés par ce souffle. Silencieux et subitement plongés dans le noir, les trois amis firent le même constat, trop tard, quelqu'un était là.

25 - Quelque part entre les ombres

« À force de sacrifices, fier aurait été ton fils
C'était ton dernier acte
Parti en souriant, histoire de noyer ton trac »
Trust

Léon s'habitua le premier à l'obscurité. L'habitude du sombre. Il récupéra son arme, chargée et chambrée. Marley dans la foulée courut prendre son coupe-coupe et récupéra un couteau à émincer dans le bac à vaisselle qu'il passa à Julie. Léon les amena dans la salle de bains, pièce la plus proche et la plus sûre. Il verrouilla la porte derrière eux et dit à Julie de se recroqueviller dans le coin derrière la baignoire, lui et Marley se planquèrent de part et d'autre de la porte, au cas où, chacun d'entre eux évitant de se mettre dans une ligne de trajectoire directe s'ils venaient à essuyer des tirs. Une règle simple que Léon avait apprise. En cas d'invasion du domicile, ne pas faire comme dans les films et fouiller toutes les pièces, c'était le meilleur moyen d'aggraver la situation. Au contraire, se trouver une pièce, s'y enfermer et appeler les autorités, en espérant qu'elles arrivent avant que ça ne dégénère. Léon saisit son portable et composa le numéro des flics. Aucun signal. Tant pis pour le système de support, fallait être prêt à se débrouiller seuls. Mais contre quoi ? Combien étaient-ils là dehors, et surtout, que voulaient-ils ? Plusieurs minutes passèrent, tout demeura silencieux, un silence Lourd, violent, nerveux. Dans le noir, Léon devinait à peine la silhouette de ses amis. Un instant il se demanda si ce n'était pas juste une vulgaire coupure de courant. Peut-être qu'après tout, ils s'étaient juste tapés un gros coup de parano ? Dans un murmure à peine audible, Léon dit à ses amis qu'ils allaient attendre encore quelques minutes, si rien ne se passait d'ici là, il tenterait une sortie. Il eut à peine le temps de finir sa phrase qu'ils entendirent la porte d'entrée s'ouvrir en grinçant. Était-ce le vent ou, définitivement, quelqu'un était là ? Difficile à dire car de nouveau, ils n'eurent que le silence comme écho. Ce silence obsédant dura encore, et

encore, il jouait avec leurs nerfs. Puis, de nouveau quelque chose. Un bruit de pas de l'autre côté de la porte. Un seul bruit de chaussures. Lourd et assuré. Un homme, au moins, cette fois c'était sûr ! Les pas arpentaient la case, puis se rapprochèrent de plus en plus. L'homme était tout près d'eux, juste derrière la porte de la salle de bains. Les pas s'arrêtèrent, nouveau silence. Léon tendit l'oreille. À travers la porte, un souffle rauque et graveleux se fit entendre. Marley prit position devant la porte, attendant que Léon pose la main sur la poignée. Ils étaient prêts à l'ouvrir et à attaquer.

La porte vola soudainement en éclats. Et sous le souffle, les deux hommes furent propulsés de l'autre côté de la pièce. Un fracas et une violence terribles. Un bref instant Léon, la vue brouillée, aperçut une silhouette sombre se tenir dans l'encadrement de la porte. Puis ce fut le noir, rien que le noir.

- Léon, hé ho Léon, t'as fini de faire la sieste ?

Vision floue d'abord, puis plus nette. C'était lui. Même costume, même sourire en coin, même visage. Penché juste au-dessus de sa tête, il était là en train de le regarder, une cigarette à bout doré entre les lèvres. Léon avait du mal à parler.

- Qu'est-ce que tu fous là ?

- Je veille sur ton sommeil pardi ! Tu veux que j'aille chercher une couverture en laine et que je te borde peut-être ? T'as l'air à ton aise le cul posé au fond de cette baignoire.

- La fille, Julie, elle va bien ?

- On s'en fout ! Elle t'attire que des emmerdes de toute façon, comme l'autre pouliche d'ailleurs.

- T'es qui toi au fait ?

- T'es con ou quoi ? Alors tu reconnais même plus ta gueule quand tu la vois en face ?

- C'est vrai que tu me ressembles...

- Pour sûr trou duc ! Tu sais que t'es le champion des devinettes toi !

- J't'emmerde !

Léon tourna un peu la tête, aperçut le corps de Julie à côté de lui, inconsciente. Il tenta de se redresser. Il avait le dos en morceaux. La peau de son crâne semblait soudée au rebord de la baignoire.

- Qu'est-ce que j'ai ?

- T'as la tempe explosée abruti, t'es couvert de sang. Tu veux que je te fasse couler un bain d'eau tiède pour te détendre ? Et avec un petit massage ayurvédique en prime !

- Va chier, t'existe même pas ! Marley, il est où ?

- Juste à côté de toi, mais plus pour longtemps.

- Ça veut dire quoi ?

- T'as qu'à te lever pour le découvrir. Tu vas rester là à barboter dans ton sang comme une vieille muqueuse d'utérus pendant les règles ou tu vas enfin bouger ton cul de grosse feignasse ?

- J'vais me lever, et pour te péter la gueule !

- Ben voilà, c'est ça ! Allez debout, montre-moi ce que t'as dans les tripes, allez viens j't'attends !

Lumière, douleur, réveil. Léon décolla la tête du rebord de la baignoire. Il crut laisser la moitié de son visage sur la fonte froide. Il n'arrivait à ouvrir qu'un seul œil, l'autre étant collé par le sang. Toujours dans la baignoire, il balaya son regard de gauche à droite. Le jour entrait par la porte fracassée donnant sur le salon. Il secoua Julie. Sa poitrine montait et descendait. Elle était vivante ! Il la secoua encore plusieurs fois.

- Julie ! Julie !

Elle finit par remuer.

- Putain de merde !

C'est bon, elle allait bien. Il appela Marley.

Un murmure se fit entendre tout près de lui.

- Je... suis là... mon frère.

Léon se redressa douloureusement. Ce qu'il vit lui fit oublier instantanément sa propre douleur.

- Oh putain Marley ! Non !

Marley, avachi contre l'extérieur de la baignoire, avait sa machette plantée profondément dans son abdomen. Léon bondit pour se retrouver à ses côtés, il voulut lui enlever la lame.

- Non, non, mon frère, laisse là où elle est.

- D'accord, bouge pas, je reviens avec des secours.

Marley le retint par le poignet.

- Je t'en prie, non, reste avec moi. Ne me laisse pas.

Julie, consciente à son tour, bondit hors de la baignoire. Elle examina la blessure de Marley. D'un signe de tête, elle fit comprendre à Léon qu'il n'y

avait plus rien à faire. D'accord. Léon, s'installa près de Marley, prit sa tête dans ses bras. Sans s'en rendre compte il le berça doucement. - Ça va aller, je n'ai même plus mal, je suis tout engourdi. Mieux qu'un joint mon frère.

- Tu veux que je t'en roule un ?

- Non non, cette merde va finir pas me tuer !

Ils rirent. Marley étouffa un râle de douleur.

- Putain si même rire me fait du mal, c'est que je suis vraiment foutu !

- Je me suis toujours demandé, Marley c'est ton vrai nom ?

Marley sourit, un rire d'enfant innocent.

- Non, mon vrai nom c'est Charles-Ulysse.

- Charles-Ulysse, sérieux ?

- Ouais, le répète à personne surtout.

- Promis.

Ils observèrent un court silence, mélange de rires et de gravité.

- Pour ton code tu vas faire comment ?

- Ne t'en fais pas pour ça.

Léon vit que son ami était en train de partir. Il n'en avait plus pour très longtemps.

- Ça n'a pas très bien marché hein ? J'n'aurais jamais dû te mêler à tout ça.

- Hey ! Monsieur « je me culpabilise avec plaisir », ne te donne pas cette joie ! Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour moi, en toute âme et conscience, et j'en suis fier. Ne m'enlève pas ça, s'il te plaît.

- D'accord, excuse-moi Marley.

Marley plongea ses yeux noirs dans ceux de Léon. Il lui agrippa le bras.

- Aurélie, elle a fait ce qu'elle a pu Léon. Elle a tout sacrifié pour toi, même si tu penses qu'elle t'a trahi. Il faut que tu lui pardonnes mon frère. Et plus important encore, il faut que tu te pardonnes à toi. S'il te plaît pardonne-toi Léon, et deviens celui que tu mérites de devenir. Et méfie-toi de...

La pression de l'étreinte disparut peu à peu. Marley ferma doucement les yeux. Sa dernière bouffée d'air sortit de son corps avec sérénité, son visage se détendit. Léon le secoua.

- Marley, Marley !

Marley n'était plus. Abandon, rage, colère, injustice. Un flot d'émotion immense submergea Léon. Sa respiration devint forte et rapide. Il s'hyper

ventilait, son cœur brûlait.

- Léon...

Julie, sa main posée sur son bras, tenta de le calmer. Léon s'accrocha à ses yeux comme un homme suspendu dans le vide s'accroche à une ficelle. Sa respiration se calmait. Il ferma les yeux. Quand il les rouvrit, son regard n'était plus tout à fait le même.

Les ordinateurs. Marley était mort pour des ordinateurs. Ils avaient tout embarqué. Les unités centrales, les écrans, les claviers, même les souris et le fauteuil n'étaient plus là. Pour garder cachés ou au contraire dévoiler les précieux dossiers de Marley. Le pouvoir et l'argent, voilà pourquoi on tuait les hommes.

- Qu'est-ce qu'on va faire maintenant Léon ?

Énorme question. Son premier désir était de retrouver les coupables et de les éviscérer à main nue ! Mais quelque chose de différent commençait à germer au fond de Léon. Il était en colère, en rage même, mais pour une fois il n'avait pas complètement envie d'écouter cette voix-là. Depuis le début il n'avait fait qu'obéir à cet instinct primal de rancœur et de haine, et voilà où ça l'avait mené, où ça avait conduit Marley.

- Léon ?

- J'ai entendu Julie, je réfléchissais... On ne va rien faire.

- Quoi ?

- Depuis le début, « les autres » ont toujours un temps d'avance sur nous. Il est temps de changer la donne, d'essayer quelque chose de différent.

- Comme ?

- J'en sais rien. Une nouvelle stratégie. On va faire ce qu'ils attendent le moins de nous. On va jouer au « plus violent des silences ».

- Qu'est-ce que tu racontes ? C'est quoi ce non de jeu à la con ?

- C'est pas un jeu. On va disparaître, jouer aux touristes et aux ermites quelque temps. J'ai besoin de poser un peu les choses. J'arrête tout.

- Tu ARRÊTES tout ? Et Marc, tu l'oublies ? Et Marley, faut retrouver ceux qui lui ont fait ça ?

- Ça ne le ramènera pas.

Une partie de Léon se mit à hurler quand il prononça ces mots, même lui n'en revenait pas d'avoir dit ça. Au fond de lui sa rage viscérale n'y croyait pas et cognait fortement contre les parois de son ventre pour sortir. Elle réclamait le sang. Léon tenta de la contrôler et poursuivit sa réflexion.

- De toute façon, ils ont gagné. On n'a plus rien. Je lâche l'affaire.

- Co...

- Écoute Julie, j'en ai marre de courir à droite et à gauche pour du vent. J'en ai marre de me faire péter la gueule et de perdre des êtres qui me sont chers. Là y'a AUCUNE idée vraiment intelligente qui me vient pour retrouver ton cher mari. Et puis, au fond de moi, je me dis qu'il n'est pas complètement étranger à l'attaque de cette nuit. Si t'as une meilleure idée, je suis preneur.

-...

- Bien. Alors moi personnellement je vais me mettre au vert quelques jours. Tu me suis ?

Julie prit un long moment pour peser le pour et le contre. Elle en avait des choix possibles. Continuer seule, rentrer chez elle, ou bien suivre Léon. Elle décida de suivre Léon.

- Très bien. On va s'occuper de Marley puis on va voir si on trouve quelques objets utiles dans la case. Et après on se tire.

Après avoir trouvé les clefs du 4x4 de Marley, Julie y transféra ses affaires. Puis, enroulé dans un drap, ils déposèrent le corps de Marley dans le coffre. Retournant dans la case pour y faire un dernier tour, Léon chercha son pistolet dans la salle de bains, mais ne le trouva pas. Il resta posté là un moment, à regarder la pièce où son ami était mort. Il repensa aux dernières paroles de Marley. Le pardon... Ça attendrait encore un peu... Cette case était tellement isolée que personne n'avait rien entendu du carnage de la nuit. Marley était mort et le monde entier s'en foutait.

Léon expliqua à Julie les objets à prendre. C'était simple et basique, Léon appelait ça les 5C de la survie : Contenir, combustion, cordage, couper, couvrir. Ils trouvèrent un gros jerrican pour l'eau, prirent des draps et des couvertures, quelques couteaux de cuisine et la machette de Marley, de l'essence et des marmites pour préparer à manger. Pas de cordes, ils verraient plus tard. Julie trouvait l'idée curieuse, même si elle avait un certain sens. Après tout elle avait fait les scouts et ce genre de théorie lui était plus ou moins familier, même si pour le moment elle ne voyait pas du tout à quoi s'attendre. Léon sentait son regard empli de questions se poser sur lui. Ça se présentait comme ça dans sa tête, voilà tout. Une fois fini leur petit tour, ils mirent tout en vrac dans le 4x4 et prirent la route, direction l'océan.

OceanofPDF.com

26 – Le Dieu rouge et l'égaré

*« Tu sais qu'il reste une place pour les gens comme nous
Le même sang coule dans chaque main
Tu vois que ce ne sont pas les ailes qui font l'ange
Tu dois seulement faire sortir les démons de ta tête »
AaRON*

Le bateau était toujours là, tranquille et serein, se laissant bercer par les eaux calmes du port. Léon et Julie prirent la dépouille de Marley et l'emmenèrent en mer. Léon voulait faire ça bien, rendre hommage à son ami, même s'il doutait de la méthode. Maintenant il doutait de tout, encore plus qu'avant. L'océan était calme, les touristes blancs et les passionnés, levés à l'aube, revenaient de leur tour de plongée sous-marine. Ça valait le coup ici. Léon se rappela le temps où il était encore un touriste. Les plongées dans le lagon. Des poissons de toutes les couleurs, les coraux, les concombres de mer, les poissons pierre, les tortues, les dauphins et les baleines, la sérénité des profondeurs, un autre monde, loin des échos sourds et futiles de la surface. Marley serait bien ici, au calme.

Julie à ses côtés, Léon lesta le corps, lui alluma un dernier joint puis l'enveloppa soigneusement dans un drap blanc. Il lui parla un peu, lui dit tout ce qu'il avait représenté pour lui, beaucoup et si peu en même temps. Difficile de savoir lorsque l'on est verrouillé. Une dernière goutte de rhum, puis il le posa sur l'eau.

- C'est comme ça que tu traites tes amis ?

Léon haussa les épaules.

- Je crois qu'il s'en fout maintenant.

L'enveloppe blanche s'enfonça dans les profondeurs calmes et sombres. On aurait cru voir la silhouette d'un ange qui s'évanouit. Léon suivit jusqu'au bout le dernier voyage de son ami, jusqu'à ce qu'il disparaisse. À ce moment l'ombre d'un requin passa, comme pour mettre un point final à la cérémonie. Léon démarra son bateau et rentra au port. Une fois à quai, il ouvrit une trappe cachée sous sa couchette. Il y avait là tout un matériel dont il ne s'était pas servi depuis des lustres : cordes et ficelles, sac, réchaud

à essence, pierre à feu, briquets et allumettes, gourde en inox pour faire bouillir de l'eau et la stériliser, un TARP, une boussole, une lampe frontale, une couverture de survie, un autre jerrican d'eau, des outils, un essentiel de premier secours, de pharmacie et d'hygiène, etc. En clair, d'autres éléments pour consolider le système des 5C plus quelques autres outils pour améliorer le quotidien. Il embarqua aussi sa cargaison de rhum, deux caisses, ses vêtements et quelques objets personnels. Puis il demanda à Julie de lui donner son téléphone portable. Avant qu'elle n'ait le temps de comprendre pourquoi, il le balança à la mer. Il prit le jerrican d'essence, en aspergea le bateau et y flanqua le feu.

- J'l'ai jamais aimé de toute façon... Allez, en route, ne traînons pas là.

Ils étaient déjà à plusieurs centaines de mètres quand il aperçut dans son rétroviseur la fumée noire et dense s'élever dans les airs. Cette page-là n'était pas difficile à tourner.

Léon n'avait jamais été croyant, du moins, pas comme c'est écrit dans les livres. Pour lui Dieu était une excuse pratique pour ne pas assumer ses responsabilités. J'ai perdu mon boulot : c'est la volonté de Dieu. Ma vie c'est de la merde : c'est la volonté de Dieu. Étrange d'ailleurs, connaissant sa façon de fonctionner qu'il ne soit pas devenu un pur religieux. Néanmoins, là, ça apparut comme un signe, en reprenant la route sauvage, cet élargissement au bord de la route pour se garer, cette statuette dans une cavité de la roche, et ce besoin irrésistible. Alors Léon s'arrêta, et y alla. La statuette de St Expédit Le Décapité semblait n'attendre que lui, dans son antre peint en rouge vif et parsemé de bougies. Léon s'appliqua à rouler une belle cigarette, l'alluma et la déposa en offrande sur l'autel. La statuette le regardait avec l'air serein et consciencieux des sages. Léon s'assit sur un rocher humide et prit une grande respiration.

- Je ne sais même pas ce que je fais là, ni vraiment quoi te dire. J'ai toujours cru que t'étais fâché contre moi, ou peut-être que c'était l'inverse, va savoir, j'ai tellement été fâché contre tout... Sans que ça te vexe, je viens te voir par ce que j'ai personne d'autre vers qui me tourner là, alors tout d'un coup je me mets à devenir croyant. Mais c'est pas pour autant que je te promets de prendre un abonnement. Il paraît que t'exauce les vœux rapidement alors... j'avoue que là un petit coup de main ne serait pas de refus. Et puis avec tout le sang que j'ai vu couler en vingt-quatre heures, je me dis que j'ai jamais été aussi raccord avec ta déco tu crois pas ?

Il marqua un temps. La statuette le regardait toujours sans ciller.

- Je me demande à quoi tu penses quand tu me regardes ? C'est quoi cette expression dans tes yeux ? De l'agacement ? De la bienveillance ? Du détachement ? De l'indifférence ? De l'amour peut-être ? C'est quoi l'amour au fait ? Avoir le cœur qui bat et des papillons dans le ventre ? Pour moi tu le sais, parler d'amour maintenant c'est comme le voir gravé sur la lame d'un rasoir qu'après tu mettrais dans ta bouche. Mais c'est des conneries tout ça ! L'amour c'est vouloir donner à l'autre... Et la vengeance, la haine, c'est vouloir se payer l'autre. Enfin je crois, je sais plus vraiment... Marley est mort, et moi j'ai l'impression de devenir complètement dingue, de reproduire sans cesse les mêmes erreurs. Sauf que là je ne sais plus quoi faire, ni par où commencer alors voilà, la seule chose que je te demande c'est de m'envoyer un signe, un petit truc, pas grand-chose, auquel je puisse faire attention et qui puisse me guider un peu, me dire la direction à emprunter pour, cette fois au moins, réussir quelque chose de bien. Parce que pour l'instant, la seule chose dont j'ai envie, c'est de foncer dans le tas, comme d'habitude. Sauf que cette fois, je me dis que c'est peut-être la bonne solution... ou pas. M'enfin bon voilà, tu sais tout. J'espère que la clope t'a plu, moi en tout cas j'me sens très con de parler à une statue de plâtre. Allez salut, et ne perd pas la tête.

Léon se leva brusquement et se réfugia dans le 4x4. Il démarra en trombe. Lorsqu'il sortit du champ de vision de St Expédit, la cigarette déposée sur le sol rouge au pied de la statuette s'éteignit.

Un vieil ivrogne cuvant sur le comptoir, encore saoul de la veille, était le seul client présent au Cale-Bar quand ils y entrèrent. C'est en voyant les regards interdits de Sleen et Lucie que Léon se rendit compte de leurs allures. Avant qu'ils puissent poser la moindre question, il s'adressa à Sleen.

- On peut se voir une minute, en privé.

Le vieux biker le contempla un moment de haut en bas, puis il finit par hocher la tête.

- Ça marche, suis moi dans la cave. Lucie, amène cette jeune fille dans la cuisine, elle doit avoir faim.

Lucie entraîna Julie dans la cuisine tandis que les deux hommes se dirigèrent vers la cave. Sleen faisait mûrir ici du rhum dans de gros fûts de

chênes. Il se dirigea vers l'un d'entre eux, tourna le robinet et remplit un verre du liquide ambré. Il tendit le verre à Léon.

- Tiens mon gars, t'as l'air d'en avoir besoin.

- Merci, c'est pas de refus.

Léon savoura le rhum. Même s'il n'était pas aussi bon que celui qu'il avait goûté chez Zougou, il avait au moins le mérite de lui réchauffer les tripes. Sleen, adossé contre un tonneau, le regarda boire, ses gros bras tatoués croisés sur son torse. Il n'avait jamais vraiment apprécié Léon, peut-être parce que sa fille avait un faible pour lui. Mais il lui reconnaissait au moins une chose, il était franc, et dans une certaine mesure lui trouvait un air honnête et intègre.

– Je t'écoute mon gars. C'est quoi qui t'as mis dans cet état ?

- Marley est mort.

- Marley ? Le pirate informatique ? Celui qui est dans les hauts ?

- Ça mèm. On l'a tué ce matin, j'étais avec lui.

Léon parla, Sleen écouta. Il raconta toute l'histoire, de sa rencontre avec Julie, jusqu'à l'incendie du bateau. Il évita juste de parler d'Aurélie, ça n'avait pas grand intérêt. Sleen finit par se servir un verre lui aussi, qu'il s'enfila cul sec.

- Ben mon gars, t'es dans une sacrée merde. Désolé pour ton pote, je le connaissais peu Marley, mais il ne méritait pas ça.

Léon acquiesça d'un hochement de tête silencieux.

- Tu comptes faire quoi maintenant ?

- Très franchement, aucune idée. Bien envie d'aller me farcir du sorcier.

- Je connais Zougou. Il a de drôles de façons parfois mais ça ne lui ressemble pas. Pour moi c'est quelqu'un d'autre.

- Possible. Sinon je comptais aller me planquer quelque temps dans la forêt mais...

- Un peu galère d'aller faire du camping dans les hauts, surtout qu'ils prévoient les premières pluies de la saison demain. Et puis t'as la gueule qui a l'air d'avoir envie de se reposer, pas de faire de la rando...

Sleen laissa sa phrase en suspens, il semblait peser le pour et le contre de quelque chose. Léon ignorait quoi, alors il attendit en finissant son verre. Puis Sleen reprit.

- Tu connais la Ravine des fous ?

- Non.

- Normal, c'est moi qui l'appelle comme ça. C'est une ravine complètement isolée, on n'y accède qu'à pied, et encore, faut connaître le passage, c'est notre repère aux frangins du Club et à moi. On a taillé le sentier dans la jungle à coups de machette et on y a construit la Moch'Case.

- Ça a l'air sympa...

- Mieux qu'un bateau en flammes en tout cas. T'es pas du Club, donc normalement je ne devrais pas t'en parler. Mais tu viens de remonter dans mon estime et Lucie me ferait une scène pas possible si je te refusais un coup de main. Tu seras en sécurité là-bas.

- Merci Sleen, je n'en demandais pas tant.

Le biker hocha la tête et sourit. C'était la première fois que Léon voyait la bouche de Sleen se fendre de la sorte. Ils discutèrent encore un peu puis remontèrent à l'étage.

Dans la cuisine, Julie était en pleurs, certainement pas à cause des tapas de Lucie. Quand les deux hommes arrivèrent, elle ravala ses larmes. Léon posa une main sur son épaule, il n'était pas capable de plus.

- Lucie, va chercher les clefs de la Moch'Case et un plan pour y aller. Ensuite tu me prépares de la bouffe pour une semaine là-bas. T'as l'habitude.

- Pour la bouffe c'est pas la peine Sleen, on va aller en ach...

- Chut ! À partir du moment où tu quittes le bar, c'est pour grimper dans ta charrette et filer vers la Moch'Case. Aucun arrêt, pigé ?

Sleen ouvrit un placard en inox et en sortit un fusil de chasse et deux boîtes de double zéro. Il tendit le fusil à Léon.

- Tiens, elle s'appelle Morue, comme ma première épouse. Prends-en soin, tu me la rendras à ton retour.

Léon allait le remercier encore une fois lorsque Lucie déboula dans la cuisine.

- Regardez ça !

Elle alluma la petite télé posée près du mixeur. Antenne Bourbon, les infos. On y voyait les photos de Julie et de Léon. La présentatrice du journal disait qu'ils étaient recherchés pour le meurtre d'« un homme connu des autorités et suspecté de chantage et de plusieurs délits informatiques » ainsi que pour l'incendie de sa maison. En voyant les images, le visage de Julie se décomposa, Léon lui, tenta de rester calme et rationnel.

- La maison était intacte quand on est parti, quant à Marley...

- Mouais, fit Sleen, difficile de trouver un cadavre abandonné à la mer. Les flics ont tout monté, à moins que tu ne m'aies menti mon gars...

- Papa !!

- Je disais ça pour la forme ma puce. J'ai jamais cru aux rapports officiels des journaux et des flics de toute façon. Tout ça pue la magouille et la corruption.

- Merci Sleen.

- Tu me remercieras quand tu seras sorti de cette merde. Je connais un frangin qui a son beauf chez les perdreaux - on choisit pas le mari de sa sœur - je vais essayer de me renseigner un peu... Bon, fini de causer ! Vous deux vous restez là tant que tout n'est pas prêt, ensuite, vous filez à la Moch'Case. Je viendrai vous voir d'ici quelques jours.

Léon et Julie remercièrent encore les deux tauliers. Une fois les préparatifs terminés, ils prirent la route.

OceanofPDF.com

27 – La Moch'Case

*« Dans un monde sans rêves
Les choses ne sont pas plus qu'elles n'y paraissent
Et un monde sans héros
Est une chose dépourvue de grâce »
Kiss*

- Prends tes virages un peu moins brusquement s'il te plaît, ça me file la gerbe.

- Ok, je vais essayer.

Depuis une bonne heure, ils arpentaient la route des hauts, celle-là même, qui passe entre le volcan et le Piton des Glaces. Ça grimpait sec, et ça tournait raide. Léon, enfermé dans sa tête, n'était pas du tout à sa conduite. Il négociait les virages de façon machinalement nerveuse, oubliant que Julie, accrochée fermement à la poignée passager, craignait ce genre de conduite. Suite à sa remarque, il se promet de faire plus attention. Bizarrement, il se foutait royalement d'être recherché par la police. Ce n'était pas la première fois pour lui. Il pensa à Marley, sa colère et son envie d'en découdre qui avaient repris le dessus depuis quelques kilomètres. La colère de l'injustice. Marley ne méritait pas ça et son assassin devait le payer ! Sentant ses préoccupations, Julie se tourna vers lui.

- Ça va ?

- On fait aller.

- Je voulais te dire, je suis désolée pour Marley. Je ne le connaissais pas beaucoup, mais il avait l'air d'être un type bien.

- Ouais, c'était un type bien.

- Comme toi Léon, comme toi.

Il ne répondit pas, n'y croyant pas vraiment. Julie se sentait coupable de la mort tragique du rasta. Après tout, si elle n'avait pas été là, rien de tout cela ne serait arrivé. Elle leur devait beaucoup à Léon et à lui, elle en avait bien conscience, mais il lui était impossible de le formuler. Des mots de

remerciements envers Léon, avec tout ce qu'il avait sacrifié et fait pour elle, s'accumulaient dans sa bouche, mais restaient là, prisonniers, incapables de sortir. Derrière cette apparence qu'il se donnait de type froid et insensible, elle décelait en Léon cette énorme fragilité. Sortant de sa première impression, et malgré ses actes hyperviolents, le bad boy qu'elle avait d'abord vu en lui s'effaçait peu à peu. Il y avait derrière de la douceur, de la tendresse, et un immense besoin d'amour. Elle trouvait cela bien regrettable qu'il ne laisse pas s'exprimer plus largement ses autres facettes, bien plus charmantes ! Qu'était-il donc arrivé à cet homme pour qu'il soit à ce point renfermé sur lui ? Qu'avait-il connu ? Au fond, elle prit conscience de son histoire.

Comme pour illustrer ses propos, un tangué fit brusquement irruption au milieu de la route. Léon freina de justesse et effectua un violent écart pour ne pas écraser l'animal. Julie ne put s'empêcher de sourire.

- T'es incroyable comme mec toi ! T'es capable de tirer sur une personne comme si ça ne te faisait rien et dans la foulée, t'es prêt à nous envoyer en l'air pour un hérisson.

- Ha, c'est vrai.

La nature avait plus de valeur aux yeux de Léon que celle d'un homme. L'humanité, quand il l'observait, lui donnait l'envie de vomir. Il alluma la radio, cherchant une musique qui ne soit ni commerciale, ni de la variété débile. Et par-dessus tout, qui ne présente pas les infos. Il entendit les premières notes de « The forgotten » un morceau instrumental joué par Joe Satriani. Ça lui retourna le bide, il n'avait pas écouté ce morceau depuis... Et en plus il ne passait jamais à la radio. Mais c'était évident, avec qui d'autre que Julie partager ce titre ?

- Je connais ce morceau de musique depuis que j'ai quatorze ans, je le jouais même à la guitare. Pour moi il raconte une histoire.

Et il raconta l'histoire, comme il l'avait fait par le passé, ce que représentaient les dialogues furieux des riffs, l'intensité qui s'en dégageait. Un dialogue sourd entre deux êtres passionnés l'un de l'autre mais incapables de s'aimer. Les riffs se parlaient, vidaient leurs tripes, mais aucun n'écoutait vraiment l'autre, ne le comprenait. Pourtant le tout était parfaitement mélodique, jusqu'à la note sifflée, à la fin du deuxième chorus, mettant un point final à cette incompréhension déchirante. Et puis le morceau redevint calme, comme au début, comme si de rien n'était, mais

tout le monde savait ce qui s'était passé, et rien ne demeurerait plus jamais comme avant.

Léon raconta tout ça, puis il tourna son visage éclairé par la musique vers Julie. Elle le regardait avec des yeux riants et lumineux. Des yeux de biche fascinée. Ça aurait pu lui flatter l'ego, ou simplement lui faire plaisir de sentir ce joli regard posé sur lui ; même pas, au contraire, ça le piqua violemment. Il savait où cette fascination menait, et ce genre de regard lui faisait peur désormais. Il s'en voulut immédiatement d'avoir partagé tout ça, et verrouilla tout, se concentrant à nouveau sur la route. Julie, ne comprenant pas ce changement soudain d'attitude, activa elle aussi ses défenses. Elle l'avait pris pour elle, s'était sentie à tort visée, comme si elle avait fait quelque chose de mal, que Léon lui reprochait. Elle ne put cependant s'empêcher de lui lancer d'un ton à la fois sec, raide et bienveillant :

- T'es beau quand tu souris, tu devrais essayer plus souvent.

Les bikers du Corsaires MC avaient fait ça bien. La Moch'Case, située dans un petit cirque, autrefois le fond d'un cratère, était parfaitement dissimulée derrière une épaisse couche de végétation. La construction, bâtie entièrement avec des matériaux de récupération, était montée en partie sur pilotis. De grandes terrasses, abritées ou non pas des toits de tôle, la cernaient sur trois côtés. Les motards avaient planté autour des arbres à litchis, des arbres à pains, des fruits de la passion, de la papaye, des manguiers, de la bibasse, des pitayas, des jacquiers, du caloupilé... il y avait même un flamboyant en pleine floraison, allumant un feu de fleurs rouges dans toute cette verdure. À environ trois cents mètres de la case, deux cascades coulaient abondamment à l'à-pic d'une des falaises du cratère, raide et droite sur une bonne cinquantaine de mètres. Rustique et paumé, cet endroit était un vrai paradis.

- On sera vraiment bien ici. Et même si on reste le temps de vider les réserves, on crèvera ni de faim ni de soif !

- Et on va se faire bouffer par les moustiques.

Léon tourna la tête de biais vers Julie. Pour une fois qu'il disait un truc positif, c'était elle qui marronnait.

- Léon sort de ce corps ! Lui lança-t-il. Et puis tu sais, il n'y a pas beaucoup, voire pas du tout de moustiques dans les hauts, il fait trop frais. Mais peut-être qu'ils feront une exception pour une appétissante zorey...

La descente avait duré une bonne heure, l'ascension, plus raide, une heure et demie. Il leur fallut toute l'après-midi pour descendre leur matériel du 4x4 à l'enclos du cratère. Il devait rester deux heures avant la nuit, mais la case était déjà dans l'ombre, et la fraîcheur s'installa. Crevés et luisants de transpiration, ils se motivèrent après une courte pause pour aller voir la cascade. Léon n'aimant toujours pas l'eau, surtout froide, dut vraiment se faire violence pour y entrer. La température de la cascade ne dépassait pas les quinze degrés. L'eau froide leur coupa les jambes, ils en rirent. Julie, la plus courageuse des deux, plongea la première, puis Léon la suivit, pour ressortir au bout de quelques brasses et un peu de nettoyage.

- C'est bon, j'suis propre !

- Tu parles, autant tu puais la transpi', mais maintenant tu vas sentir la grenouille !

Ils se marrèrent, ça leur fit du bien. Pendant un instant, ils oublièrent tous leurs problèmes. Il n'y avait plus qu'eux, le monde autour n'existait plus.

Sleen et Lucie s'étaient montrés vraiment généreux ! Ils avaient de la viande et des légumes à profusion, ils leur avaient même donné du rhum et trois bouteilles de vin, du Château Ferrande, un Graves, très bonne bouteille ! Au coucher du soleil, Léon cuisina un rougail saucisses dans une marmite créole qu'il prépara sur le feu. Sachant que Julie n'aimait pas ce qui était épicé, il prit soin de ne mettre que du curcuma dedans, et se prépara un rougail avec une mangue verte qu'il alla cueillir à l'aide d'une perche qu'il trouva derrière la case. Julie elle, peu amatrice et éduquée à la cuisine créole, prépara une salade verte avec des tomates. Les deux plats, accompagnés d'une bouteille de vin, se complétèrent à merveille. Le repas fini, ils s'installèrent dans deux hamacs disposés sous la terrasse, face à face, un verre à la main, fumant et riant comme des cochons heureux. Léon avait placé sa lampe derrière un bidon d'eau pour leur faire une lumière d'appoint, le feu mourait tranquillement à quelques mètres. Julie, elle, s'était pris un drap léger pour protéger ses jambes nues des quelques moustiques après lesquels elle se faisait une joie de râler. C'est vrai qu'ils attaquaient fort, le tortillon vert du répulsif allumé entre les deux hamacs les éloignant à peine. Malgré la fraîcheur des hauts, ils étaient finalement là, se délectant du sang des zorey ! Les deux fugitifs parlèrent de choses et d'autres, mais en restant sur des sujets légers, comme le partage de leurs goûts musicaux, ou de culture générale et d'actualités. Léon lui raconta un peu l'histoire de l'île et la signification de quelques expressions créoles. Il

aimait bien cette langue très imagée. Aucun des deux n'avait envie de gâcher ce moment en évoquant ces derniers jours, même si dans la tête de chacun, cela revenait parfois comme des vagues violentes et lourdes frappant une falaise de cristal. La complicité était là, évidente, légère et douce comme la fraîcheur de la nuit, et ça leur suffisait. Il était évident qu'ils se plaisaient, leurs cœurs et leurs besoins de douceur ne demandaient qu'à s'emmêler. Mais, sans en parler, chacun résista à cette envie, préférant la tranquillité, bercés par le balancement des hamacs, le chant des grenouilles et des margouillats. Puis ils s'endormirent paisiblement. Leur première nuit de paix depuis longtemps.

OceanofPDF.com

28 – Tout gâcher

*« Quand il croit ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix
et quand il veut serrer son bonheur il le broie »*

Georges Brassens

Aurélien est là, avec son frère et ses amis. De la neige partout. Elle porte un bonnet blanc qui révèle le vert de ses yeux. Ils rient, s'amuse, posent devant l'objectif en faisant les enfants. Elle se sent bien, elle est heureuse. Elle avance.

Réveil en sursaut et trou dans la poitrine. Où est-il ? Ah oui, le hamac, la Moch'Case, c'est vrai. Quelle heure il est ? Le soleil a l'air déjà haut. Julie n'est pas en face de lui, elle a disparu ! Où est-elle ? Il lui est arrivé quelque chose ! Il se lève d'un bond et l'appelle. Des cris déchirant le jour naissant.

- Julie ! Julie !

Le sang frappe dans tout son corps, sa poitrine est bloquée. Léon a du mal à contenir sa respiration. Elle a disparu, il n'a pas su l'aider, être attentif. Il n'a pas su la protéger.

- Julie ! JULIE !

- Hey, je suis là, pas la peine de gueuler comme ça.

Julie apparaît, des fruits pleins les bras. Son visage marque une profonde inquiétude. Léon est prêt à tomber, ses émotions veulent déborder de toutes parts, corps et voix veulent hurler. Mais il retient tout, calme sa respiration, frotte ses yeux.

- Ça va ?

- Ça va Julie. J'ai juste eu peur... qu'il te soit arrivé quelque chose. Tu étais où ?

Julie esquisse un sourire en coin, très touchée par cette attention.

- En train d'aller chercher de quoi préparer le petit-déjeuner.

- Tu déjeunes toi ?

- D'habitude non. Mais en me réveillant ce matin, dans cet endroit et avec tous ces fruits autour, ça m'a pris comme une envie de pisser.

- Ah, ok.

Léon essaie de lui sourire mais ne sait pas trop s'il y arrive. Sa bile le tiraille. Une vraie lame d'acier plantée dans la chair. Julie pose sa récolte sur une table et s'approche de lui, elle a envie de le serrer dans ses bras. Mais elle s'arrête, comme si un bouclier invisible l'empêchait d'aller plus loin.

- T'es sûr que ça va Léon ?

- Ouais, t'inquiète. J'ai juste fait un rêve... assez hard rock.

- Un peu normal avec ce qui se passe depuis ces derniers jours.

- Ouais, ça doit être ça. Et toi, t'as bien dormi ?

- Ouais. Jusqu'à ce qu'un putain d'hélicoptère à touristes passe juste au-dessus de nous dans un bordel abominable ! J'ai commencé à cogiter après alors je me suis activée.

Encore une fois, Léon se retrouvait bluffé par cette capacité-là. Cette force de se mettre en mouvement quand lui restait scotché. Cette force dont il s'était senti la victime par le passé. Cette force qu'elle avait eue de se barrer sans se retourner, comme si rien n'avait eu d'importance ni n'avait compté. Comment faisait-elle ? Comment faisaient-elles ? Et puis il culpabilisa de ne rien avoir entendu pour l'hélicoptère. Ça aurait pu être quelque chose de bien plus grave.

- Je suis désolé.

Julie resta interdite.

- De quoi ?

Léon réalisa qu'il était encore complètement coincé dans les émotions de son rêve. Il prit une grande respiration, ferma les yeux, la chaleur dans sa poitrine se mit à se balancer. Il chercha dans la poche de son pantalon de quoi se rouler une cigarette.

- Rien, laisse tomber, oublie tout ça. Y'a du café ?

Après un bon litre de caféine et plusieurs cigarettes, Léon se sentit totalement réveillé. Il était revenu à son état normal de verrouillage. Il prit un énorme plaisir à voir Julie se délecter de papaye, de litchis et de mangue. Léon n'aimait pas la mangue, il avait goûté plusieurs fois mais ce fruit-là avait un arrière-goût qui lui déplaisait. Julie s'en foutait partout, s'essuyant le jus coulant de ses lèvres avec le revers de la main. Elle semblait heureuse

ce matin. Léon la trouvait ravissante. Allez savoir pourquoi, ce ravissement devant un bonheur presque enfantin, quelque part, lui faisait mal. Sûrement parce que lui n'arrivait plus à ressentir ça. Qu'est-ce qu'elle était belle ! Julie s'aperçut que Léon la dévisageait et elle lui sourit, elle éprouvait vraiment du plaisir à être là, avec lui, dans cet endroit. Elle voulait en profiter, ne pas penser aux problèmes, juste savourer ces instants-là, sous la chaleur lourde à l'ombre des arbres.

- Tes blessures au fait, ça va ?

- Ça va. Ça pique un peu mais je m'en sortirai.

Il mentait. Il avait l'impression que sa carcasse était passée sous un train.

- Tant mieux. Alors, c'est quoi le programme de la journée ?

- Bonne question. T'aimerais faire quoi ?

Julie haussa les épaules puis, dans un sourire empli de malice et de séduction, elle déposa son coude sur la table faite en bois de palette et déposa soigneusement son menton dans la paume de sa main.

- À toi de me le dire, c'est toi l'autochtone... Surprends-moi.

Très embarrassé soudain le Léon ! Surprendre quelqu'un, de façon positive, surprendre une femme, une femme qui lui plaisait, il n'avait pas joué à ce jeu depuis longtemps. Un vif malaise s'empara de lui. Jouer, surprendre, devenir en quelque sorte un enfant, Léon avait tari cela au plus profond de lui depuis belle lurette. Julie ne put s'empêcher de lui offrir un rire moqueur.

- Vas-y, sors les rames...

Léon se sentit blessé, et vexé. Cette situation le touchait énormément. Pourquoi se trouvait-il si soudainement à fleur de peau ? Julie le vit, et s'en attrista.

- On pourrait se balader un peu, visiter le cratère. Et puis cueillir encore des fruits, allumer le groupe électrogène et les mettre au frigo. Les litchis et les mangues c'est bien mieux quand c'est frais.

- Si tu veux. Faisons ça.

- Quel enthousiasme Léon ! Ça fait plaisir à voir !

C'était vrai, Léon n'avait plus aucun enthousiasme. Ils finirent leur petit-déjeuner en silence. Julie elle, réfléchissait à quoi cueillir, Léon engloutissait son café et fumait clope sur clope sans prendre conscience de là où il était.

La forêt était dense et humide. Cachées sous les fougères, des centaines de grenouilles sautillaient sous leurs pas. Ils avançaient difficilement, taillant les lianes à la machette pour se frayer un passage. Mais le plaisir était là. Le fait de faire de l'exercice, de transpirer tout en pensant à ne pas se blesser avec la machette avait détendu un peu Léon. Il se montrait plus souriant et avait repris du plaisir à discuter avec Julie, ne voyant qu'elle, essayant tant bien que mal d'oublier les croyances douloureuses du passé. Mais ce n'était pas si évident. Comment y croire ? Comment faire confiance ? Comment ne pas se méfier et ne pas s'empêcher de vibrer ? Le chant des martins et des merles Maurice était au rendez-vous. Une papangue les survola. Léon aimait la forêt tropicale, dense et épineuse, elle semblait cacher quelque chose. Des secrets jalousement protégés. Il s'y identifiait, tout en enviant sa richesse. À un moment, ils entendirent un craquement de branche à quelques mètres sur leur gauche. Léon, immédiatement en alerte, se plaça entre Julie et le bruit, machette levée.

- Hey le parano, tu joues le Kévin Costner à faire le garde du corps comme ça ?

Léon la regarda de biais, tentant d'imiter le regard de l'acteur. Autrefois c'était un jeu entre lui et Aurélie. Julie effectua une grimace, l'imitation était plutôt réussie.

- Hey pas mal !

- Tu ne crois pas si bien dire ! Avant de venir sur l'île, je faisais du combat rapproché et, pour passer mon grade, je devais travailler la protection de VIP.

- Du combat rapproché, je comprends mieux ta façon de te battre. Pourquoi t'as arrêté ?

- Parce que... ça ne plaisait pas à quelqu'un qui m'était proche.

Julie haussa les épaules.

- Et alors, si ça te plaisait à toi ?

Quelle ironie pensa Léon. Si elle savait ! Depuis la séparation, il avait abandonné le krav maga et, en allant sur l'île, il avait même abandonné son fils. Comme une réponse extrême aux reproches qu'elle lui avait faits par le passé, de ne pas prendre un peu plus de temps pour eux deux, trop occupé qu'il était à aller au club et à focaliser tout son temps libre sur le gamin et ses problèmes. Il avait coupé les ponts avec tout, mais c'était trop tard, elle était déjà partie.

Comme pour l'extraire de ses pensées moroses, le temps se couvrit soudainement. Les premières gouttes tombèrent, lourdes et éparses. Puis des millions d'autres les rejoignirent. En un instant, une pluie torrentielle s'abattit sur eux, nettoyant d'un coup toutes les préoccupations du moment. Ils firent demi-tour à toute allure. Tout en étant essoufflés, ils riaient et étaient ravis. Même Léon. Il adorait la pluie, surtout ici, en cette période. Elle ne glaçait pas, elle rafraîchissait, nettoyait.

Ils déboulèrent en trombe sous le porche de la case, trempés jusqu'aux os. Léon peina comme un forcené à enlever son t-shirt, Julie éclata de rire.

- Vu comment tu galères pour le haut, tu ferais mieux d'aller directement dans la cascade pour enlever ton jean !

- Gnagnagna !

Ils se grimacèrent. Léon saisit une serviette, s'essuya rapidement et la tendit à Julie.

- Attends, tu t'es séché à l'arrache ! T'es encore tout dégoulinant de la tête !

Naturellement, elle s'approcha de lui et passa la serviette dans ses cheveux. Ce fut instantané, une bulle se créa autour d'eux. Ils cessèrent de rire. Julie ne lui séchait plus les cheveux, elle le caressait. Léon saisit la serviette, la passa doucement autour de la taille de Julie pour l'attirer à lui, avec toute la douceur dont il était capable. Julie se laissa faire. Sa poitrine se gonfla et se posa sur le torse nu de Léon. Elle se laissa submerger par l'attraction. Passant délicatement sa main sur son visage meurtri, elle lui murmura, comme si elle cherchait une autorisation :

- Tu me plais beaucoup Léon, j'aime être avec toi. Et je sais que pour toi aussi c'est pareil...

En guise de réponse, Léon posa doucement ses lèvres dans le cou de Julie, savourant les gouttes de pluie qui en ruisselait. Il reconnut instantanément ce parfum de peau. Ce parfum qu'il avait tant aimé, qu'il pensait avoir perdu à jamais et qui maintenant, de façon inespérée, lui revenait. Il serra Julie de toutes ses forces. Continuant de boire sa pluie, il remonta doucement sous l'oreille, puis passa sur la joue, se dirigeant lentement vers ses lèvres. Julie se cambra, cette montée soudaine de désir, les baisers de Léon, la firent frissonner de plaisir. Collés l'un à l'autre, leurs lèvres se joignirent. Des frôlements d'abord, comme pour s'approprier. Puis la pression augmenta, et dans un embrasement passionnel, leurs

langues se mêlèrent, caressantes et fusionnelles. Léon l'entraîna doucement sur le canapé posé à côté d'eux. Il caressa ce corps qu'il connaissait par cœur, qu'il n'avait jamais pu oublier, à qui il savait comment donner du plaisir. Il commença à lui déshabiller le haut, dégrafant son soutien-gorge d'une main tandis que l'autre lui caressait une joue qu'il couvrait de baisers. Puis il descendit lentement, dans le cou, les épaules, savourant et buvant chaque centimètre carré de peau. Il caressa ses seins, ses seins si beaux et si lourds, redécouvrit avec émerveillement ses taches de peau plus claires, ses tétons fermes. Il les lécha, alternant savamment légèreté et une pression plus forte. Puis il descendit sur le ventre, le parcourant de ses lèvres et de sa langue, s'abreuvant de l'eau pure qui s'y reposait. Il descendit lentement. Julie eue un geste de recul.

- Attention, murmura-t-elle, je suis...

- Je sais, ton nombril.

Elle fut stupéfaite par sa réponse mais ne releva pas, préférant s'abandonner à ce plaisir qui montait lentement en elle. Léon savait vraiment y faire ! De la pointe de ses dents, il effleura l'os de sa hanche, des millions de fourmis envahirent Julie. D'une main, il lui caressait les seins, de l'autre il pressa sa cuisse contre son flanc nu. Sa bouche descendait toujours, il déboutonna son short en jean, embrassant et léchant ce qui se trouvait à la frontière de la culotte de Julie. Ne désirant pas qu'il aille plus bas, elle lui saisit le visage à pleine main, et le remonta fermement pour fusionner sa bouche à la sienne. Tout en se déshabillant mutuellement, ils continuaient de s'embrasser avec fureur, comme si leurs bouches étaient incapables de se séparer plus de quelques secondes. Léon se sentait perdu, une partie de lui n'était pas là. Le plaisir, le désir était là, mais pas l'abandon. Il voulait s'abandonner, se forçait, mais sentait ses émotions bloquées. Ce n'était pas vraiment à Julie qu'il faisait l'amour. Il ne caressait et désirait que de la chair. Il se retrouvait à étaler de la technique, pas à être dans l'échange. Il ne ressentait aucune sensualité. Faire l'amour, les filles, tout cela n'avait plus aucune magie. Juste du désir et de l'excitation. Il essaya tant bien que mal de chasser ces idées de son esprit. Dire qu'Aurélien lui avait dit une fois que lorsque l'on faisait l'amour à une femme, on faisait l'amour aussi à son cerveau...

Ils étaient nus maintenant. Chacun caressait et excitait le sexe de l'autre. Julie était très humide, Léon raide, elle le guida doucement pour l'accueillir en elle. Il entra en Julie comme on entre dans l'oubli. C'était chaud et serré.

Il connaissait cet endroit où il avait si souvent fait l'amour, connaissait les positions qui font monter le désir, les élans qui au contraire lui faisait mal. Il n'avait pas envie de lui faire mal. La transpiration de leurs ébats se mêlant à l'eau. Leurs corps glissèrent l'un sur l'autre en une symphonie radieuse et extatique. Julie ferma les yeux et gémissait, elle s'abandonnait complètement.

- Oh Léon, tes mains ! C'est comme si tout mon corps te connaissait déjà ! Te reconnaissait !

Un électrochoc ! Un rappel à l'ordre furieux de la réalité ! Léon se retira immédiatement et bondit de plusieurs mètres en arrière, cachant ses mains derrière son visage.

- Je suis désolé Julie, je ne peux pas.

La pauvre ne comprenait rien et se sentit soudainement rempli de honte.

- C'est parce que je suis mariée ?

- Non, pas du tout. C'est moi.

- C'est à cause de cette Aurélie, Aurel, comme tu m'as appelée la première fois qu'on s'est vu ?

- Je croyais que tu n'avais pas entendu.

- Ben si.

Ce « ben si » là, sec et net, le pétrifia. Julie s'était recroquevillée sur elle-même, cachant sa frustration et son corps nu en se mettant en boule. Elle était redevenue sèche et renfermée. Elle aussi avait une armure.

- Alors, c'est qui cette Aurélie dont tout le monde parle ? J'aimerais bien savoir maintenant et que t'arrêtes de me prendre pour une conne. Je ne sais pas pourquoi, mais je la déteste cette fille. Alors, c'est qui putain ?

Léon expulsa un soupir d'une lourdeur incroyable. Il était dans tous ses états. Que faire, que dire ? Que raconter au regard incendiaire et blessé que lui lançait Julie ? Oh, et puis merde, autant tout déballer !

- Ok, Julie, calme-toi, je vais tout te raconter. Tout.

29 – Il était une fois toi et moi

*« Il était une fois une petite fille qui n'avait jamais connu l'amour
jusqu'à ce qu'un garçon lui brise le cœur »*

Megan fox

- Je te préviens c'est une histoire banale. Tellement banale que les conséquences peuvent en friser le ridicule, je m'en rends bien compte. Défaut de résilience psychologique je suppose... Aurélie et moi on se connaissait depuis huit ans. Elle était mariée avec un de mes amis. Elle m'avait toujours plu mais c'était la femme d'un pote tu vois, et puis je n'aurais jamais pensé plaire à une fille comme elle... Bref, au bout d'un an de mariage, elle l'a trompé avec un docteur, le lui a avoué, son amant s'est barré peu de temps après sans lui laisser aucune nouvelle. Du jour au lendemain, paf ! Comme ça. Elle n'avait plus rien, ça l'a mise en morceaux ! Environ un an après tout ça, la veille de son anniversaire, on s'est vu, et, ça l'a fait. C'était juste génial ! Je sortais d'une période difficile avec la mère de mon fils. Jugement, chantage affectif et tout le tralala. Mais ce coup-ci je me disais que la roue avait tourné et que j'avais enfin droit à ma part de bonheur. Tu sais, je tremblais comme une feuille la première fois que je l'ai embrassé ! Elle était trop puissante ! Je pouvais passer des heures à la regarder, même sans qu'elle le sache. J'ai toujours trouvé que la place de son visage était sur une pièce de monnaie. On était amoureux, follement, moi en tout cas, parce qu'avec ce que je vais te raconter pour la suite, y'a de quoi bien douter de la sincérité de cette femme...

Mais c'était juste génial, j'avais jamais vécu un truc pareil, une telle complicité. Elle était ma meilleure amie, ma confidente, ma maîtresse, j'avais jamais partagé autant de choses avec quelqu'un. Y'a pas vraiment de mots pour décrire ce truc... C'était comme si on avait trouvé un secret unique que les autres pigeaient pas. Je sentais qu'avec elle, je pouvais être MOI, totalement. Mais tout ça, ça s'est révélé être des foutaises. On avait des caractères de merde, elle comme moi, et des fois ça chiait grave.

Comme si on n'était pas capables de s'aimer comme il le fallait. On habitait de part et d'autre de la France, c'était pas évident mais ça maintenait le désir. Tu sais, on se faisait des Skype comme si on s'endormait ensemble, ce genre de conneries qu'on fait quand on est morgane. C'était mignon. À cette époque, si j'avais pas eu tant de problèmes de tunes, de boulot et de justice avec mon ex, la vie aurait été plus que parfaite. Enfin, tu sais ce que c'est, il manque toujours quelque chose... Mais j'avais Aurélie, les autres filles ne m'intéressaient plus, j'avais trouvé celle qui me correspondait. Un été elle est tombée enceinte. Un truc sale. Elle a avorté. J'ai pas assuré. Un an plus tard elle a tout quitté pour que l'on vive ensemble, ça faisait un peu moins de deux ans qu'on était maqué. On a visité une grande maison, dans un trou paumé. T'aurais vu comment ses yeux ont brillé quand elle est entrée dans cette baraque... Moi ça m'allait pas, loin de l'intérêt, loin du gosse, mais, après tout, fallait que je lâche un peu aussi. Le fric avait toujours été un problème. Elle en avait, pas moi. « Un couple ça tient pas la misère » dit une chanson. La vie qu'on voulait rose, on l'a eu rose PQ. Deux mois qu'on était à vivre ensemble et c'était la cata ! On se prenait la tête pour rien. C'est comme si elle avait exigé un truc de moi qu'elle ne m'a jamais dit. Comme des amants étrangers. Ou peut-être que j'ai pas su l'entendre... Finalement c'est la seule chose que j'aurais aimé savoir et que je n'ai jamais su... Tu vois, elle, elle avait déjà été mariée alors que moi j'y pigeais que dalle à la vie de couple. J'ai pas eu beaucoup de temps pour apprendre, et sûrement aussi que j'ai pas voulu trop écouter à ce moment-là. On se réveille toujours trop tard pas vrai, et les secondes chances n'existent pas en vrai. Je suis parti en voyage à l'étranger, elle m'a largué par téléphone. Le genre de coup de fil où t'apprends que toute ta vie se barre et toi tu peux pas te défendre parce que t'es à des milliers de kilomètres de là.

- Classe !

- Oui hein ? Je les ai bien appréciées ces vacances-là ! Ça faisait deux mois qu'on était dans cette turne. Une maison trop grande et trop froide pour un amour un peu fragile. Mais finalement elle est restée. Et elle a commencé à voir ce psy, pour sauver notre couple. Et c'est là que j'ai merdé ! C'est là où j'aurais dû me réveiller. Je crois qu'à partir de là, elle n'a plus rien partagé avec moi. Je lui faisais une confiance aveugle et viscérale, j'ai rien vu venir. Son psy, c'était le genre de type qui avait « la méthode » tu vois et... disons que pendant qu'au lit elle me demandait un enfant, s'empressait en apparence à nous construire un monde, enfin, je

crois que tout ça, dès le départ dans sa tronche, c'était à elle et pour elle, lui l'envoyait sur les sites de rencontres. Je te jure ! Ça a duré quelques mois, puis elle s'est barrée, à Noël, avec tout notre monde.

- Elle choisissait bien ses dates !

- Ouais elle avait un certain style en effet. Elle n'avait jamais entièrement défait tous ses cartons. Et moi, endormi, je me suis rendu compte que tout était fini six mois trop tard. J'ai eu mon lot d'erreurs aussi dans notre histoire, je le reconnais volontiers, mais voilà, du jour au lendemain toute la vérité m'a pété à la gueule. Et elle était sale la vérité, elle puait la trahison et le mépris. Aurélie m'a balancé des horreurs, « mon psy m'envoie baiser tous les mecs du département, toi et moi on était ensemble pour de mauvaises raisons, je me suis mise avec un mec parce qu'il y avait une place à prendre... » et j'en passe, plus tout ce que sa famille et ses amis pensaient de moi. Une sacrée bande de faux-culs ! Le tout avec un ton et des mots... je te raconte pas. Je n'avais été que ça, une place à prendre... Ça m'a anéanti, et elle, elle semblait jubiler. Jamais des yeux ne m'ont fait aussi mal. Du moment qu'elle avait fait son chemin, elle ne voulait plus entendre parler de moi. Elle m'a fermé toute communication, me donnait du « Monsieur ». Je n'existais plus pour elle, plus rien n'existait d'autre que sa petite gueule et sa réputation d'infirmière libérale. Son cul et sa bouche, comme ses photos Facebook, étaient devenus ouverts au public, et moi elle me bloquait, m'ignorait, malgré huit ans d'amitié et d'amour, j'étais devenu un consommable de plus jeté aux rebuts. En gros, elle m'a fait ce que son amant lui avait fait... sauf qu'elle a pris davantage son temps, donc les dégâts - ou les résultats ça dépend de quel côté on se place - ont été d'autant plus remarquables. Du jour au lendemain, je n'avais plus rien, ni femme, ni maison, je me retrouvais plus mal loti à l'arrivée qu'au départ. J'ai fait des erreurs, ok, mais, disons que certaines choses ne se font pas. Et ce n'était pas la première fois qu'elle faisait un truc pareil, son mari avait subi le même sort, j'aurais dû me méfier. Tout était devenu sale et glauque. La confiance, tout ce qu'il y avait eu de beau, les partages, la complicité, tout cela n'était qu'une mascarade, un jeu, ça m'a bousillé. Ce qui était au départ un magnifique élixir s'est transformé en poison. Elle m'a pris pour un con, et ça, ça fait mal.

- Et son psy dans tout ça ?

- J'y arrive. Je suis allé le voir. J'étais en lambeaux. Je me suis déversé comme jamais je ne l'avais fait à personne. Ce salaud m'a écouté du début à

la fin. M'a dit qu'il pouvait m'aider et m'a donné un autre rendez-vous. Franchement j'y croyais pas. Mais j'avais besoin de ça, de comprendre cette « méthode ». Inception de l'espoir. En sortant il m'a balancé que je devrais « essayer la tranquillité ». Le lendemain matin, j'ai reçu un texto de sa part disant avec les formes que je pouvais aller me faire foutre. Il a même pas pris la peine de me téléphoner ni de me répondre lorsque je lui demandais de me conseiller quelqu'un. Ces deux-là s'étaient bien trouvés, le même style ! À quelques jours d'intervalle, l'indifférence et le mépris m'avaient frappé deux fois. Depuis, il y a ce cri, ce hurlement qui me déchire les entrailles... C'est débile. Mais c'est comme ça. À la tienne ! Amen !

Il était à peine plus de deux heures mais ils avaient déjà bien attaqué niveau boisson. Même Julie, qui pourtant était très peu portée sur l'ivresse. Sans s'en apercevoir, elle fumait déjà sa troisième cigarette coup sur coup en écoutant ce que Léon lui débballait. Au fur et à mesure du récit, elle ne savait pas si elle devait rire, pleurer, hurler, partir en courant ou lui mettre des claques. Alors, elle se contenta juste d'écouter. Mais il fallait se rendre à l'évidence, les similitudes et les échos entre sa propre histoire et celle de Léon étaient juste hallucinantes. Léon, quant à lui, n'osait même plus la regarder en face. Il fumait clope sur clope lui aussi et, dès que son verre se finissait, il le remplissait instantanément. Si le rhum n'aidait pas à oublier, ça lui permettait au moins de sortir tout ça sans filtres, sans autocensure. Surtout lorsqu'il lui débballa la folie qui l'avait envahi après ce largage par texto, son abîme, son désir de vengeance qui avait failli les tuer tous les deux. Comment il avait voulu détruire leur monde comme ils avaient détruit le sien. Les déchirer. Pour fuir, il avait abandonné son gosse, ses amis, sa vie, et s'était exilé sur l'île. Ils avaient tout et lui plus rien.

- Le problème avec l'amour, comme avec l'amitié, c'est que dès que t'en attends un peu trop de quelqu'un, et que t'en donnes un peu trop, tu finis par chèrement le payer. Jamais j'aurais pensé qu'elle puisse me la mettre profond comme ça. Jamais. C'est pour ça Julie, te venger ne te servira à rien, ça n'éteint pas la soif, ça n'est jamais assez.

Point final. Ils observèrent le silence pendant un bon moment, chacun digérant à sa façon ce qui venait d'être dit. La pluie avait cessé, les moustiques refaisaient leur entrée dans la danse. La fumée bleue des cigarettes étirait ses volutes dans l'air lourd. Julie prit une bonne gorgée de rhum.

- « On reconnaît le bonheur au bruit qu'il fait quand il s'en va... ». C'est pas ça qu'il dit Renaud ?

- C'est Prévert en fait à l'origine.

- Bref, n'empêche la vache, ça coûte cher de te quitter toi !

- Comme ça coûte cher de t'aimer.

- Je suis vraiment comme elle alors ?

- Tu lui ressembles en tout point en tout cas. Tu comprends maintenant ? Comment ressentir, aimer, s'abandonner et faire confiance lorsque l'on a été trahi, que l'on s'est donné corps et âme à une personne qui vous a ensuite craché à la gueule ? Tout d'un coup, tout était devenu sale. Et rien jusqu'à présent n'a pu enlever cette crasse. Un homme peut être mis en prison s'il casse du matériel ou s'en prend à l'intégrité physique d'une personne, mais il n'y a aucune justice lorsque l'on démolit quelqu'un moralement. Alors que faire ? La plupart des gens passent l'éponge, passent à autre chose comme on dit. Moi j'y arrive pas, j'y arrive plus. Chaque fois que j'ai baissé ma garde, les coups ont été de plus en plus durs à encaisser. À force de trop plier un bambou, il finit par se briser.

Julie passa sa main dans ses cheveux, comme si ses idées y étaient rassemblées.

- Je... enfin... Même si tu lui en as fait baver après, elle a vraiment agi comme une pute avec toi. Elle aurait mieux fait d'être honnête sans être aussi tranchante.

Léon haussa les épaules, ça le surprenait cette réaction.

- Elle a fait ce qu'elle a pu peut être... J'en sais rien, et je ne le saurai jamais.

- Elle t'a bien pris pour un con ouais ! Ne rien te répondre, ou juste des trucs cassant. Te faire le débriefe complet de ses proches qui t'ouvrent la gueule, quel intérêt sinon celui de te faire du mal ? J pense pas qu'elle t'ait jamais aimé.

- Peut-être, mais c'est ce que j'ai envie de croire désormais. Je préfère ça au fait de me dire que j'ai été pris pour un con comme tu dis. Mais ça n'enlève ni la douleur ni la culpabilité. Le style bulldozer, ton style et le sien, c'est vraiment très violent pour ceux qui en subissent les frais tu sais.

- Ouais, je veux bien le croire. Même si ça a dû bien la gonfler toutes tes lettres et la pression que tu lui as mise ensuite, quelque part son ego doit être vachement flatté de se savoir importante, de savoir que tu n'arrives pas à l'oublier. Et t'as eu personne depuis ?

- Ça dépend. J'ai eu des tas d'aventures et de courtes histoires, mais personne à qui je me sois réellement donné autant qu'à elle en tout cas. Trop de signaux d'alarmes se remettaient en place. L'abandon et la confiance n'étaient plus possibles. Plus rien n'est authentique, honnête, et innocent.

Il repensa à Sandrine, et aux autres. En fait, il avait tenté d'expérimenter le fameux laboratoire des relations. Il imitait Aurélie. Mais ça lui avait fait plus de mal qu'autre chose, car c'est alors elle qu'il imaginait avec d'autres hommes dans ces moments-là, se donnant, l'oubliant.

- Ouah ! Je sais pas si je dois trouver ça admiratif ou complètement stupide et pitoyable. T'es vraiment du genre à te gratter les cicatrices jusqu'à saigner toi !

- Tu crois pas si bien dire ! Si tu savais le nombre de fois que je l'ai entendu de sa bouche celle-là.

Il y eut un blanc. Vidange des verres et nouvelles clopes.

- En tout cas, même si je comprends qu'elle ne veuille plus entendre parler de toi, je ne pense pas qu'elle t'ait oublié. T'es pas un mec qu'on oublie comme ça Léon.

- Tu parles Charles ! Mais c'est gentil de me dire ça.

- Et puis - Julie chercha ses mots en se léchant les lèvres - tu m'as dit que dans votre relation, c'était un schéma ou c'est elle qui faisait la sauveuse.

- Ouais...

- Alors, on pourrait essayer tous les deux... Notre relation est différente, c'est toi qui m'aides, et puis on a conscience de ça.

Léon en resta sur le cul, il s'attendait à tout sauf à ça.

- Ça ne servirait à rien Julie. Tôt ou tard ça arrivera au même résultat. Tu sais, depuis, je me sens comme mort à l'intérieur. Quelque chose s'est cassé.

Julie se leva d'un bond et explosa.

- Putain Léon, je déteste quand tu dis que tu es mort. Pour moi c'est complètement l'inverse et c'est ce qui m'a immédiatement séduit chez toi, cette force que tu as d'avancer quand tout est pourri autour de toi. Alors, puisque tu es assez lucide pour assumer ton « Dark Passenger » - merci Dexter pour la formule mais j'en trouve pas d'autre -, il serait temps aussi que tu assumes le fait que tu es une belle personne ! Et puis bordel, je suis moi, pas une putain de copie ou de clone !

- Tôt ou tard Julie. Tu sais, les as vont avec les as, les rois avec les dames et les six avec les quatre. Tu es une dame, moi un chiffre.

- Putain c'est impressionnant de connerie ! T'as même pas envie d'essayer d'être un peu plus cool avec toi ?

Elle était folle de rage et en même temps dans ses yeux embués se lisait le désir soudain qu'il l'accepte et la prenne dans ses bras. Bien sûr que si, il avait envie d'elle. C'était même à se demander pourquoi il ne sautait pas sur l'occasion. Mais non, il freinait des quatre fers. Tout comme au bout d'un moment Aurélie n'avait plus envie d'essayer autre chose entre eux deux, Léon, par peur de souffrir à nouveau, ne voulait plus rien essayer non plus. Et pourtant ça le tirait. Est-ce que la peur de souffrir incluait obligatoirement le fait de ne plus s'ouvrir ? Faire confiance, s'abandonner, en était-il seulement capable encore, en avait-il envie ? Il sentit monter en lui le désespoir le plus profond, toutes ses blessures refaisaient surface. Autrefois Aurélie lui avait dit que son problème était qu'il rencontrait de nouvelles personnes en se disant que c'était des ennemis potentiels avant de devenir des amis susceptibles. Bizarrement, la seule personne dont il ne s'était jamais méfié était celle qui lui avait fait le plus de mal. Il se mit à exploser lui aussi.

- Bon sang Julie j't'ai dit pourquoi je... Même si j'avais envie de me mettre avec toi. J'aurais tellement peur de te perdre, pour un oui ou pour un non, que chaque point de tension de désaccord ou de confrontation signe ton départ. Et je ne pourrais pas le supporter une autre fois. Alors je me plierais à tous tes caprices. Et j'en perdrais le peu d'humanité et de fierté qu'il me reste.

Julie en eut le cœur crevé de l'entendre parler comme ça. Ils en pleurèrent tous les deux.

- Léon, c'est horrible ce que tu dis. Tu l'as trop mise sur un piédestal ! Et toi là-dedans ? Et toi bordel ? C'est pas parce qu'un jour t'as un accident de voiture qu'il ne faut plus jamais conduire. C'est pas parce qu'une personne t'as déçu que tu ne dois plus t'ouvrir.

- C'est ce que j'ai choisi. Je suis désolé.

Une colère noire s'empara de Julie. Autant de désillusion et de renoncement la mettait hors d'elle ! Léon n'avait-il donc aucune fierté ? Aucune envie de vivre ? Il était jeune, beau, mais aigri. Trop aigri pour son âge.

- De toute façon, même si tu voulais de moi. Ce n'est pas moi que tu voudrais, mais elle. Putain de jeu à la con de « fuis moi j'te suis et suis moi j'te fuis » ! J'suis vraiment trop conne !

Léon tenta de lui prendre la main. Julie se recula d'un bond sauvage.

- Ne me touche pas putain !

- Julie... Si tu savais...

- Ferme-la putain, va chier ! Va chier !

Encore ses mots, encore pour lui. Toujours cette faculté de vouloir dire, faire quelque chose qui inévitablement se retournait contre lui. Des dizaines de filles pour en oublier une seule, et il la retrouvait là, et elle se donnait à lui, et il la refusait. Cette situation, la manière dont ils étaient en train de se faire du mal parce qu'incapable de s'aimer, remuait trop de choses. Léon étouffa soudain, son bide se serra et il fut pris de violentes nausées. C'en était trop. Le cauchemar ne finirait donc jamais ? Il voulait fuir, fuir ! Alors il se mit à courir, à toutes jambes, il disparut dans la jungle sans un mot, sans entendre Julie qui l'appelait derrière, sans prendre la peine de se retourner. Fuir, fuir, fuir ou risquer d'avoir envie de mourir.

Il courut à perdre haleine, comme il était en train de perdre la raison. Trébuchant sur les racines, glissant sur les souches humides, il avançait sans vue. Les branches des acacias lui griffèrent le visage. La douleur physique ne prenait même pas le pas sur la douleur émotionnelle. Il courut jusqu'à ce que ses poumons ne soient qu'un immense brasier, que son cœur tape à un tel rythme qu'il avait l'impression de sentir le goût du sang dans son palais. Il s'arrêta dans une clairière, des arbres immenses l'empêchaient de voir le ciel. Il voulait pleurer mais n'y arrivait pas. Il voulait ressentir autre chose que de la souffrance, sentir autre chose que ce verrou. Il voulait cracher, gronder, hurler. Putain, pourquoi rien ne sortait ? Les images défilaient, Aurélie heureuse sans lui, Julie probablement en train de pleurer à cause de lui, et lui qui n'arrivait même pas à se détester pour ça !

Léon aperçut un arbre énorme à quelques mètres de lui. Il s'y rua et, comme s'il s'agissait de sa propre personne, le martela de coups. Il frappa, rapidement et avec violence, jusqu'à en sentir ses cartilages éclater, sa peau s'arracher. Il hurla aussi, de toutes les forces de son désespoir, à s'en faire péter la voix. Un cri de fureur inconsolable.

- Tu vas finir par l'abîmer cet arbre à force ! Il te t'a rien fait pourtant.

Léon s'arrêta net en entendant la voix. L'homme avait surgi de nulle part. Vêtu d'une simple tunique, il eut du mal à le reconnaître de prime abord. Mais ce regard, si dense, si intense, si profond, il n'y avait aucun doute à avoir.

- Zougou !

Le sorcier approuva d'un hochement de tête.

- Sa mèm.

OceanofPDF.com

30 – La vie ne m'apprend rien

*« Sur le chemin des rêves on peut se croiser »
Sandrine*

Le sorcier affichait toujours autant d'assurance. Cependant, son regard était plus serein et il renvoyait à Léon un demi-sourire bienveillant. Ça c'était nouveau, et assez déstabilisant. Mais Léon trouva un avantage à cette situation, au moins il avait quelqu'un sur qui se défouler.

- Toi ! Fils de pute ! Je devrais te piétiner la gueule avec mon 42 fillette !

Léon avança vers lui, poings serrés. Zougou ne bougea pas d'un centimètre, au lieu de cela, il continua de sourire. Sa voix était d'une étrange douceur.

- Tu pourrais Léon. Comme à ton habitude, tu vas décharger ta colère sur les autres au lieu de la lâcher par toi-même.

- Peut-être, mais ça me soulagera.

- Pour un temps seulement, et tu le sais. Mais d'accord, laisse sortir ton monstre, frappe-moi.

Zougou écarta les bras. Léon s'arrêta net. Cassé dans son schéma de provocation, il resta sur place, les poings serrés à s'en rentrer les ongles dans la chair, ne sachant s'il devait frapper ou non. Et tout d'un coup, le visage de Zougou se métamorphosa en une grimace hideuse. Il tira la langue, émit des grognements impressionnants et sauta sur place. On aurait dit un enfant tapant sa crise. Cela dura bien deux minutes. Léon le regarda faire, complètement décontenancé de voir Zougou dans cet état. Lorsque ce dernier eut fini, il lui dit demanda d'un ton sec.

- C'est bon, t'as fini ? Tu te sens bien ?

- Parfaitement bien, je te remercie Léon. Mais à mon tour de te poser la question. Ta colère n'a-t-elle pas grandement diminué en intensité ?

C'était vrai. Léon avait desserré les poings, et la brûlure dans sa poitrine se sentait à peine. Il fut forcé de l'admettre, les gesticulations grimaçantes de Zougou l'avaient détendu.

- J'ai simplement capté ta colère Léon, et au lieu de la garder en moi, comme le font la plupart des gens dits « civilisés », je l'ai lâché. Je l'ai laissé s'exprimer à travers mon corps et par mes sons, comme un enfant l'aurait fait.

Léon ne savait pas quoi dire. Il ne comprenait rien à tout ça. Zougou fit quelques pas de côté puis s'assit dans l'herbe, au pied d'un immense arbre à caoutchouc. Il respira profondément en fermant les yeux. Il semblait parfaitement en confiance et dégageait une sérénité et une joie de vivre que Léon n'avait jamais vu chez personne.

- J'aime cette forêt, elle est si vieille et préservée. La végétation, les arbres en particulier, ont énormément de mémoire. Ils en ont des choses à raconter ! Toute cette quiétude, cet amour, cette énergie. Tu as choisi un bien bel endroit ! Regarde-moi ça comme c'est magnifique !

- OK, c'est magnifique. Rien à foutre. Qu'est-ce que tu fous ici Zougou ?

- Je suis venu pour te libérer, aussi étrange que cela puisse te paraître. Je vais te montrer en quoi tu n'es pas le seul fautif de l'échec de ton histoire avec Aurélie. Comme tu attends des réponses depuis trop longtemps, je vais t'en apporter quelques-unes et, par ce biais, je vais tenter de te faire comprendre, accepter, et assumer ce que Julie vient de te dire il y a quelques instants.

-... ?

- Le fait que tu es une belle personne Léon.

Léon ne put s'empêcher de retenir un rire nerveux.

- C'est ça, et puis quoi encore ? Tu vas quand même pas penser que je vais croire un seul mot de ton baratin !

- Pas tout de suite en effet. Ton Bouboule est trop présent.

- Mon Bouboule ?

- Ton ego si tu préfères, peu importe le nom. Mais moi je l'appelle Bouboule, ça lui va bien.

- Okay, mon Bouboule est trop présent, si tu veux, et alors ?

- Et alors, comme là en ce moment tu endosses le rôle d'un donneur de leçon complètement hermétique, accompagné de Bouboule, rien de ce que je peux dire ne peut entrer dans ta tête sans en être aussitôt cassé. Tu l'as déjà expérimenté n'est-ce pas ? « Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous ».

La tension de Léon lâcha encore d'un cran, Zougou avait tapé on ne peut plus juste, comme à son habitude. Il resta sur ses gardes néanmoins.

- Donc, d'après toi, je suis une belle personne, malgré tout ce que j'ai fait ? À la mère de mon fils, à Aurélie, à Mélodie, à son frère et j'en passe... Sans compter ce que j'ai envie de te faire.

- Oui, c'est regrettable n'est-ce pas toute cette violence... Mais tu avais besoin de me rencontrer sous cette forme pour pouvoir m'accepter... et te rendre compte. À ce propos, je suis sincèrement navré pour Marley, c'était un homme bon.

- Ouais, c'était un homme bien. T'en sais quelque chose, c'est toi qui l'as tué.

- Malgré les apparences et ce que l'on dit de moi, il y a tout une possibilité de nuances entre le noir et le blanc. Par le passé j'ai fait certaines choses, je le reconnais... Mais Je peux t'assurer que je n'ai absolument rien à voir avec tout cela Léon. Après libre à toi de me croire.

Zougou dégageait tellement de sincérité dans ses mots, Léon se surprit à le croire.

- Qui es-tu Zougou ? C'est quoi ton rôle dans tout ça ?

- Ah, qui je suis ? Un vieil homme qui a énormément appris, et qui apprend toujours énormément, même à cet instant. Quant à mon rôle... j'essaie de maintenir un équilibre, tout en tentant de délivrer ceux qui sont prêts à recevoir mon enseignement Léon. Et je suis ici parce que je pense que tu es prêt. Pour en revenir à ta question, oui, tu es une belle personne et non, ce n'est pas TOI qui as fait toutes ces choses. Tu t'es simplement laissé dépasser par tes émotions, parce que tu n'as pas appris à les lâcher. Ton Bouboule s'est rebiffé et voilà... Mais ce n'était pas toi, ton âme ou ta lumière, peu importe le nom.

Les lèvres de Léon se fendirent d'un demi-sourire crispé. Son âme ? Et puis quoi encore ? Son auréole croupissait au fond d'un tas de merde depuis belle lurette !

- Je sais. Mais nous en reparlerons tout à l'heure. J'ai une question à te poser, si tu veux bien y répondre. Es-tu heureux Léon ?

- Non, bien sûr que non !

- Et qu'est-ce qu'il te manque pour arriver à ce bonheur ?

Léon prit une grande respiration, cette rencontre prenait vraiment une tournure très étrange. Le bonheur. C'était quoi ? Aurélie ? Il voulait répondre ça. Le pardon ? Non plus. C'est avec un sanglot montant dans sa gorge qu'il lâcha sa réponse.

- De m'aimer un peu plus je crois et... combler ce vide en moi. Ressentir la joie de vivre.

Zougou hocha la tête tout doucement, l'air grave et ravi à la fois.

- Oow ! Bonne réponse. Assieds-toi un instant en face de moi.

- Je n'ai aucune envie de te faire confiance Zougou.

- Je comprends. C'est ton droit le plus absolu.

Léon hésita, regardant droit dans les yeux celui qu'il pensait être son ennemi il y a encore peu. Il fallait se rendre à l'évidence, Zougou n'était pas là pour le piéger. Mais les expériences du passé... Il hésita encore et, dans un soupir nerveux, fini par s'asseoir. Zougou le remercia par un signe de tête.

- Avant de passer à la pratique et à des choses plus « concrètes » je dirais, il est bon de faire un peu de théorie. Tu dois savoir Léon qu'une personne se constitue et se présente sous quatre formes pour être une entité à part entière. En vérité il y en a beaucoup plus mais pour le moment quatre c'est bien pour toi. À une extrémité nous avons L'Être de Lumière, fait de pur amour et de bienveillance, directement relié à tous les esprits qui ornent la Terre, et même à la Terre elle-même, qui est notre mère, et en même temps notre enfant. Cet être de Lumière, où l'âme, que tu veux... Je te sens te refermer Léon, écoute simplement, dit à Bouboule de te laisser tranquille.

Cet aparté le fit sourire. Zougou reprit son cours.

- Donc, d'un côté nous avons L'Être de Lumière et à l'autre extrémité nous avons le corps physique, fait de chair et d'os, extrêmement dense pour être parfaitement ancré dans le monde matériel. Entre les deux se trouvent le mental et les émotions. Voici comment cela se passe. La lumière est ralentie par un premier filtre, le mental. Toutes ces pensées qui tournent dans ta tête, ton intellect, tes réflexions etc. Tout cela crée des émotions, second filtre qui ralentit la lumière. Dans la société occidentale surtout, les gens ont appris à retenir leurs émotions, à les garder en eux aux lieux de les lâcher, ce qui les rend malades. Et cette maladie se répercute sur le dernier filtre, le physique, je te résume de façon très simpliste pour que tu comprennes. Voici comment cela se passe : Le corps à besoin de bouger et d'être nourri avec de la nourriture saine. C'est évident, si tu considères ton corps comme une poubelle, comme tu le fais, il ne peut pas fonctionner correctement.

- Je sens le passage où je vais devoir devenir végétarien...

- C'est vrai que ce serait mieux. C'est simple, pour prendre l'exemple de la viande, la plupart des animaux sont élevés dans de véritables camps de concentration, avec des conditions de vie abominables, comment veux-tu en mangeant cette viande ne pas avaler en même temps la souffrance de cet animal ?

- Ça se tient, c'est pas faux.

- Regarde les pauvres qui se nourrissent d'un peu de riz par jour. Ils ont certes des carences de toutes sortes, mais ils ne sont pas gavés ni empoisonnés comme les riches. C'est la plus belle revanche des pauvres. Ils n'ont pas de quoi acheter ce qui les empoisonne ! C'est magnifique non ?

Zougou éclata de rire en ouvrant grandement ses bras. Il affichait un enthousiasme enfantin.

- Après, les gens obèses, dans une certaine mesure, font comme toi, ils avalent et avalent de la nourriture en excès pour cacher leurs émotions, pour les endormir. Mais j'y reviendrai. Après que le corps sera nourri plus sainement, les émotions elles aussi deviendront plus positives, il y aura moins besoin de lâcher les négatives et cela deviendra de plus en plus facile.

- Et le mental ?

- Le mental a besoin lui de spiritualité, comme la méditation. Mais à elle seule la méditation ne suffit pas, comme la psychanalyse ne suffit pas. Il faut que le corps bouge. C'est une des aberrations de cette époque de croire que l'on peut soigner le mental par le mental. Les moines tibétains par exemple ont une spiritualité incroyable, mais leur nourriture se fait à base de beurre rance, ce qui est loin d'être bon pour l'organisme. Donc, de la nourriture saine pour le corps, des pensées positives, de la spiritualité, et ainsi la lumière peut passer tranquillement entre les différents composants de ta personne et te voilà, centré, connecté, et prêt à recevoir les messages, en vrai médium. C'est simple !

Léon fit la moue. Il avait du mal à croire tout ça, et puis ça sortait un petit peu de nulle part. À écouter Zougou ça semblait si simple. Il chercha son tabac et s'en roula une. Son esprit balançait entre le fait de partir très loin de cette façon de voir la vie et vouloir en savoir plus.

- J'n'y crois pas du tout à tout ça Zougou.

- Si tu n'es jamais allé voir la mer, comment veux-tu croire qu'elle existe ?

- Se connecter à l'univers, être dans l'amour tout ça, je trouve tout ça très Bisounours et Granola.

- Tu as raison, mais n'est-ce pas ton Bouboule qui parle en ce moment ?
Après tout qu'avait-il à perdre sinon du temps ?

- Ok Zougou. Je veux bien apprendre.

OceanofPDF.com

31 – Le monstre caché derrière l'enfant.

*« On vit avec un cœur trop plein
dans un monde trop vide.
Et sans avoir usé de rien,
on est désabusé de tout. »
Chateaubriand.*

Alors Zougou continua sa leçon. Il lui expliqua que chaque personne, surtout dans les sociétés occidentales, était un enfant que l'on avait cassé, brisé. Les enfants sont des êtres purs, véritablement connectés. Léon le savait bien. Lorsqu'il regardait dans les yeux du sien, il n'y voyait rien d'autre qu'une profonde sagesse.

- Un enfant ne ment pas, ne triche pas, n'émet aucun jugement. Il est dans l'amour et la découverte la plus pure. Ils sont nos plus grands professeurs. Et ils ont cette faculté incroyable de savoir lâcher leurs émotions, au lieu de les retenir. Regarde les faire. Lorsqu'ils sentent une tension à l'extérieur, comme leurs parents qui se disputent, ou en eux, ils absorbent ces émotions négatives, et ils les lâchent, ils crient, ils sautent, ils bougent.

Le drame, c'était qu'autour de l'âge de quatre ans, voire même avant, les parents commençaient à leur dire que ce n'était pas bien, que les enfants ne devaient pas faire de caprices mais au contraire se tenir tranquilles.

- Et voilà nos enfants qui se mettent à retenir leurs émotions, et à devenir des êtres bridés, de moins en moins connectés à leur âme et de plus en plus piégés par leur mental. Tout cela parce que les parents n'ont pas su être de bons parents, ce qui est normal, vu qu'ils ont eux-mêmes oublié leur enfant intérieur.

- Et alors la solution c'est quoi ? Laisser les enfants taper leur crise ?

- La solution c'est redevenir soi-même un enfant, être dans l'émerveillement, l'enthousiasme et la joie constante. Il faut que tu comprennes que cet enfant-là, au fond de toi, ne meurt jamais. Tu l'as juste

enfermé dans la cave pour ne plus l'entendre. Mais il est toujours là et il hurle. Prend l'exemple d'un homme d'affaires qui joue continuellement ce personnage-là. On en a tous besoin, l'homme d'affaires sert à construire et à gérer les choses matérielles. Mais, restant constamment dans ce rôle-là, il n'écoute pas l'enfant en lui qui veut jouer. L'homme d'affaire lui répond que le monde des adultes est une chose sérieuse, que les amusements des enfants n'y ont pas leur place. Alors que fait l'enfant ? Il lui fait péter un infarctus pour que l'homme d'affaires comprenne. Chaque émotion que nous retenons, chaque personnage que nous ne laissons pas s'exprimer pleinement et de façon authentique finit par créer des tensions. Ces tensions se transforment avec le temps en malaises, et ces malaises deviennent maladies. Ta dépression par exemple n'est rien d'autre que ta colère qui ne s'est jamais exprimée, ou dans ton cas, très mal exprimée.

Léon eut un rire gêné. Il voyait très bien ce à quoi Zougou faisait allusion. Au lieu de faire comme un enfant, de simplement lâcher cette émotion, lui l'avait gardé, et l'avait projeté sur quelqu'un d'autre.

- Il est illogique de rendre l'autre responsable de son malheur Léon. Le seul responsable de ta colère, de tes peurs, c'est toi. Ce serait comme l'exemple d'une femme qui, laissant s'exprimer son personnage de bonne épouse et de séductrice, mettrait une jolie petite tenue et préparerait un bon repas en attendant que son mari rentre du travail. Le mari, fatigué de sa journée et agacé par ses patrons, franchit le seuil de la porte en personnage de gamin râleur. À ce moment, les différents personnages ne peuvent pas s'entendre, et la dispute est certaine si la femme commence à écouter la frustration qui naît en elle d'avoir attendu son mari et de voir arriver un enfant boudeur pas du tout séduisant. Ça te parle non ce que je viens de dire Léon ?

- Assez. Et la solution alors c'est quoi ?

- Il y en a une multitude. Admettons que la femme soit plus attentive et consciente que son mari. Pendant un instant, elle peut jouer le rôle de l'infirmière ou de la maman qui écoute et console le personnage de l'enfant râleur. Une fois que l'enfant se sera exprimé, le mari refera surface, et alors il pourra demander à sa femme ce qu'elle porte sous sa tenue d'infirmière. Et il n'y a pas eu besoin de dispute, parce qu'aucun des deux n'a eu à décharger ses émotions négatives sur l'autre, ni à les enfermer en soi. Un autre exemple, qui te concerne directement avec Aurélie pour que tu comprennes bien. Je sais que tu culpabilises énormément de ce fameux

schéma sauveur sauvé. Comme si tout était de ta faute. C'est faux ! Aurélie n'avait pas à te sauver. Mais par ses actes, t'acheter à manger, résoudre tes problèmes financiers,..., elle l'a fait. Et le pire, c'est qu'en faisant cela, elle t'a rendu dépendant d'elle. Et quand elle est partie, c'est normal que tu te sois retrouvé si mal. Elle t'a drogué et t'a sevré brutalement. Elle n'avait pas à t'aider. Si ça la rendait mal de te voir coincé dans tes problèmes, elle avait, elle, à évacuer ce sentiment d'impuissance. Mais elle aussi avait besoin de ça pour assouvir sa dépendance de vouloir à tout prix sauver des gens. Et les exemples sont encore multiples. Dès le moment où nos parents ont cassé l'enfant en nous, nous avons créé des dépendances. Et ces dépendances après se reproduisent sur notre vie de couple et sociale. Au moment de la recherche de l'âme sœur, à la place de se dire « Oh, voilà une belle femme ! Comme j'aimerais m'accorder avec elle ! » la majorité des gens se disent « Oh, voici une belle maman ! » Et à une maman que lui fait-on ? On lui casse les pieds parce qu'elle nous a brimé pendant notre enfance.

- C'est bien beau tout ça, mais comment on fait ?

- Comme l'a dit Jésus, on tend l'autre joue. Si tu t'es pris une claque sur la joue gauche, essaies autre chose, c'est cela que veut dire « tendre l'autre joue ». C'est comme le marmaille qui a besoin de toucher le four une fois pour comprendre que ça brûle. Toi tu as eu besoin de toucher plusieurs fours. Résultats, au lieu de changer, tu t'es dit que tu ne voulais plus jamais entendre parler ni utiliser un four. Tu n'as pas compris que c'est toi qui avais mal appris à l'utiliser. Maintenant du four, l'amour, les femmes et la vie en général, tu t'en méfies. Toi Léon, pour ne plus avoir à souffrir, tu as verrouillé toutes tes émotions, ta colère, tes peurs, tes envies. Tu ne vis plus, c'est vrai qu'au moins tu es tranquille. Mais c'est la tranquillité de la tombe. Redeviens un enfant, laisse-toi aller à essayer autre chose ! Je te l'ai dit, ils sont les meilleurs professeurs pour montrer comment les émotions doivent passer sans agresser personne. Tiens, lève-toi un instant avec moi, cessons un peu la théorie de côté et passons à la pratique.

Zougou se leva, Léon l'imita.

- Tes parents t'ont appris à garder tes émotions, nous allons les libérer.

- Comment ?

- Fais comme moi, comme ton père aurait dû te montrer.

Zougou fléchit légèrement les jambes et les bras. Il écarta les doigts puis commença à déchirer l'air devant lui comme un chat déchirerait une toile

tout en grognant, tirant la langue et faisant une grimace affreuse. Léon était cloué sur place, il n'arrivait pas à bouger.

- C'est ton Bouboule qui te bloque, qui te dit que tu vas être ridicule. Rassure-le. Et lance-toi.

Léon ferma les yeux. Extrêmement gêné, il se mit à imiter Zougou, tout doucement.

- C'est bien Léon, maintenant émet des sons aussi. Des gestes sans sons sont comme un enfant à qui l'on a coupé la parole. Permits à cet enfant de s'exprimer.

Léon se mit à grogner, légèrement d'abord, puis de façon plus intense.

- C'est très bien Léon continue comme ça, mais varie tes gestes et tes sons. Dès que l'on est dans la répétition, on n'est plus dans la vie. La vie c'est la variété.

Mais le verrou avait vraiment du mal à sauter. Zougou le savait bien, il l'encouragea, doucement, faisant en sorte de pousser Léon à s'extraire de sa zone de confort sans pour autant le violenter.

Alors Léon ferma les yeux. Et se mit à bouger, à rugir. Il frappa dans l'air, sauta sur place, courut même. Il hurla de plus en plus fort, un rugissement déchirant, à s'en arracher les cordes vocales. Ça montait. Toute cette colère gardée, cette rage, ces sentiments d'injustices, d'humiliations, tout sortait, il ne contrôlait plus rien. Au milieu de la forêt, Léon hurlait toujours plus fort, frappant et griffant l'air de toute l'intensité de ses émotions trop longtemps enfermées. Tout d'un coup il s'écroula et, pour la première fois depuis des années, des larmes sortirent de ses yeux par flots immenses. Zougou, comme un père bienveillant, prit Léon dans ses bras.

- C'est très bien Léon. C'est très très bien. Laisse-toi aller à pleurer, vas-y, décharge ton corps de tout ça, il en a assez gardé ! Je suis fier de toi, ce que tu viens de faire était très courageux, et très touchant.

Ils restèrent ainsi plusieurs minutes, le temps pour Léon de se calmer et de permettre à son corps de se recharger. L'apprentissage n'en était qu'au début. Zougou se rassit en face de lui, avec toujours dans les yeux cette lueur souriante et bienveillante. Il inspira profondément et émit le même son sourd que tout à l'heure.

- Oow.

Ça venait de la poitrine, ou du ventre. Dans tous les cas ce son venait de plus loin que de la gorge. Une sorte de salut sincère et authentique.

- Il est bien évident que tu n'étais pas un enfant là... Qu'as-tu laissé s'exprimer à ton avis ?

- Je ne sais pas. Une sorte de monstre.

- Oow, un monstre...

- Oui, comme si je crachais un dragon.

- Très belle image. Mais en réalité plusieurs personnages se sont révélés ici.

- Comment sais-tu tout ça ?

- Parce que je les vois.

- Comment puis-je les voir ?

- Avec de l'attention, de l'entraînement, et en jouant à un petit jeu.

OceanofPDF.com

32 - Les différents personnages

*« L'amour ne donne aucun droit sur l'autre,
seulement le droit de le respecter »*

Jacques Salomé

- Voilà ce qui va se passer : je vais faire plusieurs personnages et tu vas essayer de deviner lequel je suis. Ensuite, sans réfléchir, tu vas me donner la première impression que tu as eue en face de ce personnage. Ne cherche pas à analyser. Laisse juste s'exprimer ton premier ressenti. D'accord ?

- D'accord.

Zougou se leva. Sautillant un peu, il se tourna vers Léon, et lui fit une grimace venue d'un autre monde, taquine et désinvolte. Puis il se mit à faire la roue, à ramasser un bâton et à jouer avec. Dans le même temps, il prononçait des onomatopées, s'exprimant dans un vrai charabia, chantant et mélodieux. Puis il aperçut une fleur, s'allongea près d'elle et écarquilla les yeux.

- Un enfant dit Léon. Tu es un enfant.

- Très bien. Et que t'es-tu dit quand tu as vu cet enfant ?

- Tu es innocent et plein de vie. Enthousiaste. Je t'envie.

Zougou hocha la tête.

- Oow. Et pourquoi tu n'es pas venu jouer avec moi ? Si tu avais laissé s'exprimer ton enfant intérieur, c'est ce qui se serait passé... Nouvel exemple.

Zougou se tortilla sur place cette fois, exprimant la douleur.

- J'ai mal, je suis malheureux. Tout est difficile dans ma vie, je me sens seul...

- Le déprimé.

- Plus ou moins. Un patient plutôt. Et que t'es-tu dit ?

- Comme je te comprends !

- Oow. Quel a été ton personnage ?

Léon réfléchit un instant...

- Le même, le patient.

- C'est ça. Et tu crois qu'un patient a besoin d'un autre patient ? Un enfant m'aurait vu dans cet état, il serait tout de suite venu vers moi pour me réconforter et me faire un gros câlin. Pourquoi n'es-tu pas venu m'aider, pourquoi ne t'es-tu pas transformé en thérapeute ?

- Je n'en sais rien.

- Parce que c'est comme cela que l'on t'a éduqué, et que le monde fonctionne malheureusement de cette façon. Tous ces malheureux dans la rue, les gens passent à côté sans les voir, sans éprouver la moindre compassion pour eux. Alors qu'il suffirait de les aider, pour que chacun se sente infiniment mieux. Mais cela se passe ainsi parce que les gens n'arrivent déjà pas à être de bons thérapeutes pour eux-mêmes... Nouvel exemple.

Zougou prit une posture formelle, se déplaçant de manière linéaire, effectuant des allés et retours tandis qu'il parlait.

- La lumière n'existe pas, ce ne sont que des idioties de la philosophie New Age. Seul le noir existe, la méchanceté et l'individualisme. Toutes ces idées selon lesquelles une énergie puissante nous entoure ne sont que pures sottises !

Léon ne put retenir un sourire.

- Le gourou, ou un sorcier.

Zougou sauta sur place, ravi.

- Ahah ! Je t'ai bien eu n'est-ce pas ? Tu t'es trop focalisé sur le discours et pas assez sur mon expression. J'étais dans le rôle de... Facile, j'ai le même depuis tout à l'heure, ou presque.

- Humm, de l'enseignant ?

- Exactement ! Et que disais-tu à cet enseignant ?

- Ça me saoule !

- Eh oui, bien entendu... Crois-tu avoir été dans le rôle de l'élève dans ce cas ?

- Ben... j'ai écouté.

- Comme un mauvais élève ! Le véritable élève se serait accordé à l'enseignant, il aurait pris des yeux émerveillés. « Ho, comment faites-vous pour connaître autant de choses ? ». Au lieu de cela, toi, comme toute la population occidentale, tu as voulu casser cet enseignant, lui donnant une leçon. Tu étais un enseignant caché derrière un élève. Comme à beaucoup de moments avec moi, en ce moment même. C'est pour cela qu'il me faut

de si longues phrases parfois pour t'expliquer. L'enseignant est un donneur de leçon qui n'écoute pas. Regarde la majorité des gens, ils se croient tous enseignants. Ils attendent que l'autre ait fini de parler et, sans même avoir écouté, donne leur avis. Cela ne veut pas dire tout gober n'importe comment, mais simplement savoir écouter en véritable élève. C'est de là que naissent les conflits. Tout le monde veut donner son avis, se heurte pour avoir raison, mais personne ne s'accorde. Un dernier exemple.

Zougou, se cambra, se passa les mains sur le torse pour le caresser. Il regarda Léon dans les yeux, souriant, lui fit un clin d'œil. D'une voix extrêmement suave, il s'exclama « quel auditoire ! » Léon éclata de rire.

- Le séducteur.

- Et qu'en as-tu pensé ?

- Tu en fais trop !

- Et voilà, tu l'as encore cassé ! Enseignant ! Dans le monde occidental, c'est le personnage qui a été le plus cassé. Combien d'hommes et de femmes ont abandonné leur rôle de séducteur passé un certain âge ? Bizarrement les cancers les plus répandus sont ceux de la prostate et du sein. Étrange non ? Pourtant, le séducteur est INDISPENSABLE ! Cela ne veut pas dire vouloir coucher avec tout le monde ! Par exemple, l'enseignant a besoin de se combiner au séducteur pour capter l'attention de ses élèves, le commerçant envers ses clients. Toi tu as été meurtri dans ton rôle de séducteur par Aurélie. Les « blablabla » qu'elle te lançait, te tournant à la dérision lorsque tu étais romantique. Ou ce fameux, « j'ai arrêté d'avoir de la fascination pour toi » quand tu lui racontais la musique ou la séduisais en jouant un morceau de guitare, tout cela, tu l'as laissé le casser. Comme toi-même tu l'as cassée en lui faisant des remarques sur son physique. C'est pour cela qu'elle a arrêté de te séduire, et qu'elle est allée chercher la séduction chez d'autres. Pour cela et parce que tu es un vrai patient et un enseignant tyrannique !

- Ouais, je sais, tout est de ma faute...

- Non, là par exemple tu es trop dans le rôle du patient, un patient qui meurt parce qu'il n'a pas de thérapeute. Vous êtes tous les deux fautifs, car ignorants. Trop souvent vos personnages ont été en conflits, c'est tout. Comme lorsque vous vous disputiez pour savoir où placer un meuble, comment faire la bibliothèque, vous étiez comme deux tyrans qui s'affrontent, ou deux gendarmes. Le personnage du gendarme, on en a besoin, il sert à réguler le trafic sur la route, à être vigilant, pour éviter les

excès et les accidents. Mais donne trop d'importance au gendarme, place en mille sur une portion de route, et plus rien n'avance, et tout l'organisme stresse et se sent oppressé. Et ainsi le personnage du rebelle prend alors des proportions inouïes. C'est ce qui vous est arrivé. Au lieu de cela, vous auriez dû à tour de rôle être de bons civils, observer et obéir aux règles, sans avoir l'impression de céder.

- Surtout moi.

- Et allez, en remettre une couche est vraiment plus fort que toi ! C'est vrai que ton gendarme est très puissant, trop même. Mais le sien aussi. Vos Bouboules se sont trop cassés. Jamais vous n'avez su devenir partenaires, un vrai binôme unique et solidaire.

- Comme j'aimerais qu'elle sache tout ça, qu'elle veuille l'entendre...

- Tu ne peux enseigner à quelqu'un qui se ferme. Et crois-moi, tu n'as rien à lui envier.

- Ça j'en doute...

- Même si tu as tes torts, une femme qui trompe son mari, qui veut partir de votre maison trois mois après y être entré, tu ne vois pas le problème ? Dès que ça devient sérieux, ou un peu trop compliqué, elle part en courant. Pourquoi ? Son père n'a-t-il pas trompé sa mère ? Alors, inconsciemment, comme elle a essuyé les pleurnicheries de sa mère, c'est elle qui fuit, morte de trouille à l'idée qu'il lui arrive la même chose. La fuite n'a rien d'enviable Léon, tout comme le mépris, ce n'est en rien un gage de sagesse. Crois-tu vraiment qu'elle soit enviable ? Une fille qui a tellement mal vécu le fait que son père trahisse sa mère que dans ses propres histoires elle a fait la même chose, préférant fuir et trahir au lieu de vouloir construire et avancer. Une femme qui a passé environ huit années de sa vie avec deux hommes, dont chacun a fini par cracher sur son histoire avec elle, est-elle enviable ? Je trouve cela bien triste au contraire. Te rends-tu compte de la dualité qu'il y a en elle ? D'un côté elle te demandait de lui faire un enfant et d'un autre elle construisait des meubles pour votre maison sachant pertinemment au fond d'elle qu'elle n'y resterait pas. Car cette fille a tellement été déracinée, à tellement vu les dégâts de la vie de couple qu'elle était incapable de continuer. Construire pour elle, avancer dans la difficulté lui est complètement impossible, et même insupportable sur le plan sentimental. Quand tu t'en es pris à elle, elle a fait exactement la même chose qu'avec son ex, comme toi d'ailleurs tu l'as harcelé comme tu as harcelé la mère de ton enfant. Elle, elle a fui. Elle t'a raccroché au nez, elle

a laissé monter cette tension, au lieu de tenter de la désamorcer, ce qui lui permettait notamment de ne pas se remettre profondément en cause. « C'est lui qui pète les plombs, c'est sa faute et son problème, je n'ai rien à voir avec ça, SURTOUT cela ne me regarde pas ! ». Chez elle, le guerrier, prêt à se défendre, qui combat et qui assume – sans pour autant devoir couper des têtes – est très peu développé. Comme avec son ancien mari, elle a préféré subir, comme elle a subi son père, en victime impuissante, pour mieux pouvoir se plaindre de son incompréhension dans les bras d'un autre. Et ça continuera, pour elle comme pour toi, si vous ne changez pas, les mêmes choses se reproduiront de plus en plus gravement. Et elle ne t'a jamais été fidèle, elle a été fidèle à SES besoins envers toi ! Une fois que ses besoins avaient changé, sa loyauté aussi a changé.

- J'ai pourtant si honte de tout ça Zougou. Je ne peux pas m'empêcher de me dire que je suis responsable, que je n'ai pas su faire attention à elle.

- Vous étiez deux. Vous étiez deux opposés qui se sont confrontés au lieu de s'enrichir. Son bouboule et son enseignant ont énormément tourné en dérision tes côtés spirituels et romantiques, « Granola » comme elle disait. Elle qui n'est pas du tout ancrée dans la spiritualité aurait dû chercher à apprendre de toi. De même, tu aurais dû davantage écouter ton côté aventurier et d'homme en couple, en lui proposant de partir en week-end tous les deux à la montagne par exemple, juste elle et toi. Aurélie avait le personnage de l'aventurière en elle, ce qui te plaisait beaucoup vu que tu l'avais complètement étouffé depuis la naissance de ton enfant, mais ce personnage trop développé chez elle, c'est ce qui la rend instable aussi et incapable de se fixer. Là, elle aurait dû apprendre de ton côté « pantouflard » comme tu aurais dû te nourrir de son envie d'évasion. De même pour les côtés artistes, elle l'était de façon matérielle, en construisant ses meubles ou ses bijoux et toi de façon plus intellectuelle, avec tes chansons et tes poèmes. Comme il aurait été merveilleux de vous voir à ce point vous accorder !

- Merci Zougou, je me sens beaucoup mieux d'un coup !

- Ne sois pas triste. Dis-toi que c'est une chance d'avoir ces réponses-là. Pour la prochaine ce sera tellement merveilleux de s'accorder à elle. Mais il te faut d'abord arrêter avec cette culpabilité qui te ronge ! Tu sais, lorsqu'elle te disait, après vos disputes, qu'il aurait juste fallu que tu la prennes dans tes bras pour tout désamorcer, c'était vrai. Elle était juste une enfant qui cherchait un papa. Mais comme toi tu étais aussi dans tes rôles

d'enfant blessé, de gendarme et avec un Bouboule omniprésent, tu t'es défendu de le faire. Combien de fois as-tu pensé un mot ou un geste d'affection et as-tu dit autre chose, pour ne pas faire plaisir à l'autre parce qu'il t'avait mis en colère ? Au lieu de lâcher vos émotions négatives de façon saine, elles vous ont mangés. Il y a une phrase du Bouddha qui illustre très bien ceci : « Rester en colère, c'est saisir un charbon ardent avec l'intention de le jeter sur quelqu'un ; c'est vous qui vous brûlez ». Elle lâchait ses peurs et ses colères sur toi, et toi, dans ta peur et ta colère, soit tu explosais, soit tu gardais tout en toi, dans ta carapace. Et à force de vouloir te convaincre que tu avais la sensibilité d'un char d'assaut, tu as vu ce qu'était vraiment un char d'assaut. Et, dans ce rôle de victime, tu t'es complètement éteint à la vie.

- Ouais, je suis devenu le genre de gars que je détestais.

- Tu as reçu ce que tu as créé, et elle aussi. Un autre exemple, quand elle te disait qu'elle aurait adoré rencontrer tes amis paysans. Ça t'a fait culpabiliser, pourquoi ? Tu n'étais pas son placenta, tu ne pouvais pas deviner, elle n'avait qu'à le formuler clairement, comme son envie de réconfort. Elle a toujours été dans l'attente que tu la devines. Comment ne pas te faire culpabiliser après ? C'est normal, elle rejetait la faute sur toi. Elle n'avait qu'à le formuler clairement à ce moment-là. Une fille qui te dit que tu as peur de la solitude et qui se prend un chien dès votre séparation, pour avoir quelqu'un à aimer et de qui s'occuper, c'était juste le moyen pour elle d'assouvir les besoins de son personnage de mère. De même, vous n'étiez pas bienveillant l'un envers l'autre. La fois où elle t'a dit que tous ses proches pensaient du mal de toi, pourquoi dire cela si ce n'est pour blesser, même si elle ne pensait pas à mal, où est la bienveillance dans le fait de dire cela ?

- Mouais, bref, nous ne nous sommes jamais aimés quoi !

- Bien sûr que si vous vous êtes aimés ! Mais trop rarement, et mal parfois, mais vous vous êtes aimés ! Au début, ne vous sentiez-vous pas complètement en phase, comme reliés, corps, cœur et esprit ? Juste à adorer passer du temps ensemble et apprendre l'un de l'autre ? Vos discussions inlassables sur tout et rien, vos repas raclette dans la tente directement dans ton appartement, votre complicité, la façon dont vous vous regardiez... Là était le vrai partage, le vrai amour inconditionnel, intense et authentique. Et vous étiez beaux ! Mais vos Bouboule ont fini par y mettre des conditions et

à tuer votre amour. Maintenant tu dois avancer sur tout cela, ne plus ressentir ni trahison, ni jalousie, ni culpabilité, ni peine.

- Possible, je devrais peut-être aller voir un psy...

- Peut-être devrais-tu arrêter avec les psys, et surtout cesser de mettre le sien sur un piédestal ! Comme s'il avait la science infuse... Crois-tu réellement qu'il soit si bon thérapeute que cela ? Si c'était le cas, lorsqu'elle est venue lui demander de sauver votre couple, il serait allé dans cette démarche. Au lieu de cela, comme elle te l'a dit, il a cassé toutes ses structures, toutes ses croyances et l'a envoyé sur les sites de rencontres. En bon thérapeute, il aurait dû lui apprendre à accepter et laisser s'exprimer chacun de ses personnages, à être dans l'amour, à évacuer ses émotions négatives et tout cela dans la douceur plutôt que dans la difficulté, la déstructuration. Elle a dû s'adapter à lui et ce n'est pas lui qui s'est adapté à elle. Il a juste appliqué ce qui avait marché pour lui à une autre. Tu crois qu'un être bienveillant t'aurait dit qu'il pourrait t'aider, te balancer comme ça d'essayer la tranquillité et te rejeter le lendemain alors qu'il avait bien vu que tu étais complètement aux abois ? Et sans même te conseiller quelqu'un d'autre ? Où se trouve la bienveillance chez cet homme-là ? La notion d'aider son prochain ? Chercher à se comprendre et à voir son ego n'est ni long, ni difficile, ni onéreux. Quand à ce côté « avoir La méthode », ça n'existe pas. Tous ceux qui te le diront ou te le feront croire cherchent juste à avoir du pouvoir sur toi. Chaque patient est différent, chaque thérapie doit l'être aussi. Tu dois apprendre à ne plus être en colère contre lui aussi Léon. Le jour où tu pourras, ainsi qu'à Aurélie, la mère de ton fils et son compagnon, et aux autres personnes qui t'ont meurtri, leur souhaiter du plus profond de ton cœur paix amour et bienveillance, là, tu seras sur le bon chemin. Tous les autres mènent inévitablement à la maladie et à la mort.

- Il y en a du boulot !

- Oui, mais ça ira vite si tu apprends à lâcher tes émotions au lieu de chercher un coupable sur lequel les jeter, ou perdre un temps fou et beaucoup d'argent à trouver les raisons pour lesquelles ces émotions sont là, comme le font les psychanalystes. Les émotions sont là tout simplement parce que depuis que nous avons quatre ans nos parents nous ont interdit de les lâcher.

- C'est TA méthode du coup ?

Zougou partit d'un gros élan de rire.

- C'est exact, c'est une de mes méthodes. Tu as le droit de l'essayer, ou pas, ce choix t'appartient. Mais méfie-toi de ceux qui disent obtenir LE savoir. Pose-toi la question. Tu me vois bon dans mes personnages de sorcier, ou de chaman, de thérapeute et d'enseignant. Je te parle d'amour, de connexion avec l'univers, de lâcher prise, te donne des réponses parce que je suis connecté. Mais qui te dit que je suis un bon père, un bon mari, un bon élève, que je laisse s'exprimer mon enfant intérieur, que je suis un bon homme d'affaire qui sait bien gérer les choses matérielles et qui n'est point dans la pénurie, donc dans le déséquilibre ? Qui te dit que je suis un bon amant, un bon séducteur, que je sais maîtriser mon Bouboule ? Rien ! Absolument rien ! Tu sais, j'ai connu de très bons thérapeutes, comme ce cancérologue, vraiment une pointure dans son domaine. Mais il donnait tellement de place à ce personnage et à son homme d'affaires qu'il en arrivait à délaissier complètement sa femme. Un jour, pour le punir de ne pas avoir fait assez attention à elle, qu'a-t-elle fait tu crois ? Elle a développé un cancer ! Ironique non ? Le but, pour parvenir vraiment à la réalisation, est de savoir laisser s'exprimer au moment adapté chacune des facettes de ta personnalité. L'aventurier, mais pas trop, sinon il devient instable et ne se fixe dans rien, l'artiste mais pas trop, sinon il n'est pas assez connecté au monde matériel, l'homme d'affaires, mais pas trop, sinon sa vie sera trop sérieuse et l'enfant ne jouera pas assez, etc, tu as compris. Pas trop d'un seul personnage, sinon les autres se sentiront enfermés dans la cave et te rendront malades. À ce propos, nous ferons des exercices pour ta tumeur ensuite.

Léon sursauta d'effroi !

- Ma tumeur ?

- Oui, sur le poumon gauche, dans ta gorge et ton estomac. Cette brûlure constante dans ton ventre, ces rots venus de la gorge. Que croyais-tu ? Depuis des années tu t'empêches d'exprimer tes émotions et tu fumes plus souvent que ce que tu ne respirez, il fallait bien qu'à un moment cela se répercute sur ton corps non ? Mais laisse ceci de côté, lâche cette peur. Vas-y, c'est le moment.

De nouveau, Léon se leva et fit les exercices. Il bougea, grimaça et hurla sa peur. Puis, au bout d'un moment, il se sentit bloqué, plus rien ne passait.

- Pourquoi tout d'un coup je me sens comme verrouillé Zougou ?

- C'est ton Bouboule qui te dit que tu es ridicule.

- Parle-moi de lui s'il te plaît.

OceanofPDF.com

33 - Bouboule

*« La vie a une fin, le chagrin n'en a pas »
Charles Baudelaire*

- Il est relativement aisé de se comprendre. Il suffit pour cela de s'écouter, de laisser s'exprimer de façon juste, appropriée, chacune de tes facettes. Tu t'entraîneras avec le temps à les reconnaître et à les identifier en toi et chez les autres... Voir son ego est aussi très simple. Dès que tu émetts un jugement de valeur, que tu cherches à « casser » l'autre, c'est ton Bouboule qui s'exprime. Pas besoin de dépenser des milliers d'euros en thérapie, c'est simplement ça : là où se trouve le jugement est Bouboule. Être sans jugement est la porte ouverte à l'amour. Depuis que tu es né, Bouboule tient un véritable livre d'or de tous tes déboires. Chaque fois que tu t'es énervé, que tu as aimé, que tu t'es émerveillé, abandonné ou tout simplement voulu jouer et qu'à chaque fois on t'a cassé et que tu as souffert, ton Bouboule l'a noté et depuis se tient là pour faire en sorte que ça n'arrive plus. Pourquoi as-tu tant de mal à faire l'enfant, le clown ou à te laisser aller au sentiment amoureux, à la confiance, à l'abandon ? Parce que tu en as souffert par le passé et que ton Bouboule se met à hurler « arrête, tu vas te rendre ridicule, ou tu vas souffrir comme la dernière fois. Regarde, si tu recommences, tu vas revivre les déboires du passé !

- Je comprends. Mais que faire alors ?

- Pacifier l'ego, le rassurer. Ose laisser vivre tes différents personnages, en pleine conscience et dans l'intensité, puis dis-le à l'ego. Si tu lui montres que cette fois, ça s'est bien passé, et que tu renouvelles ces expériences, petit à petit, il se calmera. Même si par le passé, Bouboule t'a montré qu'être dans la passion et l'intensité t'a fait du mal, parce que tu laissais trop tes dépendances te guider, tu as eu tort de te verrouiller, et ton armure tu l'avais construite bien avant Aurélie, ou la mère de ton fils, si tu veux tout savoir. Apprends à sortir de ça, ose à nouveau vivre dans l'intensité et l'authenticité Léon, et tu seras heureux, confiant, serein et parfaitement

connecté. L'ego est là, pour te faire croire qu'il te « protège ». Et dans ce rôle-là, il est une véritable machine à casser lorsqu'un de tes personnages se sent attaqué. C'est exactement ce qui s'est passé quand tes émotions t'ont débordé et que tu as fait toutes ces choses pour te venger d'Aurélie.

- Je ne comprends pas très bien Zougou.

- D'accord, nouveau petit jeu. Tu vas me dire quelque chose d'extrêmement désagréable, et, à tour de rôle, je vais laisser m'exprimer mes différents personnages.

- Ok, je te dis quoi ?

- Ce que tu veux.

Léon prit un temps, puis éclata de rire !

- C'est fou, j'ai envie de te sortir une phrase, mais en même temps je sens mon Bouboule m'empêcher !

- Parce qu'il te met en garde contre les déboires du passé ! C'est le moment de lui dire que tu peux laisser sortir un de tes personnages, même très malveillant, et qu'il ne t'arrivera rien de négatif.

- D'accord.

Léon ferma les yeux, respira plusieurs fois profondément et se choisit un personnage. Il ouvrit les yeux, l'air mauvais.

- Tu es nul Zougou, ridicule avec toutes ces théories à la con qui me cassent les couilles et en plus tu pues de la gueule.

Zougou éclata de rire !

- C'est très bien Léon, très bien ! Répète-le encore une fois.

Léon répéta ses injures, dans la foulée, Zougou se mit à pleurer, visiblement très touché parce que Léon venait de lui balancer. Celui-ci se sentit immédiatement très coupable, mais en même temps très amusé. Puis Zougou, enleva ses mains et dévoila des yeux lumineux.

- Alors, qui parlait ?

- Un de tes personnages je dirais. J'ai blessé l'enfant, l'homme, et le thérapeute.

- Oow, très très bien Léon. Excellent même ! Dans la réalité, cela ne se passerait pas ainsi n'est-ce pas ? À peine un de mes personnages se sentirait-il touché que Bouboule arriverait tout de suite à la rescousse. Recommence s'il te plaît.

- Tu es insignifiant, tu me gonfles et en plus d'être moche tu schlingues !

Zougou prit un air renfrogné et très agressif.

- Non mais comment tu me parles ! Tu t'es regardé toi avec ta gueule de con et ton alcoolisme, tu crois vraiment valoir mieux que moi ? T'arrives même plus à tirer un coup sans penser à ton ex !

- Là t'es vache Zougou.

- Hahaha ! Oui excuse-moi ! Bouboule est très blessant n'est-ce pas, il sait comment faire très rapidement mal ! Faisons quelques exercices pour lâcher tout ça... Voilà qui est bien ! Maintenant tu vas répéter encore une fois ta phrase, et cette fois-ci, je vais laisser parler ma lumière intérieure, mon âme si tu préfères, ou peu importe son nom, ma vraie nature bienveillante.

Une nouvelle fois, Léon se répéta. Tout en encaissant, Zougou prit une voix douce, les yeux remplis d'amour.

- Tu sais Léon, ça me touche beaucoup ce que tu viens de dire. Je pensais réellement que je t'apportais quelque chose de positif en partageant tout cela avec toi. Mais si tu me trouves si nul, tu ne voudrais pas, s'il te plaît, me montrer comment m'améliorer ? J'aimerais tellement devenir meilleur.

Léon en resta interdit, il ne savait plus quoi dire. De nouveau, Zougou partit d'un gros éclat de rire.

- Oow, magnifique non ? Que vient de faire l'âme ? Elle vient de donner du pouvoir à l'autre pour lui donner l'occasion de s'expliquer de façon plus constructive.

- Cela ressemble un peu à de la manipulation je trouve.

- Si c'est fait de façon intéressée oui. Mais la lumière est désintéressée. Elle veut juste rayonner et aider les autres à rayonner à leur tour en recevant des messages.

- J'ai vraiment du mal à entrer là-dedans Zougou, même si je le voudrais bien. C'est tellement...

- Bisounours.

- C'est ça !

- Parce que Bouboule est là pour veiller au grain. Si tu considères qu'être dans cet esprit c'est être naïf et se fermer les yeux sur les difficultés du monde, bien évidemment que cela n'a pas de sens. Bien au contraire, c'est développer sa pleine conscience. Tu es trop désabusé Léon. N'as-tu donc pas compris que c'est ce qui t'avait coûté si cher ?

- Si, bien sûr que si.

- Ne désires-tu pas changer ?

- Ça c'est vraiment la bonne question...

- C'est pour cela que je te la pose. Tu es un être extraordinaire Léon, sache-le ! Oui, je sais, ton Bouboule a du mal à prendre ce genre de compliment parce que tu ne t'aimes pas, et que tu as du mal à croire que tu es beau. Savoir que l'on est extraordinaire ne veut pas dire que l'on est rempli d'orgueil, bien au contraire.

- Ça va pas plaire à mon côté rock'n'roll tout ça !

- Tout dépend de l'exemple que tu souhaites lui montrer ! Les Rolling Stone au début de leur carrière se sont énormément drogués, puis ils ont compris que toutes ces substances étaient naturellement présentes dans le corps. Regarde Mick Jagger sur scène, il danse comme un enfant de trois ans. C'est un enfant de trois ans. Il capte simplement l'énergie et les émotions de la foule, puis il les lâche par le corps et la voix. Toi, tu as donné trop d'importance à tes personnages de désabusé, de tyran.

- J'ai fait le choix de ne pas oublier.

- Tu as fait le choix de ne plus vivre, de ne plus croire en rien. Parce que tu es persuadé qu'à chaque fois que tu vas baisser ta garde, que tu vas espérer, tu vas en souffrir.

- Mais c'est le cas Zougou. Combien de fois l'ai-je vérifié ?

- S'il te plaît, tu veux bien essayer autre chose, pour rassurer le thérapeute en moi ? Tu veux bien me faire confiance ?

- C'est ton âme qui parle là où tu me manipules ?

- Hahaha, un peu les deux, je l'admets ! Cette maison dans laquelle vous avez habité, demeure ta dernière vraie maison, il serait peut-être temps de penser à replanter tes racines ailleurs tu ne crois pas ?

- À quoi bon ? Et pour aller où ?

- En toi Léon, c'est le seul endroit où tu te sentiras vraiment chez toi, en sécurité et heureux. Je serais ravi de te guider vers ce chemin-là. Mais encore faut-il que tu le veuilles.

- Je ne sais pas. Mon Bouboule m'en fait voir de toutes les couleurs !

- Au moins tu le vois maintenant, c'est un très bon début.

- J'avoue avoir peur. Laisser tout cela, tout ce que je connais. Tellement peur de ce qu'il y a derrière, peur que ce ne soit plus moi.

- Au contraire Léon, ce sera davantage toi. Et il n'y a rien devant qui soit plus lourd que derrière, bien au contraire.

34 – Sur les pas de la transformation.

*« Ouais je sais, personne ne sait,
D'où on vient et où on va.
Je sais c'est un péché qu'on commet tous.
Tu dois d'abord perdre pour apprendre à gagner.
Continue de rêver »
Aerosmith*

La température et la luminosité commençaient à baisser. Le soir... Il était arrivé bien vite...

- Julie m'attend Zougou, je ne vais pas pouvoir rester.
- Ne t'en fais pas pour elle. Elle a sûrement besoin d'être un peu seule aussi.
- Sleen doit venir.
- En pleine nuit ? Julie est bien capable de s'en occuper non ?
- Ils vont vouloir me chercher.
- Peut-être, ou peut-être pas. J'ai bien conscience que tout ce que je viens de te dire, de te montrer est un peu lourd à digérer et à assimiler. Mais le temps nous manque. J'ai encore quelques petites choses à te montrer, ensuite tu seras libre d'y aller et de faire ce que tu voudras de ce savoir-là.
- C'est ce que tu as fait avec Marc ? Tu le lui as transmis et il a choisi quoi faire de ton savoir ? En manipulant les âmes ?
- Les circonstances et les intentions étaient différentes. J'étais différent. Mes enseignements et ma volonté d'alors n'étaient pas bienveillants envers l'humanité. C'est pour cela que maintenant, j'essaie quelque chose de différent avec toi. Pour rééquilibrer. Comment je te l'ai dit, j'apprends tout le temps. Si j'étais si « parfait » je me trouverais dans un état supérieur, pas confiné dans un corps fait de chair et de sang. Mais, en changeant de sujet, ne cherches-tu pas quelques excuses pour te défiler Léon ?

Zougou avait raison. Apprendre et se rendre compte étaient une chose, pratiquer en était une autre. Se sentant pris au piège de ses résistances au

changement, l'ego de Léon hurlait. Il ressentit cette douleur, ce blocage qu'il avait depuis des années à la base du dos, et qui l'empêchait d'aller de l'avant. Le dilemme était infernal, bien qu'au fond de lui il avait la certitude que c'était là une chance unique d'enfin tourner la page, d'enfin passer à autre chose. Il resta là, incapable de bouger et de se décider, dans une lutte mentale sans merci. Puis Zougou l'en sortit, puisque son mental n'arrivait pas à se décider, autant laisser parler le corps. Léon se leva.

- Fais l'enfant. Laisse s'exprimer l'enfant en toi. Donne-lui l'amour et la bienveillance. Sois libre. Comme un enfant est libre, n'écoute rien, on ne peut que l'aimer sans condition.

Léon resta un moment saisi, bloqué de toute part. Puis il bougea un peu, et de plus en plus. Il effectua une roue, sautilla d'un pied sur l'autre, ramassa des cailloux. Rien n'était évident dans cet exercice, la pression dans le dos l'empêcha de se sentir libre de ses mouvements, son Bouboule lui hurlait dans les oreilles qu'il était ridicule, que ça ne servait à rien. Il tenta de l'apaiser, de le rassurer. L'enfant, peu à peu sortait de la cave. Zougou veillait sur son élève, attentif et bienveillant. Le sorcier se remémora la fois où il avait rencontré le Dalai-Lama. Le maître spirituel du Tibet lui avait demandé ce qu'il faisait. Zougou avait alors laissé s'exprimer l'enfant en lui, et le Dalai l'avait rejoint dans ses jeux. Au bout d'une dizaine de minutes, ils se sont arrêtés, et le tibétain lui avait lancé : « C'est bien ce que vous faites, je ne laisse pas assez sortir l'enfant qui est en moi ». Zougou repensait à tout cela en voyant Léon. Voilà qu'il transmettait ce savoir pour la première fois.

- C'est très bien Léon. Maintenant laisse s'exprimer des sons. Les sons font partie de la vie. Ton enfant ne parle pas car on lui a interdit de s'exprimer depuis trop longtemps.

Un instant, le verrouillage fit de nouveau des siennes. Léon n'avait qu'une envie, se recroqueviller sur lui-même et pleurer. Zougou l'aperçut immédiatement.

- Oublie l'enfant un instant Léon. Défoule-toi de façon saine et simple. Laisse sortir tes colères, tes peurs, et tout ce qui te bloque.

Léon acquiesça. Il commença à sauter sur place, à râler, à rugir. Il fit cela pendant plusieurs minutes.

- Diversifie Léon. La variété c'est la vie. Varie tes sons et des mouvements.

Zougou commençait vraiment à taper sur le système de Bouboule avec toutes ses indications ! Léon mit ça sur le fait qu'il était sur la bonne voie. Il arrivait aux limites de ses résistances. Il frappa dans le vide, faisant varier les sons qui sortaient de sa bouche, de plus en plus dense, avec de plus en plus de force et de violence. Toute cette colère, ces injustices, ces malheurs... Depuis trop d'années, les émotions de Léon étaient comme des gouttes d'eau qui avaient rempli un verre. Maintenant le verre était plein, et la moindre goutte d'eau rajoutée suffisait à en faire sortir plusieurs autres du verre. Tout en lui hurlait et frappait, les larmes montaient, et finirent par sortir. Enfin, pour une fois, enfin, elles jaillissaient ! Des flots entiers, des ruisseaux, des cascades d'émotions salées. Toutes les frustrations, les peines, les incompréhensions, Léon, peu à peu se libérait de tout cela. Il crachait ce monstre, ce tyran qu'il avait en lui et avait bousillé sa vie en lui faisant croire qu'il le protégeait. Il le crachait comme on crache un dragon, le restituant à la terre tout en imaginant que tout le négatif en lui, en sortant, se transformait aussitôt en d'immenses gerbes de fleurs. Il se mit à roter, à vomir un peu, tout son être entier expulsait avec une intensité extrême tout ce qui l'empoisonnait. Cela dura presque une heure. Puis Léon tomba à genoux, complètement épuisé. Zougou s'approcha de lui et le fit s'allonger. Le sorcier avait pu voir tous les personnages que Léon avait laissés sortir, tout ce qu'il avait donné en toute honnêteté. L'élève en Zougou venait d'en apprendre beaucoup sur ce que pouvaient signifier le courage et l'engagement. Même si Léon était incapable de se rendre compte de tout cela, Zougou savait qu'il pouvait l'emmener sur l'étape suivante : faire se révéler en Léon le médium et chaman qu'il était.

- C'est très bien Léon. Allonge-toi, ferme les yeux et respire calmement. Écoute simplement ma voix, laisse-toi guider, sans jugement, sans doute, sans peur. Reçois en toute confiance.

De sa tunique, Zougou extirpa un petit tambour et commença à en jouer. Puis il chanta. Ce n'était pas une langue, mais toutes les langues à la fois. Par son chant Zougou appelait la bienveillance du soleil et de la terre mère, il invitait les esprits de la forêt et tous les gardiens bienveillants à se joindre à eux, à communiquer avec eux, à le guider, lui le professeur, et à guider aussi son élève. Et tout en rendant hommage aux gardiens, il demanda à Léon de se détendre, de sentir son corps s'ancrer de plus en plus dans la terre, à y déverser les mauvaises pensées, et de percevoir la puissance de celle qui était en même temps sa mère et son enfant. Puis il incita Léon à

entrer en communion avec le ciel, les astres, et ainsi, de s'imaginer comme un fil par lequel les énergies, ou les ondes, reliant le ciel à la terre passeraient en lui. Sans qu'il s'efforce, sans qu'il lutte.

Et Léon, lui l'homme verrouillé d'il y a encore quelques heures, se surprit à sentir, et ressentir. Bouboule ligoté et bâillonné dans un coin, une douce chaleur parcouru librement son corps. Puis la chaleur devint lumière. Le rythme du tambour et le chant de Zougou semblaient flotter dans les airs, accompagnés par une légère brise de plénitude. Tout cela passait en lui, envahissait son corps et son esprit. Il voyageait ailleurs, découvrant une contrée dont il venait de découvrir le chemin pour y accéder. Lui-même. Il voyageait en lui-même. Toutes ses facettes, ses « personnages » comme le disait Zougou, tous les différents côtés de sa personnalité, ceux qu'il avait trop laissés s'exprimer, ceux dans les caves ; Léon les voyait tous. Il les voyait avec leurs histoires, leurs blessures, leurs attentes. Ils se regardaient tous, assis en cercle. Et chacun regardait les autres comme s'il les voyait pour la première fois.

Le rythme des tambours devint plus sourd, la lumière plus vive. Tout en Léon vibrat de plus en plus. Et soudain, chacun des personnages alla à la rencontre de l'autre. Le père en lui alla consoler et rassurer l'enfant. La femme rejoignit son homme. L'homme d'affaires, celui qu'il n'avait jamais vraiment laissé parler, se vit offrir une place par l'artiste et le pauvre. Beaucoup changèrent peu à peu de taille, prenaient une importance égale à celle des autres. Le gendarme et le guerrier donnèrent de leur importance au pacifiste, au sage. L'aventurier en reçut du fainéant, le thérapeute du patient, l'élève fit grandement diminuer son enseignant, donneur de leçon et qui ne souhaite rien entendre. Tous ces échanges se firent dans la plus grande compassion. Un amour sans condition, un accord parfait avec l'autre, corps et sons.

Une fois égales, toutes les personnalités se mêlèrent les unes aux autres. Comme la fleur a besoin de l'abeille, une personne peut avancer seule sur certaines choses, mais elle a besoin aussi des autres pour avancer. Chacune des facettes de l'identité de Léon se mélangeait aux autres dans l'amour le plus total. Une danse simple et spontanée. Du ciel et de la terre, la lumière et l'énergie se mêlèrent à la danse. On put entendre des murmures. Ils devinrent bientôt des mots, puis une voix. Et la voix parlait mais elle était à peine audible. Les personnages firent le silence pour écouter la voix. Elle était douce, profonde, sans jugement. Elle parla à Léon, elle lui dit de suivre

cette voie, de devenir lui-même, d'être dans l'amour, pour lui et pour les autres. De s'ouvrir au monde. Le message de la voix envahit d'une vive émotion le corps de Léon. Il en pleura de joie, de ce qu'il venait de voir. Cela faisait si longtemps qu'il attendait ça, sans même le savoir. Quel cadeau ! Toutes les blessures du corps de Léon, toutes ses contractions, ses blocages, ses tensions, tout fut balayé par un flot de lumière. Son corps se contusionna, tout en douceur. Chaque os, nerfs, et autres éléments du corps revenait à sa place. Léon voyagea à travers ses organes. Tous étaient en mauvaise santé. Et ses organes lui parlaient, en même temps que le ciel et la terre. Et tous délivraient leur message. Léon écouta, lâchant sa culpabilité pour n'éprouver qu'amour, compassion et confiance pour son corps, pour Lui. Les larmes ruisselaient de cette abondance d'amour.

Puis ce fut comme un signal, la voie devint plus alerte, la lumière vibra différemment. Un message, plus précis mais moins audible. Un signal, un avertissement, un danger à venir. La terre se mit à vibrer, et comme venue de ses profondeurs, une puissance immense surgit d'elle en une gigantesque explosion. La terre trembla, les tambours avaient cessé. Léon ouvrit les yeux et se leva d'un bond !

- Qu'est-ce qu'il se passe ?
- C'est le volcan qui se réveille.

35 – Seul en soi

*« Elle avait toujours cette petite goutte de poison
Est-ce que le Diable a créé le monde pendant que Dieu
Était en train de dormir ? »
Tom Waits*

Durant encore quelques minutes Léon continua à voir le monde à travers les yeux d'un enfant. Il sentit le vent, la puissance des arbres, leur mémoire, l'amour qui en rayonnait. Puis tout ceci s'atténua, et finit par disparaître complètement. La mise en alerte de ce message avait réussi à tout bousiller. Son armure à grand renfort de Bouboule avait repris le dessus. Léon souffla, davantage exténué mentalement et spirituellement que dans son corps. Au contraire, bizarrement, il se sentait péter la forme. Il fouilla dans la poche de son jean pour y trouver son tabac. La fumée, familière, avait quelque chose de rassurant et de dégueulasse à la fois. Tout était pareil, mais tout semblait différent. Il ne pouvait plus se voiler la face désormais.

- Tu as reçu un message n'est-ce pas ?

Perdu dans ses pensées, Léon en avait oublié que Zougou était toujours là. Il acquiesça. Oui, il avait reçu un message, et qu'en penser ? Rien. Laisser faire, pour une fois, laisser faire...

- Quelque chose de grave se prépare sur l'île, n'est-ce pas Zougou ?

Le sorcier huma l'air lourd et humide de la forêt.

- Oui. La terre et les hommes de notre chère île Bourbon se préparent à vivre de dures épreuves.

- Ce n'est pas mon île Zougou.

- Ça y est. Léon Bouboule est revenu.

- Mouais, possible... Qu'est-ce qu'il va se passer ?

Le sorcier esquissa un demi-sourire mystérieux. Vraisemblablement, soit il n'en savait rien, soit il ne voulait pas en dire plus. Léon recommença à se méfier de lui.

- Qui a tué Marley Zougou ?

- Tu le sais Léon, au fond de toi, tu le sais très bien.

- Pourquoi ? Surtout, pourquoi TOI tu ne l'arrêtes pas. Après tout, il est un peu comme ton élève non ? Celui du côté obscur ?

- Tout n'est jamais tout gris ou tout noir Léon. C'est à toi de l'arrêter, et de limiter les dégâts sur la population de cette île. Je sais que tu en es capable, même si au fond de toi tu en doutes encore. C'est dans ce but que je t'ai formé. Je t'ai montré une voie différente de celle que tu connaissais. À toi de voir si tu veux la suivre. Mais ne t'y trompe pas, tu seras mis à l'épreuve très bientôt. Et c'est suite à cela que toi et toi seul devras prendre la décision et choisir. Choisir ce que tu voudras faire de toi. Il ne s'agit que d'un simple choix.

- J'ai déjà rêvé que l'on me disait ça... Mais tu le sais j'imagine. Tout cela n'est qu'un mystère entouré de jolies paroles Zougou. Quoi qu'il en soit, une part de toi est toujours mon ennemie.

Le sorcier, l'expression toujours aussi bienveillante, sembla quelque peu touché et même déçu des mots de Léon. N'avait-il donc rien retenu ? Tout ce temps passé à l'enseigner ne donnerait-il rien ? Peu importait désormais, les choix revenaient à son élève.

- Il est temps pour moi d'y aller Léon. Moi aussi quelque chose m'attend. J'espère que je t'ai apporté.

Le sage le salua poliment et s'en fut dans la nuit tropicale. Léon termina sa clope, il était nerveux. Pas la peine de demander pour la tumeur, il savait ce que le sorcier en dirait. Lorsque Zougou disparut, il s'en retourna vers la Moch'Case. Malgré ses résistances internes, Léon se força à évacuer ses émotions comme il venait de l'apprendre. Avant l'île, il avait l'humeur d'une femme à affronter.

Sur le chemin du retour, toute sa vie défila, et il en comprit énormément sur lui et sur le monde qui l'entourait. Toute la peur sur laquelle bon nombre de sociétés étaient construites. Les journaux télévisés diffusaient en continu de mauvaises nouvelles, la guerre en Afrique, un attentat meurtrier sur des journalistes à Paris, des catastrophes naturelles, des épidémies, des crises financières. Ça n'arrêtait pas. Tout cela, agrémenté d'une précarité de plus en plus extrême du travail, d'un jugement trop hâtif des gens les uns envers les autres, augmentait les angoisses de toute une population, des enfants jusqu'aux ancêtres. Et au point culminant de cette angoisse : la publicité. Les industriels, avec en toile de fond la santé et le bien-être, annonçaient avoir créé des produits dont la population avait besoin. Écrans

plats, voiture confortable, croquettes pour le chien, gel minceur, boisson énergisante... Tout cela pour « aider » les gens à aller mieux. Et les gens, devenus eux-mêmes des produits, avalaient tout en bloc, rongés par ces émotions qu'ils enfermaient en eux au lieu de les extérioriser, au lieu d'écouter leur enfant intérieur ou leurs autres personnages, parce que c'est mal, parce que ça ne se fait pas. Le terme de monoculture s'appliquait également aux esprits. Certains alors, comme Léon l'avait fait, explosaient. Ils rejetaient leurs peurs et leurs colères sur le dos des autres, sur la faute des autres. Une aberration largement consentie et inhérente à ces sociétés. Certains devenaient fous, d'autres des criminels. Prisons et hôpitaux psychiatriques étaient devenus les plus forts symboles d'une mauvaise gestion émotionnelle. Les gens ne se défoulaient pas de façon positive et, curieusement, ils allaient au théâtre pour voir des acteurs exprimer leurs émotions, pour faire ce qu'ils n'arrivaient pas à faire. Tout le sens du Haka Néo-Zélandais. Les spectateurs croient que c'est pour intimider l'adversaire. En réalité, les joueurs évacuent leur propre peur, parce qu'ils savent que sans peur ils joueront mieux ensemble.

L'autre grande réussite de la peur avait été de dresser les gens les uns contre les autres. De les diviser, comme chaque individu est divisé en lui-même. Cultures, religions, statut social, sexe, tranche d'âge, au lieu de les rapprocher, comme chaque facette d'une identité, comme chaque pétale a besoin de l'autre pour donner à la marguerite tout son éclat, sa beauté et sa force, la règle d'or était devenu l'individualisme. Certes, certaines choses devaient s'accomplir seul, mais l'on avait toujours besoin des autres pour se réaliser pleinement. Le plombier avait besoin du paysan pour se nourrir, qui avait besoin de l'enseignant pour éduquer ses enfants, qui avait besoin du docteur et eux tous avaient besoin de l'artiste pour les distraire. De nos jours, ces interactions-là en avaient été réduites à un usage commercial, les rapports humains n'existaient plus. Il n'y avait que cupidité et méfiance, l'amour et la fraternité n'étaient plus que de jolis mots à placer dans des poèmes et des bouquins de développement personnel. La force de ces idéaux-là avait disparu. L'amour, c'est ce qui manquait le plus sur cette terre, la capacité d'aimer, de savoir aimer.

Continuant sa route à travers la forêt, Léon sentit la pression revenir dans sa poitrine. La précision des évidences. Combien de fois, pour une excuse, une peur ou un prétexte, avait-il refusé une opportunité qui s'offrait à lui, une proposition, un boulot ou une formation ? Combien de fois, sous

prétexte de la distance, de son fils, ou d'une faible paye avait-il repoussé en bloc les idées d'Aurélie et de ses proches ? Combien de fois avait-il freiné des quatre fers dans un projet parce qu'il manquait toujours un accessoire ? Résultats, il n'avait plus ni fils, ni femme, et venait de perdre un boulot et un logement minables. Depuis toujours il s'était refusé le bonheur, comment aurait-il pu la rendre heureuse ?

Aurélie... Aurélie avait toujours été plus forte que lui, c'est pour cela que Léon l'aimait tant. Mais tandis qu'il se perdait en route, elle avait fini par trouver la sienne. Elle devenait de plus en plus la femme qu'il avait aimée et lui de moins en moins l'homme qu'elle avait aimé. Léon en avait conscience, la mort de leur amour, c'était de sa faute, pas de celle d'Aurélie.. Du moins c'est ce qu'il en avait conclu, mais où se trouvait vraiment la vérité ? C'est ce qu'il n'a jamais su. C'est ce qui l'avait tué. La mère s'était barrée, laissant place à la séductrice aventurière. Cette aventurière qu'il n'avait pas su stimuler. Ils avaient joué différents rôles, mais jamais ne s'étaient accordés pour raisonner au même son, sauf au début. Le père n'avait pas su consoler la petite fille, l'enfant et la mère. L'homme avait cassé la séductrice en la narguant sur son physique. Le séducteur et l'enfant avaient été écrasés par le bulldozer enseignant et la femme, l'homme avait été anéanti par la trahison de son amante. Les enseignants, trop têtus, ne souhaitaient devenir élèves que lorsque la classe avait brûlé. Léon avait toujours brimé son homme d'affaires au lieu d'apprendre de celui de sa compagne. Tellement d'exemples encore. Tout cela avait été trop lourd pour elle. Tant que c'était léger et qu'il n'y avait rien de sérieux, ça allait. Dès que ça devenait sérieux, réel, elle faisait demi-tour et s'en allait, elle évitait le problème. Ou bien était-ce lui ? Tout cela à grand renfort de tyrannie et de caprice d'enfant. Et, pour s'avouer la vérité, sous d'autres formes, Léon était bien pareil. Il avait abandonné la partie. Pour se secouer l'asticot devant des pornos et se morfondre, là il était fort ! Quand tout devenait sombre, il se laissait happer par ses mauvais côtés. C'est toute l'ironie, lorsqu'il était dans la merde jusqu'au cou, l'esprit sain semblait être hors de portée. Aurélie, elle, avait su davantage se saisir de sa soif de survie, qu'elle mêlait à un égoïsme et à une indifférence – feinte ou non - des plus radicales.

Léon se rendit compte qu'une fois cependant il l'avait bien joué. Quand il était retourné chez elle, la seconde fois. Elle avait endossé un visage de colère et, juste avec son sourire et son côté clown, il avait désamorcé sa

colère, cassé ce schéma. Juste parce qu'à ce moment-là, il s'était montré bienveillant envers elle. Même si ça n'avait pas duré.

- Est-ce que l'on peut parfois oublier le passé ?

Apparemment oui, cela semblait si évident pour les autres. Mais voulait-il vraiment le laisser s'endormir ce passé ? Il avait fait le choix de ne pas oublier, et ça le tuait, le rongait lentement de l'intérieur. Jusqu'alors, émerveillement et abandon rimait avec souffrance et désillusions. Comme Zougou l'avait dit, il avait la tranquillité de la tombe. Toutes ces filles... Combien de fois, dans le lit de superbes métisses, ne s'était-il pas senti l'homme le plus seul et le plus vide du monde ? C'était toujours le même visage sous ses yeux, le même corps et la même odeur qu'il recherchait. À quoi bon pourtant ? Même si cela était possible, se remettre avec une ex est délicat. On sait que l'on va retrouver quelque chose de bon et que l'on aime mais, en même temps, on sait que d'autres y sont passés dessus et y ont goûté. Ça ne pourra plus jamais avoir le même goût. Les hommes aiment se sentir propriétaire de leur chatte. Quand elle part voir ailleurs, la chatte est souillée. Et pourtant, il en avait tellement appris, ça pourrait être possible...

Léon souffla dans l'air, ses pensées ne le menaient nulle part. En tout cas, pas dans un endroit où il voulait retourner. Il planta ses yeux vers le ciel, il sourit.

- Je suis incapable de t'oublier Aurel. Mais je suis incapable de te reconquérir.

Il traversa la nuit en grognant et en tentant de se libérer. Il voulait être d'une tout autre humeur en face de Julie. Tel qu'il connaissait le phénomène, son Bouboule à elle allait avoir besoin de se calmer.

36 - Noël au sommet

*« Oh mais non rien de grave
Y'a nos hématomes crochus qui nous sauvent
Et tous nos points communs dans les dents
Et nos lambeaux de peau qu'on retrouve çà et là
Calmes et tranquilles
Serre-moi encore étouffe-moi si tu peux...
Nous les écorchés vifs, on en a des sévices »
Noir Désir*

Il était toujours délicat pour Léon de savoir ce qu'une femme avait réellement en tête. Parfois elles vous sourient alors qu'elles veulent vous égorger, d'autres se ferment hermétiquement, alors qu'elles crèvent d'envie que vous les preniez dans les bras. Julie faisait partie de cette catégorie. Lorsqu'il arriva à la cabane, elle était en train de cuisiner des légumes sous le porche, au feu de bois. Le vent s'était un peu levé, il diffusait une bruine rafraîchissante. Les créoles disent qu'il farine. Lorsqu'elle l'aperçut, elle lui décrocha un rapide coup d'œil. Sa voix était aussi tranchante que le couteau qu'elle tenait dans ses mains.

- Ta balade t'a réussi ?

Léon sourit.

- On peut dire ça. Je me suis rendu compte de beaucoup de choses.

- Ben tant mieux pour toi.

Julie se retourna en prenant soigneusement soin d'éviter son regard. Elle se rua sur la casserole pour y déverser les tranches d'aubergines qu'elle venait de découper. Ce ton, et cette attitude-là, Léon les connaissaient bien. Autrefois ce comportement le mettait hors de lui, le fermait. Mais pas cette fois. Ça le fit tendrement sourire. Cette arrogance, cette froideur apparente, n'était-ce pas une fabuleuse démonstration d'un Bouboule cachant son manque d'assurance ? Léon se retrouvait face à une femme frustrée, une gosse blessée qui avait tellement peur de laisser sortir ses émotions qu'elle

gardait tout en elle. De premier instinct, Léon voulu sortir l'enseignant, lui raconter tout ce qu'il venait de vivre. Mais ça ne l'aurait pas fait, au contraire, cela n'aurait fait qu'envenimer les choses. Et son bouboule à lui était encore trop présent pour qu'il se mette à sauter et hurler sur place pour lâcher la colère de Julie. Il choisit d'essayer le clown, en le combinant un peu au séducteur. Il alla prendre une feuille de litchis, en coupa le bout reliant la feuille à la tige, la plia en deux et la plaça entre ses lèvres. Puis il souffla. La feuille vibra. Guimbarde créole. Au son, Julie esqua un regard furtif, puis retourna à sa cuisine. La gamine avait toujours envie de boudier. Une fois certain que la feuille était bien placée pour produire un bon son, Léon entama le refrain de « I can't smile without you ». C'était une de leur chanson avec Aurélie. Mais Julie n'était pas Aurélie. Il arrêta pour souffler « Miss you » des Stones. Un des refrains les plus connus du monde s'il en est. Puis il se mit à danser à la Mick Jagger, en prenant soin d'être parfaitement ridicule. Julie ne put s'empêcher de le regarder et d'esquisser un sourire. Il continua sur « I put a spell on you » et « I heard it thought to the grapevine ». Le visage de Julie se détendit, son énergie changea, mais elle faisait mine de boudier encore, pour la forme. Tout en gesticulant et en faisant le comique, Léon s'approcha d'elle, commença à danser autour d'elle. Elle éclata de rire.

- Tu fais chier putain !

C'était gagné. Léon la regardait avec des yeux lumineux et un sourire radieux.

- Je sais, merci. Approche.

Il attrapa Julie par la taille et la serra fort contre lui. Leurs corps étaient parfaitement alignés, ni les fesses trop en arrière comme les Occidentaux, ni le sexe trop en avant comme les Orientaux. Tous leurs chakras se touchaient, échangeaient. Ils se serrèrent fort un moment, laissant sortir d'eux toutes les tensions pour y faire entrer de la tendresse et de l'apaisement. Le menton posé sur son épaule, Léon dirigea lentement sa bouche vers l'oreille de Julie. Toutes les fois où, par le passé, dans ce genre de dispute, il s'était pris d'un élan de compassion ou de consolation aussitôt réfréné par son ego, là il se rachetait. Il sentit le thérapeute se mêler à la partie, accompagné du père. Mais s'il parlait à Julie, il se parlait aussi à lui, et à quelqu'un d'autre.

- Je te prie de m'excuser pour tout à l'heure. Rien n'est de ta faute, tout vient de moi, je me suis laissé envahir par de mauvaises émotions. Je sais

que tu traverses une période difficile en ce moment et je vais t'épauler pour faire en sorte que ça s'arrange pour le mieux. Tu es une femme merveilleuse, je crois beaucoup en toi. Tu es belle, intelligente et même si tu as un caractère de cochon parfois, je t'aime énormément Julie.

- Merci Léon.

Elle en avait la gorge nouée de ce qu'il venait de se passer, un petit échantillon de ce qu'avait ressenti Léon dans la forêt.

- Moi aussi je m'excuse pour mon comportement tu sais. J'ai pas su réaliser à quel point cela devait être difficile aussi pour toi. J'ai été un peu conne. Et je me rends compte que je n'ai jamais pris la peine de te remercier pour tout ce que tu es en train de faire pour moi. Merci Léon.

Ils relâchèrent un peu leur étreinte et leurs yeux se croisèrent. Le désir monta. Les séducteurs et les amants apparurent. Léon se détacha doucement de cette étreinte, sans violence, puis désigna la casserole d'un signe de tête, affichant toujours son putain de sourire.

- T'as fait quoi de bon à manger ?

- Hum... de la ratatouille. Je savais pas trop quoi faire d'autre.

- Ratatouille c'est parfait.

- Sans ail.

- Sans ail bien sûr.

- Au fait, t'as entendu ce bordel terrible tout à l'heure ? Un tremblement de terre ?

- Non, le volcan. La Fournaise s'est réveillée.

Une idée traversa la tête de Léon. Il tiqua sous sa propre pensée, et en sourit d'autant plus. L'aventurier venait de se pointer.

- Dis Julie, tu te sentiras en forme pour marcher cinq six heures de nuit, à la frontale ?

- Euh pffff, ça dépend, pourquoi ?

- Aller au sommet du Piton des Glaces, regarder la coulée du volcan au loin et voir le soleil se lever.

Julie fit la moue en se déhanchant. Bien sûr qu'elle était partante, elle n'attendait que ça.

Ils préparèrent leurs sacs, avalèrent leur ratatouille en vitesse et se mirent en route. L'ascension dura presque six heures et fut extrêmement pénible, surtout pour Léon. Ses blessures n'étaient pas remises et il payait très cher le fait de trop fumer. Les sentiers montaient raide sur l'île. Durant les quatre

premières heures, ils grimpèrent les hautes marches qui traversaient la forêt primaire. Ils reprenaient leur souffle fréquemment, marquant des temps de pause brefs mais réguliers. C'était un plaisir de souffrir et de transpirer pour quelque chose de choisi, de ludique et de pacifique. Arrivé à environ 2200 mètres d'altitude, le froid se fit davantage sentir. La végétation changea. Les roches volcaniques et les bosquets remplaçaient à présent les fougères arborescentes et les fleurs multicolores, offrant un paysage lunaire aux deux crapahuteurs. Ils étaient seuls ici. Tout le monde fêtait Noël sur la plage ou à la maison. Il leur fallut encore deux heures de marche, se frayant un chemin parmi les pierres, avant d'arriver au sommet. Un froid glacial les assaillit. Ils trouvèrent refuge à l'abri d'un bloc de basalte. Ils se changèrent, remplaçant leurs t-shirts trempés de sueur par des secs. La température avoisinait le zéro. Sur le chemin ils avaient pu observer sur la pierre noire de l'eau de ruissellement gelée. Dire qu'au bord de la mer la température était telle qu'elle étouffait... Enfin, ils arrivèrent au sommet. Léon tira une cafetière et son réchaud du sac. Ses doigts étaient fripés par le froid. Julie elle, avait l'air de bien se sentir et le regardait trembler d'un œil amusé.

La nuit était parfaitement claire, offrant un ciel merveilleusement étoilé. Malgré le fait qu'il était maintenant sur l'île depuis un bon moment, Léon connaissait seulement deux des constellations de cet hémisphère, la « Croix du Sud » et le « Scorpion ». À l'est, on devinait les contours du cratère et les gerbes de lave en éruption. Un sillon rouge et jaune, pareil à une blessure ruisselante, luisait dans la nuit sur un des flancs de la Fournaise. En bas, on pouvait voir quelques lumières dans les maisons de Licaos. Quelque part non loin de ces lumières, la maison en cendres de Marley reposait. La petite cafetière italienne qu'ils avaient embarquée se mit à gargouiller sur le réchaud. Léon coupa le feu et servit le liquide noir et brûlant. Ça leur réchauffa les mains. L'horizon commençait à peine à pâlir.

- Joyeux Noël Julie.

- À toi aussi Léon. Joyeux Noël. Tu es déjà venu ici ?

- C'est la troisième fois. Je viens ici pour Noël.

- Pourquoi ?

- Parce qu'en étant seul ici, au milieu de nulle part, pour un jour comme celui-là et ben... disons que ça m'aide à faire semblant d'oublier que je passe encore un Noël sans famille et sans foyer. Mon dernier Noël au pays a

un goût un peu amer. Alors au moins, ici, je n'entends pas les autres être heureux.

- Je suis vraiment désolée Léon.

- Faut pas. C'est moi qui ai choisi de ne pas m'en sortir après tout.

La mélancolie et la douleur avaient refait surface. Léon tenta de les chasser en secouant les jambes et les bras. Des sons sortirent aussi. Julie le regarda, interdite. Quand il eut fini, il se tourna vers elle, un petit sourire gêné en coin du visage.

- Petite technique mise au point dans la forêt tout à l'heure...

- Oh, tu m'en diras tant... Je peux me permettre de te dire quelque chose, par rapport à ton histoire avec Aurélie, j'y ai pensé quand j'étais seule ?

- J'y tiens pas forcément mais... je t'en prie.

- Moi j'y tiens. C'est pas comme si depuis des heures je me faisais le spitch en moi... À cause de ton histoire, tu ne laisses même pas le doute aux nanas que tu rencontres, tu ne te laisses pas la chance de tomber amoureux. Et puis je crois que tu fais fausse route sur elle. Tu fais des raccourcis et penses des choses qui ne sont pas réelles, comme la plupart des gens le font d'ailleurs. Tu devrais essayer de regarder le bout de la lorgnette avec les yeux de quelqu'un d'autre, les siens en l'occurrence. Le fait qu'elle vive au milieu de votre ancien mobilier... honnêtement je la plains. Quant aux messages que tu lui as envoyés, et au fait qu'elle t'ait dit qu'elle s'en foutait de ta vie, je ne crois pas qu'elle le pensait. Moi je ne le penserais pas. Il n'y a rien de pire dans un message qui mette plus en colère que de se sentir jugé ou qu'un autre pense ou croit détenir la vérité à ta place.

- Pas faux.

- Ouais... Tu as dû la mettre hors d'elle. Et je suis certaine que même si tu la faisais flipper, elle évitait de te répondre aussi pour ne pas remuer le couteau dans la plaie, pour ne pas te rendre plus mal. Même si ça sonne comme de l'indifférence pour toi, si on est pareilles elle et moi, je serais loin d'être indifférente, même si je montre le contraire. Elle ne pouvait pas t'aider, et te contacter alors qu'elle savait que tu ne tournais pas la page ne t'aurait pas rendu service, loin de là. Au contraire, créer de la colère en toi, savoir que tu me détestes, ça serait la meilleure méthode que j'aurais pour te faire avancer. Moi ça me ferait beaucoup de peine de savoir qu'un homme n'arrive plus à être heureux parce que je l'ai quitté, ça ne me flatterait pas. J'me dirais « quel pauvre gars ». Personnellement savoir qu'il

est malheureux ça me ferait mal au cœur. Que tu aies besoin de savoir que ça a compté, que tu ne t'es pas fait rouler pour pouvoir aimer à nouveau, je peux le comprendre. Mais ne noie pas ces questions au milieu d'un tas de regrets et de jugements.

Julie touchait en plein dans le mille.

- Je ne sais pas vraiment comment tu étais à l'époque avec elle Léon, même si tu m'en as parlé. Mais, le Léon que j'ai en face de moi depuis quelques heures, il est bien différent de celui de tes histoires, et du début de notre rencontre. Tu es intelligent, drôle, beau, loyal, viril et super sexy, et t'as un putain de sourire si tu savais... Cette force que tu cherches, avec tout ce que tu m'as dit avoir traversé, et que l'on traverse, tu l'as en toi Léon, je l'ai vu. Et tu n'es pas quelqu'un qu'on oublie. Des moules dans lesquels on fabrique les mecs comme toi, y'en a pas beaucoup.

- Ouais... Tu sais, si elle était vraiment comme tu le dis, elle ne m'aurait pas balancé depuis le début qu'elle n'avait plus rien à voir avec moi.

- Ben sans doute que ça a dû bien la gonfler aussi. Et l'ignorance c'est facile. C'est toujours plus facile de devoir commencer une nouvelle histoire que de rafistoler les anciennes, il faut beaucoup moins de volonté et de courage, c'est dommage mais c'est comme ça.

- À moins de se remettre avec la personne pour recommencer une nouvelle histoire...

- Pour ça il faut soi-même être différent, avoir compris et changé certaines choses. Maintenant il faut que tu avances.

- Ce qui ne tue pas te rend plus fort comme on dit.

- Non, je crois que c'est des conneries. Ce qui veut te tuer te rend triste et en rage. La force vient des belles choses. De ceux qui t'aiment, ta famille, tes amis, de tes satisfactions pour tes belles actions. Essaie de t'accrocher à ça quand tu es désespéré.

- Ouais. Moi tu sais la seule que je désire, c'est la possibilité de réparer mes dégâts.

- On a tous un jour fait des dégâts Léon, et le caractère se détermine par la façon dont on les répare. Mais répare-toi avant.

Léon éprouva de nouveau tout le poids de cette culpabilité. Il ne s'attendait pas à se faire pardonner, même s'il en rêvait. Mais il savait qu'en aidant Julie, il faisait quelque chose de bien, et c'était sa façon à lui de se racheter. Il l'aimait et l'aimerait toujours et, malheureusement pour lui, il n'arriverait jamais à l'oublier.

Le jour s'éclaircit de plus en plus. Laissant se dessiner les contours des cirques de Licaos, de Zalasie et de Tamat. Sous l'effet de la lumière, la langue de lave dégoulinant du cratère devenait moins visible. Le café brûlant avait maintenant un peu refroidi, ils le burent en silence. Léon tenta de se rouler une cigarette mais ses doigts trop lisses et trop fripés lui donnèrent du fil à retordre.

- T'as jamais essayé d'arrêter ?

- Une fois, j'ai tenu une semaine. Ça m'a valu une sacrée dose de reproches... et de culpabilité pour ma part.

- Pourquoi ?

- Imagine-toi acheter des patchs et des médocs – de plein gré et spontanément je précise – pour soutenir ton mec qui arrête de cloper, et surtout pour le calmer parce qu'il est chiant. Et qu'il reprenne connement en taxant une clope à un pote, devenu depuis ton voisin, après son entraînement, tu connaîtrais ta réaction ?

- Ok, je vois.

Ils en sourirent. Nouvelle gorgée de café.

- On ne va pas pouvoir se cacher éternellement pas vrai Léon ?

- Non. On va rester encore un peu à la cabane, le temps que Sleen vienne. Après je redescendrai avec lui en ville.

- Je viendrai avec toi.

- Non, tu es en sécurité à la Moch'Case, restes-y le temps que tout soit réglé.

- Mais Léon...

- Y'a pas de « mais » Julie, s'il te plaît. Tu as peut-être l'impression que je ne te crois pas capable de m'aider ou d'être un précieux coup de main, il n'en est rien. Mais je n'ai pas envie que tu finisses en tôle ou qu'il t'arrive ce qui est arrivé à Marley. Ton aide me serait très utile, mais s'il te plaît, je serai plus tranquille en te sachant en sécurité.

Julie, contre son gré, accepta. Le soleil commençait à montrer son disque de braise. Les nuages dansaient entre les cols, semblables à des cascades de coton dégoulinant des sommets. Julie se leva pour aller se coller à Léon. Cette chaleur tendre et complice les apaisa. Pendant un instant, les deux fugitifs se sentirent les seuls êtres humains de cette planète, et c'était parfait. Ils restèrent ainsi une bonne heure, à se brûler la rétine sur le lever

du soleil, dans leur bulle, dans leurs bras, là où leur enfant se croyant en sécurité.

OceanofPDF.com

37 – « Welcome to reality baby »

*« Tu n'as jamais aimé
Recevoir les lettres que j'ai envoyées.
Mais maintenant tu as compris
Le sens profond de celles-ci. »
Leonard Cohen*

La marche du retour. Une redescente qui fut autrement plus pénible que la montée. À la fatigue grandissante s'ajouta la chaleur. Comme souvent à cette période de l'année, le ciel se couvrit dans la matinée, maintenant les marcheurs sous une chape de plomb. Julie apprécia d'observer la forêt qu'elle n'avait pu contempler durant la nuit, Léon, lui, apprécia de voir Julie heureuse. Mais cette traversée en sens inverse était harassante, et même lassante. Les mêmes virages aux grandes marches, encore et toujours. Jamais cela ne finissait ! Mêlée à la fatigue, l'impatience les gagnait. « Encore un virage et on y est bientôt. Et ben non, y'en a encore pour deux heures mais tu le sais pas ! » Leurs cuisses et leurs genoux souffraient le martyre. Demain ça serait pire parce que, bien sûr, ils ne penseraient pas à s'étirer. Malgré le fait que ce soit en descente, ils mirent autant de temps au retour qu'à l'aller. Enfin, ils arrivèrent en vue de la Moch'Case, fourbus et éreintés. Ils n'avaient qu'un seul désir : s'écrouler sur les fauteuils ou dans les hamacs afin de soulager leurs membres endoloris et se poser un peu... Ils devraient encore attendre. La dureté de la réalité sied mal aux rêveurs.

À l'entrée de la case, trois gilets noirs les attendaient, un pirate avec une tête de mort dans le dos, en guise de logo. Les Corsaires MC. Le club de Sleen. Son président était là, accompagné de Lucie et d'un autre membre que Léon ne connaissait pas. Un gars d'une trentaine d'années, plutôt grand, costaud, avec des cheveux blonds coupés très courts. Assez joli garçon. Sleen se dirigea vers eux d'un pas hâtif et l'air mauvais. Visiblement ils attendaient depuis un moment.

- Où étiez-vous bordel ?
- Salut. Piton des Glaces, on est allé voir le soleil se lever.
- Sale petit merdeux, je te trouve une planque parce que tu es recherché sur toute l'île et toi tu joues les touristes avec ta pouf, mais qu'est-ce que tu as dans le crâne ?

Instinctivement, sur l'insulte, Léon eut envie de sortir les crocs. Il se força à ne rien faire. Julie l'observa, il évacuait en bougeant les doigts de façon nerveuse. D'un mouvement de tête, Léon lui fit signe d'aller se reposer. Ou du moins de se mettre à l'écart. Pas besoin qu'elle assiste au reste de la conversation. À contrecœur, elle alla retrouver Lucie sous le porche de la cabane.

- Désolé, je ne t'attendais pas aujourd'hui, ni de sitôt.
- Là n'est pas la question Léon, bordel de merde !

La pression monta d'un cran chez Léon. Il savait comment ça marchait. Même si Sleen était le chef des motards, il n'était pas le sien, et s'il se laissait faire, ce serait perçu comme une marque de faiblesse, et Sleen ne le respecterait plus. Alors il haussa le ton.

- Ok c'est bon Sleen je suis désolé je t'ai dit ! Maintenant lâche-moi.
- Le blond, un peu en retrait intervint.
- Eh oh comment tu parles toi !
 - Toi la blondasse ferme-là, c'est pas tes affaires !
 - De quoi ? Mais pour qui tu me prends ? !

Le gars fonça droit sur lui. D'un geste Léon se libéra du sac et vint casser la distance. Ils entrèrent à peine en contact lorsque Sleen les sépara.

- Allez c'est bon les enfants on se calme ! C'est bon vous avez tous les deux des couilles ! On n'est pas venu ici pour mesurer ça ! Je me doutais bien que vous alliez vous entendre tous les deux mais je n'imaginais pas à ce point, et pas si vite ! Léon je te présente Johann, mon neveu de métropole. Il est venu passer quelques semaines ici. Jo, voici Léon, ce n'est pas un motard mais il est loyal et réglo.

Les deux hommes se saluèrent d'un signe de tête. Deux animaux nerveux qui devraient apprendre à ne pas se fier à la première approche.

- Je suis plutôt fatigué de ma marche Sleen, si tu le permits, j'aimerais bien me décharger un peu et boire un bon café.

Sleen sourit. Vraisemblablement le gamin n'avait aucune idée de ce qui se tramait. Il s'écarta et étendit le bras en direction des fauteuils, façon majordome.

- Bien sûr, nous serons plus à l'aise pour discuter. Si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer dans MA cabane.

Léon soutint le regard, il avait pigé. Les trois hommes s'installèrent sous le porche. Léon embrassa Lucie. À ses côtés Julie, une tasse de thé dans les mains, lui afficha une moue provocante et complice.

- Deux beaux lions en rut, lui murmura-t-elle.

- Haha, t'as tout compris. Va savoir c'était peut-être pour toi en plus.

- Séducteur !

Léon en sourit, il venait d'être pris sur le fait. Il se débarrassa de ses chaussures, enleva ses vêtements trempés et s'installa dans un des canapés de l'extérieur, en face de Sleen et de Johann. Lucie arriva avec une tasse de café.

- Merci Lucie, c'est gentil.

- Mais de rien beau mec.

- Bon, trancha Sleen, maintenant, si tu as fini de te désaper et de brancher ma fille on pourrait peut-être parler de ce qu'il se passe en ville non ?

- Pourquoi ? Il se passe quoi en ville ?

- C'est la merde, voilà ce qui se passe ! Et ce n'est pas que dans le sud, ça concerne toute l'île. Hier après-midi le Père Noël, ou plutôt le Père Fouettard, s'est pointé en avance chez les journalistes. Il avait des dossiers brûlants plein sa hotte à ce qu'il paraît. Plusieurs affaires de détournements, de blanchiments, de corruptions, de trafics, de rackets et même d'assassinats ont explosé à la gueule des hautes instances de l'île. Surtout en ce qui concerne la nouvelle autoroute du littoral apparemment. Le sous-préfet a été mouillé, ainsi que le chef de la police du sud. Avant que les autorités n'aient eu le temps de réagir, toute la population était dehors. Via Radio Freeland, les nouvelles circulent vite. Le sous-préfet a eu à peine le temps de se planquer mais pas le chef de la police... Ils l'ont lynché hier après-midi sur la plage.

- Quoi ? C'est du délire !

- Comme je te le dis. C'est un véritable chaos sur la côte. Et ça gagne les hauts !

Tout le monde observa le silence un moment, certains en profitant pour rouler ou allumer une cigarette. Le message que Léon avait « entendu » dans la forêt n'était donc pas si infondé que ça. Johann, des chevalières en or plein les doigts, rompit le silence.

- On dirait que quelqu'un s'est amusé à mettre le feu à votre jolie petite île. Une idée de qui ça peut être ?

Léon et Sleen échangèrent un regard qui en disait long. Bien sûr qu'ils le savaient.

- C'est l'homme qui a tué Marley. C'est lui qui lui a volé les dossiers. Et maintenant il s'en sert pour foutre le bordel.

- D'accord, mais pourquoi ? Marley se servait de ses dossiers comme d'un garde-fou. D'après ce que tu m'as dit Léon. Il laissait faire certaines affaires et veillait juste à ce que la population en bénéficie aussi un peu. Marley n'aurait jamais voulu que ça déborde comme ça. Alors qui aurait intérêt à semer une anarchie pareille ?

- Je n'en sais rien Sleen. Les autorités elles font quoi ?

- L'armée est débordée, qu'est-ce que tu crois ? Elle se contente de protéger les notables. Quand les soldats et les réservistes n'ont pas déserté pour rejoindre leurs familles... Le gouvernement de métropole va sans doute amener des hommes, mais ce ne sera pas avant un ou deux jours, dans le meilleur des cas.

- Ok. Vous, vous comptez faire quoi ?

- Les rues sont intenables, on a essayé au début d'aider les flics à contenir les gens sur notre territoire, mais on a vite été dépassés.

- Des bikers qui aident les flics ?

- Des bikers qui protègent LEUR territoire, comme on l'a toujours fait. Trois d'entre nous y sont restés, on a même pas pu récupérer les corps.

- Merde, vraiment désolé Sleen.

- Merci pour tes condoléances Petit. Tous les autres membres ont reçu le signal de venir ici avec leur régulière et leurs gosses. On verra qui pourra venir. Comme tous les réseaux téléphoniques sont coupés, on n'a aucun moyen de s'entraider.

- Le réseau est tombé ? Déjà ? Ah ouais c'est vraiment la merde !

- Exact, au cas où tu l'aurais pas pigé depuis le temps que je te l'explique. C'est pour ça que j'ai eu un peu de mal à digérer ta petite randonnée de cette nuit si tu vois ce que je veux dire.

- Je vois... Bon, et vous comptez faire quoi ?

- Pour le moment on attend que les autres frères du club arrivent. Ce soir on veillera nos morts, et un conseil se tiendra demain matin.

- Des motards et leurs familles, ça va faire un paquet de bouches à nourrir et à loger.

- Je ne te le fais pas dire. J'espère que ta chérie et toi vous n'avez pas tout bouffé.

La matinée avançait. Aucun autre motard de la bande ne les avait rejoints. Lucie et Sleen s'affairaient à la cuisine. Johann, une bière à la main, discutait avec Julie dehors. Il la draguait, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure, et, visiblement, elle adorait ça. Un peu à l'écart, Léon observait la scène en fumant assis sur un tronc de tamarin couché par un ancien cyclone. Johann le provoquait ouvertement en lui envoyant des coups d'œil furtifs de temps en temps. Elles se ressemblaient bien toutes les deux. Léon sentit la rage et la mort monter en lui. La jalousie. Pourquoi après tout ? Julie ne lui appartenait pas, il l'avait même refusé. Et puis, il l'avait appris à ses dépens, personne n'appartient jamais à personne. Pourtant, il l'aimait, viscéralement. Ce rôle de looser lui tenait à la peau. Remontait toujours à la surface. Qu'est-ce qu'il croyait, qu'un petit tour de passe-passe dans la forêt allait le rendre happy flowers pour toujours ? Bouboule revenait à la surface, et avec lui les bons vieux refrains du « rien ne dure éternellement, surtout pas le bonheur ». Quand intégrerait-il donc qu'il fallait qu'il apprenne à « smile without elle » ? Le fameux choix dont parlait Zougou ? Mais il y avait autre chose. Il se sentait coupable de ce qui arrivait sur l'île. S'il avait su protéger Marley, les dossiers, rien de tout cela ne serait arrivé. S'il n'était jamais allé voir Zougou, si Mélodie ne s'était pas échappée, s'il avait retrouvé Marc à temps. Marc, Zougou. Et si... Oh putain !

Léon se leva d'un bond, traversa le jardin et se rua vers la cuisine.

- Sleen, il faut que j'aille à Coupe Gorge. Maintenant !

38 – Le vote

*« J’suis qu’un fantôme quand tu vas où j’suis pas.
La souffrance ne t’atteint pas,
l’émotion c’est pour les humains »
Renaud*

- Tu devrais aller dormir un peu Léon, ça t’éviterait de dire des conneries !

- C’est pas la peine de t’énerver pour ça Sleen.

- Bien sûr que c’est la peine. Non mais qu’est ce qui ne tourne pas rond chez toi ? Coupe Gorge est sûrement à feu et à sang à l’heure qu’il est ! C’est de la pure connerie et du suicide. T’es complètement cinglé de vouloir aller là-bas !

- Tu vois une autre solution ?

- Parfaitement, rester ici et attendre que les choses se tassent.

- Les choses ne se tasseront pas et tu le sais. Marley avait des tonnes de dossiers compromettants. Pour le moment, c’est toute l’île qui est touchée, imagine si le bordel se propage à l’extérieur.

- Rien à foutre de l’extérieur.

- Bon sang Sleen réfléchis deux minutes, le mec qui a fait ça, tu crois vraiment qu’il veut s’arrêter là ? Un type qui fout un bordel pareil a toutes les cartes en mains, et n’a besoin de rien. Je dois trouver le moyen de lui donner un truc qu’il veut, et y’a que lui qui pourra me dire ce que c’est.

- D’accord. Et comment tu comptes le trouver ce fameux méchant ?

- Je sais qu’il est là-bas.

- Ah ouais, et comment tu le sais ?

Le regard de Léon s’arrêta un instant sur Julie, il y cherchait une réponse, n’y trouva qu’inquiétude. Dire la vérité serait tellement énorme que Sleen ne le croirait jamais.

-... Une intuition.

- Ha, une intuition. Et tu crois que je vais te laisser prendre mon pick-up et une arme sur une putain d'intuition ? Ça pue un peu le foutage de gueule ton truc non ? Une intuition ! Pfff !

Sleen se tourna également vers la jeune infirmière.

- Bon sang ! T'es sa régulière toi, dis-lui qu'il fait une erreur !

Le menton de Julie tomba de stupéfaction. Avant qu'elle n'ait eu le temps de réagir, Johann prit la parole.

- Je suis d'accord avec Léon. Si aller voir à Coupe Gorge peut arrêter ce bordel, moi je dis que ça vaut le coup d'essayer. J'suis avec toi mec. Je t'accompagnerai.

Léon le remercia d'un signe de tête, une seconde main n'était pas de refus. Mais Sleen n'avait pas dit son dernier mot.

- Non mais t'es pas bien non plus ? Qu'est-ce qu'il te prend à toi aussi ?

- Écoute Tonton, si tu n'es pas d'accord, on a qu'à voter.

- Un vote ? Nous ne sommes que deux.

- On est cinq.

- Les autres ne font pas partie du club.

- Putain mais ouvre les yeux tonton, il est où le club ? Si les autres frangins devaient arriver, ce serait déjà fait ! Ils sont tous morts ou cachés ailleurs !

Sleen saisit son neveu par le col et le poussa. Johann se défendit. Léon et Lucie durent intervenir pour les séparer. Tout le monde criait et se défiait du regard. La tension était visible chez chacun. Finalement le président des Corsaires trancha en faveur de son neveu.

- Très bien, on va procéder à un vote. La majorité l'emporte. Je veux entendre seulement « Oui » ou « non » à l'ordre du jour qui est : se rendre à Coupe Gorge pour... suivre « l'intuition » de Monsieur-l'Ex-Nourrisseur-de-Requin-et-Fouille-Merde-De-Première ici présent. Pour moi c'est « Non ». Johann ?

- Ouais, moi j'suis pour !

- Léon ?

- Ouais...

- Très bien maintenant à ces dames. Lucie ?

- Non. C'est de la folie les gars, vous allez vous faire tuer.

- Deux pour, deux contre. J'ai bien peur que ce soit toi qui doives trancher ma belle.

Bien évidemment, tous les regards se tournèrent vers Julie, et elle en ressentit le poids. Un immense malaise s'empara d'elle. Cette chevauchée, si c'était vraiment le chaos dehors comme le disaient les motards, ça pouvait s'avérer extrêmement dangereux pour Léon. Et elle n'avait pas envie qu'il lui arrive du mal, pas encore, il en avait déjà tellement bavé.

- Tu es certain que tu n'as pas d'autres solutions Léon ?

- Je n'en vois pas d'autre pour l'instant Julie. Et il faut que tout ça se termine.

- Je sais.

Elle ne savait pas quoi dire. Si de par son vote il lui arrivait quelque chose...

- Eh merde ! Je suis désolée. C'est « Non ».

Julie l'avait lâché. Léon sentit la morsure de la trahison lui transpercer la poitrine. Il savait pourquoi elle l'avait fait, mais il était déçu. Sleen reprit la parole.

- Deux oui, trois non, la majorité l'emporte. Maintenant tout le monde va essayer de se calmer. On attend jusqu'en fin d'après-midi la venue des autres membres du club, ensuite on avisera.

À midi, ils mangèrent tous ensemble. Léon évita soigneusement de croiser Julie du regard. C'était à lui de jouer les enfants Boubouleux maintenant. Il savait au fond de lui que Julie avait fait ça pour le protéger, mais il ne pouvait s'empêcher de lui en vouloir. Ça avait ravivé des blessures. Ou était-ce juste le caprice d'un enfant à qui sa mère avait dit non ? Dans tous les cas, il devrait se débrouiller seul car, en bonne tête de mule, il n'avait pas l'intention de renoncer. Pourtant, en lui-même cette décision le tirait. Combien de fois avait-il chèrement payé le fait de s'entêter, de vouloir obtenir des réponses à tout prix, de ne pas écouter les autres ?

Peu après le repas, alors qu'il sortit se promener, il tomba nez à nez avec Johann. Le jeune biker couvert de tatouages, s'approcha de lui. Léon enviait l'assurance de sa démarche.

- Comment ça va mon frère ?

- On fait aller. Et toi ?

- J'suis ok, comme toujours. Juste inquiet pour mes frangins.

- J' imagine ouais, vraiment désolé.

- C'est le jeu. Ici ou sur la route, on a toujours pris des risques. Cette fois ça change juste des bagarres habituelles entre bandes. Dis-moi, t'es sûr que tu peux le trouver le gars qui fout la merde ?

- En tout cas je peux essayer.

- Alors j'suis avec toi mec.

- Et le vote ?

- Aux chiottes le vote ! Je laisserai mon cuir ici, comme ça mon oncle ne pourra rien me dire, je n'agirai pas sous les couleurs du club. On fait ça ensemble, toi et moi.

- D'accord. Comment on va s'y prendre ?

- On partira de nuit, après le repas. Je m'occupe des armes et des clés du pick-up. Démerde-toi juste pour être en haut de la piste.

- J'y serai. Merci de ton aide.

- Tu me remercieras quand on aura réussi. J'espère que ton intuition est bonne mec. Allez, à plus.

Johann prit la direction de la case. Cette fois, Léon ne pouvait plus reculer. Il secoua ses cheveux pour en sortir les tensions mais ça ne fit rien. Alors il se secoua entièrement. Ça passa un peu. Il avait besoin de se reposer, la nuit serait longue. Il s'allongea à même le sol et, envahi par ses pensées, ferma tout de même les yeux dans l'espoir de dormir.

Un crissement de feuilles l'extirpa de son sommeil. Il se redressa d'un bon.

- Doucement, doucement le parano, c'est moi.

- Julie, mais qu'est-ce que tu fous là ?

- Je suis venu te parler, je peux ?

- Ouais.

C'était un ouais qui voulait dire davantage « je suis pas sûr ». Ça dépendrait de ce qu'elle lui sortirait. Léon se redressa et se cala contre un tronc couché. Il s'en roula une. La miss prit place à ses côtés, les genoux contre sa poitrine, le tout enveloppé dans ses bras. Ils apprécièrent un instant de silence, le chant des oiseaux, la valse des feuilles et le crépitement des branches dans le vent. Léon, en plus du fait que son orgueil avait été mis à mal par le vote de Julie, commençait à éprouver quelque chose de différent à son égard, il se mettait à la percevoir de façon plus globale, plus détachée.

- Je suis désolée pour tout à l'heure.

Léon haussa les épaules. Il savait pourquoi elle l'avait fait, enfin du moins il pensait le savoir.

- T'as voulu me protéger. Ou alors protéger tes intérêts pensa-t-il.

Julie sourit. Un sourire soulagé, mais étrange. Léon y décelait comme de la satisfaction, comme si la réponse qu'il lui avait donnée était exactement celle qu'elle attendait. Dans ce sourire, il y avait un brin de perversion. Une perversion que Léon s'était refusé à voir jusqu'alors, dans son passé comme dans son présent. Et cela lui explosait à la figure à présent. Il s'était trompé sur Elle, et Elle s'était trompée sur lui. Il n'était pas un fou dangereux, mais Elle n'était pas une garce non plus, ni une sainte. Ils n'avaient juste pas su s'accorder.

- Tu crois que c'est Marc derrière tout ça n'est-ce pas ?

La question de Julie le tira de ses pensées.

- C'est possible.

- Et c'est lui qui aurait tué Marley ?

- Ça se pourrait bien.

Un nouveau silence. Et puis...

- T'en as rien à foutre du vote pas vrai ? Tu vas y aller quand même ?

Léon ne répondit rien. Il n'y avait rien à dire. Finies les confidences.

- Alors je viens avec toi.

- Certainement pas Julie. Je veux te savoir en sécurité ici. Malgré son côté Cro-Magnon, Sleen est un brave type, et Lucie est étanche. Vous êtes en sécurité ici et il n'y a aucune raison de remettre en cause ce système-là.

Il lui mentait. Pour la première fois de sa vie, il lui mentait à Elle. La regardant dans le blanc des yeux, préférant lui balancer un mensonge plutôt qu'une vérité qui risquerait de la blesser. La vérité c'était qu'il ne savait pas quoi – ou qui - il allait trouver là-bas. Et il venait de se rendre compte, par le prisme d'Aurélie, que Julie avait une tendance à faire de sa vie une succession de délits de fuite. Dès que sa loyauté devait être testée, elle prenait la tangente, ou trahissait. C'était son système de défense sans doute, tout comme les silences, la provocation, l'égoïsme et le mépris. Léon lui se rendait compte en parallèle qu'il utilisait la peur comme seul lien avec son ex. Mais tout cela devait cesser. Il savait qu'il n'aurait jamais de seconde chance avec Aurélie, elle ne voulait plus jamais l'entendre et il devait avoir le courage de l'accepter maintenant. Mais en ce qui concernait Julie, dans le cas présent, elle pouvait représenter un danger, et il était hors de question qu'il se remette en situation de difficulté ou de dépendance par rapport à

elle. La laisser à l'écart, c'était le seul moyen d'en finir avec cette histoire. Bien entendu la miss ne l'entendit pas de cette oreille.

- S'il te plaît Léon, quelque part tout cela est de ma faute. La mort de Marley, c'est parce que je t'ai demandé ton aide que c'est arrivé ! Laisse-moi t'aider.

- Tu veux m'aider ? Vraiment ?

- Bien sûr !

- Alors reste ici, fais ce que je t'ai dit et surtout tu oublies cette conversation.

- Pourquoi t'es si raide avec moi d'un coup là ? Pourquoi tu me parles comme ça ?

- Tu sais très bien pourquoi.

- Parce que tu ne me trouves pas fiable. Après tout ce que l'on a traversé... Pfff va chier Léon !

Julie se leva et partit. Il la reconnaissait bien là. Faudra attendre pour la remise en question. Pour le moment elle se conforterait dans l'image que c'était lui le méchant malade qui avait des problèmes. Peu importait. Léon essaya d'évacuer toutes ses tensions. Pas évident. Les colères viscérales du passé remontaient. Devait-il les laisser l'envahir ? Peut-être qu'il en aurait besoin pour cette nuit. Mais ce n'était pas très honnête par rapport à tout ce que Zougou lui avait enseigné. Et puis aux chiottes les redevances ! Depuis le début, chaque fois qu'il avait fait une action pour arrêter cette merde, une autre était venue derrière. Il fallait que ça s'arrête à un moment. Mais comment ? Ses organes le brûlaient, il attendit la nuit en fermant les yeux. Pour la première fois, il se consola en se soulageant lui-même, chose qu'avant il recherchait chez les autres.

- Endors-toi Léon, tu as le droit de te reposer maintenant. Ferme les yeux et laisse-toi aller à la paix.

La guerre viendra bien assez tôt.

39 – Sur la route

*« Ce temps est différent
Ce n'est plus comme les fois d'avant
Je transpercerai mon cœur
pour ne pas le tuer davantage
Je ne retournerai pas en ville »
The White Buffalo*

Léon retrouva Johann en haut du chemin, près du pick-up de son oncle. Celui-ci ne portait plus son gilet à l'effigie des Corsaires.

- T'as enlevé tes couleurs ?

- Ouais, j'agis contre le vote, ce que je fais ce soir n'est donc pas dans l'intérêt du club. Même si je pense l'inverse, on est suffisamment fragiles en ce moment, pas la peine qu'une autre merde nous retombe dessus.

- Ouais, j'te comprends. Tu prends ta bécane ?

- Non, trop bruyante, et trop risqué à deux si ça venait à foirer. On va prendre le pick-up. J'ai mis tout le matos dedans.

- Le matos ?

Le biker s'alluma une clope et esquisssa un sourire empreint de malice arrogante. Ça plaisait bien à Léon. Johann souleva la bâche placée à l'arrière du fourgon. Dessous, il avait les armes de poing, des mitrailleuses automatiques et des fusils de chasse, plus quelques bombes lacrymogènes et incendiaires. Ainsi que des détonateurs. Le cœur de Léon fit un bon.

- Tu comptes aller à la guerre Corsaire ?

- Si j'ai bien pigé, on est déjà en guerre. Sauf qu'on ne connaît pas l'ennemi. Alors autant assurer nos arrières non ?

- Tu sais te servir de tout ça ?

- Ouais, un de mes frangins de club est artificier en montagne. Tu sais le truc pour déclencher les avalanches... Il m'a montré deux, trois trucs.

- Mouais... Tu connais la devise « La réflexion avant les balles ? »

- Hahaha ! Tu regardes trop de films mec. Allez grimpe, on en parlera en route. Au fait, on passe par l'est ?

- Non, toute la route du sud sauvage risque d'être bloquée à cause de la coulée du volcan. Elle a l'air importante. Il faut qu'on passe par la route de la Plaine des Cafres. C'est la seule envisageable jusqu'à un certain temps, et faut espérer qu'elle soit dégagée.

- Espérons-le ! Tu sais mon oncle m'a un peu parlé de toi. Apparemment t'as des couilles, t'es réglo mais t'es un peu timbré aussi. Le genre qui réfléchit trop et tout ça... Je peux te faire confiance sur ce coup-là ?

- Y'a qu'une seule façon de le savoir. Mais on philosophera dans la voiture si tu veux. Il est temps d'y aller non ?

Johann le regarda fixement, il le jugeait. Léon soutint son regard, sans agressivité, ni crainte. Pourtant, au fond de lui, Léon avait la trouille, il ne pouvait le nier. Au bout d'un instant, Johann hocha la tête, c'était bon. Ils grimpèrent dans le fourgon et prirent la route.

La Plaine des Cafres devait son nom à l'histoire de l'esclavagisme. Dans le temps, lorsque les esclaves noirs, les cafres qui parvenaient à s'échapper des plantations de cannes à sucre tenues par les « gros blancs », montaient trouver refuge dans les hauteurs de l'île, dans cette plaine où l'air était plus frais, les pluies plus fréquentes et la végétation assez dense et variée pour les cacher. Aujourd'hui, on y élevait des vaches, ou l'on emmenait une femme, une « tantine », pour y passer un moment tranquille dans l'herbe grasse à l'ombre des tamarins. Si les arbres de la plaine pouvaient parler, ils en auraient des choses à raconter...

Le pick-up fendait la nuit sur la chaussée humide et grasse. Johann conduisait vite, à chaque virage en épingle, Léon se tenait à la poignée pour ne pas se retrouver sur les genoux du conducteur. Il pensa à Julie, elle y aurait sûrement laissé tout son repas.

- Conduis moins fort mec, j'aimerais arriver en bas vivant.

- T'inquiète !

Johann lâcha un peu la pédale, ils en profitèrent pour fumer.

- Au fait, Julie, c'est ta régulière ?

- Tu poses la question de but en blanc, ça me fait marrer ! Non. On l'était, mais dans une autre vie.

- Donc ça ne te gêne pas si... ?

- Vas-y ! Mais depuis quand les motards demandent la permission pour se farcir une nana ?

Johann en rit.

- C'est vrai, t'as raison gars. Elle a l'air cool. Un peu raide mais cool.

- Crois-moi sur parole, elle est loin d'être innocente...

- La dépravation a soif d'innocence.

- J'suis pas certain que ce soit vrai dans son cas.

Johann le considéra un moment en silence. Ce type-là était vraiment spécial dans son genre, un cynisme à toute épreuve ! De son côté, Léon sentait ses organes brûler de plus en plus. Les souvenirs des trahisons et des injustices du passé l'empêchaient de se concentrer, d'être présent à ce qu'il faisait. Et là il avait besoin plus que tout d'être concentré. Il s'était posé en spectateur, en victime de sa vie et des autres depuis toujours. Cette fois, il avait besoin de changer de camp, même s'il se sentait constamment tiré dans l'autre sens.

- Tu veux la jouer comment une fois arrivé en bas ?

- J'avoue que je ne sais pas trop. Vu l'arsenal que tu as pris, on dirait que toi t'aimerais la jouer Jack Bauer, et je suis pas certain qu'on s'en sorte indemnes dans ce cas. J'ai envie d'essayer autre chose.

- Quoi ?

- Honnêtement, j'en sais rien. Quelque chose de différent que du « rentre dedans », ça me changerait...

- Hey mec, j'en ai rien à foutre que ça te change ou pas ! On a besoin d'un plan là !

- Eh Gary Boy, je le sais ! Seulement suivant ce qui nous attend, je suis pas certain que jouer les cow-boys nous en fasse sortir vivants. On va aller voir, on va observer et on agira en conséquence. La défaite n'est pas envisageable ce soir.

- Et ça veut dire quoi ça ?

- Qu'on fera ce qu'il y a à faire.

De la façon dont il prononça sa dernière phrase, Johann n'eut plus aucun doute sur les facultés de Léon à envisager le pire, même s'il espérait le meilleur. Au fond, les deux hommes, malgré leurs différences, avaient énormément de points en communs. Ils avaient conscience qu'une action potentiellement mauvaise pouvait être considérée comme bonne, si la cause qu'elle servait était juste. Ils étaient prêts à aller jusqu'au bout, et même transgresser leurs valeurs pour le bien de leurs proches ou pour ce qu'ils estimaient être leur devoir. Dans ce pick-up ce n'était pas deux hommes

qu'il y avait, mais deux guerriers. La seule différence, c'est que chacun n'envisageait pas de mener cette guerre de la même façon.

Ils discutèrent encore un peu de la manière d'entreprendre les choses une fois sur place. Puis ils passèrent à autre chose. Johann lui raconta l'histoire de son club de motard. Son père et Sleen, son oncle, l'avaient fondé au début des années 1980 dans le sud de l'île. Puis, un autre chapitre avait été ouvert dans le nord. Dans les années quatre-vingt-dix, le père de Johann partit avec sa famille et quelques membres pour s'installer et ouvrir un chapitre dans le sud de la France. Au début, tout se passait bien, puis les emmerdes avaient commencé, entre les autres clubs et avec les gangs des cités banlieusardes. Ce qui n'était qu'au départ qu'un simple club de motards avec pour philosophie de profiter de la vie s'était transformé en une organisation forcée d'entrer dans la criminalité et différentes affaires illégales pour devoir survivre. Membre depuis ses vingt ans, Johann était devenu vice-président des Corsaires de Marseille, le bras droit de son père. Cette histoire passionna Léon. Et ce qu'il enviait par-dessus tout, c'était cet esprit de fraternité qui semblait unir chacun des membres du club. Chacun était prêt à mourir ou à faire n'importe quoi pour aider un « frère » portant les mêmes couleurs. Enfin cette passion commune pour la moto, cette soif de liberté. L'écorché enviait ce côté famille, lui qui avait toujours rêvé de planter ses racines, avait cru le faire, s'était retrouvé déraciné. Trouver quelqu'un pour qui compter, sur qui compter, pour lui ce n'était plus qu'un rêve étouffé par le câble dur et acéré de la réalité.

- J' compte crever sur la route mec, la cinquième à fond avec un guidon dans les mains. Et toi ?

- Je vais essayer de vivre déjà, on verra pour la mort. Pour le moment je crois qu'elle ne veut pas de moi.

- T'es quand même un mec bizarre toi !

- Je sais. Mais au fait là, tout ce que tu viens de me raconter, c'est pas un coup à finir en tôle ?

- T'es flic ?

- Manquerait plus que ça !

- Et je ne crois pas que tu sois une balance. Disons que je te fais confiance. Petite confidence entre deux inconnus qui ne savent pas comment ils vont s'en sortir ce soir.

- Tu sais Johann, pour être franc, l'idée de ne pas m'en sortir me préoccupe moins que celle de ne pas réussir à... comprendre comment tout

ça a pu arriver. Et surtout ne pas réussir à rétablir un certain équilibre dans tout ce chaos.

Johann ne put s'empêcher d'éclater de rire.

- Tu te prends trop la tête mec. On va y arriver. Le pourquoi du comment du truc, au final, personnellement j'en ai rien à foutre. Tout ce qui m'intéresse, c'est que le territoire tenu par mon club redevienne plus calme. C'est tout ce qui importe. C'est pour ça que je t'ai accompagné, parce que tu sembles savoir d'où vient le problème.

- Et si on le trouve le problème ?

- Comme tu l'as dit, on fera ce qui doit être fait pour le résoudre. Le but c'est de faire partie de la solution pas vrai ? Pas du problème. J'aime ce club, cette vie, et je ferai tout pour la préserver et la protéger, peu important les moyens. Je sais pas si tu peux piger... t'as déjà aimé quelque chose de façon aussi... intense et forte ?

- Ouais, autrefois.

Les deux hommes redevinrent silencieux. Plus le pick-up descendait la route, plus la chaleur moite de la nuit grandissait. Une chaleur noire et épaisse de celle qui pousse le sang à bouillir et l'homme à perdre ses moyens.

40 – Dans les chaos de No Hell

*« Si la vie était un jeu,
la seule règle serait de survivre »
Vol West*

Ils arrivèrent en vue de la ville, sauf qu'ils ne voyaient rien. Le noir total. Depuis quelques kilomètres, ils croisaient un flot impressionnant de véhicules et de piétons fuyant la côte pour se réfugier vers les hauts, là où se trouvait eau et nourriture dans la nature sauvage. En moins de vingt-quatre heures, tous les systèmes de support de l'île étaient tombés. Eau, électricité, police, pompier, service de secours et de santé, tout cela ne semblait plus exister. Les flics et les médecins avaient préféré rejoindre et protéger leurs familles plutôt que de continuer leur mission. Rien d'exceptionnel, ni de vraiment condamnable. Le vernis de la société est très mince. Il n'en faut pas beaucoup pour qu'il saute. Et ce qu'il y a sous ce vernis est laid et effrayant. Les magasins avaient été pillés, d'ici quelques jours, les gens se voleraient entre eux pour survivre. Sur une île où tout est importé, à la population sans cesse grandissante et où les terres agricoles étaient de plus en plus bétonnées par les entrepreneurs, il était inévitable qu'un tel effondrement de la normalité crée autant de dégâts. Personne n'en avait pris conscience. Personne ne s'était préparé à ça. Et le schéma, peu importe l'endroit de la planète, restait scrupuleusement le même lors de ce genre de situation. L'homme a toujours les mêmes réflexes qui entraînent une rapide mais inévitable pénurie. D'abord, on se rue sur la bouffe, ensuite sur l'essence et enfin sur les distributeurs de billets. Une fois que tout cela est vidé, les mêmes mécanismes s'opèrent : une panique qui conduit au chaos. L'utilisation massive des systèmes de communication saturait inévitablement le réseau. Alors les gens fuyaient, ce qui créait des embouteillages monstrueux et une migration des populations. Léon était en train d'observer ça. Et une fois de plus il se demandait si l'homme évoluerait un jour, s'il méritait vraiment qu'on le sauve...

À un moment, leur route fut bloquée par trois créoles armés de fusils de chasse. Ils les pointèrent en direction du pick-up, forçant celui-ci à s'arrêter. Johan avait déjà la main sur son Glock quand Léon arrêta son geste.

- Attend, laisse-moi faire ok ?

Johann hésita un instant.

- Comme tu veux mec, mais t'as intérêt d'assurer.

- Ouais je sais.

Léon sortit du pick-up et leva les mains. Les trois canons se pointèrent sur lui. Un des créoles se mit à parler. En fait il criait et menaçait plus qu'il ne cherchait le dialogue. Ils voulaient le pick-up. Léon, toujours les bras en l'air, avançait lentement sur eux. Plus il se rapprochait, plus les créoles devenaient nerveux et criaient. Il pouvait percevoir leur peur, leur colère, leur tension. Il était encore trop loin pour entrer en combat rapproché et, face à trois doubles canons remplis de chevrotine, la partie était loin d'être gagnée !! Les cris et les menaces montaient d'un ton.

- Ça va, ça va, calmez-vous les mecs !

Mais ils ne se calmaient pas. Et Léon sentait, ressentait toutes leurs émotions. Et tout d'un coup, il décida de les lâcher. Alors, il grimaça, se roula par terre, tapant du pied et hurlant des mots incompréhensibles, comme il avait vu Zougou le faire. Il se transforma en un gamin frappant une crise de nerfs. Léon captait les émotions des hommes armés, ainsi que les siennes, et il lâchait tout, sans que son ego s'en mêle, il laissa parler son corps. Au bout de quelques minutes, il se calma. Les trois créoles avaient baissé leurs fusils, ils le regardaient avec des yeux stupéfiés.

- Ou lé épileptik M'sieur ?

Leurs tensions et leur colère avaient disparu. Léon sourit tout en reprenant son souffle. Il leur adressa un signe de tête poli puis leur tourna le dos et remonta dans le pick-up. Johann qui avait tout vu le contempla avec les mêmes yeux hallucinés.

- Putain mais t'es qui toi ?

- Honnêtement, je sais même pas si je peux répondre à ta question. Mets le contact et roule avant que ces trois kanyars ne se ressaisissent.

Le pick-up démarra et avança doucement. Les trois créoles armés s'écartèrent à son passage, dévisageant Léon, ne revenant toujours pas de ce qui venait de se passer devant leurs yeux. Léon non plus d'ailleurs n'en revenait pas. Mais ça avait marché. C'était le principal après tout. Ils étaient

passés pour continuer leur route, et personne n'avait eu besoin d'avoir mal ou d'être violent.

Dès qu'ils le purent, ils quittèrent la route principale pour passer au travers des champs de cannes. Routes plus étroites, plus risquées, mais aussi moins fréquentées. La nuit était saturée de noir. Même en pleins phares ils peinaient à y voir clair. À la lourdeur suffocante s'ajouta la pluie. Décidément c'était la totale ce soir ! Il ne manquait plus qu'un cyclone et c'était complet ! Les essuie-glaces à fond la caisse avaient du mal à dégager la vue.

Tant bien que mal, ils arrivèrent près de La Maison Tortue, par une rue parallèle, la ruelle des trois couteaux. Le torrent qui se déversait du ciel avait eu deux avantages : il avait vidé les rues et camouflé leur arrivée. Johann coupa le moteur. Une cinquantaine de mètres les séparaient de l'hôtel.

- Bon, et maintenant, on fait quoi psycho boy ?

- Déjà on s'en roule une. Ensuite, je vais passer par devant, ils m'attendent.

- Ben voyons, c'est ça ton plan ? Aller directement dans la gueule du loup ?

- Désolé, j'ai séché les cours de stratégie à l'école. Ça va faire diversion. Toi tu essaies de trouver une entrée par derrière – y'a toujours une entrée par derrière – Et tu occupes les lieux DIS-CRE-TE-MENT. Pas de fusil de chasse, pas de bordel. Du moins autant que possible.

- Je vais faire mon possible. Et ensuite ?

- Ensuite, on espère que l'ordure qui crèche ici y est encore.

- Et ensuite ?

- On verra. Le but c'est de récupérer ton territoire pas vrai ? S'il est docile c'est cool.

- Et s'il ne l'est pas ?

Le regard et la voix de Léon devinrent tout d'un coup aussi noirs que la nuit.

- Les bad boys perdent toujours non ? On lui fait cracher ses dents et ses tripes jusqu'à ce qu'il le devienne, docile.

- Mouais. Il est un peu foireux ton plan non ?

- T'en as un meilleur Monsieur le Vice Président ? Je suis tout ouïe.

Johann fit la moue. Non, il n'en avait pas d'autre pour l'instant.

- Ok, dit Léon, laisse-moi un quart d'heure, ensuite tu bouges.
- Attends, prends ça avec toi. Johann lui tendit le Glock. T'en auras besoin.

- Non, mais tu peux me donner ça si tu veux. D'un signe de tête Léon désigna le poignard USMC Ka-BAR que Johann portait à la ceinture. Ça ferait le travail, ça l'avait fait pour les soldats durant la seconde guerre.

- C'est réservé aux membres du club. Je te le prête seulement, et t'as intérêt de me le rendre !

- Ok, je vais te le rendre. Merci.

Léon prit l'étui de cuir et le glissa dans la ceinture de son jean, puis il le recouvrit de sa chemise. Il ouvrit la porte sous la pluie battante.

- J'espère que ça se passera comme tu l'as prévu mec...

Léon regarda une dernière fois son compagnon de galère avant de sortir de la voiture et disparaître en courant sous la pluie. Si tout se passe comme prévu... ce serait bien la première fois.

Mais tout d'un coup Johann le retint par l'épaule.

- Attends !

- Quoi ?

- Si on y allait ensemble, en équipe ? On y va doucement, prudemment, on sécurise chaque endroit. Mais on avance ensemble, on s'épaule et on veille l'un sur l'autre. C'est la meilleure façon que l'on a de s'en tirer tous les deux. Si réellement c'est dangereux à l'intérieur, on y arrivera mieux en restant soudés.

Léon le considéra avec une attention toute particulière... Faire équipe, s'épauler, avancer ensemble... de jolis mots sur le papier. Des notions qui l'avaient mené à sa perte par le passé. Mais pourquoi pas ? Essayer encore une fois.

41 – Intrusion

*« Comme si rien n’importait vraiment
C’est trop tard, mon heure est venue,
des frissons me parcourent le dos
Mon corps est tout le temps douloureux
Au revoir à tous, je dois y aller »
Queen*

La façade et les abords de l’hôtel étaient impeccables, comme la première fois où Léon y était entré. À croire qu’il n’apparaissait comme ça que la nuit ! Plus de lianes ni de ruines. Un masque le camouflant aux yeux du monde durant la journée. Finalement ce bâtiment avait quelque chose d’assez humain... Il ne semblait pas gardé. Fusil de chasse en main, les deux hommes traversèrent la cour en longeant la façade est. La pluie couvrait à merveille leurs déplacements. L’énorme inconvénient était qu’ils s’entendaient à peine, et surtout qu’ils s’étaient trouvés trempés jusqu’aux os en l’espace de quelques minutes. La visibilité était très mauvaise. Léon et Johann passèrent à l’arrière du bâtiment, se collant de près. Une fenêtre à barreaux, et une porte en métal, fermée par un cadenas. Sans doute l’arrière des cuisines. Comment faire pour entrer ? S’ils tiraient sur le verrou, l’effet de surprise était raté. Pareil s’ils faisaient céder le cadenas en frappant dessus avec la crosse de leurs fusils. Penser à prendre une scie à métaux ou un coupe boulon dans le pick-up aurait été trop beau ! Les deux hommes s’interrogeaient mutuellement du regard.

- C’est le moment de savoir si la lame de ton couteau est robuste.

- Elle l’est.

Léon sortit la lame du fourreau, la plaça dans le cadenas et commença à faire levier.

- Merde ! Ça donne rien !

- Force un peu plus !

- Désolé, j’ai pas pris ma dose de poudre protéinée ce matin !

Il accentua la pression, exerçant tout son poids sur le manche. Quelque chose céda d'un coup. Emporté par son élan, Léon tomba à la renverse, le cul sur le sol détrempé. Johann l'aida à se relever en lui tendant le bras.

- Bravo, très professionnel !

- Écrase, c'est bon. Ça dit quoi ?

Johann montra le cadenas cassé avec une moue amusée. La lame du couteau n'avait pas bougé, mais la pointe s'était cassée sur trois bons centimètres. Échanges de regards... Ouais bon ça va ! Johann débarrassa la chaîne de la porte et glissa la main dans l'entrebâillement, prêt à l'ouvrir.

- Prêt ?

Signe de tête silencieux. Vas-y ! La porte s'ouvrit en grand. Léon un genou au sol, Johann debout derrière lui. Le bout de leurs fusils ne braquait que les ténèbres. Ils avancèrent lentement.

- Pas de lampe non plus j'imagine...

- Si, attends.

Johann prit dans sa poche une petite lampe tactique. Léon le regarda comme une bête curieuse...

- Le phare de ma bécane déconne, alors des fois je la place à l'avant pour le remplacer...

- Bien entendu, c'est évident.

Demi-sourires.

Pas facile de tenir une lampe et d'éclairer correctement avec un fusil dans les mains. Le biker mit quelques instants avant de trouver une position stable et un minimum confortable. Quand ce fut le cas, ils avancèrent. Lentement, prudemment. Essayant de scruter chaque angle et chaque recoin. Ils traversèrent ce qui ressemblait à la remise. Une nouvelle porte au bout de la pièce, non verrouillée. Ok, c'est bon on y va. La cuisine. Immense, sombre, rangée, tranquille et inoxydable. Leur progression continua lentement, côte à côte, en silence.

Et puis soudain, comme un déclic, une explosion dans les viscères de Léon. Un mélange d'adrénaline, d'angoisse et de vigilance. Une certitude. Sans prendre la peine de réfléchir, il s'arrêta net, s'accroupit et posa son arme sur le sol. Son poing crispé sur le manche du poignard, il resta immobile, scrutant la noirceur tout autour de lui.

- Qu'est-ce que tu branles ?

Johann avait avancé de trois bons mètres avant de remarquer le changement de comportement de son équipier.

- Chhhhut. On n'est pas seuls ici.

C'était ça que Léon avait senti, le frisson des proies. Quelque part entre les ombres, quelque chose - ou quelqu'un - était là. Johann, moins alerte que Léon, dirigea le faisceau de sa lampe tous azimuts. Il ne voyait rien, n'entendait rien, hormis sa respiration et les échos de la pluie battante à l'extérieur.

- Tu délires complet mec, y'rien ici.

- Chhhut ! Tais-toi j'te dis. C'est tout près.

- Tu devrais arrêter les films mec ! C'est complètement v...

Ça sortit de nulle part. Un éclair de rage et de crocs. Johann eut à peine le temps de protéger sa gorge avec son arme. La bête lui avait bondi dessus de tout le poids de son attaque, dans un grognement effrayant. La gueule lui avait choppé l'avant-bras. La douleur et la surprise le firent hurler. Il se débattait mais n'arrivait à rien. La lampe était tombée. Johann sentit les crocs s'enfoncer dans sa chair, le cou musclé de la bête le secouait dans tous les sens. Et puis d'un coup elle s'arrêta net, et resta de tout son poids avachie sur le motard. Silencieuse, immobile. Léon retira le couteau qu'il venait de lui planter dans le cou. Le sang, humide, chaud et plein de poils se répandit en flots sur le sol immaculé. De ses mains il écarta les puissantes mâchoires et libéra le bras de Johann.

- Ça va ?

- Ouais... Merci... Putain mais c'était quoi ça ?

Léon ramassa la lampe et contempla la dépouille noire à la fourrure collée par le sang.

- Un loup. C'était un putain de loup.

- Mais depuis quand y'a des loups ici bordel ? C'est quoi ce délire ?

- Et depuis quand les loups squattent les cuisines et ont des yeux rouges ? Faut pas rester ici. Tout ce raffut a sûrement attiré l'attention. Ça va ta blessure ?

- Je crois. Léon, merci. Je t'en dois une.

- On verra. Vient on va soigner ça et après on bouge.

Léon déchira une des manches de sa chemise et s'en servit pour bander le bras de Johann. La blessure n'était pas belle, mais ça ne saignait pas trop et les nerfs et tendons ne semblaient pas touchés. Ils désinfecteraient plus tard. Cette subite montée d'adrénaline les avait rendus bruyants, ils respiraient fort, prirent le temps de se calmer. Surtout Johann. Sa blessure le lançait, mais il était désormais plus que déterminé à continuer et à

combattre s'il le fallait. Léon, lui, était bien loin des enseignements de Zougou la veille. Il se sentait étrangement alerte, et distant. Tuer cet animal ne lui avait rien fait. C'était la première fois qu'il tuait de façon aussi sauvage. Bien différent de l'ambiance de la ferme autrefois... dans une autre vie. Une certitude, il avait fait ce qu'il fallait. Johann était vivant. Il le savait maintenant, ce monde, il n'en avait jamais fait partie, malgré tout ce qu'il avait pu croire et espérer.

Planqués dans le noir depuis plusieurs minutes. Lampe éteinte, armes sorties, prêts à frapper. Personne n'était venu. Est-ce que leur vacarme était passé inaperçu ? Peut-être que l'hôtel était vide en fin de compte ? Évacué ? Les deux hommes s'allumèrent une cigarette. Le cliquetis du Zippo de Johann, dans le silence armé de la pièce, avait quelque chose de froid et de familier en même temps. Le bruit d'un instrument qui sait faire du feu. Ils avaient peur. Mais ils devaient avancer. Ils n'avaient pas le choix. Léon commença à cogiter, ses démons, c'était pas le moment. Johann le tira de sa torpeur.

- Merci pour tout à l'heure.
- C'est rien, on est une équipe pas vrai ?
- Comment on a fait pour en arriver là ?
- Pour toi je ne sais pas. En ce qui me concerne, je crois que j'ai atteint mes limites, quelque chose en moi a sauté, et voilà où j'en suis.
- Tu dis n'importe quoi. T'es en place, bien plus que moi.
- Dans une situation comme celle-là, peut être... mais ce n'est plus moi.

Je ne suis plus le même homme.

- Pourquoi ?

Léon écrasa la petite braise luisante de sa cigarette sur le carrelage froid.

- Avant, j'étais plus gentil.

Puis il se dressa sur ses jambes et récupéra son arme.

- Allez, faut continuer. Tu te sens d'attaque ?

Johann lui sourit, tendant son bras pour que Léon l'aide à se relever.

- Et comment mon frère ! Finissons-en !

Ils pénétrèrent dans la grande salle. Plongée dans le noir, elle aussi. Finalement ce qui se jouait à l'extérieur avait peut-être fini par affecter cet endroit. Léon et Johann avançaient côte à côte. Les tables de jeux, de billard, les arènes pour les combats de coq, tout était là, impeccable, rangé.

Rien ni personne n'était entré à part eux. Il y flottait une ambiance d'attente. Comme si la salle n'allait pas tarder à ouvrir.

- En fait les seuls clients que l'on attendait aujourd'hui c'est vous.

La voix venait de leur droite, du comptoir du bar. Léon arracha la lampe des mains de Johann et se précipita vers la voix, canon pointé vers l'avant, prêt à tirer.

- Bouge plus !

- Phrase stupide Léon ! Je vous attendais.

Une voix grave et grinçante à la fois. Un costume noir, une chemise bleue, très élégant. Léon le reconnut immédiatement. Une profonde blessure, récente, marquait le milieu de son front, accentuant un regard extrêmement dur qu'un rictus de satisfaction rendait encore plus glaçant. L'assurance du chasseur. C'est vrai qu'il ressemblait à Keanu Reeves. Dire que depuis une semaine il l'avait cherché partout pour finalement le trouver ici, là où tout avait commencé.

- Ravi de te voir enfin Marc.

Malgré les fusils braqués sur lui, Marc faisait preuve d'une décontraction déconcertante. Il semblait contrôler la situation. D'un demi-sourire maléfique, il pointa son regard droit dans celui de Léon.

- Tu ne comprendras donc jamais Léon. Tes obsessions auront ta perte, tu n'aurais jamais dû venir ici.

42 – Trahison

*« Va détruire le bonheur, fais ton travail sur Terre
Va faire couler des pleurs, va déclencher des guerres
Ton joli corps sans cœur va le vendre aux enchères
tu te rappelleras cet homme que voilà »
Johnny Hallyday*

- Johann, il n'est sûrement pas seul. Pars inspecter les lieux, et sois prudent.

- Et toi ? On n'a qu'une lumière.

- Deux, passe-moi ton Zippo, ça fera l'affaire.

- Te laisser avec ce gars-là ?

- T'inquiète pas, il ne me fera rien, pas avant ton retour.

Johann s'exécuta, un peu à contrecœur. Se séparer maintenant n'était pas très malin. Léon alluma le briquet à essence et le posa sur le comptoir, puis vint s'asseoir à côté de Marc.

- J'imagine que ce n'est pas la peine que je te fouille...

- Tu connais très bien la réponse.

- Ouais... Ta seule arme de défense était ton loup.

- Il ne faut pas exagérer non plus. Cet animal, comme le reste, n'était qu'un moyen. T'as vraiment une sale tête Léon. Ces derniers jours n'ont pas été faciles hein ?

- Non. Fréquenter ta femme est assez... destructeur. Ceci dit toi aussi t'as une jolie balafre. Tu t'es pris une balle de base-ball ou c'est Zougou qui t'a fait ça ?

Marc se mit à rire méchamment.

- À ton avis ?

- Où est-il ?

- Dans un endroit où il ne pourra plus te venir en aide.

Les deux hommes demeurèrent un moment en silence, s'observant patiemment, laissant la flamme du briquet jouer avec leurs reflets. Toute l'essence de la vie des hommes était là, dans ce jeu d'ombres et lumières changeantes au gré du climat ambiant, et des aspirations de chacun. Un jeu de carnaval et d'artifices, tout le monde portait un masque dans la lumière. Seules les ombres ne changeaient jamais.

- J'ai combien de temps ?

- Le temps qu'il faudra. Mais pas autant que tu le crois.

Marc fit glisser un verre à cocktail rempli d'un liquide que Léon connaissait bien.

- Non merci, pas cette fois.

- T'as tort, c'est le dernier que tu boiras.

- Je sais.

- J'avoue que tu m'as surpris Léon, jamais je n'aurais cru que tu serais allé aussi loin. Mais tu es comme un chien qui court stupidement derrière un os. Quand tu l'as attrapé, tu ne sais même pas quoi en faire. Alors tu cherches un autre os après lequel courir, sans même te poser la question de pourquoi tu cours, ni qui est en train de te lancer l'os. Tu es hargneux, assez efficace il faut le reconnaître, mais tu es un crétin, totalement prévisible et sans aucun recul sur les événements de ta vie. Tu ne comprends rien de rien. Tu ne changes pas. Depuis le début de cette histoire, tu es le seul à ne pas avoir évolué. À cet instant précis tu pourrais être partout sur la planète, tu pourrais avoir le monde à portée de main, mais tu as choisi de venir ici, au seul endroit où tu devais absolument éviter de te rendre. Et en plus, tu viens d'envoyer ton ami droit dans un piège en tout état de conscience.

- Ce n'est pas mon ami. C'est facile de pactiser avec le diable quand c'est les autres qui en paient le prix.

- As-tu donc perdu toute humanité à ce moment-là ?

Léon garda le silence, faisant mine de ne rien laisser paraître. Mais à l'intérieur il était en feu. Ce que venait de dire Marc était vrai, à bien plus d'un titre et a bien des occasions dans sa vie ça c'était vérifié. Là encore, même si le résultat qu'il était en train de se retrouver dans une belle merde se constatait, il avait du mal à comprendre d'où ça venait. Cet appétit viscéral, ce besoin de réponses, de vraies, sans demi-vérités ni fausses excuses. C'est ce qui le mènerait à sa perte. Finalement, il porta le cocktail à ses lèvres.

- Pourquoi Marc ? Pourquoi tout ça ? Pourquoi Marley ? Pourquoi moi ?

- Tu sais pertinemment qu'aucune des réponses que je pourrais te donner ne te satisfera.

- Essaie toujours.

- Ton problème Léon, c'est que tu crois toujours qu'il s'agit de toi. Il n'y a absolument rien de personnel entre toi et moi. Je t'ai utilisé pour arriver là où je devais être. Tu connais ça par cœur, pas vrai ?

- Dans quel but ? Hein ? Pour le pouvoir ? Le contrôle ? La liberté peut-être ? À la rigueur je peux comprendre une certaine envie de vengeance par rapport à Julie mais, pourquoi tout ce bordel ?

- Julie c'est autre chose, un autre moyen... Tout ce que je ne peux pas posséder je le dirige Léon, de près ou de loin, et tout ce que je ne dirige pas, je le réduis en bouillie. Mais c'est surtout... pour le fun, c'est cool de faire des expériences avec les gens, le monde est un vrai laboratoire. Zougou a fait son temps. Ce vieux singe ne voyait pas le potentiel d'un tel savoir de la même façon que moi. Pour lui, ça servait à maintenir une sorte d'équilibre bancal et pousser les gens à se tirer vers le haut, à sortir de cet état lamentable et médiocre dans lequel ils se trouvent tous. Ce genre de connerie spirituelle... Moi j'y ai vu là une énorme opportunité. Des âmes malades et piégées sont d'autant plus malléables et serviables. Le malheur rapporte davantage que le bonheur.

- Et donc t'avais besoin de ce que savait Marley pour mieux torturer tous ces gens. Toutes ses connaissances te servent à connaître leurs points faibles, à les tenir sous ta coupe. En gros tu les violes. Tu les analyses et entres dans leur tête et leur cœur à leur insu.

- Exact. Tu vois que t'es capable de deviner tout seul.

- T'es encore un plus gros malade que moi. Ta perversion n'a aucune limite !

- Tu devrais essayer la tranquillité Léon, ça te ferait du bien.

Cette phrase, sortie tout droit des bas-fonds de son histoire. L'homme qui avait conduit son amour à le trahir lui avait dit ça, mot pour mot. De par le comportement et l'allure de Marc, Léon voyait beaucoup de cet homme-là. Celui qui avait contribué à la perte. Il paraît que les gens amputés continuent de ressentir la douleur dans le membre qu'on leur a pris. C'était cette douleur que Léon ressentait. Et y'en avait assez. Assez de cette colère, de cette haine. La haine n'avait plus rien à voir avec l'amour. L'empathie neutralisait l'un, et l'indifférence l'autre. Deux choses qu'il n'avait jamais su faire, trop blessé dans son ego. Comme un animal meurtri s'en prend à

tout ce qui pour lui est une menace, Léon avait tiré tous azimuts. Mais ça n'avait servi qu'à lui causer du tort, à lui et à ses proches. Il finit son verre d'une traite, fermant les yeux pour en savourer le délicieux parfum. Qu'il s'en sorte ou pas, ce serait la dernière fois de sa vie qu'il boirait un Aurel. Cette boisson-là, cette femme-là, il savait que plus jamais il n'en goûterait d'aussi intense, comme il savait que pour lui tout se terminerait là-haut, le premier étage ne lui était-il pas réservé ? Et ce bel hôtel ne serait bientôt plus qu'un tas de cendres recouvert par les lianes.

- C'est avec ce joli poignard que tu comptes me tuer ?

Léon en avait presque oublié où il était. Il porta son regard sur le Ka-BAR à sa ceinture, puis sur Marc.

- Non Marc, je ne vais pas te tuer.

- Alors c'est fini ? Tu abandonnes la partie, comme ça ? Tu ne cherches même pas à rebondir ou à tenter le coup ? Tous ces gens qui comptent sur toi...

- On ne peut compter sur personne.

- Pathétique, mais tellement prévisible !

- Allez, tu peux appeler tes chiens de chasse.

Marc afficha un sourire presque blasé. Lui qui aurait tellement aimé s'amuser un peu plus ! Quelle frustration ! Quelle déception de la part de Léon ! Dommage. Vraiment très dommage ! Mais puisse qu'il le voulait ainsi...

Au claquement de ses doigts, la salle entière illumina. On entendit le chargement d'une arme. Au bout de la pièce, Johann, les mains ligotées dans le dos, fixait Léon. Son regard bleu ciel lui lançait toute la colère et l'incompréhension du monde. Léon connaissait bien cette expression : la trahison. Se tenant à ses côtés, Mélodie, la jambe pansée et Joey, le crâne toujours aussi blanc, dont le canon du fusil était posé sous le menton de Johann. Ils avancèrent à leur rencontre, avec leur prisonnier.

- Espèce d'enculé ! Tu m'as trahi sale traître !

- Tu t'y feras.

D'un élan de rage, Johann bondit sur Léon, mais d'un coup de crosse réflexif derrière la nuque, Joey l'envoya rejoindre les étoiles. Marc, en chef serein et victorieux, regarda la scène sans broncher. Puis se tournant vers ses sbires :

- Allez, attachez-moi celui-là et montez-les à l'étage.

Léon se laissa faire. Mélodie le ligota avec des menottes de plastique.

- J'ai une chose à te demander Marc.
- La dernière volonté du condamné... Je t'écoute.
- Laisse Julie en paix.

Le visage de Marc s'éclaira. Puis il se mit à rire. Un rire sonore, spontané, et moqueur !

- Laisser Julie tranquille ? Mon pauvre Léon. Tu n'as donc rien compris hein.

- C'est un pantin très malléable, je te l'avais bien dit chéri !

Julie était là. Les avait-elle devancés ou suivis ? Peu importe, elle était là. Dans un blue-jean et un haut beige à lacets, la tête droite et le regard fier, elle avança rejoindre le petit groupe dans une démarche qui exprimait toute l'assurance du monde. Le cœur de Léon se déroba sous ses pieds. Encore une fois ! Toujours ! Sa mâchoire se sera, il ne put contenir ses émotions, tout se déversa par ses yeux. Pourquoi ? Pourquoi ? Il chercha la réponse dans les yeux de sa belle. Il n'y trouva que ce qu'il connaissait par cœur : indifférence, arrogance et mépris.

- Mon pauvre Chouchou, t'as vraiment toujours un temps de retard !

Tous ses organes se mirent à brûler, un torrent de lave à peine tenable. Un animal blessé ! Il sortit les crocs, mais, avant qu'il n'ait pu mordre, le canon du fusil de Joey frappa de nouveau, sur son crâne cette fois. Léon s'effondra, inconscient, dans les limbes.

43 – Les barbares

*« Tu sais, l'espoir c'est un leurre.
Si tu ne peux pas réparer ce qui est brisé,
alors tu deviens fou »
Max Rockatansky*

Les deux époux s'abandonnèrent dans les bras l'un de l'autre. Enfin, ils avaient gagné ! En parfaits partenaires, chacun était parti au charbon, avait joué son rôle pour que leur projet commun soit mené à terme. Ils s'affranchissaient des règles, de Zougou. Ils avaient adoré ça, jamais ils n'avaient autant bougé et s'étaient autant amusés que lors des dernières semaines. Leurs expériences de laboratoire relationnelles marchaient à merveille ! Certes, ils leur restaient encore du travail. Les habitants de cette île avaient trop bien appris à vivre ensemble, les désunir, mettre le feu à la poudrière pour récolter des âmes en colère n'était pas si évident. Mais ils y arriveraient. Après les notables, le plan était de semer la zone parmi les gens. Chacun avait un jour dit quelque chose de négatif sur son voisin, et Marley l'avait noté, enregistré, conservé. Et ce qui avait été un garde-fou pour lui, était devenu une arme formidable pour le couple.

Julie éprouva un véritable délice à la vue de leurs otages, pieds et poings liés, assis inconscients sur les chaises en face d'eux. Léon surtout. Quel plaisir avait-elle ressenti à en faire un dommage collatéral, à le manipuler, à expérimenter sur lui toute la perversion dont elle pouvait faire preuve. Cet abruti, cette petite merde pitoyable et méprisable ne s'était douté absolument de rien. Depuis des semaines ils se posaient la question de savoir comment approcher cet homme qui jetait des morts à la mer. Cet homme, un des rares, qui connaissait Marley. Et Léon, avait connu cette fille qui lui ressemblait tant... une sacrée aubaine ! Dans son emploi d'infirmière, elle avait attendu, patiemment, un mort utile. Et cette petite malgache arriva. Comme si l'univers entier avait conspiré à leur réussite. Et alors, en un éclair, Marc avait tout mis au point !

En son mari, elle avait trouvé un formidable professeur, mais elle avait encore beaucoup à apprendre, et avait énormément soif de connaissances. Il leur restait encore bien des vies à détruire pour satisfaire la leur. C'était loin d'être fini, mais le travail portait ses fruits et bientôt l'île, ce petit paradis, serait à eux. Marley leur aurait été plus utile vivant mais, ce fameux soir-là, avait-il tout deviné ? C'était trop risqué ! Alors elle avait vite fait signe à son mari, juste à temps avant qu'ils ne saisissent son portable !

Vue trouble. Crâne douloureux. Léon revenait à lui lentement, peinant à analyser ce qui l'entourait. À l'intérieur, ça piquait, brûlait comme jamais. Et ce n'était pas fini. Sans faire attention à lui, Marc et Julie sortirent de leur poche de curieux porte-clefs. Ça ressemblait à une collection de capsules de bières, avec à l'intérieur de chacune une image différente. Léon comprit de quoi il s'agissait : les âmes. Les fameux pièges à âme. Se rendant compte qu'il était éveillé, les époux se tournèrent vers lui. Julie s'approcha et lui balança devant les yeux deux de ses pièces. Les visages de Sleen et Lucie y étaient visibles, hurlants de détresse. Marc quant à lui avait en sa possession celle de Zougou. L'élève avait dépassé le maître. Léon ne réagit pas. Il posa ses yeux dans ceux de Julie, verts, froids, amusés et arrogants. Depuis le début, elle n'en avait eu rien à foutre de ce qui pouvait lui arriver, alors que lui, dès qu'il l'avait aperçue devant la porte de cette case malgache, n'avait eu en tête que l'idée de la protéger, et de la soutenir. Julie... Léon avait une entaille dans le cœur qui portait son nom. Il maudit son instinct, son envie d'y croire. Une fois de plus, il s'était dévoué, avait accordé sa confiance. Quelle leçon en tirer ? Comment se remettre de ça ? Ses sens et ses émotions l'avaient trahi. Depuis toutes ces années... Chaque minute de chaque jour, qu'il ouvre ou ferme les yeux, elle était là, quelque part. Dans les bons comme dans les mauvais souvenirs. Dans les questions sans réponses comme dans les provocations, dans les nuisances comme dans les moments d'intense complicité et de tendresse, pour le meilleur et le pire, elle faisait partie de lui, de son monde, alors qu'il n'avait jamais fait partie du sien. Elle n'avait vu que son propre intérêt. Peu importait ce qui s'était passé, au final, son drame, c'était qu'il n'aurait pas de seconde chance, jamais. Sa damnation, c'était qu'il n'arrivait pas à l'effacer. Toute cette crasse à l'intérieur n'avait jamais cessé de remonter. Alors, autant se libérer de tout ça, de cette brûlure constante dans son cœur qui le tuait à petit feu, de cet arrachement, de cette colère et de cette haine. Il aurait tellement aimé que ça se termine différemment. Au moins une fois ! Un

besoin d'hurler soudain. Mais à quoi bon ? À quoi bon hurler quand personne ne veut vous entendre ?

Une résolution, comme une évidence. Elle ne méritait pas de vivre, de continuer ainsi en toute impunité, sans regarder en face ce qu'elle avait fait. Ils ne méritaient pas de vivre. Aucun des trois. Depuis des années, quelque chose en Léon s'était cassé. Il avait tenté d'y remédier, de faire cicatriser mais, plus il avait tenté, moins tout ce à quoi il croyait dans ce monde sonnait vrai. À quoi bon lutter de toute façon, le message ne passerait jamais. Il baissa la tête, résigné.

Marc et Julie, se délectant du spectacle de l'homme anéanti, éclatèrent de rire.

- Tu as vu ma chérie ? Voilà un homme qui n'a pas su faire taire sa colère, si bien que maintenant, c'est elle qui le fera taire. Il se ronge de l'intérieur. Quel talent elle a eu pour faire ça n'est-ce pas ? Il aimerait tellement la tuer, nous tuer, se tuer lui-même. Mais il a abandonné. Ah, qui sait si le meurtre ne vaut pas un amour éternel ? Tu crois que c'est moi qui l'ai fait devenir comme ça hein Léon ? Qu'elle a eu envie de me faire confiance et que je l'ai poussé dans ces pratiques ? Et bien non, tu te trompes, elle était déjà comme ça avant, je l'ai juste aidée à se révéler, à accentuer le phénomène. On s'est trouvé.

Une violente nausée se fraya un chemin dans ce qui restait de Léon. Il déversa toutes ses désillusions dans un flot acide de bile et de souffrance. Julie eut un mouvement de recul dégoûté. Marc, lui, fut pris d'une immense fureur. On l'avait pourtant averti de ne pas vomir sur le tapis ! Il assaisonna Léon d'une série de coups plus violents les uns que les autres. Le son mat des chocs se répercuta dans la pièce silencieuse. Passive, Julie regarda faire son mari. Ses doigts d'infirmière jouaient avec ses âmes en porte-clefs. Étrange décalage entre la vocation de son métier et le fait de contribuer à laisser souffrir un homme sans le sauver...

Johann, sur la chaise d'à côté, s'était réveillé. Il regardait le spectacle sans broncher. Sa préoccupation était ailleurs et, de toute façon, il ne pouvait pas l'aider. Ni lui, ni son oncle, ni Lucie. Coups d'œil rapide sur la pièce autour de lui. Un bureau de bourge bien décoré rempli de mobilier chic, à ciel ouvert. Les gouttes de pluie s'écrasaient sur un plafond invisible. Étrange. Contre un mur, des écrans d'ordinateurs et de grosses machines tournaient à plein régime. Le matos dont Léon lui avait parlé sans doute, celui de ce fameux Marley. En face de lui, Julie adossée contre un

mur. A ses côtés, plus occupés à regarder Léon prendre une branlée qu'à monter la garde, se trouvaient le skin couvert de tatouages et la jolie métisse qui l'avaient chopé sur la passerelle au-dessus de la grande salle. Armes en mains, mais canons baissés. Personne ne faisait attention à lui. Il remarqua ses armes posées sur une table à côté de Julie. Discrètement, appuyant son menton contre sa clavicule, il observa derrière lui. Personne. Parfait. À tâtons, analyse brève des liens. Des menottes en plastiques de base, similaires à la fois où il s'était fait attraper par une équipe de racailles des quartiers. Une sale histoire, deux frères du Club y étaient restés. Depuis, Johann avait appris, s'était endurci, était devenu plus prévenant et violent pour protéger les siens. Son bracelet de cordes était toujours à son poignet. S'il arrivait à saisir l'aiguille dissimulée à l'intérieur... Voilà ! Pas mal ! Putain, Léon dégustait ! Tiens le coup mec ! Allez, fallait pas traîner ! Le plus dur restait à faire. Placer l'aiguille au bon endroit dans l'attache des menottes... OK. Maintenant, faire glisser la sangle pour relâcher le lien.

Quand il en eut fini avec Léon, Marc tourna la tête vers lui.

- Ah, mais notre petit motard est réveillé ! Le spectacle te plaît ?

Pour toute réponse Johann se contenta de fixer ses yeux clairs dans ceux de l'homme debout devant lui. Puis il esquaissa un sourire.

- Ça te fait rire ?

- J'en ai rien à foutre de cette balance, c'est un traître, frappe le autant que tu veux. Mais j'avoue que je suis déçu. T'as fait le tour du monde, foutu une île en l'air avec deux clics de souris et trois capsules de bières magiques, et la seule chose que tu trouves à faire quand tu retrouves ta femme c'est tabasser un homme attaché. Vachement brave, ça en dit long... T'aime ça par derrière et quand ça tape au fond hein ? T'aime aller là où c'est sale et où ça fait mal pas vrai ?

- C'est vrai. Mais je préfère encore faire perdre le contrôle aux hommes.

- Avec la bouche. Je me doutais bien que c'était ton truc... Bon ceci dit ta gonzesse doit pas être vilaine non plus au plumard... hein chérie ? Ça ne te dirait pas de te taper un vrai mec pour changer ? Un beau, un viril, un tatoué ?

Devant autant d'assurance et de provocation, Marc hésita sur la réaction à avoir. Il jeta un regard sur sa femme. Échange qui en disait long. Julie n'aimait pas qu'on l'insulte, elle le prenait très mal. Son mari opta pour la colère. Il saisit le couteau de chasse posé sur la table et le plaça sur la gorge

du Corsaire. Le regard de celui-ci brilla d'une lueur toute particulière, mais il ne broncha pas.

- T'es certain que tu veux faire ça ? Tabasser un beauf c'est une chose. T'en prendre au Vice-président d'un club de motard hors la loi ç'en est une autre...

- J'ai déjà le Président.

- C'est vrai, alors dépêche-toi de prendre ta décision. Soit tu me détaches et tu libères mon oncle et ma cousine, soit tu me tues avant que je te fasse bouffer tes couilles par le nez.

Avant que Marc n'ait eu le temps de réagir, la voix d'outre-tombe de Léon se fit entendre, graveleuse et gorgée de sang.

- Tu devrais écouter ce qu'il dit, c'est pas obligé de finir comme ça, on peut trouver un arrangement.

Ce coup-ci le couple explosa de rire. Pauvre Léon, toujours à chercher la paix dans le dialogue ! Mais la blague fut de courte durée. Marc avait relâché son attention. Johann, enfin libre de ses liens, lui sauta dessus, récupéra le couteau et le posa sur sa gorge. Joey et Mélodie le mirent en joue, mais trop tard, leur patron servait de bouclier à la cible. Julie, elle, n'avait pas bougé. Elle se contenta de regarder.

- Tout le monde reste calme, sinon je le saigne comme le porc qu'il est !

- Vas-y, qu'est ce tu attends ?

- Julie, Chérie, mais qu'est-ce que tu racontes ?

- Ferme-la Chouchou, tu parles toujours trop, c'est ton problème.

Elle se décolla lentement du mur et se dirigea vers les armes posées sur la table. Johann n'avait pas prévu ça.

- Bouge plus grognasse ! Allez, maintenant tu vas libérer tous ces gens de tes capsules de merde !

- Sinon quoi ? Tu vas tuer mon mari ? Vas-y. Et les deux qui sont là se feront un plaisir de te trouer la peau.

- Chérie, bon Dieu d'merde, c'est moi !

- J'en ai rien à foutre de ce qui peut t'arriver Marc. J'ai fait le tour de ce que je pouvais apprendre avec toi. Désolé mon chéri, mais tu le sais bien, la vie est une pute.

Maintenant fermement sa proie, Johann se mit à avancer. Il devait casser la distance, s'il voulait une chance de s'en sortir. Mais Julie n'en avait rien à faire, elle était suffisamment proche pour pouvoir saisir une arme... Trente secondes plus tard, c'était le chaos.

Johann attirait toute l'attention. C'était le but. Tout le monde l'avait oublié. La gueule en vrac, il fit exploser les dernières forces qui lui restaient dans les jambes. Dans un ultime effort, Léon bondit de sa chaise et se rua sur Julie. La percutant de plein fouet à l'épaule, il l'écrasa de tout le poids de son corps contre le mur. Ça suffit pour lui faire lâcher son arme. Ils s'écroulèrent tous les deux. La tête de Léon percuta violemment le sol. Tout le reste devint très flou. Il entendit des détonations, des cris, vit Marc se tenir le bras, blessé par balle. Mélodie s'écroula, la gorge ensanglantée, grande ouverte. Johann s'était rué sur l'arme de Joey. Nouvelles détonations. Et puis c'est comme si l'air tout entier avait pris feu.

OceanofPDF.com

44 – Ton dernier acte

*« Tu as voulu me laisser tomber ? C'est bien !
Mais lui ne prend pas ma place, as-tu perdu la tête ?
Ce divan, cette télé, cette maison toute entière est à moi !
Comment as-tu pu le laisser dormir dans notre lit ?
Trop longtemps, salope, tu m'as fait du tort
Je ne veux pas continuer à vivre dans ce monde sans toi »*
Eminem

Il était une fois un jeune homme que le monde des grands effrayait. Un être sensible, un peu trop rêveur, un écorché. Ses valeurs étaient simples : loyauté, fidélité, confiance, intelligence et intégrité. Depuis gamin il n'avait qu'un désir, qu'un besoin viscéral : aimer et être aimé, sans concession ni demi-mesure, un besoin intense et vrai. Fonder une famille unie et soudée, élever intelligemment son fils, trouver une femme qui le connaissait, le comprenait, lui correspondait, avec qui il serait complice et se marrerait. Ils apprendraient à se connaître, prendraient le temps de se découvrir, de construire, de s'accepter. En gros, le jeune homme rêvait de faire son trou, plonger ses racines, c'est tout ce qu'il demandait. Se faire une bulle, ne pas emmerder le monde, et ne pas se laisser emmerder. Après bien des déboires, il pensait l'avoir trouvée. Cette femme qui était tout ce qu'il avait jamais aimé, le genre que l'on est fier d'accompagner.

Mais il n'y arrivait pas, un truc manquait. Un manque d'ancrage dans la réalité. Il ne faisait que survivre, il n'avait jamais pris la peine d'apprendre à vivre. Et il était borné aussi, les règles de l'humanité s'apprennent, s'acceptent, et il l'avait refusé. Ces trucs-là, soit on s'y entraîne, soit on reste à la traîne. Et il n'avait jamais appris à écouter.

C'était un jeune homme qui cachait son trop-plein de sensibilité derrière une grande gueule et des préjugés. Il fuyait le monde dans l'alcool et la résignation pour se cacher la vérité. Parfois, pour se protéger, il se montrait antipathique, provoquant, et ça le desservait. Une nuit d'été, toutes ses

valeurs se sont écroulées. Il s'était éveillé un peu tard. Il n'avait pas soigné ses démons, et ses démons l'avaient coulé. Les hommes se réveillent toujours trop tard. Il avait réagi n'importe comment, comme il le pouvait. Est-ce qu'il avait vraiment mérité ça, comme ça ? Tout était devenu sale, le plus beau avait été souillé.

Il en avait tant vu, tant entendu, en quoi, en qui croire désormais ? Il s'était trompé d'ami, trompé d'ennemi, et n'avait pas eu le courage au bon moment de regarder en lui. C'était un jeune homme qui y croyait, qui voulait juste apprendre à être vrai. Mais tout avait explosé. Le bonheur finit par lui faire peur car, comme la beauté, il arrivait toujours quelque chose de pire après... Alors, aux yeux des autres il devint un monstre, un gros malade, un taré. Plus aucun espoir ne l'animait et aucun de ses rêves ne fut réalisé, jamais. Pourtant, au départ, c'était juste un jeune homme sensible et écorché, qui souhaitait juste une seconde chance, même petite, et avoir du temps pour se trouver... Il avait juste besoin d'aimer, mais n'avait aucune idée de quoi mettre en pratique pour conserver cet amour. Alors il finit par abandonner, et devint tout ce qu'il avait détesté...

*« Maintenant je te souffle au visage
Je te laisse périr dans les flammes. Reste bien là où tu es
Ne sois pas assez stupide pour tenter quelque chose de courageux
Tu n'oublieras pas mon nom
Tu n'oublieras pas mon nom »
Charlie Winston*

- Léon, Léon ! Allez lève-toi vieux, c'est pas le moment de pioncer !

Johann le soutint par le bras et l'aida à se relever. Il aurait aimé quelques instants, juste pour savoir si son visage était encore à sa place. L'étage tout entier était devenu la proie des flammes. Dorées, rouges, bleues, ondulées, les magnifiques courbes ardentes léchaient et dévoraient ce qui autrefois symbolisait la classe et le succès. Il regarda ça comme s'il se voyait de l'extérieur.

- Oh mec, secoue-toi, on dégage !

- Ça a marché ?

- Ouais, j'ai eu le temps de poser les explosifs au premier avant que tu me balances, comme on avait dit. T'as eu du flair, mais c'était risqué ton truc. Allez lève-toi, on se tire ! On sabrera le champagne dehors !

- Marc, où est Marc ?

Sa voix était rauque et graveleuse. Ce n'était plus la sienne. Des glaviots de sang coagulés roulaient dans sa trachée.

- Il s'est tiré ! Mais j'ai récupéré les âmes, on trouvera un moyen pour les libérer ! Allez tirons nous maintenant !

Johann était pressé, flippé. Y'avait de quoi. La voracité des flammes n'avait aucune limite. Près des corps sans vie de Mélodie et de son frère, Léon aperçut Julie.

- Vas-y Johann, je te rejoins.

- On en a rien à foutre d'elle, allez viens on se casse !

- Tire-toi, rattrape Marc, lui seul a le savoir pour délivrer tout le monde ! Allez tire-toi j'te dis !

Johann jeta un œil à Julie, puis dans les yeux de Léon, il avait compris. Elle était à lui, et rien ni personne ne l'en empêcherait cette fois-ci. Regards et mouvement de tête en dirent plus long que les mots. Bonne chance mec ! Le beau biker s'enfuit, tapant le sprint de sa vie vers la sortie.

Il ramassa le fusil tombé au sol et plia le canon. Il sourit. Une seule cartouche, c'était évident ! Comment Sleen avait dit qu'il s'appelait ce flingue déjà ? Morue. Eh ouais mon gars !

La première chose qu'elle vit en ouvrant les yeux fut les flammes. Il y en avait partout. Tous ses projets, ce monde qu'elle avait voulu créer, tout était en train de brûler. Une décharge violente d'adrénaline tendit la moindre de ses fibres. L'instinct de la survie. Elle voulut se lever, il fallait s'enfuir. Mais l'homme était là, les pieds à la hauteur de son visage. Levant la tête, Julie aperçut l'extrémité du fusil qui la regardait droit dans les yeux. Et puis derrière, il y avait ce regard. Posés là au milieu d'un visage écarlate, creusé, aux traits tirés par la fatigue et la souffrance, deux yeux la fixaient. Mais plus une seule once d'humanité ne se lisait à l'intérieur.

Elle n'avait pas honte. À aucun moment elle n'avait eu honte...

Il la fixait sans broncher. Il la voyait ouvrir la bouche, mais n'entendait rien. Chaque cellule de son âme hurlait, couvrant l'ensemble des sons du monde. Est-ce qu'elle parlait ? Est-ce qu'elle lui demandait pitié ? Il n'en avait plus, les derniers grammes étaient partis et puis... elle n'avait pas

vraiment prouvé qu'elle était fournie avec non plus. Il essaya de trouver en lui la voie du pardon mais, d'où qu'il vienne, le pardon n'existait pas. Il voyait Julie crier, paniquée, mais dans son regard, il ne voyait aucune sincérité. Elle était prête à n'importe quoi pour sauver sa gueule. Pas cette fois.

L'incendie gagnait du terrain. Des morceaux de charpente commencèrent à tomber. Tout s'écroulait. Tout s'était écroulé depuis longtemps. La seule question qu'il se posait, c'était si elle méritait cette balle, où est ce qu'il la laisserait brûler ? Ouais, peut-être ça... Un désir ardent l'envahit soudain. Une envie de parler, de lui expliquer, et de comprendre surtout. Mais c'était trop tard, fallait y penser avant. Fallait être sincère avant. Et puis au bout d'un moment y'en avait marre. Trop tard pour la faire se sentir concernée. Maintenant il savait, il savait le bruit que ça faisait de tout laisser tomber. Il pensa à son fils, à sa vie d'avant, ses envies, ses rêves passés, ce monde où il voulait vivre simplement et en paix. Il plongea son regard droit dans celui de la femme à ses pieds. Il lui avait fait confiance, il l'avait tant aimé... Cette balle, c'était une sortie trop facile pour elle.

- J'espère que t'en as bien profité, et que... ça en valait la peine d'agir comme tu l'as fait.

Il entendit un cri, le son d'une larme s'évaporer. Puis plus rien, tout était devenu parfait.

Sous les flots de la nuit, le visage noirci, les poils brûlés, Johann courait. Il traînait sur le sol l'homme à cause de qui tout était arrivé. Il l'avait rattrapé et chopé, celui qui détruisait des vies pour expérimenter. Il allait en faire de la bouillie, mais avant, il fallait libérer tous ces gens. Après seulement... Le bruit de la détonation le coupa net dans ses jugements. Léon ! Il se retourna, observant le grand hôtel en train de brûler. Sur la terre comme dans le ciel, cet immense brasier était la seule source de luminosité. Il devait attendre. Léon allait sortir, ouais, il sortirait... Johann entendit les murs craquer, puis vit toute la structure s'écrouler sur elle-même. De l'intérieur, le feu avait tout rongé, il n'y avait plus rien ni personne à sauver.

- Repose en paix mon frère, tu l'as mérité.

*Juillet 2015
Ile de la Réunion*

OceanofPDF.com